

Ministère de l'Enseignement Supérieur
et de la Recherche Scientifique



UFR. LANGUES, LITTÉRATURES
ET CIVILISATIONS

DEPARTEMENT D'ÉTUDES IBERIQUES
ET LATINO-AMÉRICAINES

Espaces Humains et Interactions
Culturelles (E.H.I.C.)



FACULTE DES LETTRES ET DES
SCIENCES HUMAINES

DISCIPLINE : ESPAGNOL
ANNÉE ACADEMIQUE 2008-2009

THESE UNIQUE en Cotutelle

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITE DE COCODY (COTE D'IVOIRE)

DOCTEUR DE L'UNIVERSITE DE LIMOGES (FRANCE)

ANALYSE SOCIOCRITIQUE DE *RELATO DE UN NAUFRAGO* ET DE *NOTICIA DE UN SECUESTRO* DE GABRIEL GARCIA MARQUEZ

Présentée par M. Bonzallé Hervé SAKOUM

Sous la Co-Direction de M. Théophile KOUI et de M. Eduardo RAMOS-IZQUIERDO

Jury :

M. Théophile KOUI, Professeur Titulaire à l'Université de Cocody-Abidjan (Côte d'Ivoire)

M. Eduardo RAMOS-IZQUIERDO, Professeur Titulaire à l'Université de Paris IV-Sorbonne,
Précédemment affecté à l'Université de Limoges (France)

M. Germain KOUASSI KOUAME, Maître de Conférences/HDR, Université de Bouaké (Côte d'Ivoire)

M. Désiré KOUAKOU KOFFI, Maître de Conférences/HDR, Université de Cocody-Abidjan,
(Côte d'Ivoire)

Abidjan, le 18 Avril 2009

AVANT-PROPOS

Nous nous proposons d'étudier les œuvres *Noticia de un secuestro*¹ et *Relato de un naufrago*² à la lumière de la sociocritique. Au travers de cette méthode d'approche des textes littéraires, nous envisageons de pousser la réflexion sur la problématique de la critique sociale, et de porter un regard sur la manière dont les œuvres témoignent de ce qui se passe dans la société. Cette approche met en évidence les rapports entre le littéraire et le social, des rapports qui sont par ailleurs traités à travers une dichotomie de l'imaginaire et du réel. Pendant qu'abondent les valeurs connotatives dans certaines narrations, d'autres, en revanche, privilégient la dénotation.

Inspiré du contexte colombien, l'écrivain Gabriel García Márquez dépeint les situations de violences et d'injustices sociales qui sévissent sur les populations. Ses œuvres, au nombre desquelles figurent des best-sellers, ont été l'objet de nombreuses études savantes. Alors, nous ne saurions prétendre faire une découverte qui révolutionnera le monde de la littérature, encore moins la société. Nous espérons apporter notre modeste contribution à l'analyse sociocritique en l'appliquant à *Noticia de un secuestro* et *Relato de un naufrago*, deux ouvrages majeurs pour lesquels le génial auteur de *Cien años de soledad* se revêt de son manteau de journaliste. Une telle entreprise pose non seulement le problème de définition de ces ouvrages, mais aussi celui de l'applicabilité de la méthode sociocritique.

¹ *Relato de un naufrago*: la version française de l'œuvre est *Récit d'un naufragé*, de Gabriel GARCIA MARQUEZ. Barcelona. Grupo Editorial Random House Mondadori: 1994, 172p.

² *Noticia de un secuestro*. Version française : *Journal d'un enlèvement*, Gabriel GARCIA MARQUEZ. Barcelona. Contemporánea : 2003, 329p.

A propos de la sociocritique, pour de nombreux étudiants, elle apparaît dans le monde des théories littéraires comme une pieuvre géante dont les tentacules prennent en compte la psychanalyse, le matérialisme dialectique, la sémiologie, la linguistique et les avancées du structuralisme pour ne citer que ceux-ci. Aussi, avoir recours à la sociocritique relève-t-il d'une gageure. N'empêche que certains étudiants l'ont utilisée comme méthode de lecture et d'interprétation de leurs ouvrages. Lors des soutenances auxquelles nous avons assisté, nous avons été frappé par la manière dont leurs travaux ont été jugés. Il ressort des critiques acerbes des membres du jury, que beaucoup reste encore à faire dans le domaine de la sociocritique.

En ce qui concerne les œuvres *Noticia de un secuestro* et *Relato de un naufrago*, une difficulté s'est posée lors de leur classification. Sont-elles des chroniques, des reportages écrits ou une simple narration de faits ? Nous pensons qu'il y a un peu de tout cela, d'où la particularité de l'écriture de García Márquez. L'auteur a voulu insister sur la véracité des faits. Dès lors, une autre question de fond se pose : Si pour l'auteur tout est dit, alors qu'est-ce qui peut bien intéresser la sociocritique ? Elle ne trouvera que très peu de codes, voire rien du tout à déchiffrer dans les textes. Il nous paraît cependant justifiable de recourir à la sociocritique pour la raison selon laquelle, les textes et les signes linguistiques qui composent les discours évitent, voire bannissent l'intention de l'auteur. La sociocritique jette son dévolu sur les textes, puisque ceux-ci peuvent révéler tout autre chose qu'une volonté déclarée de l'écrivain.

Ainsi, nous nous efforcerons dans notre travail de cerner les contours de la sociocritique, et essayerons de dégager la symbolique que cachent chaque espace, chaque personnage et chaque signe. En nous inspirant des autres travaux réalisés dans le domaine de

la sociocritique, nous avons suivi un ordre qui opère d'abord sur le texte, puis sur l'histoire, pour aboutir à l'idéologie. Notre démarche, faut-il le souligner, est empreinte de quelques maladresses. Ces imperfections sont certainement imputables aux conditions difficiles dans lesquelles nous avons travaillé. Nous avons été confronté à un manque criard d'ouvrages théoriques, dont l'exploration nous aurait été d'une aide considérable. Nous avons dû nous contenter des bribes d'informations fournies par Internet, et tenir compte des conseils de nos enseignants pour la réalisation de ce travail.

REMERCIEMENTS

Nous adressons nos sincères remerciements au Professeur Théophile KOUI de l'Université de Cocody-Abidjan, pour sa disponibilité. Ses enseignements et ses conseils nous ont été d'un apport inestimable. Merci Professeur pour tout !

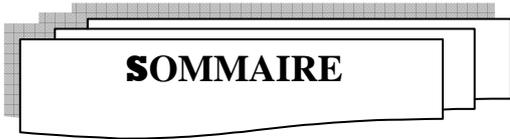
Nous exprimons notre profonde gratitude au Professeur Eduardo RAMOS-IZQUIERDO de l'Université de Paris IV Sorbonne, pour tous les efforts consentis. Votre rigueur et votre sympathie nous ont profondément marqué le temps de nos échanges.

Nous ne saurions oublier les Professeurs Germain Kouamé KOUASSI, Désiré KOUAKOU KOFFI, Thierry EZOUA et le Docteur Adja François ASSEMIEN qui ont accepté de lire notre travail.

Nous pensons à tous nos amis, Julien YAPI, Koffi Constant KOUADIO, Kouso Véronique ADJE, et à Eliane KOUASSI notre compagne, qui nous ont soutenu tout au long de ce travail.

Nous tenons également à exprimer toute notre reconnaissance aux membres de la Chorale Christ-Roi de l'Univers pour le soutien spirituel, aux membres de notre famille pour le soutien moral et financier.

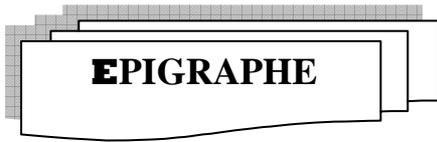
Puissent enfin, tous ceux qui de près ou de loin nous ont encouragé, trouver ici l'expression de notre infinie reconnaissance.



SOMMAIRE

Introduction générale	09
Première partie : Des médiations entre texte et contexte	26
Chapitre premier : Les champs d'exploitation de la sociocritique	34
A- Origines et fondements	36
B- Conceptualisation du terme sociocritique	46
C- Littérarité et socialité : deux concepts fondamentaux de la sociocritique	50
Chapitre deuxième : Lecture de <i>Relato de un naufrago</i>	66
A- Les catégories sociales	70
B- Le temps	83
C- L'espace	91
Chapitre troisième: Lecture de <i>Noticia de un secuestro</i>	119
A- Les catégories sociales	121
B- Le temps	193
C- L'espace	204
Conclusion partielle	216
Deuxième partie : L'univers marquézien, le contexte de production	218
Chapitre premier: Les conditions de l'écriture	223
A- D'Aracataca à Bogotá	225
B- La Colombie sous le règne du général Gustavo Rojas Pinilla	234
C- Du journalisme à la littérature	244
Chapitre deuxième : Les illusions perdues	269
A- Amérique latine : un espace de contraste	272

B- Les luttes indépendantistes	283
C- La grande désillusion de Simón Bolívar	297
Chapitre troisième : L'Amérique latine sur fond de crise	302
A- L'Amérique latine entre deux guerres	303
B- Sur les traces de l'histoire	315
C- La Colombie à l'image de la Grande-Colombie	323
Conclusion partielle	332
Troisième partie : Idéologies et sens de l'histoire	334
Chapitre premier : Acceptions du terme idéologie	338
A- Qu'est-ce que l'idéologie ?	340
B- Les réflexions marxistes	343
C- L'idéologie dans le champ littéraire	349
Chapitre deuxième : De l'idéologie à la révolution	353
A- Idéologie des mouvements de guérilla	355
B- L'entrée des FARC sur la scène politique	362
C- L'ELN et la théologie révolutionnaire	367
Chapitre troisième : Le sens de l'histoire	374
A- La Colombie, du narcotrafic à la <i>narco-guérilla</i>	376
B- Les FARC sous le règne du président Alvaro Uribe	384
C- Les foyers de résistance	394
Conclusion générale	414
Bibliographie	422
Index	433
Table des matières	441



EPIGRAPHE

« Ce qui a été, c'est ce qui sera, et ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

S'il est une chose dont on dise : Vois ceci, c'est nouveau ! Cette chose existait déjà dans les siècles qui nous ont précédés. »

La Bible, Ecclésiaste I, 9-10.

INTRODUCTION GENERALE

Les guerres, le terrorisme et les violences qui ont dominé l'histoire de l'humanité, endeuillé des familles et laissé des pays exsangues, continuent de faire rage dans les sociétés contemporaines. Or, l'homme est un être de désir en perpétuelle quête de son bien-être. Il désire vivre dans une société dans laquelle la paix et la justice sont entre autres, les idéaux les mieux partagés. Selon le philosophe Aristote, l'homme est un animal doué de raison. Et c'est par cette faculté qu'il parvient à distinguer le bien du mal, à choisir ce qui est bon pour lui, et à rejeter ce qui est nuisible. Un problème majeur survient du fait de la vision du monde. Les conceptions du bien et du mal, tout comme celles du beau et du laid, diffèrent d'un individu à un autre. Le bien considéré dans le sens de ce qui est profitable à un individu, peut être jugé intolérable, inopportun et nuisible pour l'autre. Certaines personnes tirent du plaisir là où d'autres font l'une des expériences les plus amères de leur existence. Ainsi, les rapports qu'entretiennent les hommes en société sont complexes, et le plus souvent conflictuels. Les hommes, toutes races et toutes religions confondues, ont chacun sa manière de concevoir le monde. Une réalité demeure : quelque soit leur parti pris, les hommes sont contraints de vivre ensemble. Pour y parvenir, ils font usage de la raison. Ils s'accordent sur des lois pour éviter aux uns et aux autres de suivre aveuglement leurs tendances, leurs impulsions et leurs passions.

Cependant les conflits sont toujours à l'ordre du jour. Pire, il arrive parfois que la raison, la faculté fondamentale de l'homme, soit noyée par sa nature animale. Et dans cet état, les lois qui régissent la société sont bafouées au profit des intérêts personnels et égoïstes. La loi qui resurgit est celle de la jungle où les plus forts écrasent les plus faibles, les plus gros mangent les plus petits. C'est à ce propos que Jean de la Fontaine a pu affirmer que « *la raison du plus fort est toujours la meilleure* »³. Les hommes, tout comme les animaux, sont

³ Jean de la FONTAINE, « Le loup et l'agneau » in *Œuvres complètes*, Livre I, 1986, p.78.

guidés par l'instinct de conservation. Ils usent de toutes les stratégies, en ayant recours à la force ou à la ruse, pour défendre leurs intérêts, pour assouvir leurs desseins.

La société évolue, dira-t-on. Mais il serait illusoire de croire que le passé est loin derrière nous. Notre monde, sous la pression de la science, accélère son histoire, et en même temps celle de l'homme. Autant le monde évolue, autant les maux qui le minent se fondent dans le mouvement général de l'évolution engagé par l'homme. Les maux qui mettent à mal la société ne s'estompent pas ; ils sont instrumentalisés, réemployés avec des méthodes plus sophistiquées, au service des intérêts égoïstes, et au grand dam des souffrances endurées par les populations. C'est à croire que les campagnes qui prônent la non-violence et l'équité entre les peuples ne sont point entendues. Le danger est permanent. Les crises sociales, économiques et politiques éclatent partout dans le monde. Il serait inutile de citer tous les foyers de tensions. Aussi, nous pencherons-nous principalement sur le cas de la Colombie.

Issue de la dislocation de la Grande-Colombie, la nouvelle république colombienne est à son tour déchirée depuis quatre décennies par une guerre intérieure qui s'est intensifiée ces dernières années, avec son lot quotidien de séquestrations, d'assassinats et de déplacements massifs des populations. De façon variable selon leurs implantations, les villages sont soumis aux rudes harcèlements des narcotrafiquants, des mouvements de guérilla et des paramilitaires, sans que l'armée officielle du pays ne joue efficacement son rôle de protecteur. Les organisations armées se disputent le monopole de la terreur et de la violence. Les conflits armés sont monnaie courante. Aussi, la population, souvent utilisée en guise de « bouclier humain », semble-t-elle s'y habituer. L'écrivain García Márquez souligne cet état de fait à travers cette déclaration : « *El problema más grave que tiene Colombia en estos es el de la*

violencia, nada parece poder arreglarse si no es sobre la base del conflicto como forma de convivencia »⁴.

La violence sociopolitique qui défrayait la chronique par le passé, est encore à l'ordre du jour. Déjà importantes par le passé, les violences prennent aujourd'hui des proportions de plus en plus alarmantes. Dans ce climat assez tendu, émergent des groupes d'autodéfense sur la scène politique, dans le but de lutter contre l'injustice dont ils sont victimes. Mais tout en prétextant défendre les droits de tous les opprimés et les marginaux, ils viennent prolonger la liste des maux qu'endure la population, et menacent sans cesse l'ordre social et la paix en Colombie.

A quand l'avènement d'une société juste et paisible ? Telle est la question que se posent les hommes qui luttent pour la justice et de paix. L'alarme est sonnée par les journalistes à travers les titres explosifs qui font la une des périodiques. Et l'écho retentit dans les œuvres littéraires et spécifiquement dans le genre romanesque. Quelle mission l'écrivain s'assigne-t-il devant ce décor attristant ? Pour Jean-Paul Sartre, le rôle de l'écrivain est d'autant plus important qu'il constitue un moteur de changement en vue de l'amélioration des conditions de vie l'homme. A ce propos, il affirme que :

« L'écrivain est en situation dans son époque : chaque parole a des retentissements. Chaque silence aussi. Je tiens Flaubert et Goncourt pour responsables de la répression qui suivit la Commune parce qu'ils n'ont pas écrit une ligne pour l'empêcher. Ce n'était pas leur affaire, dira-t-on. Mais le procès de Calas, était-ce l'affaire de Voltaire ? La condamnation de Dreyfus, était-ce l'affaire de Zola ? L'administration du Congo, était-ce l'affaire de Gide ? Chacun de ces auteurs, en une

⁴ *El país*, du 26 Février 1995, p.5.

circonstance particulière de sa vie, a mesuré sa responsabilité d'écrivain. L'occupation nous a appris la nôtre »⁵.

Face à un monde où le mal semble l'emporter sur le bien, le regard des hommes de lettres ne doit plus être celui de la contemplation, mais plutôt celui de l'action. C'est dans cette optique que les auteurs Bourneuf et Ouellet s'inscrivent quand ils s'interrogent sur le rôle du livre :

« A quoi servent les livres s'ils ne nous ramènent pas vers la vie, s'ils ne parviennent pas à nous y faire boire avec avidité ? (...). Notre espoir à tous, en prenant un livre est de rencontrer un homme selon notre cœur, de vivre des tragédies et des joies que nous n'avons pas le courage de provoquer nous-mêmes, de rêver des rêves qui rendent la vie plus passionnante, peut-être aussi de découvrir une philosophie de l'existence qui nous rende plus capables d'affronter les problèmes et les épreuves qui nous assaillent »⁶

Les livres, pour ainsi dire, sont une véritable arme pour lutter contre les tares qui minent la société, incitant les hommes à une prise de conscience qualitative en vue de l'amélioration de leur condition de vie. A travers les œuvres littéraires, l'écrivain cherche à ébranler la conscience du lecteur afin qu'il puisse s'engager dans la lutte contre la violence et l'injustice sociale. Et c'est cette préoccupation sociale que l'auteur Gabriel García Márquez traduit à travers *Relato de un naufrago*⁷ et *Noticia de un secuestro*⁸, œuvres que nous nous proposons d'analyser dans une perspective sociocritique.

⁵ Jean-Paul SARTRE, *Situations*, Tome II, Paris, Gallimard, 1948, p.13.

⁶ Roland BOURNEUF et Real OUELLET, *L'univers du Roman*, Paris, P.U.F, 1975, p.6.

⁷ Gabriel GARCIA MARQUEZ, *Relato de un naufrago*, Ed. Mondadori, Barcelone, 1994.

⁸ Gabriel GARCIA MARQUEZ, *Noticia de un secuestro*, Contemporánea, Barcelone, 2003.

L'intrigue de ces deux romans, faut-il le souligner d'entrée de jeu, se déroule en Colombie. La première, *Relato de un naufrago*, est le récit du marin Luis Alejandro Velasco, miraculeusement rescapé d'un naufrage en mer. Le protagoniste embarque avec sept autres marins, le destroyer colombien "*Caldas*" qui vient de subir des réparations à Mobile, aux Etats-Unis. Ils envisagent de regagner la Colombie, via le port de Carthagène-des-Indes. Mais à deux heures dudit port, le bateau fait naufrage. La recherche des naufragés se fait aussitôt par les autorités de la marine nationale de la Colombie, en collaboration avec les forces armées nord-américaines qui assurent le contrôle du canal de Panamá. Au bout de quatre jours, les services de secours renoncent à leur opération, et déclarent officiellement que les disparus sont morts.

En effet, tous les membres à bord du destroyer ont péri noyés, à l'exception d'Alejandro Velasco qui a la vie sauve grâce à une embarcation de fortune. Le miraculé lutte contre les requins et la mort, passant dix jours en mer, sans manger, ni boire. Au bout du dixième jour, il finit par atteindre à la nage, exténué et moribond, une plage de la région d'Antioquia, au nord de la Colombie. Recueilli et soigné, Luis Alejandro Velasco est triomphalement accueilli comme un héros. Il est même décoré par le Président de la Colombie pour sa bravoure. Dès lors, il devient une vedette nationale vers qui accourent toutes les agences de publicité. Mais, le héros national perd tous ses privilèges quand la lumière est faite sur les véritables raisons du naufrage. En effet, c'est un délit pour l'équipage d'un navire qui est du patrimoine de l'armée colombienne de faire de la contrebande d'appareils électroménagers, et de surcroît quand ce vaisseau est en surcharge. Cette version des faits qu'a voulu occulter le Gouvernement a fini par être dévoilée par García Márquez, alors jeune

journaliste à *El Espectador*⁹. Son reportage critique incite la colère des autorités politiques qui le condamnent à l'exil.

Quant à la seconde œuvre, *Noticia de un secuestro*, elle retrace les enlèvements perpétrés par Pablo Escobar et la misère vécue par ses victimes, des illustres journalistes et membres de familles de politiciens. Cette cible est parfaite pour les acolytes du chef du cartel de Medellín, car elle constitue un moyen de pression sur le Gouvernement colombien pour obtenir la libération de leurs frères d'arme, et l'abolition de la loi qui prévoit l'extradition des narcotrafiquants aux Etats-Unis pour y subir la peine d'emprisonnement à vie. S'ils doivent payer pour leurs forfaits, les terroristes préfèrent purger la peine dans les prisons colombiennes plutôt que dans les geôles étasuniennes. Des gouvernements se succèdent sans que des accords ne soient conclus avec les narcoterroristes. Excédés, ces derniers abattent deux otages, et menacent de tuer les autres, si leurs revendications ne trouvent pas d'échos favorables auprès du Gouvernement en exercice. La classe politique et les autorités religieuses, les familles des otages et les journalistes jouent à tour de rôle une partition aussi risquée qu'importante dans la résolution de la crise dont l'issue est incertaine. Face à la pression de plus en plus forte, le Gouvernement finit par céder. Les narcoterroristes ayant obtenu gain de cause, libèrent donc les huit derniers otages.

Deux raisons principales nous ont motivé dans le choix de ces œuvres. La première se justifie par la forte connotation sociopolitique dont elles font montre. Ici, nous n'avons pas affaire à des romans qui attribuent des noms fictifs à des personnages vivant dans des pays imaginaires. Au contraire, les personnages évoqués par García Márquez ont connu une existence réelle, vécu dans des villes historiquement et géographiquement situées. Par ce

⁹ L'*Espectador* est le journal dans lequel Garcia Márquez publie pour la première fois le récit du naufrage, sous la forme d'un long reportage de quatorze chapitres. Nous sommes en 1955, alors que la Colombie est sous le régime du dictateur Rojas Pinilla.

procédé, les œuvres exercent sans faux-fuyants, une âpre critique sur l'évolution de la vie sociopolitique colombienne. D'abord, elles traitent des questions de violence et de solitude qui ne sont pas l'apanage de la Colombie, mais concernent toute l'Amérique latine, voire toutes les collectivités humaines. Aussi, les thèmes qu'abordent ces œuvres sont toujours d'actualité. Ils ont été maintes fois abordés, ressassés, à telle enseigne qu'innover dans ce domaine relève plutôt d'une gageure. C'est justement ce défi que García Márquez n'a de cesse de relever, avec des techniques dont lui seul a le secret.

Notre seconde source de motivation se justifie par l'originalité dont fait preuve Gabriel García Márquez. Homme besogneux et talentueux, c'est au travers du journalisme qu'il a cherché le moyen d'accéder à la littérature. Ces deux profils de carrière ne vont pas sans influencer sur ces écrits. A travers ses reportages, ses nouvelles ou ses romans, l'auteur traduit son engagement contre l'injustice sociale. Ses idées politiques de gauche le confronteront à d'énormes difficultés avec le dictateur colombien Laureano Gómez et son successeur, le Général Gustavo Rojas Pinilla. Mais García Márquez continuera de mener sa lutte jusqu'à ce que ses démêlés politiques le compromettent au désaveu des autorités colombiennes. La goutte d'eau qui a fait couler le vase est venue des publications dans la presse, l'assemblage de ses articles qui ont donné naissance à l'œuvre *Relato de un naufrago*. Contraint à l'exil, l'auteur s'adonne à l'écriture d'œuvres qui sont sanctionnées par divers prix, dont le couronnement par le prix Nobel de littérature. C'est après la réception du prix Nobel qu'il regagne son pays sur l'invitation du Président Belisario Betancur, d'où il exercera le rôle d'intermédiaire entre le Gouvernement et la guérilla.

Et c'est à l'issue de cette mission, aussi noble que périlleuse, qu'il sort son œuvre *Noticia de un secuestro*. L'auteur est résolu plus que jamais à dépeindre la situation de crise

sociopolitique qui prévaut en Amérique latine, aussi fidèlement que possible et sans en occulter aucun aspect. C'est à son sujet que le critique Rodríguez-Vergara affirme :

« *El Nobel colombiano, como los otros escritores, pertenece a una élite intelectual muy politizada que ha vivido y criticado los procesos políticos de los países del Tercer Mundo. La experiencia interminable de golpes de estado, guerras civiles, insubordinaciones, dictadores ha influido en su lenguaje* »¹⁰.

Pour ainsi dire, *Relato de un naufrago* et de *Noticia de un secuestro* émanent de faits authentiques, expérimentés ou rapportés par García Márquez à partir des entretiens et témoignages des personnages, qui au demeurant sont des personnes qui ont réellement vécu l'histoire constituant la trame du récit.

Dès lors, la question fondamentale qui se pose est de savoir, quelle connaissance de la société humaine pouvons-nous attendre de l'œuvre marquézienne, notamment *Relato de un naufrago* et *Noticia de un secuestro* ? Cette question, pour être saisie dans sa plénitude, s'accompagne d'autres interrogations. Quels sont les rapports qui existent entre les textes littéraires et la société ? Qui sont les personnages du récit, et quel rôle ont-ils joué dans l'histoire de la Colombie ? Quel est le traitement de l'espace et du temps romanesques chez García Márquez ? Comment l'auteur les appréhende-t-il ? Comment García Márquez conçoit-il les rapports sociaux ? Telles sont entre autres, les préoccupations essentielles qui sous-tendent notre problématique. Nous nous attèlerons à y apporter des éléments de réponses, en nous appuyant sur la méthode sociocritique.

¹⁰ Isabel RODRÍGUEZ-VERGARA, *El mundo satírico de Gabriel García Márquez*, Madrid, Ed. Pliegos, 1991, p.20.

La sociocritique est la méthode d'analyse des textes littéraires qui s'attarde sur l'univers social qui s'y présente. Elle nous permet de mettre en relief l'adéquation entre les effets littéraires et le contexte social. Aussi, fait-elle de la socialité des textes son centre d'intérêt. La socialité, comme le souligne Régine Robin, est « *la façon dont le roman s'y prend pour lire le social, pour inscrire du social tout en produisant par sa pratique, du texte littéraire, une production esthétique* »¹¹.

Objet de nombreuses études, la sociocritique comporte plusieurs extensions dont on pourrait citer les plus significatives. Régine Robin et Marc Angenot portent leur choix sur l'analyse du discours social, pendant que Jacques Dubois se consacre à l'étude des institutions littéraires. Edmond Cros, l'un des fondateurs de la sociocritique en France, met quant à lui l'accent sur l'étude linguistique des textes littéraires. Enfin Pierre Zima se consacre à la sociologie des textes littéraires ou non. Ces différentes démarches montrent en effet toute la difficulté scientifique à pouvoir saisir la sociocritique de manière univoque si l'on ne s'inscrit pas d'avance dans la perspective d'un théoricien.

Nous envisageons dans le cadre de notre étude, d'analyser *Relato de un naufrago* et *Noticia de un secuestro* selon la perspective sociocritique de Claude Duchet. Un tel choix n'est pas exclusif, mais constitue pour nous le wagon principal qui entraînera dans son exploitation, la prise en compte de toutes les autres contributions à l'élaboration de la sociocritique, et à la compréhension des textes soumis à notre étude. L'un des initiateurs du mouvement sociocritique en France, Claude Duchet propose une lecture sociohistorique du texte, en tant que celui-ci est indissociable des formes de culture ou d'enseignement par quoi il est transmis. Selon lui, la méthode sociocritique ne se contente pas seulement de lire les

¹¹ Régine ROBIN, « Le sociogramme en question. Le dehors et le dedans du texte » in *Discours social*, Vol.5, N^{os} 1-2, 1993, p.3.

références de la société présentes dans le texte. Tout en tenant compte du dedans de l'œuvre et du dedans du langage, elle « *interroge, l'implicite, le non-dit ou l'impensé, les silences, et formule l'hypothèse de l'inconscient social du texte à introduire dans une problématique de l'imaginaire* »¹². Autrement dit, l'investigation sociocritique s'efforce toujours de reconnaître, sous le trajet du sens inscrit, le trajet du non-dit à l'expression. Le déchiffrement des données (aussi bien implicites qu'explicites) dans le texte littéraire, sera pour nous essentiel à la compréhension des faits sociaux. La sociocritique selon Claude Duchet se rapporte au texte :

*« Au sens restreint, rappelons-le, la sociocritique vise d'abord le texte. Elle est même lecture immanente en ce sens qu'elle reprend à son compte cette notion de texte élaborée par la critique formelle et l'avalise comme objet d'étude prioritaire »*¹³.

La notion de texte est vaste. Elle relève aussi bien du non-conscient que de la conscience collective. Elle est même antérieure à l'intention de l'auteur. En réalité, un texte ne commence pas avec l'auteur. D'ailleurs, le début d'un texte n'est pas son commencement, car il a toujours commencé avant.

*« C'est pourquoi le bout d'un texte n'est pas sa fin, mais l'attente de sa lecture, le début de son pourquoi, de son vers quoi »*¹⁴.

La sociocritique s'interroge sur le « *pourquoi* » du texte. Aussi son intervention est-elle importante pour comprendre l'œuvre et dépasser le stade du simple commentaire esthétique et de la beauté formelle du texte. Avec la sociocritique, tous les contours du texte sont cernés. Or l'œuvre est reliée à son contexte. Et ce contexte, c'est d'une part le milieu

¹² Claude DUCHET, « Position et perspectives ». Disponible sur : <<http://sociocritique>>.

¹³ Ibidem.

¹⁴ Claude DUCHET, « Pour une socio-critique ou variations sur un incipit ». Disponible sur : <<http://www.sociocritique>>.

géographique ou social, et d'autre part le moment, c'est à dire l'historique et les conditions d'écriture du texte.

Le texte vient du verbe latin [*texere*] qui signifie tisser. C'est un tissu de citations, de références, d'échos de langages culturels antécédents ou contemporains qui traversent l'écriture de part en part dans une vaste stéréophonie. Le texte est un tissu pris dans un intertextuel, c'est-à-dire qu'il entretient de multiples relations avec d'autres récits. A partir de son orientation, son effet et sa finalité, tout texte sera pris pour vrai, même s'il renvoie à la fiction. Il obéit à une démarche sociologique et historique. Aussi, pour comprendre ce fait social qu'est le texte, importe-il de le situer dans son contexte social et historique. Au total, la perméabilité à la structure textuelle rend sa définition quelque peu complexe. A ce propos, Roland Barthes tentera d'en donner une approche définitionnelle en 1974 :

« (...) je ne crois pas qu'actuellement, on puisse espérer donner une définition du mot texte, parce que l'on retomberait alors sous le coup d'une critique philosophique de la définition. Je crois qu'actuellement cette notion de texte ne peut s'approcher que métaphoriquement, c'est-à-dire qu'on peut faire circuler, énumérer, et inventer, aussi richement que possible, des métaphores autour du texte (encore que Julia Kristeva ait été très loin dans la définition conceptuelle du texte, par rapport à la langue) »¹⁵

La sociocritique reprendra cette définition à son compte. Contrairement aux théories linguistiques, structuralistes et sémiotiques qui font du texte une clôture sur elle-même, elle appréhende la notion de texte en corrélation avec le social. C'est ainsi qu'en 1978, Roger Fayolle en parlant de la sociocritique, a pu s'exprimer en ces termes :

¹⁵ Claude DUCHET. « Du texte au socioctexte ». Disponible sur <<http://www.sociocritique>>

« Mais qu'est-ce que le texte ? La sociocritique ne le considère ni comme structure d'énoncés ni comme structuration de sujets abstraitement individualisés et coupés de toute existence sociale. Elle retient surtout son mode d'être social, et Duchet suggère le terme de "socio-texte" pour désigner la façon dont les textes donnent à lire et à vivre le social »¹⁶

Pour ainsi dire, le texte a toujours un rapport avec la réalité sociale, qu'il soit réaliste ou non. Mais quelque soit son effort de vraisemblance avec la réalité, le texte ne saurait en être une copie conforme, sinon un reflet de l'organisation sociale prise pour référence.

Le texte s'appréhende aussi dans tous ses contours par des éléments qui lui sont extérieurs.

« Le mot texte n'implique pour nous aucune clôture, surtout pas celle de sa majuscule initiale (...) ou de son point final. (...). Un territoire se définit par des frontières : celles du texte sont mouvantes. Dans le cas d'un roman, le titre, la première et la dernière phrase sont au plus des repères entre texte et hors-texte »¹⁷.

Dans cette affirmation de Duchet apparaissent les notions d'incipit, d'excipit et de « hors-texte » qui sont d'ailleurs, des outils essentiels à l'analyse sociocritique.

L'incipit est tiré du latin [*incipio*] et signifie « commencement ». C'est donc le début d'un texte, et généralement d'un roman. En revanche, la notion d'excipit renvoie à la fin d'un chapitre, les derniers paragraphes ou les dernières phrases d'un ouvrage. Quant au hors-texte, de façon générale, c'est l'« *illustration ou document non compris dans la pagination et*

¹⁶ Ibidem.

¹⁷ Claude DUCHET, « Pour une socio-critique ou variations sur un incipit ».

intercalés dans un livre »¹⁸. Mais dans le cas spécifique de la sociocritique, le hors-texte « *représente tout ce qui n'a pas besoin d'être dit* »¹⁹. Il va sans dire qu'il participe de l'économie et de l'intelligibilité du texte.

Les instances médiatrices entre la littérature et la société ne sont pas aussi aisées à déterminer, à cause de la plasticité de la société et de la relative autonomie du texte. C'est pourquoi Claude Duchet ajoute le sociogramme aux outils d'analyse sociocritique. Elle se définit comme étant « *un ensemble flou, instable, conflictuel de représentations partielles, centrées autour d'un noyau thématique, en interaction les unes avec les autres.* »²⁰. Marc Angenot en généralise la portée et définit le sociogramme comme « *l'ensemble des vecteurs discursifs qui, chacun à sa façon, thématise un objet doxique* »²¹. Chaque sociogramme est investi de significations multiples, chacune interagissant dans un état de société donné, et attestant de la façon dont tel objet de la réalité sociale vient au discours et est modélisé par lui. L'activité sociogrammatique « *est une concrétisation, une actualisation de l'imaginaire social dans son indécidabilité même* »²². Cette activité pour ainsi dire, met à jour le statut social du texte.

Ainsi sont présentés de façon succincte, les piliers de la sociocritique sur lesquels se fondera notre lecture des œuvres de García Márquez à travers lesquelles nous tenterons de dévoiler la structure de la société ambiante. Notre travail comprend trois grandes parties, dont chacune est composée de trois chapitres.

¹⁸ Microsoft Encarta 2007. 1993-2006 Microsoft Corporation.

¹⁹ Claude DUCHET, « Une écriture de la socialité », in *Poétique*, n°16, Paris, Seuil, p. 450.

²⁰ Claude DUCHET cité par Isabelle TOURNIER, « Le sociogramme du hasard chez Balzac », in *Discours social*, volume 5, N°s 1-2, 1993, p. 49.

²¹ Marc ANGENOT, 1889. *Un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule ; 1989, pp.103-104.

²² Source Internet : www.sociocritique.com/fr/methode/sc_methode4.htm

Dans le cadre de la première partie, nous nous interrogerons sur les médiations entre le texte littéraire et le contexte social. Nous estimons qu'appliquer une théorie critique à une œuvre littéraire suppose avoir des connaissances sur ses principes de base, de sorte qu'elle serve réellement de gouvernail dans un cheminement certain vers les objectifs fixés. Or la sociocritique s'inscrit au cœur de nombreuses théories hétéroclites, à partir desquelles elle a plus ou moins construit sa propre histoire théorique. Alors, pour que cette méthode critique nous soit accessible, nous consacrerons le premier chapitre à la définition de la méthode critique dans ses grandes lignes, tout en rappelant son contexte d'émergence, ses fondements et ses enjeux.

Nous procéderons par la suite, à la lecture proprement dite des œuvres des œuvres *Relato de un naufrago* et *Noticia de un secuestro*. Cette lecture, aidée des outils de la sociocritique, procède d'une double entreprise, et de ce fait d'un double horizon d'attente. Elle est d'abord immanente, une toute première étape nécessaire à l'appréhension du message que véhicule les textes. Elle est ensuite transcendantale, en ce sens qu'elle prend en compte des éléments du hors-texte pour compléter à la compréhension du texte. Car, nous estimons que si l'auteur appartient à une société, autant le texte littéraire appartient à un ensemble de textes auxquels il s'oppose ou fait l'écho, explicitement ou implicitement. A ce niveau de la lecture, intervient la notion d'intertextualité, qui trace les sillons de la socialité.

La deuxième partie du travail est consacrée au contexte de production de l'univers marquézien. Nous entendons par univers marquézien, la production romanesque de l'auteur Gabriel García Márquez, principalement ses œuvres *Relato de un naufrago* et *Noticia de un secuestro*. L'auteur est le producteur d'une œuvre. En sa qualité de producteur, il jouit de certains droits, dont celui de s'insurger contre la l'injustice sociale et la violence, et de rêver à un avenir meilleur pour la société dont il est issu. Son pays, la Colombie, est en proie à des

crises sociopolitiques dont l'origine remonte aux dissensions entre les bolivaristes et les santanderistes. Les dissensions sont nées du fait de la nature du gouvernement à donner à l'Etat-continent baptisé « la Grande-Colombie ». Les réflexions autour des conflits idéologiques, puis des violences qui sévissent actuellement sur la société colombienne, nous poussent donc à relire l'histoire du sous-continent latino-américain, d'où l'objet du deuxième chapitre : l'Amérique latine entre le rêve et la réalité. Qu'est-ce qui a réellement changé entre l'Amérique sous la domination espagnole et l'Amérique latine indépendante ? Telle est la préoccupation à laquelle se prêtera notre analyse.

La dernière partie est une réflexion sur l'idéologie des textes et le sens de l'histoire. En réalité, la question de l'auteur intéresse moins la sociocritique que l'idéologie qu'il véhicule et celle qui se dégage de ses textes. Mais qu'est-ce que l'idéologie ? Et de quelle idéologie est-il question ? Quel est l'impact des propagandes idéologiques des mouvements révolutionnaires sur les populations, et sur le pays ? Des modèles continuent d'être brandis comme un étendard : le communisme russe, le guévarisme, le castrisme, pour ne citer que ceux-là. Nombreux sont les leaders politiques qui se font les chantres de la justice sociale et défenseurs de la cause du pauvre. Et les doctrines sociales du christianisme apparaissent comme les panacées aux souffrances du peuple. Nombreux sont aussi les idéalistes qui, aveuglés par le pouvoir, passent difficilement des promesses faites au peuple à leur réalisations sur le terrain.

Entre-temps, la violence avec son lot de corruptions, de vols, de séquestrations et de meurtres, continue son bonhomme de chemin, cohabitant avec les aspirations et les déceptions de la population. Nous allons donc dans un premier temps, traiter de la question de l'idéologie. Si l'idéologie est le moteur qui commande la lecture des textes, c'est elle aussi qui en oriente le sens pour une meilleure appréhension de la société. Pour ce faire, la vigilance et l'esprit critique sont de mise, car l'idéologie n'est pas toujours donnée, mais un projet qui se

découvre derrière les textes. Nous allons ensuite, tenter de situer la place des idéologies révolutionnaires dans le monde d'aujourd'hui. Pour y parvenir, nous nous référerons à l'histoire qui a drainé dans son cours de nombreux changements, affectant autant la société que la littérature. Nous nous interrogerons sur la nature des faits sociaux qui ont secoué et continuent de faire rage dans la société. Pour finir, nous nous pencherons sur la grande question relative au sens que l'homme donne à son histoire.

PREMIERE PARTIE :
DES MEDIATIONS ENTRE
TEXTE ET CONTEXTE

La question des rapports entre la société et les œuvres littéraires n'est pas nouvelle. Elle tire son origine depuis l'antiquité. A cette époque, les œuvres d'art étaient considérées comme des messages divins transmis aux hommes par l'entremise des artistes. Il en était de même pour les œuvres littéraires. L'écrivain était considéré comme un messager des dieux, mais bien plus, il était avec les dieux, et il était dieu. Partant, il a la faculté de créer un univers et d'en maîtriser le temps et les circonstances qui l'entourent. L'univers de ce démiurge n'est pas toujours parfait à l'image du « jardin d'Eden ». Fort de son imagination créatrice, il appelle à l'existence un monde de vices et de vicissitudes dans lequel vivent des personnages enclins au mal. Mais dans ce même univers apparaît aussi un personnage qui est au-dessus de la mêlée. C'est un héros créé à part, avec des pouvoirs de demi-dieu, lui permettant à même de combattre les dieux sanguinaires et d'avoir la domination sur les forces du mal. Ses actes de bravoure concourent au changement de l'ordre social, au rétablissement de la justice, de la paix, et des bonnes mœurs. En un mot, avec le héros légendaire tout est bien qui finit bien.

Mais les choses ont changé depuis lors, notamment entre le XVIII^e et le XIX^e siècles. Pendant que l'écrivain conserve son statut de dieu, le héros est déchu de ses prérogatives. Il n'apparaît plus comme cet intrépide demi-dieu qui rit devant le danger. Le héros devient un être ordinaire, voire une conscience malheureuse cherchant à s'affirmer avec des sentiments variés et mêlés. Le merveilleux qui caractérisait la tradition littéraire est progressivement abandonné au profit du réalisme. Les auteurs des romans choisissent de rester dans les limites du vraisemblable. Les œuvres littéraires connaissent une mise en scène importante du bonheur et du malheur, de l'espoir et du désespoir, des regrets et du mal de vivre. La géographie des lieux devient de plus en plus familière aux lecteurs. On y rencontre des personnages historiques. Les faits sont de plus en plus proches des événements vécus au quotidien. Il n'y a plus de super-héros.

Dès lors, le lecteur s'interroge : où l'auteur veut-il en venir ? Le roman est-il capable de représenter la réalité ? Si le héros est devenu une conscience malheureuse, qui d'autre pourrait servir de modèle ? C'est là que se met en place le génie de l'auteur qui invite le lecteur à entrer en scène et à prendre part au drame.

A travers son œuvre, l'auteur désire transmettre un message à un public spécifique. Mais ce désir ne saurait se réaliser sans l'intervention du lecteur. En réalité, son œuvre une fois terminée, ne signifie en rien que le texte qui le constitue est complet. Il revient donc au lecteur de compléter le texte par la lecture, et d'en reconstituer le sens laissé parfois volontairement opaque. Mais pour y parvenir, le lecteur doit idéalement comprendre des règles de rhétorique et de stylistique. Il doit tenir compte des scénarios communs et intertextuels et doit enfin avoir une capacité à repérer les sélections contextuelles et circonstanciées.

Le contexte et les circonstances qui ont motivé la création de l'œuvre sont repérables dans la société. Le roman s'affirme tandis que les sociétés se différencient, que les relations interpersonnelles s'assouplissent, que l'économie et l'industrie se développent, que les « ordres » s'affaiblissent au profit des « classes ». Ce processus, nous tenons à le souligner, n'est pas particulier à l'Europe. En d'autres civilisations, la narration romanesque, dans ses phases initiales, procède d'une refonte d'anciens thèmes mythiques, des thèmes qu'elle humanise en les rendant conformes aux aspirations du groupe social. En Amérique latine, ce processus est permanent.

Les œuvres *Hombres de maíz* (1949) et *Mulata de tal* (1963) du Guatémaltèque Miguel Angel Asturias en font l'apologie. Elles plongent le lecteur aux sources de la culture maya. L'auteur n'est pas un nostalgique tellement attaché aux valeurs ancestrales jusqu'à

oublier les problèmes de son temps. En effet, à travers *El señor Presidente* (1946) ou bien encore *El Papa verde* (1959), Miguel Angel Asturias s'insurge contre l'impérialisme étasunien, l'injustice et la dictature.

Les déboires qui ont marqué l'histoire de l'Amérique latine durant l'époque coloniale, resurgissent dans le quotidien des populations. Le décor de la réalité est triste et attristant. Les écrivains se permettent de rêver afin de retrouver ce « Nouveau Monde » à la douceur idyllique. C'est fort de cette vision que le romancier Cubain Alejo Carpentier, dans le prologue de son oeuvre *Le Royaume de ce monde* (1948), formule la question suivante : « *Qu'est-ce que l'histoire de l'Amérique latine, sinon une chronique du merveilleux dans le réel ?* ». Depuis lors, la notion de « réel merveilleux » qui fera fortune sous le nom de « réalisme magique », est vite reprise par la critique qui s'en sert pour caractériser la littérature hispano-américaine contemporaine. Désireux d'extraire du réel le merveilleux qui s'y cache, pour l'élever parfois jusqu'au mythe, le réalisme magique tente de dépasser la notion traditionnelle de réalisme en faisant intervenir le fantastique dans des récits qui prennent généralement pour toile de fond la vie quotidienne et l'histoire sud-américaines.

Au nombre des chantres de cette tendance littéraire, figure le Colombien Gabriel García Márquez. Héritier de la tradition orale et des richesses culturelles de la société latino-américaine, il met en œuvre l'invraisemblable et le vraisemblable à travers *Cien años de soledad*²³. L'auteur réinvente un monde où le temps de la fable et celui du récit se confondent en une seule voix prophétique. José Arcadio Buendía s'exile avec sa famille, pour fuir le fantôme d'un ami qu'il a tué lors d'un duel d'honneur. Mais ce monde où il espérait retrouver la paix est plein de mystères. Des fantômes apparaissent ; on voit un tapis volant ; on a la

²³ Gabriel GARCIA MARQUEZ, *Cien años de soledad*, Mondadori, Grupo Editorial Random House Mondadori, 2004, 510p.

preuve de la lévitation d'un curé au moyen du stimulus du chocolat. Úrsula vit bien au-delà de son terme normal. Remedios la Belle exerce un charme magique, semble avoir atteint l'apogée de la spiritualité et connaît une assomption analogue à celle de la Vierge Marie. Melquiades est quant à lui, un personnage extérieur à la famille Buendía. Mais il s'intègre dans son histoire, joue le rôle de révélateur mythique et de prophète. Grâce à son don de voyance, il retrace l'histoire complète des Buendía sur de mystérieux manuscrits, et prédit le destin inéluctable de Macondo et celui des Buendía dont l'évolution généalogique est déterminée, selon lui, par le fait que le dernier d'entre eux naîtra doté d'une queue de cochon.

Dans cette chronique séculaire, cette épopée mythique du village de Macondo dont la lente décadence se reflète dans celle de la famille de ses fondateurs, les Buendía, à travers cinq générations, leurs destins étant indissolublement liés, García Márquez invite le lecteur à déchiffrer la parabole de la condition humaine aux prises avec les mystères de la création, la faute originelle et le destin. Cette conception de la réalité se laisse entrevoir dans l'excipit de *Relato de un naufrago* :

« He contado mi historia en la televisión y a través de un programa de radio. Además, se la he contado a mis amigos. Se la conté a una anciana viuda que tiene un voluminoso álbum de fotografías y que me invitó a su casa. Algunas personas me dicen que esta historia es una invención fantástica. Yo les pregunto: Entonces, ¿qué hice durante mis diez días en el mar? »²⁴.

Les personnages s'interrogent sur la véracité des faits insolites, tout comme les hommes s'interrogent sur la réalité qui n'a de cesse de les surprendre avec des faits

²⁴ Gabriel GARCIA MARQUEZ, *Relato de un naufrago*, p.172.

irrationnels. La réalité inclut le merveilleux, l'inespéré et l'incompréhensible qui nous attirent et nous surprennent à la fois.

Aujourd'hui, la nature des rapports entre de littérature et la société est influée par les changements liés au développement de la science et l'avènement des nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC). Il va sans dire que les transformations qui affectent la vie économique, politique et sociale ne sont pas sans conséquence sur le fait littéraire. De même, la promotion de l'excellence à travers le système des prix littéraires influe sur la production économique au sens propre du terme, à tel point qu'on peut affirmer que la production romanesque est liée de façon étroite à la production économique. Ainsi, la société et le fait littéraire s'influencent mutuellement, allant jusqu'à former une parfaite symbiose.

Dès lors, la question qui se pose est de savoir comment concevoir les relations du littéraire au social, ou celles du social au littéraire. Pour certains théoriciens de la littérature, on ne peut plus faire l'économie de la triade auteur-texte-lecteur. Mais en réalité, le texte de l'auteur n'existe pas sans le lecteur. C'est l'*actualisation* du texte par la lecture qui lui permet d'entrer dans l'histoire, de jouer un rôle, et de se socialiser. C'est dans cette optique que s'inscrivent la sociologie de la réception et l'histoire de la littérature. Selon Gustave Lanson, initiateur de la sociologie de la réception : « *l'histoire de chaque chef-d'œuvre contient en raccourci une histoire du goût et de la sensibilité de la nation qui l'a adoptée* »²⁵. Autrement dit, le sens d'une œuvre ne s'actualise qu'en fonction des attentes d'un public ; et ces attentes sont motivées par les modèles esthétiques d'une époque donnée. Les retombées économiques pour le producteur de l'œuvre; quant au public, il tire son compte par la jouissance des textes.

²⁵ Gustave LANSON cité par Jérôme ROGER, *La critique littéraire*, Paris, Dunod, 1997, p.68.

Dans cette perspective, la question de la lecture intrinsèque de l'œuvre comme production sociale n'est pas abordée.

En ce qui nous concerne, ce sont plutôt les données socio-historiques qui doivent motiver la création de l'œuvre littéraire. Quand nous nous référons par exemple à la théorie du roman développée par Georg Lukacs, nous comprenons combien le lecteur doit être attentif à la place primordiale accordée aux forces sociales dans la structure du textuel. Selon lui, la tâche du critique consiste à interpréter le roman en montrant que les formes littéraires relèvent des « *données historico-philosophiques qui s'impliquent à sa création* »²⁶. Si le roman apparaît comme la principale des formes littéraires correspondant à la société bourgeoise, son évolution est donc liée à l'histoire de cette société. Pour ainsi dire, en présence du livre, le lecteur avisé doit être à même de se demander dans quelle mesure y sont projetés les idéaux, les désirs et les appréhensions de la société dont il est question dans le texte. Ce choix de lecture du texte détermine la mise à jour de la socialité qui est une condition primordiale de tout discours. Et l'une des disciplines majeures qui traitent des relations qui unissent le texte au discours social qui l'environne, est la sociocritique.

Comment allons-nous appliquer la méthode sociocritique aux œuvres *Relato de un naufrago* et *Noticia de un secuestro* ? La réponse à cette question constitue l'essentiel de l'étude que nous envisageons de mener. En nous inscrivant dans la perspective de Claude Duchet²⁷, nous comptons mener nos démarches en fonction des buts que s'assigne la sociocritique. D'abord, en tant que méthode d'analyse du texte littéraire, la sociocritique vise le texte. Elle cherche à se démarquer de la critique formaliste, en visant le procès de la production esthétique du texte comme pratique sociale. Ensuite, elle contribue à la mise en

²⁶ Georg LUKACS, *La Théorie du roman*, Genève, Gonthier-Denoël, 1963, p.49.

²⁷ Claude DUCHET, *Sociocritique*, Paris, Fernand Nathan, 1979, p.5.

place d'une critique matérialiste, et concourt en même temps au développement de la recherche marxiste. Et enfin, la méthode sociocritique remet en question le dualisme de l'analyse idéologique althussérienne, qui plaçait en regard le texte et la réalité sociale ou le champ idéologique en contrepoint. Les buts sont sus, mais le tout n'est pas donné pour autant. En effet, on peut connaître le but qu'une méthode envisage d'atteindre, et ne pas savoir l'utiliser.

Pour exploiter au mieux la méthode sociocritique, nous essayerons dans un premier temps de baliser ses différents champs d'exploitation. Nous entendons par champs d'exploitation, les domaines de prédilection et les topiques qui sont mis en œuvre par la théorie sociocritique. Une fois la méthode, l'orientation et les moyens définis, nous procéderons dans un second temps, à la lecture des œuvres proprement dite. La lecture qui s'oriente dans la perspective sociocritique, relève d'un double mouvement : elle part de l'immanence à l'idéologique. La première application concernera l'œuvre *Relato de un naufrago* et la seconde, *Noticicia de un secuestro*, sera traitée dans le dernier chapitre.

**CHAPITRE PREMIER :
LES CHAMPS
D'EXPLOITATION DE
LA SOCIOCRITIQUE**

Les techniques d'approche du fait littéraire se multiplient au fil des siècles. Chaque théorie éclaire un aspect particulier de la littérature, qu'il soit d'ordre interne, c'est-à-dire la considération des textes littéraires du point de vue de ses composantes et de leurs organisations ; ou d'ordre externe où sont pris en compte l'histoire, l'entité fonctionnelle, l'investissement de l'auteur et l'inscription des idéologies. Mais pourquoi avoir jeté notre dévolu sur la sociocritique ? Tout comme la littérature dont les limites sont parfois difficiles à cerner, les frontières de la sociocritique semblent aussi floues et variables selon les appréciations des théoriciens spécialistes en la matière. Cette méthode d'approche du fait littéraire s'imbrique dans diverses autres sciences à partir desquelles elle tire sa définition. En outre, un nombre de plus en plus important d'affluents nés au sein du même courant sociocritique, rendent sa définition encore plus problématique. Ce constat pousse le critique Pierre Zima à affirmer que la notion de sociocritique fait état de « *nombreuses approches théoriques disparates qu'il est impossible de subsumer sous une définition à la fois univoque et nuancée* »²⁸.

Certes, les définitions de la sociocritique sont divergentes, nous retiendrons néanmoins trois motifs qui nous réconfortent dans notre désir de l'utiliser comme outil de travail. Primo, elle est polymorphe tout comme la littérature que nous étudions. Elle a ses principes de base et ses buts qui la distinguent des autres théories critiques, en même temps elle est ouverte à plusieurs disciplines dont la philosophie, la narratologie, la sémantique, la linguistique, pour ne citer que celles-ci. La sociocritique nous semble l'outil idéal pour appréhender la littérature dont la stature est aussi vaste que complexe. Secundo, il n'y a pas une sociocritique, mais des sociocritiques. Loin de saper les trouvailles dans le domaine de la sociocritique, les divergences mettent plutôt en relief l'importance de la méthode critique, et la volonté des

²⁸ Pierre ZIMA, cité par BEAUMARCHAIS, COUTY et REY, *Dictionnaire des littératures de langue française*, Paris, Bordas, 1987, p.2344.

théoriciens d'appliquer la méthode de lecture critique à des champs spécifiques. En s'accordant sur le fait que la littérature puise son point d'ancrage dans le social, les théoriciens rassurent en même temps qu'aucun d'entre eux ne s'éloigne des buts de la sociocritique et de son objet d'étude.

Une chose est de lire le texte littéraire, et une autre est de le comprendre. Nous ferons nôtre sa technique de voyage entre le texte et le hors-texte pour revenir au texte, pour espérer tirer la quintessence des œuvres que nous envisageons d'étudier. Tertio, dans la perspective de la sociocritique, les notions de texte et de contexte constituent les matières premières à exploiter. Mais la grande interrogation porte sur le mode de médiation entre l'univers de papier qu'est le texte et l'univers social que représente la réalité sociale. Comment saisir la teneur sociale du jeu littéraire ? Comment appréhender, à partir des procédés narratifs, l'organisation des sociétés en place et leur fonctionnement ? L'appréhension de la sociocritique, en remontant à ses origines, passant par la conceptualisation du terme à la définition de ses enjeux, nous aidera en ce sens.

A- Origines et fondements :

Une notion est une idée abstraite qui est le fruit d'une construction intellectuelle. Elle peut avoir droit à l'existence sans qu'un mot précis de vocabulaire ne lui soit attribué. C'est le cas de la sociocritique dont le terme a été récemment créé, alors que la notion existait depuis l'Antiquité.

1- L'apport des philosophes de l'Antiquité grecque :

On entend dire que « *les apparences sont trompeuses* », et même qu'« *il ne faut pas se fier aux apparences* ». L'apparence, en tant que représentation sensible ou mentale, est d'emblée définie négativement par rapport à la vérité, car elle est dépourvue de consistance ontologique. Autrement dit, elle échoue à nous présenter l'objet ou la personne dans son intégralité ou dans son intégrité, comme à nous restituer son objectivité ou son caractère essentiel. Or, la littérature ne saurait s'engager dans ses rapports avec la société sans le jeu de l'apparence. Certains personnages sont « comme » des êtres humains, dotés du langage et de la pensée, menant des actions qui vont réussir ou échouer. L'espace romanesque se prête à des points de rencontre ou de passage, des lieux d'observation, de préparation ou de manipulation de tous les points sensibles d'une topologie qui impose ses lois propres à la société réelle. Le réel y est si bien décrit, et la scène si bien présentée qu'on a du mal à se défaire de la représentation. On y prend plaisir ou on se révolte. Bref, rien ne nous échappe. C'est « comme si » les événements se déroulaient sous nos yeux. Cet art d'imitation auquel s'adonnent les écrivains est ce que les philosophes Platon et Aristote appellent la *mimesis*.

Thème central du livre X de *La République*²⁹ de Platon, la *mimesis* est placée au troisième rang après la vérité. A travers cette technique, le philosophe grec essaie d'expliquer de manière allégorique le rapport qui existe entre l'apparence et la réalité. Et ce qui est essentiel à l'homme est de parvenir à s'affranchir de l'ignorance pour accéder à la connaissance. Pour ce faire, Platon imagine une histoire de prisonniers dans une caverne. A l'intérieur de celle-ci, des hommes sont enchaînés, contraints à l'immobilité et à regarder devant eux une sorte d'écran où sont projetées des ombres. Les hommes sont rompus à cette situation curieuse et la trouvent même agréable. Ils finissent par prendre pour la réalité ce qui

²⁹ PLATON, « *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1950.

n'est en fait qu'une apparence de la réalité. Qu'on vienne libérer l'un des captifs pour lui montrer le mécanisme. Il va sans dire qu'il sera ébloui par cette lumière qui met à nu la forme réelle des choses. C'est cette réalité que le philosophe appelle les Idées. Le captif en liberté distinguera pour la première fois des couleurs et des contours bien précis. Il verra en vrai les animaux et les fleurs dont les ombres dans la caverne n'étaient que de pâles copies. Il se demandera d'où viennent tous les animaux et toutes les fleurs. Alors, en voyant le soleil, il comprendra que c'est lui qui permet la vie des fleurs et des animaux sur terre, de même que le feu dans la caverne permettait d'apercevoir des ombres. Maintenant, l'heureux habitant de la caverne pourrait se lancer dans la nature et profiter de sa liberté reconquise. Le captif, ayant compris le mécanisme, sera tenté de redescendre dans la caverne afin d'éclairer ses concitoyens. Mais qui pourra le croire ? Comment parviendra-t-il à leur mettre à l'idée que ce qu'ils voient n'est que de l'illusion ? Au contraire, ses concitoyens se moqueront de lui. Pire, ils le taxeront de fou. A son tour, le témoin de la lumière sera offusqué par l'obscurité ambiante. Mais plutôt que de garder la lumière ou la vérité pour soi, Platon préconise pour sa part, une conversion des illusionnés.

Ainsi, nous retenons de la pensée de Platon, que la caverne est le monde de l'illusion, le monde des apparences. Ce monde est pétri par la connaissance sensible que le philosophe considère comme illusoire. Il s'insurge donc contre la thèse empiriste, selon laquelle toute connaissance provient de l'expérience des sens. Il considère que les hypothèses ou les affirmations touchant au monde physique ou visible, y compris les observations du sens commun et les propositions de la science, ne sont que des opinions. Elles ne sont pas certaines. Certaines expériences peuvent induire à l'erreur. Il en est de même pour les opinions. Certaines sont de pures spéculations trop belles pour être vraies, et d'autres sont belles et bien fondées. Mais fausses ou vraies, aucune des opinions ne peut être considérée comme

connaissance authentique. De plus, les objets de l'expérience sensible sont des phénomènes changeants du monde physique. Ils ne constituent donc pas des objets appropriés de la connaissance. Ils sont donc à proscrire dans le cheminement vers la connaissance. Pour lui, la vraie connaissance est celle qui provient du monde des Idées. Cette connaissance présente deux caractéristiques. Premièrement, elle doit être certaine et infaillible. Deuxièmement, elle doit avoir pour objet ce qui est vraiment réel par contraste avec ce qui est seulement apparence. Ainsi naît la dialectique platonicienne, qui invite l'homme à s'affranchir du monde des réalités sensibles afin d'élever son âme vers la sphère des Idées intelligibles.

Aristote a suivi les enseignements de Platon à l'Académie. Il sera d'ailleurs l'un de ses disciples les plus brillants. A l'instar de son maître, il s'appuie sur la dialectique qui permet de passer du monde sensible au monde des Idées. Mais à la place des Idées de Platon, qui possèdent une existence propre, distincte et éternelle, Aristote propose un groupe d'universaux qui constituent les propriétés communes de tout groupe d'objets réels. Les universaux, à la différence des idées de Platon, n'existent pas en dehors des objets qu'ils représentent. En décrivant l'univers matériel, Aristote affirme que celui-ci consiste en quatre éléments qui sont la terre, l'air, le feu et l'eau. La connaissance selon Aristote, est un processus qui repose sur les données qui sont déjà vues, déjà entendues et déjà senties. La connaissance constitue un niveau plus élevé parce qu'elle met en jeu la pensée et l'expérience. C'est sur la base de cette conception de la vérité qu'il développe sa théorie de la *mimesis*. Dans son ouvrage *Poétique*³⁰, le philosophe prend soin de distinguer le moyen, l'objet et la manière d'imiter.

³⁰ ARISTOTE, *Poétique*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1996.

D'abord, il présente les caractères (bons ou mauvais) comme étant l'objet de l'imitation. Ensuite, il rappelle succinctement les différentes manières d'imiter. Une première étape consiste à faire une représentation directe de la réalité. On voit à travers celle-ci, des personnages agir ; on les entend parler, comme si on assistait à une scène de théâtre. Une autre étape consiste à faire une représentation indirecte de la réalité. Ici, l'histoire est racontée par un narrateur, comme c'est le cas pour les récits. Et il arrive que certains récits alternent ces deux représentations. Enfin, les chapitres IV et V poursuivent l'analyse de ce qui précède en posant un élément nouveau qui constitue l'une des originalités les plus marquantes du traité : les causes de l'art. Aristote en distingue deux : imiter est naturel à l'Homme et tous les hommes prennent plaisir à l'imitation ; la première rend compte de l'existence des artistes, la seconde du public.

En définitive, les notions d'apparence ou d'imitation relèvent du monde sensible que le commun des mortels se plaît à contempler. Mais passer le temps à contempler, sans passer à l'action quand celle-ci s'impose, reviendrait à se condamner dans « la caverne des illusions » où on accepte tout sans effort de cogitation. Alors, l'homme gagnerait à se laisser éclairer par la connaissance véritable qui provient du monde des Idées. Une fois éclairé, il lui reviendra de convertir les illusionnés, d'éclairer la lanterne de ceux qui sont dans l'erreur. Mais, il serait illusoire d'écarter le monde sensible dans la quête du savoir, car l'illusion fait partie du monde. Au regard de la littérature, l'illusion est un art qui relève de l'imitation. Elle n'est pas nécessairement le lieu du mensonge, encore moins celui de la fausseté comme le pensent certains. Ainsi, le passage du monde sensible au monde des idées est un processus dans lequel aucune étape ne doit être négligée. L'homme s'attellera à lutter contre les idées

reçues, à détruire les fausses croyances à la lumière de la connaissance. Pour partager leur vision du monde, les philosophes ont utilisé la parabole, le mythe et la narration.

Pour nous, le signal est donné. La littérature présente un monde similaire au nôtre. L'imitation des êtres et des choses est souvent si parfaite que le lecteur la trouve agréable. Il contemple la beauté des lettres, admire le style de l'écriture, et se laisse parfois bercer par la musicalité des mots. Il s'insurge contre les écrivains qui dépouillent les héros de leurs pouvoirs surnaturels. Et quand le prince charmant meurt sans parvenir à épouser la belle princesse, il crie au scandale. Quelle tragédie mélodramatique ! Ces réactions sont normales, et confirment la thèse selon laquelle il est illusoire de se défaire du monde sensible. Cependant, l'homme qui n'a pour repère que le monde sensible, est semblable au captif dans la caverne inventée par Platon. L'heure est venue pour ce dernier de tourner la tête vers la source de la lumière, c'est-à-dire la réalité sociale.

2- La littérature dans ses rapports avec la société :

L'œuvre littéraire est une œuvre de communication. Et ses aspects institutionnels sont de plus en plus manifestes depuis ses origines à nos jours. A l'époque des Lumières, le roman a transmis cet esprit des lois que la Révolution défendra et trahira. L'humanisme, le libéralisme moderne doivent au roman une grande part de leur force et de leur ascendant. Les termes de « littérature » et de « société » sont presque synonymes dans les sociétés contemporaines, où le roman constitue l'essentiel de ce qu'il faut nommer le marché de la lecture. Le « boom » de la littérature réalisé en Amérique latine dans la décennie des années 60 confirme cet état de fait.

L'histoire de la littérature évolue avec celle de l'humanité. Aussi, les marques de la société demeurent-elles toujours présentes dans les œuvres littéraires. En effet, la façon dont vivent les hommes et les femmes, le pouvoir politique, les guerres, les périodes de croissance économique ou démographique, les grands écrivains et les grandes innovations apportées dans le domaine de la littérature, tout cela a toujours fortement influencé et continue d'influencer la production littéraire de chaque époque. Quant à la littérature elle-même, son influence sur la société est d'autant plus importante qu'il faut la traiter avec le plus grand soin. S'il existe des œuvres destinées à sortir l'homme de sa « caverne », il n'en demeure pas moins que d'autres l'enfoncent dans l'obscurité de son ignorance. C'est pourquoi certains auteurs qualifieront de bonne littérature, l'ensemble des œuvres qui ont une fonction éducative favorable à la cohésion sociale. Jean Jacques Rousseau partage ce point de vue.

Jean Jacques Rousseau considère que la littérature n'a de sens réel que si elle contribue à l'amélioration des conditions de l'homme dans la société. Aussi, s'insurge-t-il contre le théâtre qui flatte le public et ne peut ainsi corriger les mœurs. Il va plus loin en condamnant la tragédie qui, par l'expression des passions et de la pitié, fait naître des émotions dangereuses, et la comédie qui ridiculise la vertu. Pour se montrer conséquent avec ses principes, Rousseau présente dans *l'Emile ou De l'Education* (1762), un programme éducatif visant la formation d'un être, le passage de son état de nature à l'état de culture sans le dénaturer. L'homme vient de perdre sa liberté naturelle. Quoiqu'il se prive dans cet état de plusieurs avantages qu'il tient de la nature, il en regagne de si grands, rassure l'auteur. Ses facultés s'exercent et se développent, ses idées s'étendent, ses sentiments s'ennoblissent, et son âme toute entière s'élève à tel point que, si les abus de cette nouvelle condition ne le dégradent souvent au-dessous de celle dont il est sorti, il devrait bénir sans cesse l'instant heureux qui l'en a arraché à jamais et qui, d'un animal enclin à satisfaire toutes ses pulsions,

l'état de culture l'a converti en un être intelligent et un homme au sens noble du terme. C'est dans cette logique que s'inscrit son chef-d'œuvre *Du contrat social* (1762). Rousseau est convaincu que la société ne saurait être la somme des libertés individuelles, car elles sont nécessairement incompatibles. Mais ce sont les concessions particulières qui sont le gage de la paix commune.

Louis de Bonald s'oppose à la théorie du contrat social de Jean-Jacques Rousseau. Selon lui, les individus n'ont aucune possibilité d'action sur les lois qui régissent nos sociétés. Ils en sont encore moins les acteurs. L'autorité n'émane pas de la volonté populaire, car la société est antérieure à l'individu.

Toutes les institutions poursuit-il, qu'elles émanent de la religion, de la famille ou du gouvernement, sont sur le même modèle. Dans chacune, nous sommes en face d'un pouvoir (Dieu, le roi, le père), des ministres (sacerdoce, noblesse, mère) et des sujets (fidèles, vassaux, enfants). La société est ainsi faite, elle est un fait qui s'impose à L'Homme.

Lorsque Louis de Bonald affirme que : « *la littérature est l'expression de la société* »³¹, il soutient que les œuvres littéraires sont la manifestation de l'existence concrète, terrestre des hommes. Mais nous tenons à nuancer le terme « *expression* » pour dire que la littérature ne saurait être une appréhension de la société dans toute sa globalité, parce que si l'on s'en tient à leur définition et leurs fonctions, la société et la littérature sont antinomiques. La première est réelle, tandis que la seconde relève de l'ordre du fictif, de l'imaginaire. A ce propos, Todorov affirme que :

« *La littérature est imitation par le langage, tout comme la peinture est imitation par l'image. Spécifiquement, ce n'est pas n'importe quelle imitation, car on n'imite pas*

³¹ Louis de BONALD, formule extraite de son œuvre *La législation primitive* écrite en 1802.

*nécessairement le réel, mais aussi bien des êtres ou des actions qui n'ont pas existé.
La littérature est une fiction : voilà sa première définition structurale »³².*

La littérature qui est un univers de papier, peut donc reproduire par des artifices, l'univers réel de la société. Elle peut faire « comme si » c'est la réalité sociale. Mais elle ne saurait jamais reproduire fidèlement la société.

La conception de la littérature comme reflet de la réalité est ce credo qui va faire fortune au XIX^{ème} siècle, et même encore aujourd'hui. Stendhal, dans sa définition du roman, le présente comme un miroir que l'on promène le long d'une grande route. Quant à Balzac, il introduit dans l'avant-propos de *La Comédie humaine*³³, la notion de roman comme « *un plan qui embrasse à la fois l'histoire et la critique de la société, l'analyse de ses maux et la discussion de ses principes* »³⁴. Au delà de la définition du roman, les propos des deux auteurs (Stendhal et Balzac) montrent combien sont inséparables les notions de littérature et de société. La réalité, ou plus spécifiquement la réalité sociale dans l'un de ses aspects particuliers, est présente dans le roman, dans la mesure où celui-ci est le genre par excellence qui trouve sa matière dans la *mimésis* des êtres et des choses.

La littérature est une imitation de la réalité sociale. Cette imitation n'est pas destinée à plonger l'homme ou le lecteur dans une caverne d'illusions, mais utile pour l'affranchir de l'ignorance. C'est en ce sens que les œuvres de Platon, Aristote, Rousseau, Louis de Bonald, Stendhal et Balzac se rejoignent, et attestent du fait que le littéraire est porteur d'un enjeu sociologique. Nous retiendrons que tous ces auteurs et le public à qui sont destinées les

³² Todorov TZVETAN, « La notion de littérature » in *La notion de littérature et autres essais*, Paris, Editions du Seuil, 1987, p.12.

³³ La Comédie humaine est le titre général donné par Honoré de BALZAC à l'ensemble de sa production romanesque. Elle est composée au total de 137 romans, dont 91 sont achevés et 46 restés à l'état de projet.

³⁴ BALZAC cité par Henri MITTERAND, *Encyclopaedia Universalis, Dictionnaire des genres et des notions littéraires*, Albin Michel, Paris, 1997, p.577.

œuvres, s'investissent ou se voient investir d'une fonction sociale : celle de contribuer à l'édification de la société.

Au XIX^{ème} siècle, la notion de sociocritique est abordée par Madame de Staël dans son chef-d'œuvre *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800). L'auteur tente de cerner l'influence de la littérature sur les institutions sociales, la religion, les mœurs, les lois ; mais aussi son contraire, c'est-à-dire l'impact de la vie morale et politique sur l'esprit de la littérature. A cette œuvre majeure il convient d'ajouter *Les fables* (1668) de Jean de La Fontaine, qui fustigent les tares de la société tout en proposant un code de conduite pour la culture des bonnes mœurs. Toutes les couches sociales sont ciblées, même la classe des aisés bénéficiant des bonnes grâces du roi. *Les fables* dénoncent les puissants qui écrasent les faibles, avec beaucoup d'habiletés, sous le couvert des animaux. Nous pouvons enfin citer le philosophe Hippolyte Taine, qui, en publiant sa *Philosophie de l'art* (1865-1869), cherche à montrer que l'art, en dépit des apparences, obéit à des lois strictes. Il est inséparable de son contexte historique et culturel.

Les œuvres *Relato de un naufrago* et *Noticia de un secuestro* de Gabriel García Márquez s'ouvrent sur un univers aux espaces géographiques et réalités historiques bien connus. Il s'agit d'une Colombie où la violence et les conflits d'intérêts font partie intégrante du quotidien vécu par les personnages. Et cette réalité des textes ne contraste en rien avec le social réel vécu par les Colombiens d'aujourd'hui.

Nous pouvons conclure avec Claude Duchet pour dire qu'« *il n'y a pas de texte pur* »³⁵ dans la mesure où il trouve sa matière dans la *mimésis* des êtres et des choses appartenant déjà

³⁵ Claude DUCHET, « Pour une socio-critique ou variations sur un incipit ».

à la société. La sociocritique souscrit entièrement à la thèse selon laquelle la littérature est inséparable de la société. Dans son approche du fait littéraire, elle concilie non seulement le texte dans son univers de papier avec la société dans son univers réel, mais s'attelle surtout à montrer comment le social vient au texte.

B- Conceptualisation du terme sociocritique :

Nous entendons par conceptualisation du terme sociocritique, les différentes démarches effectuées par la théorie critique pour sa mise en œuvre. La sociocritique s'intéresse au pôle littérature-société. Elle va surtout chercher comment le « hors-texte » s'inscrit dans le texte et détermine une vision du monde. Elle vient ainsi à partager la thèse de Lucien Goldmann, dont les travaux vont fortement influencer l'histoire de la théorie sociocritique.

1- L'apport de la critique goldmannienne :

L'Autrichien Lucien Goldmann est un sociologue marxiste de la philosophie et de la littérature. Il est le fondateur du Centre de sociologie de la littérature. Il se distingue par sa conception originale de la littérature et par ses analyses de l'histoire des idées et de la culture. Marqué par Hegel, Karl Marx et Georg Lukacs, il pensa toute réalité dans le cadre d'un matérialisme dialectique³⁶. Pour lui, la philosophie se distingue de l'idéologie, dans la mesure où cette dernière est une vision partielle, et habitée par l'illusion d'être le centre de vérité du monde, alors que la philosophie est soit un système conceptuel, soit la manifestation

³⁶ Lucien GOLDMANN, un article du *Dictionnaire Encarta*, Microsoft® Études 2007 [DVD]. Microsoft Corporation, 2006.

conceptuelle et systématique d'une vision historique du monde (*Recherches dialectiques*, 1959).

Lucien Goldmann considère que la bonne littérature transcrit la vision du monde. Elle ne saurait être une copie fidèle de la réalité sociale, sinon une représentation de l'ensemble des aspirations et des idées qui réunit les membres d'un groupe ou d'une classe sociale et les oppose aux autres groupes. A ce sujet, il souligne que :

« Notre hypothèse est que le fait esthétique consiste en deux paliers d'équation nécessaire : -a) Celle entre la vision du monde comme réalité vécue et l'univers créé par l'écrivain. -b) Celle entre cet univers et le genre littéraire, le style, la syntaxe, les images, bref les moyens proprement littéraires qu'a employés l'écrivain pour s'exprimer. Or si l'hypothèse est juste, toutes les œuvres littéraires sont cohérentes et expérimentent une vision du monde. »³⁷

L'apport des travaux de Goldmann sera décisif dans la construction de la discipline sociocritique. Du structuralisme goldmannien, la sociocritique gardera la dialectique du rapport au monde. Cette dialectique se résume en trois points. En premier lieu, il convient de dire que la littérature se saisit à travers deux entités : l'une est fonctionnelle et l'autre est structurelle. Alors l'on ne peut pas comprendre la structure sans la signification et la fonctionnalité. En deuxième lieu, toute structure a un caractère fonctionnel étant donné que la structure elle-même est faite de fonctions. Enfin, ce sont les hommes qui transforment les structures, créent les antagonismes, effectuent le passage d'une structure ancienne et dépassée à une structure nouvelle, fonctionnelle et significative.

³⁷ Lucien Goldmann cité par Jérôme Didier, *La critique littéraire*, Paris, Dunod, 1997, p.66.

L'homme est capable de faire de son monde un paradis ou un enfer. Mais la vision du monde dans la perspective goldmannienne repose sur un humanisme matérialiste et dialectique. C'est ainsi que Lucien Goldmann lutte pour une Histoire qui accouche d'un monde sans classes, ni réification, ni exploitation, en somme un monde d'hommes libres.

A la suite de Goldmann, les critiques marxistes prennent la pleine mesure de l'œuvre littéraire. Pour eux, la véritable liberté des hommes est assurée à travers la vision critique de la société. Et c'est dans cette logique que s'inscrivent les sociocriticiens, en assurant au texte littéraire, plus de liberté et de mobilité que ne lui offraient les critiques structuralistes.

2- La sociocritique dans sa conceptualisation actuelle :

La sociocritique dans sa conceptualisation telle que nous la connaissons aujourd'hui, voit le jour au XX^{ème} siècle, précisément dans les années soixante, à l'université de Paris-Vincennes en France. Claude Duchet en est l'initiateur et Edmond Cros le co-fondateur. Duchet en faisant l'historique de la méthode critique, revendique la notion de texte qui pendant longtemps a été l'objet de prédilection des théories sémiotiques et structuralistes :

« Le social se déploie dans le texte, y est inscrit et ce, que le texte soit un roman réaliste ou un texte avant-gardiste. Cette inscription du social dans le texte prend des formes diverses, contradictoires, ambivalentes et c'est sur ce point que la sociocritique innove en apportant des propositions théoriques et méthodologiques sur la façon dont le social vient au texte. Socialité du texte [. . .] en ce sens que le texte produit un sens nouveau, transforme le sens qu'il croit simplement inscrire, déplace le régime de sens, produit du nouveau à l'insu même de son auteur ; tout le non-dit, l'impensé, l'informulé, le refoulé entraînent des dérapages, des ratés, des disjonctions, des

contradictions, des blancs à partir desquels un sens nouveau émerge. [. . .] Ces trois éléments : le roman comme forme clé de la constitution de l'imaginaire social, comme lieu spécifique d'inscription du social et comme production d'un sens nouveau, ont été à la base du questionnement sociocritique à la fin des années soixante. »³⁸

L'objet de la sociocritique est le texte. La notion de texte, rappelons-le, est le cheval de bataille des critiques qui émanent des théories sémiotiques et structuralistes. Il ressort de leurs études le slogan suivant : « *L'auteur est mort !* ». Aussi, les expressions telles que « *le texte en soi* », ou « *le texte en lui-même* » ou encore « *le texte, rien que le texte* » sont-elles les nouvelles formules à la mode. On a même tendance à mettre aux oubliettes le contexte pour ne se focaliser que sur le texte, « *rien que le texte* ».

Certes, la question du texte est très importante. Mais le discours du texte ne saurait se tenir sans sa mise en relation avec le discours social. Le texte accomplit un service idéologique, et comme a pu l'affirmer Edmond Cros : « *Le texte émerge de la coïncidence conflictuelle de deux discours contradictoires qui portent l'un et l'autre sur des enjeux fondamentaux de la société* ». ³⁹. Les relations entre le texte et la société sont si fortes que, l'interprétation biaisée du premier peut être fatale pour l'autre.

Le texte est un être qui respire et qui transpire du social. Il exige qu'on l'observe, le respecte et le comprenne. Et si le texte suscite tant d'égards, il n'en sera pas moins de son géniteur, c'est-à-dire l'auteur du texte. Si « *derrière un grand homme, se cache une femme* » comme le dit l'adage, nous estimons pour notre part que « *derrière toute grande œuvre se cache un auteur* ».

³⁸ Claude Duchet cité par ROBIN (Régine), « Le sociogramme en question. Le dehors et le dedans du texte », in *Discours social*, Vol.5, N° 1-2, 1993.

³⁹ Spécificités de la sociocritique d'Edmond Cros, article disponible sur : www.sociocritique.fr/spip.php

En effet, le texte est nécessairement le produit d'un auteur, ayant une aspiration propre qui se laisse entrevoir ou découvrir au travers de la lecture. Il appartient aussi à une société dont l'histoire, la langue et la culture influencent nécessairement. La sociocritique ne saurait faire abstraction de l'idéologie et du contexte qui ont motivé l'auteur à l'écriture du texte.

Au total, la sociocritique s'intéresse aux marques de la société dans la littérature. Elle revendique par-dessus tout, la notion de texte, même si celle-ci est le cheval de bataille des critiques sémiotiques, formalistes et structuralistes. Mais elle innove en y fondant son analyse avec la prise en compte de la notion de contexte. Autrement dit, la sociocritique entre dans l'épaisseur du texte avec une perspective sociale, en prenant en compte les réalités politiques et culturelles, l'historique et l'idéologique, la production littéraire et l'imaginaire de l'écrivain.

C- Littérarité et socialité : deux concepts fondamentaux de la sociocritique :

Deux concepts majeurs assurent le bon fonctionnement de la méthode sociocritique et en révèlent sa particularité. Le premier est défini au cœur même de la notion de sociocritique qui laisse entrevoir deux éléments importants, « socio » et « critique ». Et le second concept est mis en œuvre dans la définition de la notion de la littérature. On pourrait s'attarder sur le préfixe qui saute à l'œil, c'est-à-dire préfixe *socio-*, pour le mettre en relation avec la société, et déduire à partir du suffixe *-critique* pour dire qu'on a affaire à une critique de la société. Mais en même temps, on se poserait la question de savoir, quelle critique pour quelle société ? Cette question essentielle trouvera sa réponse à travers notre analyse.

1- La socialité :

Le premier topique du terme sociocritique est décelable à partir du préfixe du mot. Et ce préfixe était mis en évidence dans les premiers moments de sa création. En effet, le néologisme « sociocritique » était initialement formulé avec un trait d'union, et s'écrivait ainsi : *socio-critique*⁴⁰. Etymologiquement, le préfixe *socio-* est tiré du latin [*socius*], désignant principalement un compagnon, un allié, et plus tard, un être sociable, c'est-à-dire une personne qui est faite pour la société. Or, les animaux sont aussi capables de vivre en société. Mais nous estimons que la première définition donnée à la notion de société concerne les individus humains.

Nous pourrions justifier cette assertion par deux raisons : la première est d'ordre religieux et la seconde, philosophique. En effet, l'histoire de la nature précède celle de l'homme. Quand nous nous référons au récit de la création extrait de la sainte *Bible*⁴¹, nous constatons que Dieu a pris le soin de créer d'abord la lumière, la terre ferme, la flore, les luminaires et les animaux, avant de former l'espèce humaine. Il s'en suit que la société animale a existé avant la société humaine. Toutefois, c'est à l'homme qu'il a été donné le pouvoir de dominer sur le monde et tout ce qui l'entoure. Du coup, l'homme, la dernière des créatures devient le maître de toute la flore et la faune. Mais pour Marx, les véritables rapports sociaux sont animés par la conscience, la faculté d'appréhender de façon plus ou moins claire, son existence et le monde extérieur. Les animaux sont dépourvus de cette faculté, car ils sont foncièrement animés par l'instinct :

« L'animal n'est en rapport avec rien, ne connaît somme toute aucun rapport. Pour l'animal, ses rapports avec les autres n'existent pas en tant que rapports. La

⁴⁰ Nous citons le titre de son article « Pour une socio-critique ou variations sur un incipit » écrit en 1971.

⁴¹ Genèse, Chapitre I, et Chapitre II, 1-7, in *La sainte Bible*, traduction de SEGOND, Louis, Genève, La maison de la Bible, 1974.

conscience est donc d'emblée un produit social et le demeure aussi longtemps qu'il existe des hommes »⁴².

Pour ainsi dire, la sociocritique vise au travers du texte, la société humaine. Cette société est considérée dans son évolution historique. C'est ce que Duchet souligne à travers cette affirmation : « *Je précise néanmoins que le mot socio- n'était pas choisi contre l'histoire. L'histoire passait pour nous par le social »⁴³.*

Quant au suffixe *-critique* également tiré du latin [*criticus*], il est utilisé dans le sens du jugement de valeur porté sur un élément donné. Et l'élément en question ici n'est rien d'autre que la société. Faire la critique d'une société reviendrait donc, à tenter de porter un jugement sur ce qui s'y trouve réellement. Mais que recouvre la notion de critique ? Est-elle partisane ou objective, vu que la sociocritique, à l'instar des sciences humaines, pose aussi le problème de l'homme qui est à la fois le sujet et l'objet de l'observation ? La critique est-elle figée sur une catégorie sociale donnée ?

Disons qu'à l'époque de la naissance de la sociocritique, le mot *critique* avait un sens beaucoup plus militant. En effet, initialement, le projet sociocritique était orienté vers une dénonciation critique de la société bourgeoise. Duchet en fait l'historique à travers cette citation :

« C'était affirmé plus ou moins nettement, mais étant donnée la mouvance d'ensemble à laquelle nous appartenions et la lutte institutionnelle dans laquelle nous étions engagés, il s'agissait bien de cela. Pour nous, la sociocritique était partie prenante

⁴² Karl MARX; Friedrich ENGELS, « L'Idéologie allemande » in *Etudes philosophiques*, Paris, Editions sociales, 1977, p.66.

⁴³ Entretiens accordés à Claude Duchet. Entretiens de 1999-2000. Disponible sur : <<http://www.sociocritique>>

d'une offensive généralisée contre les cadres idéologiques de la société bourgeoise. »⁴⁴

Au demeurant, le néologisme *socio-critique* écrit avec le trait d'union, mettait l'accent sur les deux termes forts du moment : la société et la critique. Mais disons plus spécifiquement que les tares de la société bourgeoise étaient la cible visée par les théoriciens de ce nouveau concept.

La critique était militante. D'ailleurs, elle n'a rien perdu de son militantisme avec la sociocritique d'aujourd'hui, celle écrite sans le trait d'union. A la différence de la première *socio-critique*, le nouveau concept critique a élargi son champ de bataille. En effet, cette sociocritique ne jette pas son dévolu sur la société bourgeoise, mais s'intéresse dans l'état actuel des choses, à toutes les sociétés humaines, c'est-à-dire toutes les représentations sociales élaborées dans des limites géographiques, sociales, politiques et historiques déterminées. Elle s'intéresse aux cadres où l'on peut cerner une idéologie de l'Etat, de la patrie, de la nation, du parti politique, d'une catégorie sociale donnée, ou même de l'exercice du pouvoir, ou encore l'idéologie d'un texte et celle de son auteur. La liste n'est pas exhaustive.

La sociocritique a donc connu, depuis son accession dans l'univers des théories littéraires, une évolution considérable. Son enjeu aussi. Aujourd'hui, le point de départ de cette approche critique du fait littéraire, comme l'indique son préfixe *socio-* est la société. Deux types de société sont mises en œuvre : celle du monde réel, et celle du texte. La société réelle demeure au centre de ses préoccupations, mais son approche passe principalement par

⁴⁴ Ibidem.

la société du texte. A ce titre, Pierre Barbéris affirme que la sociocritique « *vise le texte comme le lieu où se joue une certaine socialité* »⁴⁵. La mise à jour des structures sociales à partir des structures textuelles, tel est l'enjeu majeur de la sociocritique. C'est d'ailleurs cette réalité sociale qui commande la lecture du texte. Une lecture qui prendra en compte tout ce qui se narre et s'argumente, tout discours porté dans la société et sur la société. A ce propos, Duchet se veut plus formel : « *Que serait la science des textes si elle ne nous remettait pas en possession du monde, à travers le lire et la parole humaine ? Lire pour voir clair, lire pour apprendre et s'apprendre...* »⁴⁶

La lecture est une activité importante à plus d'un titre. Elle permet non seulement d'être imprégné de la société du texte, mais participe aussi de la compréhension de la société émanant du monde réel. La société du texte est une société avec un monde structuré semblable à la société réelle. Elle a ses lois qui lui sont propres. Elle a des valeurs, des vices et des vicissitudes. Les personnages de cette société sont, tout comme les hommes du monde réel, animés par le désir de satisfaire leur bien-être. Ils essaient de se faire du bien et chacun est le seul juge des moyens nécessaires pour y parvenir. Aussi, les machinations, la violence et la ruse sont-elles leurs moyens de prédilection. Et c'est ainsi qu'il arrive aux personnages de *Relato de un naufrago* et *Noticia de un secuestro*, d'entrer en conflit les uns contre les autres.

Les faits sociaux ne sont pas sans conséquences sur la collectivité dans sa globalité. Ils ont forcément deux incidences : la première est positive et l'autre est négative. Pendant que les uns posent des actes en vue de l'édification de la société, les autres s'activent à écraser toute forme de valeurs morales et portent même atteinte à l'intégrité physique de leurs

⁴⁵ BARBERIS (Pierre), « Sociocritique » in *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Paris, Dunod, 1999, p.123.

⁴⁶ Ibidem.

prochains. Dès lors, faits, bienfaits et méfaits sont les actes qui se côtoient dans le quotidien des hommes.

Les faits de société du monde réel sont authentiques, véridiques, donc vérifiables. Les vestiges du passé nous en rendent compte. La presse écrite ou télévisée ne cesse de nous informer de la tournure ou du virage qu'aborde notre monde. Les faits sociaux sont animés d'événements aussi tristes que malheureux. Et ce sont ces ambiguïtés, ces contradictions qui nourrissent le discours tenu par les écrivains. Mais la nature de ce discours sonne le glas, lorsque la société ou mieux, l'histoire des hommes aborde un virage dangereux. Lorsque la liberté des hommes devient libertinage. Lorsque la violence est la première arme à laquelle ils ont recours. Lorsque le mal l'emporte sur le bien. Alors, les écrivains se donnent pour mission de réveiller les consciences endormies. Et nombreux sont ceux qui à travers leurs écrits, invitent les lecteurs à une transformation qualitative de la société. Pour ce faire, ils exploitent au mieux l'univers spatial créé par eux, et recréé par les personnages qui en sont les principaux animateurs. Pour les écrivains engagés dans cette voie, le tout n'est pas d'écrire. Ce qui importe réside dans la façon d'écrire. Et c'est à ce niveau qu'intervient la littéarité, le deuxième concept de la sociocritique.

2- La littéarité :

La littéarité est un concept fondamental de la sociocritique. Selon les textualistes, un texte qui n'est pas en *état de belligérance interne*, n'accède pas à la littéarité. On pourrait, pour reprendre l'analyse des textualistes, dire que la littéarité ne se dessine qu'à travers le texte qui baigne dans un état de conflit ou de tension. Deux notions fortes ressortent de cette analyse du texte : la littéarité et l'état de belligérance. Mais qu'est-ce que la littéarité ? Et

comment se perçoit l'état de belligérance à l'intérieur d'un texte ? Nous avons en mémoire, une définition de la littéarité retenue dans un cours intitulé « La théorie littéraire »⁴⁷ qui dit que : *la littéarité est ce qui fait qu'un texte est littéraire*. Mais cette définition, plutôt que d'éclairer notre lanterne sur l'acception du terme, suscite en nous d'autres interrogations. Ainsi, nous nous posons entre autres, les questions de savoir : Qu'est-ce qui fait qu'un texte est littéraire ? Y a-t-il une différence fondamentale entre le littéraire et la littérature ? Qu'est-ce que la littérature ? Qu'est-ce qui ne l'est pas ? Qu'est-ce que la littérature pour les uns ? Et qu'est-ce que la littérature pour les autres ?

Pour les uns, la notion de littérature est accessible à travers une définition de genre allégorique. Nous citons en exemple le critique P. Michon qui tente de définir la littérature en ces termes :

*« La littérature aussi est un dieu (...), le divin s'appelle ici le littéraire. (...). Comprenons que si le dieu, ou la " littérature ", reste caché, le divin, ou le " littéraire ", nous sera ici accessible. (...) ouvrons donc le livre »*⁴⁸.

Pour Marc Escola, une telle définition de la littérature ne nous éclaire guère. S'il s'avère que *la littérature est un dieu*, alors faut-il délimiter ses terres et ses temples, définir ses attributs et ses avatars. Or, nous le savons tous, le texte littéraire est mouvant dans l'espace et le temps. Quand aux frontières de la littérature, elles s'étendent comme l'horizon au dessus de la mer. En un mot, l'appréhension de la notion de littérature n'est pas aussi aisée qu'on le croit.

⁴⁷ Gouda GNAHORE, « Théorie littéraire », Cours de Licence, année 2000-2001.

⁴⁸ P. Michon, cité par Marc ESCOLA.

Abordant le problème de définition de la littérature, Claude Duchet affirme au cours d'un entretien que :

« (...) nous l'employons trop souvent, malgré nos propres appels à la prudence, comme si elle existait, comme s'il y avait un consensus, comme si la littérature n'était pas elle-même un sociogramme, qu'il faudrait se décider à tracer. Le mot littérature est empoisonnant au possible. Tous nos problèmes viennent de là. »⁴⁹.

D'autres encore appellent littérature, l'ensemble de textes publiés relatifs à un sujet, qu'ils aient ou non une dimension esthétique. C'est en ce sens que l'on peut parler de littérature scientifique. Il existe même l'expression « littérature grise » pour désigner les textes administratifs ou de recherche non publiés, servant aux échanges entre professionnels d'une même discipline. Et enfin l'expression « ça, ce n'est que de la littérature » utilisée à titre péjoratif pour qualifier quelque chose d'artificiel, qui n'a rien à voir avec la réalité. Ces sens larges ne sont pas pertinents dans le cadre de notre travail.

En ce qui nous concerne, les frontières de la littérature sont nécessairement floues et variables selon les appréciations personnelles. Effectivement, la notion de littérature se pose comme problème si nous ne revenons pas à sa source, c'est-à-dire si nous ne recourons pas au sens étymologique du terme. Si nous devons retenir un point commun entre les notions de littérarité, de littéraire et de littérature, c'est bien le radical *littera-*, qui est extrait du latin [*littera*] et qui désigne *lettre*. Originellement, la littérature est l'art de tracer des lettres. Et qui dit art, parle d'un idéal de beauté et d'esthétisme. Mais cet art ne se limite pas à l'écriture. En effet, la littérature n'est pas seulement l'art de bien écrire, elle est aussi l'art de bien dire. Elle regroupe donc les œuvres orales ou écrites fondées sur la langue et comportant une dimension

⁴⁹ « Entretiens de 1999-2001 » accordés à Claude Duchet. Article disponible sur : <www.sociocritique.com>

esthétique. Il en est de même pour les notions de littéraire et de littéarité, toutes marquées d'une visée esthétique.

La littéarité d'un texte est ce qui lui confère son statut de texte littéraire. Elle est mise en évidence dans le texte, à travers les figures de rhétorique. La notion même de « figure » suppose qu'il existe une différence entre un emploi non figuré (qui s'en tient au sens strict ou littéral) du langage et un emploi figuré (non littéral, c'est-à-dire une signification détournée du sens propre). La figure est le procédé qu'utilise un écrivain pour ne pas appeler un arbre un arbre, tout en faisant pour autant comprendre au lecteur qu'il parle d'un arbre. Ce procédé apparaît au lecteur par la présence dans le texte d'agrammaticalités, c'est-à-dire des éléments qui figurent dans le texte littéraire qui ne respectent pas les règles prescrites par la grammaire. L'éblouissante métaphore « *la terre est bleue comme une orange* » de Paul Eluard ⁵⁰, ou l'expression utilisée par Luis Rengifo pour qualifier le destroyer colombien dans *Relato de un naufrago*, « *es un barco lobo* »⁵¹, sont des exemples d'agrammaticalités.

Quant à l'état de belligérance ou le caractère conflictuel du texte littéraire, il est mis en évidence par l'activité sociogrammatique. Le sociogramme, tel que perçu par Claude Duchet, est : « *un ensemble flou, instable, conflictuel, aléatoire de représentations partielles, en interaction les unes avec les autres (...) gravitant autour d'un noyau lui-même conflictuel* »⁵². Au travers de cette définition, nous nous rendons compte que l'un des aspects de ce concept critique provient de son rapprochement avec le « *conflictuel* » oscillant entre deux pôles d'opposition comme dans un champ magnétique. Dès lors, la nature du conflictuel ne se définit pas en terme du sens thèse-antithèse, mais plutôt en fonction du noyau qui se trouve

⁵⁰ Paul ELUARD (1895-1952). Poète français, l'une des figures majeures du surréalisme.

⁵¹ Gabriel GARCIA MARQUEZ, Op.cit, p.29.

⁵² Claude DUCHET dans son article « Inventer le sociogramme ». Disponible sur : <www.sociocritique.com/fr/methode/sc_methode4.htm>.

dans le discours sous la forme du mot-conflit qui est donnée à découvrir. A ce propos, Duchet affirme que :

« La notion de conflit est mobile. Le noyau est évidemment une construction critique destinée à faire apparaître la tension qui est génératrice de conflit, que les discours peuvent ou exploiter ou masquer. Mon hypothèse est que la littérature est ce qui libère le plus d'énergie conflictuelle. Plus exactement, c'est la définition que je donne de la littérature. Je veux dire que les autres formations institutionnelles, que ce soit les discours politiques, juridiques, religieux, ont au contraire pour fonction de fixer le conflictuel. Quitte à fixer une antithèse, Dieu et Satan. Il faut un Victor Hugo pour remplacer Dieu dans Satan »⁵³.

La vertu du sociogramme est d'arriver à penser la contradiction dans laquelle naît le texte littéraire. Mieux, le sociogramme s'attelle à découvrir le conflictuel, c'est-à-dire le non-dit, ou tout simplement le caché. Mais comment découvrir ce qui est caché ? Le caché ou le conflictuel est le sens profond qui apparaît derrière chaque mot. L'énoncé nucléaire se produit en général sous forme d'un consensus masqué. En effet, la société fonctionne sur la base de compromis. Et chaque mot qui constitue le discours social est créé sur cette base. C'est d'un commun accord que les espagnols font référence au jour, par l'évocation de « *día* » ; tandis que les anglais désignent le même vocable par « *day* ». Les divergences qui apparaissent au niveau de la langue, sont aussi manifestes au niveau du langage. Elles se trouvent dans le discours sous la forme de mot-conflit, qui n'est conflit que par l'analyse et par l'historicisation du texte. Il faut donc creuser le mot et ses emplois pour faire apparaître le fait que le terme est une sorte de formation de compromis qui l'a emporté à un moment de l'histoire.

⁵³ Entretiens accordés à Claude DUCHET. Article disponible sur : <<http://www.sociocritique>>.

Quand nous analysons par exemple ce bout de phrase « *la prensa estaba censurada* »⁵⁴, nous voyons une antinomie entre la presse et la censure. L'antinomie vient du fait que la liberté de la presse, l'éthique qui caractérise le mieux l'activité du monde du journalisme, fait un clash avec la notion de censure. En réalité, ce n'est pas le problème de la censure même qui se pose, mais l'application d'une censure par une autorité qui n'a de comptes à rendre à personne pour les atteintes graves à la liberté d'expression, à la liberté mentale et à la liberté d'expression. Dans le gouvernement du dictateur Gustavo Pinilla, apparaissent des autorités civiles et militaires qui condamnent, alors qu'elles-mêmes sont aussi passibles de condamnation. Les hommes de presse, en l'occurrence les journalistes de l'opposition paient le lourd tribut des injustices notoires dont font preuve les autorités colombiennes. C'est cette impunité qui met à mal la liberté dont doit jouir le journaliste dans l'exercice de son métier, qui suscite des protestations, voire des conflits. Pour ainsi dire, le conflit naît du moment où deux notions ne vont pas ensemble.

Les valeurs contradictoires s'apprécient mieux quand l'on considère le sens des mots en fonction du contexte sociohistorique dans lequel ils s'insèrent. Isabelle Tournier évoque cette question dans son « Sociogramme du hasard chez Balzac »⁵⁵. Pour elle, la notion de grève était à une même époque, à un même moment susceptible de deux systèmes de représentations contradictoires et que ces deux systèmes ne correspondaient pas à une sociologie des classes, vu que les ouvriers étaient aussi divisés que les patrons sur la grève. Le clivage n'était pas entre ceux qui pouvaient dire: la grève, c'est bon pour l'ouvrier et c'est mauvais pour le patron, et ceux qui disaient la grève est mauvaise, car une fraction de la

⁵⁴ Gabriel GARCIA MARQUEZ, Op.cit, p.10.

⁵⁵ Isabelle TOURNIER, « Le sociogramme du hasard » in *Discours social*, Vol 5, n° 1-2, 1993, p.49.

classe ouvrière considérait que les grévistes étaient des fainéants, qu'on pouvait se battre autrement.

Tout texte littéraire, même un mot du texte, si simple qu'il puisse paraître, intègre des conflits. Et l'activité sociogrammatique est celle qui consiste à rendre compte du caractère conflictuel du texte par son analyse et son historisation. Ainsi le sociogramme permet à la fois d'être dans le texte et hors du texte.

Le sens d'un texte n'est partiel que si l'on s'en tient uniquement au texte. Par ailleurs, le sens est global si l'on se réfère à son contexte de production. La littéarité renonce à isoler l'œuvre dans sa particularité (historique ou biographique) pour montrer en quoi toutes les autres seraient en quelque sorte présentes en elle. A ce propos, Genette affirme que « *c'est une illusion de croire que l'œuvre littéraire a une existence indépendante. Elle apparaît dans un univers littéraire peuplé par les œuvres déjà existantes et c'est là qu'elle s'intègre. Chaque œuvre d'art entre dans les rapports complexes avec les œuvres du passé qui forment suivant les époques, les différentes hiérarchies* »⁵⁶.

C'est le lieu d'aborder la notion d'intertextualité, un autre corollaire de la littéarité. On appelle intertextualité, la relation qui unit un texte littéraire à d'autres textes préexistants auxquels il s'oppose ou fait écho. L'intertexte est alors cet ensemble d'écrits auxquels le texte est relié, explicitement ou non. Nous pouvons citer à titre d'exemple *Les fables d'Ésope et de Phèdre*, qui ont constitué une grande part de l'intertexte des *Fables* de Jean de la Fontaine. Les œuvres *El coronel no tiene quien le escriba*⁵⁷ et *Cien años de soledad*⁵⁸ de García Márquez révèlent aussi des intertextualités. Elles se manifestent à travers les similitudes qui existent entre le protagoniste de la première œuvre et Aureliano Buendía de *Cien años de*

⁵⁶ Gérard GENETTE, « Les catégories du récit littéraire », in *Communication* n°8, p.126.

⁵⁷ Gabriel GARCIA MARQUEZ, *El coronel no tiene quien le escriba*, Madrid, Espasa Calpe, 1961.

⁵⁸ Gabriel GARCIA MARQUEZ, *Cien años de soledad*, Barcelona, Plaza y Janés ediciones, 1967.

soledad. Les deux personnages sont des colonels de l'armée de terre. Le premier est un vétéran de l'armée et a occupé le poste de trésorier. Le second, toujours en fonction dans l'armée, en est l'intendant général. Tous deux ont participé à la grande guerre civile. Le protagoniste de *El coronel no tiene quien le escriba* est un personnage dont le nom jamais n'a été mentionné. Intègre et homme de conviction, ce trésorier de l'armée prend sa retraite après de loyaux services rendus au pays. Il attend que soient respectées les résolutions du traité de Néerland, signé après la grande guerre. Car dans ledit traité, les anciens combattants doivent percevoir une pension chaque mois pour leur effort de paix. Mais le narrateur nous informe que : « *casi setenta años después todavía el coronel esperaba* »⁵⁹. Le colonel continuait d'attendre ce qu'il considérait non pas comme de la mendicité, mais comme un dû mérité au prix d'énormes sacrifices consentis pour son pays.

Contrairement au vieux colonel qui croyait en la promesse faite par les nouvelles autorités politiques, l'intendant Aureliano Buendía est plus sceptique. Selon lui, les accords de Néerland ne sont rien d'autre qu'un leurre : « *Esto es un atropello (...). Se morirán de viejos esperando el correo* »⁶⁰,

L'intertexte est un moyen pour atteindre le social et l'historique qui fondent le texte. « *Pour le sujet connaissant, l'intertexte est une notion qui sera l'indice de la façon dont le texte lit l'histoire et s'insère en elle* »⁶¹. Il se manifeste à travers le dialogue des textes issus de deux ou plusieurs œuvres littéraires. Toutefois, la coprésence entre deux ou plusieurs œuvres, ou la présence d'un texte dans un autre ne signifie pas qu'il y a plusieurs textes. Loin de là ! L'intertextualité fait tomber les barrières que les structuralistes ont bâties autour du texte, et

⁵⁹ *El coronel no tiene quien le escriba*, p.86.

⁶⁰ *Cien años de soledad*, p.225.

⁶¹ Roland BARTHES, « La théorie de l'intertextualité », in *Encyclopaedia Universalis*, Paris, Ed. Encyclopaedia Universalis, 2002, p.323.

montre ici la singularité du texte littéraire. A ce propos, Michael Riffaterre est formel. Pour lui, l'unicité de chaque texte littéraire ne fait aucun doute : « *Le texte est toujours unique en son genre. Et cette unicité est, me semble-t-il, la définition la plus simple que nous puissions donner de la littérarité* »⁶². En s'appuyant sur les recherches des sémioticiens, Riffaterre établit les équivalences suivantes :

Texte = Unicité = Style = Littérarité.

Le texte n'est donc pas une clôture. Elle est plutôt une ouverture sur d'autres textes, d'autres cultures, d'autres époques. Le linguiste danois Hjelmslev, parlant de la langue a pu affirmer que : « *la langue n'a pas de société, elle vit en l'air dans l'espace, loin des contingences du temps* »⁶³. Cette réalité est aussi valable pour le texte littéraire. Bien avant qu'il ne soit, il a été, et sera pensé sous d'autres cieux postérieurs à celui de l'écrivain. A ce propos, Roland Barthes déclare que : « *Le langage du roman, c'est un système de langages qui s'éclairent en dialoguant* »⁶⁴. Autrement dit, le texte littéraire ne vient jamais seul. Il s'accompagne avec d'autres textes avec lesquels il communique. D'où l'importance du style pour l'agencement des textes de sorte à former un seul texte et lui imposer un sens. La singularité du texte est mise en exergue par la notion d'intertextualité.

Epistémologiquement, le concept d'intertexte est ce qui rapporte à la théorie du texte le volume de sa socialité : c'est tout le langage antérieur et contemporain qui vient au texte, non selon la voie d'une imitation volontaire, mais selon celle d'une dissémination, c'est-à-dire une image qui assure au texte le statut, non d'une reproduction, mais d'une productivité. Selon Duchet, cette socialité rejoint la littérarité et forme avec elle une parfaite symbiose :

⁶² Johanne PRUD'HOMME ; Nelson GUILBERT, « La littérarité et la signifiante », dans Louis Hébert (dir.), *Signo* [en ligne], Rimouski (Québec), <http://www.signosemio.com>.

⁶³ Louis Jean CALVE, *Pour et contre Saussure*, Paris, Ed. Payot, 1974, p.61.

⁶⁴ Roland BARTHES, *Op.cit.*, p.324.

« C'est dans la spécificité esthétique même, la dimension valeur des textes, que la sociocritique s'efforce de lire cette présence des œuvres au monde qu'elle appelle leur socialité. Cela suppose la prise en considération du concept de littéarité, par exemple, mais comme partie intégrante d'une analyse sociotextuelle »⁶⁵.

Pour ainsi dire, la dimension esthétique du texte littéraire est donc inséparable de sa dimension sociale. Aussi, la socialité et la littéarité sont-elles les deux éléments clés qui sont mis en œuvre dans les textes littéraires.

Au total, la sociocritique est abordée sous plusieurs angles. Elle rassemble des méthodes et des lectures diverses qui ont en commun une approche herméneutique centrée sur le texte littéraire et qui se donnent pour but d'étudier les rapports que ce dernier entretient avec le discours social dont il émerge et est partie prenante. Pour Claude Duchet, cette discipline vise d'abord le texte. Il va sans dire que son objet d'analyse ne diffère pas de celui du structuralisme. Mais à la différence de la critique structuraliste, la sociocritique n'adopte pas une attitude fétichiste vis-à-vis du texte. Le texte n'est pas une fin en soi. Il est une ouverture sur un hors-texte, dont la marque est visible au travers des procédés de socialité et de littéarité que l'écrivain met en œuvre. Le texte présente une structure, mais celle-ci est poreuse de sorte qu'elle met en évidence la structure sociale. Texte et contexte sont donc deux faces d'une même pièce. Et l'acte de lecture est le procédé qui donne vie à l'un, et motive à la compréhension de l'autre.

La sociocritique vient donc confirmer les rapports existant entre le fait littéraire et le fait social. La littérature et la société ont subi les aléas des changements opérés par le

⁶⁵ Claude DUCHET, Ibidem.

développement de la science et l'avènement des technologies de l'information. Aujourd'hui, plus que de simples rapports, la littérature et la société se trouvent imbriquées l'une dans l'autre formant une symbiose parfaite. Autrement dit, la société ne saurait aborder un virage sans influencer sur le sens de la littérature. De même, le littéraire ne saurait s'envisager sans faire référence à la société, qu'elle soit fictive ou réelle. Pour la sociocritique, la littérature et la société sont inséparables, tout comme dans le texte, la littérarité et la socialité forment un seul corps.

CHAPITRE DEUXIEME :
LECTURE DE *RELATO DE*
UN NÁUFRAGO

L'acte de lecture est une activité essentielle à la littérature. Aussi, ne doit-il pas être pris à la légère. Pour la sociocritique, il n'y a d'œuvre que vue et de texte que lu. Elle considère qu'un texte n'est complet que par sa lecture. Mieux, c'est par cette action qu'il s'accomplit. Il va sans dire qu'un texte non lu n'est pas encore un texte. Mais qu'est-ce qu'un texte lu ? De quelle lecture est-il question ?

Il ne s'agit pas d'une lecture rapide et sans rigueur, c'est-à-dire celle qui ne prend pas le temps de penser chaque mot, chaque expression, et d'interpréter chaque parole et même décoder ce qui n'est pas dit, c'est-à-dire le silence et l'impensé. Un texte lu est un texte immédiatement traduit. Et la traduction opérée par la lecture, dans la perspective sociocritique, est le décodage et le ré-encodage. Cette opération permanente du « dedans-dehors », ce voyage du texte au hors-texte est le mode de lecture auquel nous convie la méthode sociocritique. Autant le texte non lu n'existe pas en tant que tel, autant le texte sans médiation n'est pas un texte. Il ne communique rien, si ce n'est lui-même, c'est-à-dire peu de choses. Et la médiation passe par le biais de l'activité sociogrammatique.

La médiation sociogrammatique est le va-et-vient qui permet d'être à la fois dans le texte et hors du texte. Cette activité est ce par quoi le social vient au texte. Autrement dit, la médiation sociogrammatique est celle qui rend compte de l'espace social qui se dessine autour du texte et dans le texte. Ainsi le lecteur a une vue panoramique non seulement sur la société du texte, mais aussi sur la société de référence. Le sociogramme est donc un agent et un révélateur de socialité.

Les textes littéraires que nous envisageons d'étudier sont à l'image du signe linguistique. Selon la conception classique, la notion de texte fait partie d'un ensemble conceptuel dont le centre est le signe. Le signe se présente comme une rivière de sens à deux affluents. D'un côté, il y a un signifiant matérialisé par des lettres dont les différentes

combinaisons construisent des mots, des phrases, des paragraphes et des chapitres. D'un autre côté se trouve le signifié, c'est-à-dire le contenu conceptuel du signifiant. Le signe classique se revêt de toute son importance quant il réunit signifiant et signifié. Il est donc une unité close dont la fermeture arrête le sens, l'empêche de trembler, de se dédoubler, de divaguer. Il en est de même pour le texte littéraire. La lecture immanente du texte ferme l'œuvre, l'enchaîne à sa lettre, la rive à son signifié. Or tout texte s'inscrit forcément dans un contexte. Il est porteur des marques des conditions socio-historiques qui motivent sa production et président à ses lectures. C'est pourquoi, après une lecture suivie de l'analyse du texte, un rapport de ses réalités doit être fait par rapport au monde réel. A ce propos, Claude Duchet lance cet appel :

« Que serait la science des textes si elle ne nous remettait pas en possession du monde, à travers le lire et la parole humaine ? Lire pour voir clair, lire pour apprendre et s'apprendre »⁶⁶.

La lecture du texte serait incomplète si elle s'arrêtait sur le texte exclusivement. Elle doit donc s'investir d'une démarche socialisante, tenant compte de la réalité sociale qui précède et qui s'insère dans l'écriture. Car, comme nous le souligne Duchet :

« La sociocritique, au sens restreint, implique une part de lecture immanente du texte littéraire, laquelle s'inscrit cependant dans un investissement toujours social de l'objet au moment de sa production comme de sa réception »⁶⁷.

La lecture n'est pas une simple description des énoncés décelables dans les textes. A ce titre, elle n'offrirait qu'une interprétation biaisée du texte. Une lecture complète est celle qui prend en compte, non seulement le discours général qui est exprimé dans le texte, mais aussi le discours global, c'est-à-dire le hors-texte que l'écrivain porte sur la société ou sur sa

⁶⁶ Michael RIFFATERRE, Op. Cit, Ibidem.

⁶⁷ Claude DUCHET, *Sociocritique*, Paris, Fernand Nathan, Collection « Nathan Université », 1979, p.4.

société, en rapport avec la société du texte. Pour revenir à la question de savoir comment la sociocritique procède-t-elle pour inscrire la dimension sociale dans les structures du texte, Claude Duchet nous éclaire en précisant que la socialité du texte peut et doit s'envisager en elle-même « à travers tous les ensembles et réseaux signifiants du roman »⁶⁸. Ainsi, aucun aspect participant de la signification du roman ne doit être négligé. C'est-à-dire le titre, la jaquette, et même la couverture sont logés à la même enseigne que le corps du récit qui part de l'incipit à l'excipit. Au cœur du texte, une vie et des mouvements sont donnés par des actants. Par la description de la nature et de la société dans laquelle les différents actants évoluent, le lecteur se fait une projection de la société réelle pour comprendre son fonctionnement. Pour ainsi dire, ce mode de lecture active du social assure la mobilité du texte. Il se déploie dans le champ de la pratique sociohistorique et s'ouvre à travers des éléments extra-textuels. Cela implique que le texte est à la fois écriture et lecture, réalisant de ce fait le double processus que Julia Kristeva⁶⁹ appelle l'intertextualité.

Nous allons, pour entamer notre lecture, répondre aux questions essentielles qui concernent les catégories sociales, l'espace et le temps dans lesquels elles mènent ou subissent les actions : Qui parle à qui ? De quel lieu et à quelles circonstances ? Dans quel cadre socio-institutionnel ? En réaction à quoi et dans quelle visée ?

Mais bien avant d'entrer dans la profondeur du récit, nous sommes interpellé par la particularité du titre de l'ouvrage qui ne se limite pas à *Relato de un naufrago*. En réalité, le titre complet des éditions Mondadori est :

⁶⁸ Claude DUCHET. « *La sociologie du texte* ». Disponible sur <http://www.sociocritique.>

⁶⁹ Julia KRISTEVA : née en 1941. Psychanalyste, essayiste et romancière française d'origine bulgare, spécialisée dans la critique textuelle. Membre du groupe *Tel Quel*, elle est à l'origine des transformations de la sémiotique littéraire en France.

« Relato de un naufrago que estuvo diez días a la deriva en una balsa sin comer ni beber, que fue proclamado héroe de la patria, besado por las reinas de la belleza y hecho rico por la publicidad, y luego aborrecido por el gobierno y olvidado para siempre »⁷⁰.

Loin d'être en marge de l'œuvre, ce titre est précisément une forme d'écrit qui relève du génie créatif de l'auteur. En tant que tel, le titre fournit d'ores et déjà une médiation essentielle pour bénéficier des acquis de la génétique du texte. Ce titre formulé par l'auteur nous résume les faits. C'est le récit d'un naufragé qui a réussi à survivre dix jours en mer, sans boire ni manger. Accueilli en héros national pour sa bravoure, enrichi par la publicité, le célèbre naufragé est embrassé par les reines de beauté. Il est décoré par le Président de la République, mais sera rejeté plus tard par les siens, et mis aux oubliettes sous l'action du gouvernement de son pays. Mais ce résumé, si complet soit-il ne nous coupe pas l'envie de lire le récit. Bien au contraire, il nous invite à nous demander les circonstances qui ont poussé le Gouvernement à traiter avec mépris celui-là même qui a été décoré et élevé au titre de héros national.

A- Les catégories sociales :

A l'instar de la société réelle, la société du texte possède ses propres structures sociales, économiques et politiques. Il va sans dire que les comportements des êtres qui y vivent sont liés aux structures dans lesquelles ils s'insèrent. Par ailleurs, les expériences que partagent les uns et les autres ont des conséquences multidimensionnelles. Elles peuvent constituer des liens d'affinité, être un facteur de cohésion, ou occasionner tout simplement des

⁷⁰ Titre complet figurant sur la version de *Relato de un naufrago* éditée par le groupe éditorial Random House Mondadori d'Espagne.

divisions ou encore des conflits. A la lecture de *Relato de un naufrago*, nous dégageons trois principales catégories sociales. Les acteurs y sont repartis en fonction des mésaventures qu'ils vivent ou du métier qu'ils exercent. La première catégorie est constituée de naufragés qui sont pour la majorité des marins, au service de la marine nationale de la Colombie. La deuxième est celle des forces armées qui sont intervenues dans la tentative de sauvetage des naufragés. Et la dernière comprend les hommes de presse et le Gouvernement colombien.

1- Les naufragés :

Les naufragés sont tous au service de la marine nationale colombienne. Ils ne sont pas de la marine marchande, mais de la marine de guerre. Cette branche de la marine est le service de l'armée colombienne chargé de défendre le pays par la voie maritime. Elle dispose d'un armement et des logistiques différents de ceux de l'armée de terre. La marine nationale emploie à son service des militaires et des civils. A l'instar du personnel de l'armée de terre, les marins se distinguent par des grades militaires. Passons en revue ceux des membres de l'équipage à bord du navire *Caldas*. Au bas de l'échelle se trouve le protagoniste Luis Alejandro Velasco. Il est matelot. Il partage le même grade que trois autres marins, Diego Velázquez, Ramón Herrera et Guillermo Rozo. Ceux-ci ont pour premier supérieur, Miguel Ortega, qui est sous-officier et artilleur. Quant à Elías Sabogal, il est recruté en qualité de marin sous-officier et chef machiniste. Et la tâche qui incombe au sous-officier Eduardo Castillo, est de garder les marchandises stockées dans les entrepôts du navire. Au dessus de l'échelle se trouvent Julio Amador Caraballo, le deuxième contremaître, et enfin Jaime Martínez Diago, deuxième officier chargé des opérations, et en même temps lieutenant de frégate. Le seul civil de l'équipage est Luis Rengifo qui fait office d'ingénieur civil. Du

matelot à l'officier supérieur, en passant par le civil, tous les membres de l'équipage sont tous rodés dans la tâche qui leur incombe.

Ils embarquent le destroyer colombien *Caldas*, et effectuent un voyage par la mer des Caraïbes pour regagner la Colombie. Mais à la veille du départ pour la Colombie, Alejandro Velasco a une sensation étrange. Après huit mois sans naviguer, il se pose intérieurement la question de savoir comment va se passer cet énième voyage. Et il a comme l'impression d'entendre une voix au plus profond de lui-même qui le prévient d'un danger imminent. En réalité il s'agit d'une prémonition qui ne cesse de le tourmenter depuis que son épouse Mary Address, ses compagnons et lui, sont allés au cinéma voir le film intitulé « *El motín de Caine* »⁷¹. Ce film aborde le problème d'insurrection en pleine mer. Mais la séquence qui intrigue le plus Velasco, est celle relative à la tempête qui de peu causait la mort de tous les membres à bord du bateau de guerre. Le film connaît un dénouement heureux, pourtant l'inquiétude de Velasco demeure.

La situation est telle que le lecteur, à la suite du protagoniste, s'interroge : que pourrait-il bien arriver du moment que les marins s'appêtent à larguer les amarres ? Quand bien même Alejandro Velasco tente de se justifier et nous rassurer : « *No quiero decir que desde este instante empecé a presentir la catástrofe* »⁷², nous sommes convaincu d'un mauvais présage. D'ailleurs, le marin Diego Velázquez partage ces mêmes pressentiments. Mais contrairement à Alejandro Velasco, il ne cache pas ses sentiments.

⁷¹ *El motín de Caine* est un film réalisé par Edward Dmytryk, avec pour titre original *The Caine Mutiny*, tourné pour la première fois en 1954.

⁷² *Relato de un naufrago*, p.19.

« *Diego Velázquez, que estaba muy impresionado por la película, pensando que dentro de pocos días estaríamos al mar, nos dijo : “¿Qué tal si nos sucediese una cosa como ésa ?”* »⁷³

Pessimiste, Diego demande à ses compagnons comment ils s'en sortiraient si jamais leur arrivait une situation pareille à l'épisode malheureux du *motín de Caine*. Était-ce une plaisanterie ? Si c'en était une, en tout cas, elle était de mauvais goût, car à lire le texte, on constate tout de suite la grande amitié qui lie les marins. Ils sont comme des frères. Mieux, ce sont des « frères d'arme » qui passent le meilleur de leur temps à se chahuter les uns les autres. Ils pourront, nous semble-t-il, surmonter une insurrection en vertu de l'amitié qui les lie. Mais pourront-ils surmonter une tempête ? Nous sommes tenté de dire oui, étant donné qu'ils sont des marins rompus à la tâche. D'ailleurs, sont-ils convaincus, le destroyer dans lequel ils embarqueront a les qualités requises pour parer à toute éventualité.

Tout de même, des réserves méritent d'être faites dans la mesure où ce bateau de la marine colombienne vient de subir des réparations. Un essai en mer est nécessaire pour attester que le bateau ne présente plus aucun danger.

Quant à Alejandro Velasco, il ne craint ni l'insurrection, ni le naufrage. Mais ce qu'il trouve étrange, c'est cette inquiétude qui a envahi son être depuis que ses amis et lui sont allés regarder le film au cinéma :

« *Confieso que yo también estaba impresionado. En ocho meses había perdido la costumbre del mar. No sentía miedo, pues el instructor nos había enseñado a defendernos en un naufragio. Sin embargo, no era normal la inquietud que sentía aquella noche en que vimos El motín de Caine* »⁷⁴.

⁷³ Op. Cit, p.18.

⁷⁴ Op. Cit, pp.18-19

Ni les inquiétudes de Velasco, encore moins le pessimisme de Velázquez n'empêcheront les autres marins de poursuivre leur mission. Ils lèvent l'ancre du vaisseau *Caldas* avec en tête, l'idée de retrouver les siens pour qui ils ont prévu de nombreux cadeaux. Assurément, les retrouvailles donneront une allure de fête, car huit mois loin de ses parents, amis et connaissances, c'est considérable ! Malheureusement, ce rêve nourri par la majorité des marins ne se réalise pas, car ce voyage sera sans retour. Dès lors, les prémonitions d'Alejandro Velasco trouvent ici leur fondement. Il n'y a pas d'insurrection comme fut le cas dans *El motín del Caine*, mais il y a bel et bien un naufrage. Le bateau dont Rengifo vantait les mérites, coule, et emporte dans les profondeurs marines des vies et des biens matériels. Seul Velasco survit au naufrage et rend témoignage de ses mésaventures en ces termes :

« Me puse en pie, en una fracción de segundo, y el agua me llegaba al cuello. Con los ojos desorbitados, verde y silencioso, vi a Luis Rengifo que trataba de sobresalir, sosteniendo los auriculares en alto. Entonces el agua me cubrió por completo y empecé a nadar hacia arriba.

Tratando de salir a flote, nadé hacia arriba por espacio de uno, dos, tres segundos. Seguí nadando hacia arriba »⁷⁵.

Dans un premier moment, Velasco est à la recherche d'un objet flottant pour se maintenir à la surface de l'eau le plus longtemps possible. Le Destroyer était équipé de six radeaux, possédant chacun trois rames. Mais seulement deux radeaux ont pu se détacher du navire avant qu'il ne disparaisse à jamais dans les profondeurs marines. Ce n'était pas évident d'avoir tous les radeaux, alors les deux qui font surface sont pour les naufragés une opportunité à saisir. Encore faut-il réussir à les atteindre, dans cette mer qui menace toujours de ses vagues tumultueuses. Dans sa furie, la mer emporte l'un des radeaux en une fraction de

⁷⁵ Op. Cit, p.37.

secondes. Plus rien ne garantit le nombre de secondes pendant lesquelles subsistera le dernier radeau. Alors, Alejandro est en proie aux doutes : « *Vacilé entre correr el riesgo de nadar hacia la otra o permanecer seguro, agarrado a la caja* »⁷⁶. Quel choix opérer entre la sécurité éphémère de la caisse à laquelle il est agrippé et la sécurité garantie du radeau qui se trouve à quelques mètres de lui ? Il a plutôt intérêt à abandonner la caisse pour regagner l'espace plus confortable et plus sécurisant à l'intérieur du second radeau, avant que ce dernier ne soit englouti par la mer : « *Entonces vi a tres de mis compañeros alrededor de la balsa, tratando de alcanzarla* »⁷⁷.

La seconde difficulté qui se présente à Velasco, est le choix de ses amis à sauver. En fait, le naufrage du destroyer n'a pas entraîné illico tous les passagers dans les profondeurs marines. Quand Velasco est parvenu à sortir de l'eau, il a aperçu autour de lui, ses compagnons luttant autant qu'ils le peuvent, les uns solidaires des autres, pour se maintenir à la surface de l'eau : « *Me di cuenta de que no estaba solo en el mar. Allí, a pocos metros de distancia, mis compañeros se gritaban unos a otros, manteniéndose a flote* »⁷⁸. Il entend distinctement les appels au secours que ses amis d'infortune se lancent par-ci, par-là. Les premiers qui ont réussi à se hisser hors du destroyer pour affronter les vagues marines sont au nombre de quatre. D'abord, Ramón Herrera, dont la durée hors de l'eau n'a été que d'un bref instant. Il était trop fatigué pour continuer la lutte pour la survie. Ses forces l'ont abandonné et finalement, la mer a eu raison de lui. Ensuite, Alejandro aperçoit trois autres compagnons de part et d'autre du radeau : d'un côté Julio Amador Caraballo et Eduardo Castillo, et Luis Rengifo tout seul de l'autre côté. Alejandro veut absolument les sauver tous. Mais par qui commencer ? Il est seul. Malgré sa bonne volonté, il ne peut pas les sauver tous à la fois. Le seul schéma envisageable est de sauver ses compagnons, l'un à la suite de l'autre. Or les

⁷⁶ Op. Cit, p.41.

⁷⁷ Ibidem.

⁷⁸ Op. Cit, p.40.

secondes sont comptées. Le comble, c'est que le radeau dans lequel il a trouvé refuge est balloté par les vents contraires. A ce propos, le narrateur utilise une très belle image pour qualifier ce à quoi ressemblait le radeau au milieu des vagues marines : « *La balsa parecía una cáscara en el mar* »⁷⁹. Le radeau était comparable à une coquille dans la mer. Cette image met en exergue la taille de l'embarcation. Si elle est semblable à une coquille, il va sans dire qu'il ne saurait avoir assez de place pour récupérer les autres marins qui se débattent contre la mort. Alejandro évalue rapidement les dimensions de son embarcation : « *Pero la balsa tenía casi dos metros de largo* »⁸⁰. Son radeau mesure deux mètres de long. Et s'il y a de la place pour un, c'est qu'il en a pour deux, voire pour trois, conclut-il. ! Finalement il se résout à se tourner vers Julio et Eduardo qui sont les plus proches. Ceux-ci pouvaient atteindre l'embarcation en nageant seulement trois mètres. Mais la natation s'avère difficile dans la mesure où Eduardo est solidement agrippé au cou de Julio Amador. C'est cette image que Alejandro perçoit pour la dernière fois : « *Cuando volví a descender, Julio Amador había desaparecido, con Eduardo Castillo agarrado al cuello* »⁸¹.

Triste décor et tragique situation! Julio Amador et Eduardo Castillo disparaissent sous les eaux. Mais Alejandro n'a pas le temps de se morfondre, car il a une autre vie à sauver. Il décide alors de s'avancer du côté d'un troisième naufragé qui a attiré son attention avec un appel de détresse : « *¡Rema por acá, gordo!* »⁸², criait Rengifo en se débattant contre les vagues et les vents marins. Vaincu par la fatigue, Luis Rengifo lance ses derniers cris : « *¡Gordo... Gordo!* »⁸³. Mais il est emporté par une dernière vague, et plus jamais il ne refait surface.

⁷⁹ Op. Cit, p.110.

⁸⁰ Op. Cit, p.42.

⁸¹ Op. Cit, p. 43.

⁸² Op. Cit, p. 42.

⁸³ Ibidem.

En fin de compte, le radeau de sauvetage n'a pu épargner qu'une vie, celle d'Alejandro. Le radeau est entièrement soumis aux vents, flottant sur les vagues sans qu'Alejandro ne réussisse à lui imposer une direction : « *No sabía si la balsa avanzaba hacia la costa o hacia el interior del Caribe* »⁸⁴. Mais l'espoir n'est pas perdu, car les forces armées assurant la garde des côtes panaméennes sont alertées.

2- Les forces armées :

Deux forces armées sont en présence dans le récit : il s'agit de la marine nationale colombienne et des forces armées nord-américaines. La première est chargée d'assurer la sécurité de la Colombie par la voie maritime. La présence de l'autre s'explique par son droit de surveiller le canal de Panamá qui fait frontière avec la Colombie. Dès lors, les champs d'action de l'une et de l'autre sont bien définis. Toutefois, à l'annonce du naufrage du destroyer *Caldas*, les forces colombiennes et l'armée américaine ferment les yeux sur les frontières qu'elles se sont fixées. Elles font de la tentative de sauvetage leur priorité. Instinctivement, elles s'investissent l'une auprès de l'autre, dans la recherche d'éventuels survivants après le naufrage. Les opérations conjointes se déroulent avec la rapidité et la précision qui caractérisent les forces armées :

« *La búsqueda de los naufragos se inició de inmediato, con la colaboración de las fuerzas norteamericanas del Canal de Panamá, que hacen oficios de control militar y otras obras de caridad en el sur del Caribe* »⁸⁵.

Les recherches se font sur plusieurs jours. De gros moyens sont déployés à cet effet : la logistique et la communication. Mais les recherches ne donnent pas les résultats

⁸⁴ Op. Cit, p. 49.

⁸⁵ Gabriel GARCIA MARQUEZ, Op. Cit, p.9.

escomptés. On ne retrouve aucun corps, ni même les débris du navire. Les forces armées abandonnent les recherches au bout du quatrième jour et déclarent officiellement la mort des naufragés.

3- Les hommes de presse et le Gouvernement :

Le droit à l'information est l'un des droits fondamentaux des hommes. Un homme mal informé, dit-on, est un danger pour la société. S'informer et informer sont donc qualifiés comme des droits fondamentaux pour toutes les sociétés humaines. Ces droits sous-entendent la liberté d'opinion et d'expression. L'un des canaux capables de véhiculer cette connaissance de ces droits fondamentaux au grand public, c'est bien sûr la presse. Encore faut-il que cette presse exerce librement, dans le strict respect des règles d'éthique et de déontologie. Mais les hommes de presse colombienne sont entre l'enclume et le marteau, sous le régime dictatorial du Général Gustavo Rojas Pinilla : « *Colombia estaba entonces bajo la dictadura militar y folklórica del General Gustavo Rojas Pinilla* »⁸⁶.

Le général Gustavo Pinilla arrive au pouvoir par un coup d'Etat, qui se trouve être l'un des rares coups de force qui n'ait jamais été effectué dans le pays, malgré l'état permanent de violence qui sévit sur les populations. Le général putschiste se vante d'avoir réalisé son coup sans bain de sang. D'ailleurs il s'est chargé lui-même d'assurer la sécurité du Président déchu, ainsi celle de sa famille, afin que personne ne le taxe de meurtrier. Il justifie les raisons de sa prise du pouvoir par sa ferme volonté de mettre un terme à la violence bipartite générée des suites de l'assassinat du dirigeant libéral Eliécer Gaitán en 1948.

⁸⁶ Op. Cit, p.10.

En effet, au lendemain de l'assassinat d'Eliécer Gaitán, les libéraux et les conservateurs se livrent bataille. La confrontation armée entre les deux grands partis colombiens dégénère et s'étend à l'échelle nationale. Bénéficiant du soutien des grands propriétaires terriens et de l'Eglise catholique, le parti conservateur réussit à se maintenir au pouvoir sous trois mandats successifs. Dans le camp libéral, les militants affûtent leurs armes pour renverser ce régime qu'ils qualifient d'arbitraire. Ils espèrent avec le soutien de la population, tenir les rênes du pays, afin d'appliquer des réformes agraires et faire respecter les droits de grève et les droits des syndicaux. Dans un camp comme dans l'autre, des groupes paramilitaires sont constitués pour assurer leur base arrière. Mais les agitations hautement sanglantes dans les deux camps, et les effets subversifs sur la population civile réveillent les aspirations autoritaires des militaires. C'est ainsi que le 13 juin 1953, le général Gustavo Rojas Pinilla s'empare du pouvoir, par un coup d'État. Il amnistie les guérilleros, permettant ainsi de rétablir une paix relative.

Le nouveau chef de l'État bénéficie, pendant un temps, de l'assentiment de la population et de la classe politique, qui comptent sur un pouvoir fort pour ramener l'ordre dans le pays. Cependant, la dérive dictatoriale provoque rapidement l'opposition des libéraux, comme celle des conservateurs. Et la population ne se reconnaît plus en celui qui est venu prôner la réconciliation nationale. La liberté d'expression est taboue, encore plus la liberté de la presse.

Tous les hommes de presse qui ne se plient pas aux exigences du dictateur, sont matés, « martelés », censurés. « *La prensa estaba censurada* »⁸⁷. Quel contresens pour un gouvernement dont le premier responsable se réclame comme celui par qui, reviendront la paix et la justice pour tous les Colombiens. En réalité, la seule astuce que peut avoir la presse

⁸⁷ *Relato de un naufrago*, p.10.

pour disposer des bonnes grâces du dictateur, c'est d'être à sa solde. L'expression « être à la solde » est employée ici non pas pour signifier être payé par lui, mais écrire selon les désirs de son cœur, pour espérer avoir toujours son journal ouvert. Toutefois, ne sont autorisés à écrire que ceux qui en manifestent le désir, à la seule condition que la ligne éditoriale ne soit pas en rapport avec la politique. Selon le narrateur, cette alternative est l'une des difficultés que rencontre la presse : « *el problema diario de los periódicos era encontrar asuntos sin gérmenes políticos para entretener a los lectores* »⁸⁸.

Un sujet pour entretenir les lecteurs, telle est la préoccupation quotidienne des hommes de presse, et conserver le fauteuil présidentiel, telle est l'ambition du général Pinilla. Et le peuple vit son traintrain quotidien jusqu'à ce que survienne un événement majeur : déclaré mort il y a de cela dix jours, le marin Alejandro Velasco, l'un des survivants du naufrage du destroyer refait surface. N'est-ce pas là un miracle ? N'est-ce pas une nouvelle qui devrait faire la une des journaux ? Le Gouvernement et les hommes de presse s'accordent pour le traitement et la diffusion de l'information. Et les choses se passent bien. La nouvelle du « sauvé des eaux » est diffusée, et rediffusée dans tous les médias, en l'occurrence la télévision, la radio et la presse écrite. Alejandro Velasco devient une vedette nationale. Il a le privilège d'être décoré par le Président qui l'élève au rang de héros national afin qu'il serve d'exemple aux générations futures :

*« Había sido condecorado, había hecho discursos patrióticos por radio, lo habían mostrado en la televisión como ejemplo de las generaciones futuras, y lo habían paseado entre flores y músicas por medio del país para que firmara autógrafos y lo besaran las reinas de la belleza. Había recaudado una pequeña fortuna »*⁸⁹.

⁸⁸ Ibidem.

⁸⁹ Op. Cit, p.11.

Tout est dit ou semble avoir été dit sur le héros Alejandro Velasco. La presse a gagné son pari, celui d'écrire « *sin gérmenes políticos* »⁹⁰. Mais voici que survient sur la scène un journaliste, le seul personnage dont le narrateur ne mentionne pas le nom. Ce dernier, estimant que ses homologues ne font que ressasser les mêmes événements, s'engage à retracer le récit du naufragé sous un autre angle. Velasco lui accorde au total vingt séances d'interview. Le journaliste en profite pour apporter à ses lecteurs, des informations différentes de celles des autres journaux au service du Gouvernement. Il innove en rapportant le récit du naufragé à la première personne, comme si c'était Velasco lui-même qui parlait. Ainsi, à chaque parution du journal, le public a l'impression qu'il assiste à la narration de vive voix du marin Alejandro Velasco. Et pour que ses lecteurs s'en convainquent davantage, le journaliste prend soin d'y ajouter des informations sur l'état du navire avant le sinistre, grâce à la publication de quelques photos prises par les hommes de l'équipage pendant le voyage. Et c'est au cours des échanges avec Velasco que le journaliste découvre que, contrairement à ce qui a été officiellement annoncé, la tempête n'a nullement été la cause du naufrage. « *Es que no había tormenta* »⁹¹, confesse le naufragé.

Cette information inédite suscite une interrogation : Qu'est-ce qui a bien pu causer le naufrage du destroyer *A.R.C. Caldas* ? Le journaliste poursuit les investigations pour élucider ce mystère. Il finit par apprendre qu'en réalité, le navire était chargé de produits électroniques et électroménagers destinés aux familles des marins. Et comme il avait été mal arrimé du fait de ces appareils, la catastrophe a été immédiate. Or il est interdit de transporter des marchandises sur un bateau de guerre, de surcroît des objets de contrebande comme les réfrigérateurs, les postes téléviseurs, les radiateurs électriques et des machines à laver. Et c'est cette dernière nouvelle que reçoit le public :

⁹⁰ Op. Cit, p.10.

⁹¹ Op. Cit, p.13.

« Esa revelación implicaba tres faltas enormes. Primero, estaba prohibido transportar carga en un destructor; segundo, fue a causa del sobrepeso que la nave no pudo maniobrar para rescatar a los naufragos; tercero, era carga de contrabando : neveras, televisiones, lavadoras »⁹².

Cette information est pour le journaliste, un scoop qui devrait faire la une de son journal. La nouvelle est aussitôt divulguée dans *El Espectador* pour le plaisir des lecteurs. Les Colombiens sont sortis nombreux acheter le journal. Mais le journaliste n'a pas mesuré l'ampleur de ses actes. Car si pour lui, cette révélation vient éclairer la lanterne de ses concitoyens, pour le Gouvernement, elle apparaît comme un cauchemar, voire une atteinte à la sûreté nationale :

« Lo que no sabíamos ni el naufrago ni yo cuando tratábamos de reconstruir minuto a minuto su aventura, era que aquel rastreo agotador había de conducirnos a una nueva aventura que causó un cierto revuelo en el país, que a él le costó su gloria y que a mí pudo costarme el pellejo »⁹³

La lumière faite sur les circonstances de la disparition du destroyer n'est pas du goût du Gouvernement. Il reprend les choses en main, revient sur les premières informations qui laissent croire que c'est bel et bien la tempête, la cause du naufrage. Il condamne les informations du journaliste d'*El Espectador* en les qualifiant de mensongères : « *desmintió en un comunicado solemne que el destructor llevara mercancía de contrabando* »⁹⁴. Les hommes de main du Général ne s'arrêtent pas là. Ils obligent le journaliste à l'exil, et brisent le héros national en le faisant déchoir de son piédestal. Velasco perd sa carrière de marin, ainsi que toute sa renommée accumulée jusqu'à être oublié à jamais.

⁹² *Relato de un naufrago*, p.13.

⁹³ Op. Cit, p.10

⁹⁴ Op. Cit, p.13.

B- Le temps :

Le temps est une notion fondamentale conçue comme un milieu infini dans lequel se succèdent les événements et souvent ressentie comme une force agissant sur le monde, les êtres. L'écoulement des instants est une réalité face à laquelle l'homme est confronté. Mais la conceptualisation de ces instants est plus complexe qu'elle ne le paraît. Nous n'allons pas entrer dans la théorie du big-bang, ni le principe de la relativité du temps, encore moins aborderons-nous les philosophies qui attestent ou contestent son irréversibilité. Toutefois, trois conceptions du temps retiendront notre attention à la lecture de *Relato de un naufrago* : le temps climatique, le temps chronologique et le temps psychologique. Ces trois aspects sont mis en évidence dans l'œuvre, sauf qu'ils ne suffisent pas à donner une vue complète de la complexité posée par la conceptualisation du temps.

1- Le temps climatique :

Le temps climatique est en rapport avec le climat, c'est-à-dire l'ensemble des conditions atmosphériques auxquelles est soumis un lieu ou un corps. Il varie en fonction des mouvements effectués par les températures, les vents et les pluies. Aussi, l'ambiance climatique est-elle différente d'un pays à un autre. En ce qui concerne la Colombie, elle revêt d'un climat particulier du fait qu'elle est située entre le tropique du Cancer et le tropique du Capricorne. Elle est dans une zone intertropicale, mais bénéficie surtout d'un climat équatorial, là où le temps est chaud et humide toute l'année.

La connaissance du climat et du temps qu'il fera en mer doivent être su des marins. Aussi, doivent-ils se soumettre aux prévisions des météorologues qui ont pour profession

l'étude des phénomènes atmosphériques. Dans le récit, les météorologues n'ont pas failli à leur mission. « *Los servicios meteorológicos nos confirmaron que aquél había sido uno más de los febreros mansos y diáfanos del Caribe* »⁹⁵. Le mois de février est le mois le plus clément de l'année, sur la mer des Caraïbes. Les prévisions météorologiques sont donc favorables à la navigation. Le marin Velasco et ses compagnons n'ont rien à craindre. Ils s'engagent en mer. Mais contre toute attente, la mer s'agite. Les vents contraires ballottent le navire de gauche à droite. Les marins ne sont pas à leur première intempérie en mer. Aussi, dès les premières agitations de la mer, ils trouvent une astuce pour maintenir le navire en équilibre. « *Todo el personal pasarse al lado de babor* »⁹⁶. Ainsi, sur l'ordre du capitaine, le personnel se retrouve tantôt à bâbord, tantôt à tribord, pour que le bateau passe le cap. Après plusieurs heures de tangage, puis de tango pour reprendre le titre du chapitre « *Empieza el baile* »⁹⁷. Les vents deviennent plus menaçants. La mer, en furie, atteint la cargaison par une grosse vague qui finit par l'engloutir. La violence des vagues et l'ampleur des dégâts opérés sont telles que, tout le monde croit en une tempête. Cette version serait à jamais admise pour vraie si le seul témoin ayant survécu à la tragédie ne confiait pas au journaliste de *El Espectador* qu'en réalité : « *Es que no había tormenta* »⁹⁸. Pour ainsi dire, il n'y avait pas de tempête.

D'ailleurs, pour faire une comparaison, la vague qui a englouti le destroyer était insignifiante devant celle qui a renversé son radeau : « *El oleaje era más fuerte que en la tarde del 28 de febrero, día del accidente* »⁹⁹. Pourtant, exténué, affaibli, Velasco a réussi à surmonter cette difficulté.

⁹⁵ Ibidem.

⁹⁶ Op. Cit, p.31.

⁹⁷ Ibidem.

⁹⁸ Op. Cit, p.13.

⁹⁹ Op. Cit, p.110.

Il ne saurait y avoir de tempête, si l'on s'en tient effectivement aux prévisions météorologiques et à la confirmation donnée par les météorologues après l'incident. La confession de Velasco et la divulgation de l'information sur la véritable raison du naufrage sont mal prises par le Gouvernement, qui soutient que la tempête est à la base du naufrage. « *La raison du plus fort est toujours la meilleure* »¹⁰⁰. Tout de même, si le Gouvernement a le dernier mot, la version des faits avancés par le journaliste de l'opposition aura quand même permis au public de se faire une nouvelle opinion. Car, on peut tromper une partie du peuple, une partie du temps. Mais on ne peut pas tromper tout le peuple tout le temps. L'heure a enfin sonné ! Il est temps pour lui, de lever la tête et de tourner le regard vers la source de lumière qui affranchit définitivement de la « caverne des illusions et du mensonge ».

2- Le temps chronologique et le temps psychologique :

Le narrateur emploie indifféremment le temps chronologique et psychologique. Le premier, le temps chronologique est qualifié d'objectif. Il est estimé en quantité qui peut être mesurée. Les mesures sont définies par l'horloge. L'écoulement des secondes de l'horloge aboutit à la minute, celui des minutes à l'heure, et vingt quatre heures écoulées font un jour, et la succession des jours se convertit en semaine, en mois, puis en année. Le deuxième aspect du temps est d'ordre psychologique ou encore subjectif. Ce type de temps est vécu et apprécié de façon personnelle. Autrement dit, l'appréciation que donne un individu n'est pas forcément celle que conçoit l'autre. En effet, comme le définit Fontanillo Merino, ce temps est : « *un tipo subjetivo de tiempo que el hablante configura según sus necesidades referenciales en magnitudes variables, capaces de abarcar desde una era hasta un instante* »¹⁰¹. Ce type de temps est pour ainsi dire, très relatif. Le narrateur a donc raison de les employer

¹⁰⁰ Jean de LA FONTAINE, Op. Cit, p.78.

¹⁰¹ Fontanillo MERINO, *Diccionario lingüístico*, Madrid, Anaya, 1986, p.282.

indifféremment car, face à certaines situations, le temps paraît plus long ou plus court qu'il ne l'est en réalité. Et c'est ce que Velasco a expérimenté.

Tout commence le 24 février 1955 quand le destroyer *Caldas* prend le large des côtes des Caraïbes. Les trois premiers jours en mer sont sans incident, jusqu'à ce que, contre toute attente, dans la nuit du troisième jour la mer s'agite, et qu'au quatrième jour le pire survienne. « *La tarde del 28 de febrero, día del incidente* »¹⁰² : les choses se déroulent tellement vite, si bien qu'à peine Alejandro Velasco apprécie l'ampleur des dégâts, il se rend compte qu'il est tout seul en pleine mer. « *Dos horas después el cabo Miguel Ortega estaría tumbando en su litera, muriéndose del mareo. Y setenta y dos horas después estaría muerto en el fondo del mar* »¹⁰³. Tous ses compagnons ont disparu. Les autorités de la marine nationale sont avisées de la disparition de leur équipage parti en mission. Aidées des Américains, les autorités de la marine nationale colombienne entreprennent aussitôt les recherches en vue de sauver d'éventuels survivants. Les fouilles sont menées, mais aucun survivant n'est retrouvé. Par conséquent les secours s'estompent. Abandonné par ceux sur qui il comptait, Velasco le rescapé est plein d'espoir à l'idée d'apercevoir les avions de la marine nationale. Encore lucide et plein d'espoir, il a été capable de retenir l'heure, la minute et même la seconde exacte à laquelle passe le premier avion chargé de la surveillance des côtes : « *a las doce y treinta y cinco (...) llegó un enorme avión negro* »¹⁰⁴. Il espère de toutes ses forces qu'il sera à son tour aperçu et retiré des eaux. Mais son rêve de regagner la terre ne se réalise pas. Ni le gros avion noir, ni les autres avions qui volent dans le ciel ne parviennent à le localiser. Aucun des hydravions n'a pu le percevoir malgré les grands gestes qu'il faisait depuis son petit radeau. Finalement, l'espoir de Velasco se transforme en désespoir.

¹⁰² Gabriel GARCIA MARQUEZ, *Relato de un naufrago*, p.110.

¹⁰³ Op. Cit, p.23.

¹⁰⁴ Op. Cit, p.65.

Le deuxième jour de l'incident, le naufragé reçoit de la visite. Ses visiteurs sont des requins, qui de façon ponctuelle, viennent le voir tous les jours, à dix sept heures. Velasco a pu vérifier cette ponctualité à l'aide de sa montre : « *Todos los días, con asombrosa puntualidad, los tiburones llegaban a las cinco* »¹⁰⁵. Les requins sont de plusieurs espèces, mais ceux dont parle le texte sont certainement les requins tigres. Ils vivent dans toutes les mers, mais semblent préférer les mers tempérées ou tropicales. On peut apercevoir des requins tigres près des ports, des estuaires, des rejets d'égouts. Les eaux troubles leur sont propices pour l'attaque. Les requins tigres sont apparemment nocturnes. Dans la journée, ils se cachent dans les eaux plus profondes pour attendre le coucher du soleil, notamment à partir de dix sept heures. Ainsi, toute la nuit, ils assaillent le radeau de Velasco, espérant qu'il trébuche pour en faire leur festin.

Le troisième jour, aucun signe à l'horizon, en dehors de la visite de ses fidèles compagnons les requins qui reviennent le voir tous les soirs aux mêmes heures, mais qui au fond ne désirent rien d'autre que capturer leur proie dès la première occasion. Le désespoir de Velasco est à son paroxysme.

Le quatrième jour, le protagoniste perd pour la première fois la lucidité et la notion du temps : « *Sólo lo advertí al cuarto día, cuando dudé si el mes que acaba de concluir tenía 30 o 31 días. Sólo entonces recordé que era febrero, y aunque ahora parezca una tontería, aquel error me confundió el sentido del tiempo* »¹⁰⁶. Velasco traverse une étape difficile de son séjour périlleux en mer. L'horizon est incertain, les mêmes souffrances meublent son quotidien. Le temps paraît lent, presque immobile, à telle enseigne que le fameux mois de février, le mois le plus court de l'année, semble interminable et plus long que d'ordinaire. Ce

¹⁰⁵ Op. Cit, p.69.

¹⁰⁶ Op. Cit, p.76.

temps est comme le complice des supplices qui sont infligés à Alejandro Velasco. Ce temps que l'horloge n'arrive pas à apprécier est celui de l'imagination. Il se confond aux sens quand un individu traverse des moments difficiles. C'est le cas de Velasco qui est à son quatrième jour en mer. Quatre jours sans manger ni boire, brûlé par le soleil, il sent des douleurs profondes à la gorge, des ampoules sur le corps : « *La piel abrasada por el sol, me ardía terriblemente, llena de ampollas (...) sentía un dolor profundo en la garganta, en el pecho y debajo de las clavículas* »¹⁰⁷. A quand la fin du supplice?

Le cinquième et le sixième jour, les tourments de Velasco ne font que s'accroître. Affaibli, il fait des hallucinations. Son compagnon Jaime Manjarrés qui lui apparaissait sous forme de songe, se fait présent de plus en plus physiquement. Sa présence est tellement forte que Velasco décide de lui adresser la parole pour se mettre à l'évidence qu'il n'est pas en plein délire :

« *Entonces fue cuando vi, sentado en la cubierta del destructor, al marinero Jaime Manjarrés que me mostraba con el índice la dirección del puerto* »¹⁰⁸;

« *tan pronto como cerraba los ojos aparecía Jaime Manjarrés* »¹⁰⁹;

« *Por fin decidí hablarle* »¹¹⁰.

Manjarrés n'est pas le seul à parler à Velasco. Il y a aussi Luis Rengifo, le dernier marin à mourir à peine deux mètres de Velasco. « *Yo seguía oyendo la voz de Luis Rengifo: "Gordo, rema para este lado". La oía con perfecta claridad, como si estuviera allí, a dos metros de distancia, tratando de alcanzar el remo* »¹¹¹.

¹⁰⁷ Ibidem.

¹⁰⁸ *Relato de un naufrago*, p.71.

¹⁰⁹ Ibidem.

¹¹⁰ Ibidem.

¹¹¹ Op. Cit, p.51.

A l'évidence, Gabriel García Márquez, dans son souci de vérité, accorde une place de choix à l'imaginaire populaire qui n'accepte pas que les morts soient définitivement morts. Les revenants et les mort-vivants constituent l'une des figures de prédilection de cet imaginaire. García Márquez nous a déjà habitué à ces êtres qui fréquentent et hantent le monde des vivants dans *Cien años de soledad*. Si dans un premier temps, José Arcadio était persuadé que les morts ne revenaient pas, « *los muertos no salen* »¹¹², il finit par croire le contraire. En effet, à l'issue d'un duel d'honneur, José Arcadio Buendía tue son adversaire, Prudencio Aguilar. Mais ce dernier, bien que mort, et gardant toujours son air triste, revient dans le monde des vivants pour rendre des visites inopportunes à son meurtrier :

« José Arcadio Buendía, fastidiado por las alucinaciones de su mujer, salió al patio armado con la lanza. Allí estaba el muerto con su expresión triste.

*-Vete al carajo –le gritó José Arcadio Buendía-. Cuantas veces regreses volveré a matarte »*¹¹³.

Victime du harcèlement du revenant de Prudencio Aguilar, José Arcadio Buendía est contraint d'abandonner son premier village pour fonder un autre, connu sous le nom de Macondo.

« *Les morts ne sont pas morts* »¹¹⁴ : pour l'écrivain sénégalais Birago Diop, il n'y a pas de doute.

*« Ceux qui sont morts ne sont jamais partis
Ils sont dans l'ombre qui s'éclaire
Et dans l'ombre qui s'épaissit,
Les morts ne sont pas sous la terre
Ils sont dans l'arbre qui frémit,*

¹¹² Gabriel GARCIA MARQUEZ, *Cien Años de soledad*, p.35.

¹¹³ Ibidem.

¹¹⁴ Birago DIOP, « Les morts ne sont pas morts » in *Les contes d'Amadou Koumba*. Dakar. Présence Africaine : 1961, pp.173-175.

*Ils sont dans le bois qui gémit,
Ils sont dans l'eau qui coule,
Ils sont dans l'eau qui dort,
Ils sont dans la case, ils sont dans la foule
Les morts ne sont pas morts.
Ceux qui sont morts ne sont jamais partis »¹¹⁵*

Dans l'entendement de Velasco, ses compagnons qui sont morts durant le naufrage du destroyer sont revenus à la vie pour lui tenir compagnie. Confusion de la notion de temps, confusion des sens, Velasco est victime de ce qu'on pourrait qualifier de troubles psychologiques. Il n'arrive plus à distinguer le rêve de la réalité, il ne sent ni la faim, ni la soif, il ne fait aucune distinction entre la vie et la mort : « *No sentía ni sed ni hambre. No sentía nada, aparte de una indiferencia general por la vida y la muerte* »¹¹⁶. Heureusement, il ne s'adonne pas à la mort. De nouveaux signes d'espoir naissent à l'horizon. Sept mouettes survolent le radeau. La présence de ces oiseaux de mer annonce que la terre n'est plus loin. Mais avant de pouvoir l'atteindre, il doit encore lutter contre les requins. Son radeau chavire sous un coup de vent, par une vague plus grosse que celle qui a englouti le destroyer. Alejandro Velasco le redresse rapidement, au risque de mourir par noyade ou dévoré par les requins. Il affronte la présence d'une énorme tortue jaune à la tête tigrée, à propos de laquelle il n'arrive pas à savoir s'il s'agit d'un animal réel ou le fruit de ses hallucinations.

Velasco a été soumis à la faim et aux hallucinations jusqu'à ce qu'arrive le dixième jour de séjour en mer. Ce jour-là, il devine la silhouette de quelques cocotiers. Il croit d'abord à un mirage. Mais quand il retrouve tous ses sens, il finit par se convaincre de la réalité de ce qu'il voit. Pour atteindre le rivage, il abandonne le radeau qui ne fera que le retarder. Il plonge résolument dans l'eau et commence à nager vers la côte. Finalement, Velasco arrive à la plage

¹¹⁵ Ibidem.

¹¹⁶ *Relato de un naufrago*, p.126.

dans un état d'affaiblissement extrême. Il est recueilli par les habitants de la côte, des gens simples et très accueillants, qui s'occupent de lui, en attendant que le médecin ne lui applique les vrais soins.

Aussi rustiques soient-ils, les soins apposés par les villageois lui ont été d'un grand secours. N'eût été leur intervention, Velasco serait mort, puisque le médecin ne pouvait être joint qu'après deux jours de voyage : « *el médico más cercano estaba a dos días de viaje, en San Juan de Urabá* »¹¹⁷.

C- Espace :

L'une des valeurs du roman vient du fait qu'il est lié à une réalité sociale. Le roman ne prétend pas reproduire la réalité, mais il s'efforce de la représenter, de la recréer. Du reste, de tout ce qui existe ou a existé dans le monde réel, l'espace joue un rôle déterminant. Pour l'opinion commune, l'espace est manifesté en tant que réalité immanente, c'est-à-dire qu'il structure les relations entre les êtres et les choses. En effet, chacun de nous s'identifie à un espace, lequel peut être un lieu, un cadre restreint ou vaste, une surface réservée à l'exercice d'une activité donnée, un écran ou un feuillet de papier. L'espace peut être défini, à intervalles variables selon les proportions que l'homme veut bien lui donner. Il peut aussi être indéterminé, et s'étendre jusque dans des univers hors de l'atmosphère terrestre. A ce propos le dictionnaire retiendra l'espace comme « *une étendue indéfinie qui contient et entoure tous les objets* »¹¹⁸.

¹¹⁷ Op. Cit, p.156.

¹¹⁸ Bernard WILLERVAL, et al, *Le Petit Larousse*, Paris, les Editions Larousse, 1989, p.397.

En littérature, l'espace est autant important que les notions de personnages et de temps. Il est le circonstant des actions et permet à l'intrigue d'évoluer. Les espaces une fois évoqués plongent le lecteur dans un univers qui ne lui est pas tout à fait étranger. En effet, l'espace narratif est le lieu de représentation des endroits concrets ou qui auraient pu exister. Dès lors, l'effet du réel triomphe de la pure fiction. Selon Henri Mitterrand, l'espace « *est le lieu qui fonde le récit, parce que l'événement a besoin d'un ubi (où) autant qu'un quid (qui) ou d'un quando (quand) ; c'est le lieu qui donne à la fiction l'apparence de la vérité* »¹¹⁹. Pour ainsi dire, un événement satisfait la curiosité quand il est accompagné par des éléments tels que le lieu, le sujet et le moment.

Le récit du naufragé est riche en aventures, bonnes et moins bonnes, qui tournent autour du personnage de Velasco. Le protagoniste fait un parcours du combattant en quittant les Etats-Unis pour rejoindre l'Amérique latine, par la voie des eaux. Il aborde ainsi deux espaces : un espace terrestre et un espace aquatique.

1- L'espace terrestre :

L'espace terrestre est la couche de terre ferme conquise par les hommes. La nature a partagé les différents continents. Mais à l'intérieur de ceux-ci, abondent des territoires aux frontières artificielles voulues par les hommes. Chaque territoire est caractérisé par une unité, qui peut être politique, sociale, historique, culturelle ou économique, soumise à une autorité. Dans de nombreuses œuvres, les espaces sont imaginaires. Mais les espaces évoqués par le narrateur dans *Relato de un naufrago*, sont bien réels. Aussi, prenons-nous le soin de préciser

¹¹⁹ Henri MITTERRAND, *Discours du roman*, Paris, PUF, 1980, p.55.

toutes les références historiques et géographiques, afin de circonscrire le cadre dans lequel se déroulent les actions des personnages.

1-1 Mobile :

Mobile est la première ville évoquée par le narrateur, la ville d'où partiront le marin Alejandro Velasco et ses amis pour regagner la Colombie. « *La nave viajaba desde Mobile, Estados Unidos, donde había sido sometida a reparaciones hacia el puerto colombiano de Cartagena* »¹²⁰

Toutes les indications sont données : Mobile est une ville portuaire de la région d'Alabama, située dans le sud des Etats-Unis. Elle est nommée d'après un peuple éponyme de l'État l'Alabama, des Indiens qui s'appelaient les *Maubilles* et qui habitaient près du fleuve Mobile. Mobile est une belle ville de grandes maisons sudistes et de jardins verdoyants. Sa position géographique au centre du Golfe du Mexique lui donne un climat subtropical caractérisé par des hivers doux et secs, et des étés humides et chauds. Mais ce climat rend la région vulnérable aux ouragans. Si cette belle région passe pour la championne des ouragans, elle restera tout de même célèbre pour la note particulière apportée à la fête du Mardi gras dans le *Nouveau monde*. Envahie et animée chaque année par des touristes venus de partout, la ville de Mobile organise son annuel et historique carnaval de Mardi Gras, dans le mois de février. En effet, c'est à Mobile que le Mardi Gras, la fameuse fête, a fait ses débuts dans le nouveau monde. Le Mardi Gras de la Nouvelle Orléans est aujourd'hui le plus célèbre, mais le premier a eu lieu à Mobile, soixante ans auparavant.

¹²⁰ *Relato de un naufrago*, p.9.

Ville portuaire, Mobile accueille les marins colombiens, Alejandro Velasco et ses compagnons, huit mois durant les réparations que les américains effectuent sur le destroyer *A.R.C Caldas*. « *Teníamos ocho meses de estar en Mobile, Alabama, Estados Unidos, donde el A.R.C Caldas fue sometido a reparaciones electrónicas y de sus armamentos* »¹²¹. Pendant ce laps de temps, aucun des marins ne prend la mer. Ils profitent tous de leur séjour aux Etats-Unis, pour découvrir et jouir des merveilles dont regorge la ville touristique de Mobile. Certains se font des relations, d'autres renouent leurs anciens contacts. Pour Velasco, c'est l'occasion de rencontrer sa dulcinée, l'américaine Mary Address, affectueusement surnommée *María Dirección* par ses compagnons.

Le choix de la ville de Mobile, pour les réparations du destroyer colombien, s'est opéré en fonction des relations diplomatiques que la Colombie entretient avec les Etats-Unis. Le destroyer qui fait la fierté des colombiens est de fabrication américaine. Aussi, ayant subi des dommages, c'est bien sur sa terre d'origine que l'armée colombienne décide de le faire réparer. Les dégâts sont importants, mais les américains disposant de la technologie de pointe, réussissent à remettre le destroyer en bon état. Les réparations terminées, nos marins sont donc sur le point de départ. Mais aucun n'envisage de retourner en Colombie sans emporter des souvenirs du pays qui les a accueillis huit mois durant. Du coup, le navire de guerre se transforme en une cargaison de tout ce qu'ils auront acheté pour offrir à leur famille. Dans l'euphorie du départ, aucune mesure sécuritaire n'est prise par les marins colombiens. Ou alors, se sont-ils dit que le destroyer ne présente aucun danger, à partir du moment où il a été réparé par les Américains. Le navire est ainsi bondé d'appareils électroniques et électroménagers, en l'occurrence des radios, des machines à laver et des réfrigérateurs. Les marins ne se préoccupent plus de l'état du navire, mais s'assurent qu'il est bien surchargé de

¹²¹ Op. Cit, p.17.

toutes les marchandises qu'ils ont pu acheter aux Etats-Unis. Enfin, le cap est mis sur Carthagène : « *A las tres de la madrugada del 24 de febrero zarpó el A.R.C Caldas del puerto de Mobile, rumbo a Cartagena* »¹²².

1-2 Carthagène-des-Indes :

Carthagène-des-Indes est une ville portuaire de la Colombie, située au nord dudit pays, et bordée par la mer des Caraïbes. L'histoire de cette ville est intimement mêlée à l'histoire de l'épopée coloniale espagnole sur le continent américain. En effet, ancien bastion du Royaume d'Espagne Amérique du Sud pendant près de quatre siècles, la Carthagène a servi de banque où les espagnols emmagasinaient l'or des pillages des empires aztèque et inca avant son envoi en Espagne. L'histoire de l'humanité retiendra de Carthagène-des-Indes (en espagnol, *Cartagena de Indias*), ses liens étroits avec le commerce des esclaves dans le tristement célèbre commerce triangulaire.

De nos jours, pour des raisons pratiques le nom de cette ville est la plupart du temps abrégé en Carthagène ou *Cartagena* en espagnol, surtout par ses propres habitants, car le contexte de son utilisation permet facilement de faire la distinction avec Carthagène, ville méditerranéenne d'Espagne.

A l'instar du continent américain rêvé par les européens, Carthagène est pour Alejandro Velasco et ses compagnons cette ville qu'ils ont rêvé de regagner après huit mois passés loin de leur pays. Le séjour aux Etats-Unis a été pour certains d'entre eux, l'occasion d'épargner et d'acheter des cadeaux pour leurs familles. Le sous-officier Miguel Ortega figure

¹²² Op. Cit, p.22.

au nombre de ces derniers. Il est présenté par Alejandro, comme quelqu'un de très nostalgique et paternel. Il passe le meilleur de son temps à ne parler que de sa famille. A ce titre, il n'a pu résister à l'envie de satisfaire les siens qui l'attendent à Carthagène. C'est ainsi que Alejandro a pu affirmer à son sujet : « *Creo que ningún marino ha sido nunca más juicioso que el cabo Miguel Ortega. Durante sus ocho meses en Mobile no despilfarró un dólar. Todo el dinero que recibió lo invirtió en regalos para su esposa que le esperaba en Cartagena* »¹²³.

Leur métier est passionnant, mais les risques encourus sont nombreux. Ainsi pour les autres marins, Carthagène signifie non seulement le retour au pays natal, mais encore le lieu où ils envisagent de mettre un terme à leur métier. La décision prise par Alejandro date de depuis la nuit où il est allé avec ses amis regarder le film intitulé *El motín del Caine*. Plus jamais, jura-t-il, il ne se soumettrait aux risques des voyages en mer : « *tomé una determinación : tan pronto como llegaría a Cartagena abandonarí la Marina. No volvería a someterme a los riesgos de la navegación* »¹²⁴. Telle est aussi la décision que Ramón Herrera lui a révélée : « *me confesó que también había decidido abandonar la Marina tan pronto como llegara a Cartagena* »¹²⁵.

Mais c'est l'ironie du sort. La Carthagène tant rêvée, la Carthagène des projets, la Carthagène des dernières décisions, plus jamais ces marins ne fouleront ses terres. Plus jamais leurs amis et leurs connaissances ne les reverront. Encore moins les membres de leur famille respective qui certainement leur réservaient un accueil au port de Carthagène, et attendaient que ces derniers leur offrent des présents en provenance des Etats-Unis. Et pourtant, ils étaient si près de leur but. D'après les calculs du protagoniste, le navire était seulement à deux heures du port. « *Calculé que debía faltar un cuarto para las doce. Dos horas para llegar a*

¹²³ *Relato de un naufrago*, p.22.

¹²⁴ Op. Cit, p.20.

¹²⁵ Op. Cit, pp.20-21.

Cartagena »¹²⁶. Il en était certain, il ne leur restait qu'à franchir moins de deux cent miles pour atteindre la Carthagène. « *Sabía que estábamos a casi doscientas millas de Cartagena* »¹²⁷. Le destroyer est freiné dans son élan par une vague marine. Et le navire marque un arrêt, mais un arrêt définitif en pleine mer, succombe sous le poids des marchandises à son bord. Les pertes sont considérables. Elles ne sont pas seulement d'ordre matériel, mais elles s'évaluent aussi en terme de vies humaines. Le rêve d'accoster le port de Carthagène sera ravi par les eaux profondes du canal de Panamá. Un seul survit à ce drame. Il s'agit de Velasco qui arrive par le hasard des vents marins, à la plage de Mulato.

1-3 Les villages de Mulato et d'Uraba :

Mulato et Uraba sont deux municipalités de la région d'Antioquia, l'un des 32 départements de la Colombie. Située au nord-ouest dudit pays, la région d'Antioquia est limitée au nord par la mer des Caraïbes et la frontière du Panamá. Sa capitale, Medellín, est la deuxième ville la plus importante du point de vue de sa démographie et de son économie.

L'histoire nous enseigne que le navigateur Christophe Colomb, en arrivant en Amérique, était persuadé à la vue des Indiens, qu'il était en Asie. Il en est de même pour Alejandro Velasco. Il atteint la plage de Mulato, mais est convaincu qu'il se trouve partout sauf en Colombie. Aussi, quand il aperçoit la petite fille de race noire, ses doutes ne font que se confirmer. Il met toutes les chances de son côté de sorte à lui arracher quelques informations, en s'exprimant d'abord en espagnol, puis en anglais.

« ¿En qué país me encuentro? Me pregunté, viendo acercarme por el camino a aquella negra con tipo de Jamaica. (...) »

¹²⁶ Op. Cit, p.36.

¹²⁷ Op. Cit, p.40.

-Hello, hello ! –le dijo, angustiado (...)

-Help me! –exclamé, convencido de que me estaba entendiendo »¹²⁸.

La jeune fille reste muette comme si elle ne comprend ni l'anglais, ni l'espagnol. En réalité, elle est surprise de voir cet étranger sur la plage. Qui est-il ? D'où vient-il ? Voici des questions que devait se poser la jeune fille. Sans attendre de satisfaire sa curiosité, elle l'abandonne tel qu'elle l'a trouvé sur la plage, et disparaît dans le village.

Alejandro Velasco saura plus tard qu'il était sur la plage de la municipalité de Mulato. « *Apareció moribundo en una playa desierta del norte de Colombia, después de permanecer diez días sin comer ni beber en una balsa a la deriva* »¹²⁹. Les habitants de cette municipalité sont gens hospitaliers et pleins de bonté. Certes, Velasco a survécu en mer. Mais il doit la vie sur terre aux habitants de Mulato. Ils ont été alertés par la jeune négresse qui aperçut le naufragé pour la première fois. Effectivement, celle-ci ne l'avait pas abandonné, mais avait couru répandre la nouvelle dans le village. C'est à la suite de cette action que le vieux Dámaso est venu lui porter secours.

L'histoire que lui raconte Velasco est extraordinaire. Elle relève même de l'insolite. C'est le récit d'un naufragé ayant survécu dix jours, sans boire ni manger, dans un radeau voguant sur une mer infestée de requins. Le vieux Dámaso comprend ainsi que les faits insolites ne sont pas seulement réservés aux œuvres de fiction. Et Alejandro Velasco en est la preuve vivante. De bouche à oreille, l'événement est répandu dans tout le village. Mais une chose est d'entendre, et une autre est de voir. Les villageois décident de voir pour croire. Ils sortent de tous les horizons de Mulatos pour voir le miraculé. « *Me instalaron en una casa y*

¹²⁸ Op. Cit, p.151.

¹²⁹ Op. Cit, p.10.

todo el pueblo hizo cola para verme »¹³⁰. Personne ne veut se faire raconter l’histoire. Les hommes, les femmes, et mêmes les enfants veulent chacun être un témoin privilégié de l’événement. « *Todo Mulatos –hombres, mujeres y niños –se había movlizado para verme* »¹³¹. C’est avec la même mobilisation que les villageois accompagnent Velasco à San Juan de Uraba, le village voisin où il recevra de véritables soins avant son transfert définitif à Carthagène.

Contrairement à ses collègues, Alejandro Velasco est le seul des marins à avoir pu réaliser son rêve de regagner la Carthagène-des-Indes. Mais à quel prix ? Après la disparition du destroyer, l’unique survivant au naufrage poursuit son voyage dans un radeau de fortune, avec lequel il affronte tant bien que mal la furie marine. Velasco abandonne son embarcation dès qu’il aperçoit la plage de Mulato. A Mulato, il est secouru par les villageois qui le transportent sur un chariot tiré par un bœuf, puis le conduisent dans une cabane pour y recevoir les premiers soins. Il est ensuite raccompagné en hamac par les mêmes villageois, en destination de San Juan de Urabá. Et pour finir, c’est par avion qu’il regagne Carthagène. Le périple de Velasco est à n’en point douter, un véritable parcours du combattant.

2- L’espace aquatique :

Nous entendons par espace aquatique, la surface réservée aux activités qui sont en relation avec l’eau. L’eau est omniprésente sur la Terre. Elle est nécessaire à la vie des végétaux, des animaux et aux activités humaines. Sans elle, la vie humaine serait impossible. Elle est source de vie. Mais les eaux qui couvrent la terre sont de deux natures, une est de nature douce et l’autre est salée. Des deux natures, ce sont les étendues d’eau salée que

¹³⁰ Op. Cit, p.161.

¹³¹ Op. Cit, p.159.

forment les mers et les océans qui sont les plus vastes. Au demeurant, l'eau douce ne représente que 1 % du total des eaux présentes sur la Terre. S'il s'avère que les hommes ont conquis la terre, il n'en demeure pas moins que les mers sur lesquelles ils s'aventurent, regorgent de secrets qui leur sont encore inconnus. Aussi, les risques encourus lors des voyages en mer sont-ils énormes. Les noyades, les naufrages, les tempêtes sont monnaie fréquente. Alejandro Velasco et ses amis en ont fait l'amère expérience.

2-1 La mer des Caraïbes :

La mer des Caraïbes ou mer des Antilles fait partie de l'océan Atlantique. Elle est bordée au nord et à l'est par les Antilles, au sud par l'Amérique du Sud et le Panamá, et à l'ouest par l'Amérique centrale. Le nom de cette mer est dérivé du peuple des *Caribes*, qui habitaient cette région jusqu'à l'arrivée des Espagnols au XV^{ème} siècle. « *Mi primera noche solo en el Caribe* »¹³², s'inquiète Velasco. Son inquiétude est fondée dans la mesure où dans des îles bordées par la mer des Caraïbes habitent les *Caribes*, un peuple réputé pour son cannibalisme. Il n'a aucun sens de l'orientation. Son radeau de sauvetage vogue au gré des courants marins. Alors il est mort de peur à l'idée de se retrouver sur « *una isla de caníbales* »¹³³.

La mer des Caraïbes s'étend sur une superficie avoisinant les 1.940.000 km². À son extrémité nord-ouest, elle est reliée au golfe du Mexique par le canal du Yucatán, large d'environ 190 km entre Cuba et la presqu'île du Yucatán au Mexique. Le passage du Vent, entre Cuba et Haïti, est une importante route maritime entre les États-Unis et le canal de Panamá. La frange côtière de l'Amérique du Sud est dentelée de nombreux golfes et baies,

¹³² Op. Cit, p.49.

¹³³ Op. Cit, p.75.

notamment le golfe du Venezuela, qui isole le lac de Maracaibo. À quelques exceptions près, la mer des Caraïbes a une profondeur supérieure à 1.830 m. Certaines parties sont plus profondes : le bassin du Venezuela en fait moins de 5.630 m, la fosse des Caïmans aussi ne dépasse pas les 7.686 m. Le principal courant océanique de la mer des Caraïbes est un prolongement du courant de Guyane, qui pénètre à son extrémité sud-est et part en direction nord-ouest. Lieu de villégiature apprécié, la mer des Caraïbes est célèbre pour la douceur de son climat ; toutefois, les cyclones tropicaux y sont fréquents.

Ainsi, les risques de tempête sont fréquents. C'est pourquoi avant d'effectuer un voyage, les marins s'en tiennent aux prévisions météorologiques. Pour le mois de février, les prévisions sont formelles : « *los servicios meteorológicos nos confirmaron que aquél había sido uno más de los febreros mansos y diáfanos del Caribe* »¹³⁴. Malheureusement, le destroyer que devait assurer la traversée des Caraïbes est balayé par une grosse vague. Le destroyer est détruit. Et l'ampleur est telle que l'on s'imagine qu'il s'agit d'une tempête.

Le destroyer, comme l'indique le mot d'origine anglaise, n'est pas celui qui se détruit, mais plutôt celui qui détruit. Le destroyer est un navire qui apparaît pour la première fois au Royaume-Uni, et fera ses preuves dans la guerre civile chilienne en 1891, et les conflits sino-japonais de 1937 à 1945.

Dans la terminologie militaire moderne, le destroyer est un navire de guerre capable de défendre un groupe de bâtiments militaires ou civils contre toute menace, comme d'attaquer un groupe de navires moyennement défendus. Il possède des moyens anti-aériens, anti-sous-marins et de lutte anti-navire.

¹³⁴ Loc. Cit.

Les destroyers font partie des arsenaux de toutes les grandes puissances. Et chacune l'améliore selon ses besoins. Le modèle américain sert souvent de force d'attaque rapide qui charge le sous-marin attaquant, le convoi, allant même jusqu'à l'éperonner si besoin, l'obligeant à cesser son attaque en tentant de se dérober et en plongeant profondément. La vitesse élevée des destroyers conçus par les américains, et leur grande manœuvrabilité, les mettent quasiment à l'abri des torpilles des sous-marins ; à moins d'être surpris. Quant à leur artillerie atteignant les 127mm, elle rend suicidaire tout sous-marin qui s'hasarde à l'attaquer en surface. Alors que ce moyen de combat passait pour le plus efficace à cette époque, car il déployait moins de torpilles.

Le destroyer *ARC Caldas* colombien est de fabrication américaine. Celui-ci, à en croire les témoignages, est craint pour sa rapidité et sa force de frappe. Il a fait ses preuves à l'occasion de la seconde guerre mondiale quand il réussit à couler un sous-marin allemand : « *Y me recordó que durante la guerra, en esas mismas aguas, el destructor colombiano había hundido un submarino alemán* »¹³⁵. Ce bateau se comporte comme un véritable fauve en mer, à telle enseigne Rengifo le compare à un loup : « *Es un barco lobo* »¹³⁶. Mais ayant subi les effets du temps, le gouvernement colombien autorise que le destroyer *Caldas* aille subir des réparations aux Etats-Unis, à Mobile. Et après huit mois de réparations dans les chantiers de Mobile, le destroyer est prêt pour emprunter le chemin de retour par les mers des Antilles.

Un navire d'une telle envergure, est une véritable forteresse à l'intérieur de laquelle la sécurité est garantie. Mieux vaut l'éviter que de l'attaquer. D'ailleurs, pour Alejandro Velasco et ses compagnons, les risques d'être attaqués sont très maigres dans la mesure où la Colombie n'est pas en état de guerre. Nos marins ne vont donc pas en guerre. Ils ont à l'idée

¹³⁵ Op. Cit, p.29.

¹³⁶ Loc. Cit.

de rencontrer les membres de leur famille, et se délectent déjà de la surprise qu'ils leur réservent. Mais ils commettent une erreur grave, en transformant le navire de combat en navire marchand. Les marins embarquent le destroyer *Caldas* avec des appareils électroménagers et d'autres gammes de produits électriques. Ils sont tous ravis, à l'exception d'Alejandro Velasco. Ce dernier est beaucoup plus pessimiste, et il a le mauvais sentiment que ce voyage risque d'être le dernier. Effectivement le pire arrive ! A peine deux jours en mer sur les eaux des Caraïbes, le bateau de guerre est ballotté de gauche à droite par les vents marins. Les marins s'activent pour maintenir le cap « *Todo el personal pasarse al babor (...). El barco estaba escorando peligrosamente a estribor* »¹³⁷. Le bateau est en train de chavirer. Une dernière solution s'avère utile : jeter les appareils par-dessus bord : « *radios, neveras y estufas habrían caído al agua tan pronto como hubieran dado la orden* »¹³⁸. Tous les efforts sont vains. Le naufrage du bateau est immédiat. Tout le personnel et la cargaison sont engloutis au fond de la mer. La nouvelle du naufrage est aussitôt parvenue aux autorités du pays. Aidée des forces armées américaines, la marine nationale colombienne procède à des recherches pour retrouver des survivants éventuels au naufrage. « *La búsqueda de los naufragos se inició de inmediato, con la colaboración de las fuerzas norteamericanas del canal de Panamá, que hacen oficios de control militar y obras de caridad en el sur del Caribe* »¹³⁹. Les recherches de sauvetage sont demeurées vaines. Et les marins officiellement sont déclarés tous morts.

Si la tempête est un événement ordinaire dans la vie d'un marin, le naufrage du destroyer colombien *Caldas* aura marqué à jamais la vie de Luis Alejandro Velasco. Le destroyer, *le loup de la mer* comme a pu bien le qualifier le marin Rengifo, est mis en pièces par une pseudo tempête. Il ne reste du fauve des mers que l'unique radeau que Velasco

¹³⁷ Op. Cit, p.34.

¹³⁸ Op. Cit, p.35.

¹³⁹ Op. Cit, p.9.

compare à une coquille sur la mer. N'ayant pas d'autre choix, le seul rescapé du naufrage s'y réfugie et s'abandonne aux courants marins, dans le cœur de Panamá.

2-3 Le canal de Panamá :

Le canal de Panamá est une voie navigable, artificiellement aménagée. Il sépare le Panamá de la Colombie. L'appel d'offres à la construction de ce canal a suscité beaucoup de candidats. Les grandes nations des quatre coins du monde se sont manifestées. Les Espagnols, les Portugais, les Ecossais, les Anglais, et mêmes les Chinois au fil des siècles, se sont évertués à la tâche sans connaître grand succès. Avec l'arrivée des français à la fin du XIX^{ème} siècle, la percée de l'isthme du Panamá connaît une avancée considérable. Cependant, les travaux sont en butte à des problèmes sur le terrain, des difficultés d'ordre financier et sanitaire. Aussi, en manque de financement, le chantier accuse du retard, et la compagnie française dévouée à la tâche est mise en faillite. Elle se voit donc obligée de cesser les travaux et d'abandonner le projet qui sera repris par le gouvernement des Etats-Unis. Les Américains disposant de tous les atouts, une étroite collaboration avec les populations panaméennes, un soutien financier et une technologie de pointe, réussissent le pari. Par conséquent, ils bénéficient des droits d'exploitation, de mise en service et de maintenance, ainsi que du contrôle de la zone autour de celui-ci. Le traité Hay-Bunau-Varilla¹⁴⁰, qui valide cette opération, est signé le 18 novembre 1903 au lendemain de la révolution du Panamá qui met fin à la République de Grande-Colombie créée sous l'égide de Simón Bolívar. En vertu des

¹⁴⁰ Le traité de Hay-Bunau-Varilla est signé en Novembre 1903, entre le gouvernement américain et le nouveau gouverneur du Panamá, Philippe Buneau-Villa. Les Etats-Unis ont désormais l'autorisation de continuer la construction du canal de Panama. Ils obtiendront également des territoires de part et d'autre du canal ainsi que l'entière souveraineté dans la zone du canal. Cependant les clauses du traité seront contestés quelques décennies plus tard. Le Panamá souhaitant reprendre le contrôle de la zone du canal, des négociations sont entamées dans les années 1970 entre le gouvernement américain et les autorités panaméennes. Le 7 septembre 1977, le président américain [Jimmy Carter](#) et le dirigeant panaméen Omar Torrijos signent le traité de Torrijos-Carter qui restitue au Panama le contrôle complet du canal le 31 décembre 1999. Le canal est aujourd'hui dirigé par l'Autorité du canal de Panamá.

close dudit traité, le jeune Etat indépendant du Panamá octroie aux Etats-Unis l'usage à perpétuité d'une bande de 16 kilomètres le long du canal. Les Américains inaugurent le canal de Panamá, mais parachèvent la percée en 1914, pour permettre l'accès à des bateaux de plus en plus grands et de plus en plus nombreux.

Les apports financiers par traversée sont considérables sur le canal, et sa position à l'intercession de trois continents est un autre atout non des moins importants. Ces raisons sont suffisantes pour que les Etats-Unis en fassent une chasse gardée exclusive. C'est ainsi que Ronald Reagan, lors de sa campagne électorale de 1976, a pu clamer : « *Nous avons construit le canal, nous l'avons payé et nous allons le garder !* »¹⁴¹. Cet avis n'est pas partagé par tous les Américains, encore moins par les Panaméens qui de plus en plus revendiquent leur propriété. Pour éviter tout conflit, des accords sont signés entre le Président élu, Jimmy Carter et son homologue du Panamá, Omar Torrijos, le 7 septembre 1977. Ces accords qui portent leurs noms : « Carter-Torrijos », prévoient de transférer au Panamá, à la date du 31 décembre 1999, la souveraineté sur la voie d'eau. Ainsi que le départ progressif des bases militaires américaines implantées dans sa zone de protection. Mais à la réalité, bien que rétrocédé au Panamá, le canal est toujours considéré comme une voie d'eau intérieure par les États-Unis : il est ainsi prévu dans le traité de rétrocession que les navires battant pavillon américain ont une priorité de passage sur les autres. D'ailleurs, les Etats-Unis conservent deux prérogatives jusqu'à l'expiration du traité. Primo, le droit de faire fonctionner le canal, en disposant des eaux et des terres nécessaires, et la responsabilité première de sa défense. Segundo, l'administration de la voie interocéanique et de ses installations est confiée à la Commission du canal de Panamá, établissement public américain, régi par la législation des Etats-Unis,

¹⁴¹ Maurice LEMOINE, « Après un siècle de domination coloniale, Panama récupère son canal », in *Le Monde diplomatique*, Août 1999, pp.22-23.

dirigé par neuf membres : cinq Américains et quatre Panaméens. Tous sont nommés par les autorités des Etats-Unis, qui disposent aussi du pouvoir de les révoquer.

Tous les navires passant par le canal sont soumis à un strict contrôle de la part des Américains. Ce sont eux qui décident des droits de passage dans le canal, en fonction du type de navire, de la taille et du type de cargaison. Mais les Américains ne font pas que surveiller la voie des eaux intercontinentales. Ils font aussi des œuvres de charité, en faveur des populations défavorisées des pays du sud de l'Amérique. C'est à ce double titre que les forces armées américaines portent assistance à l'armée colombienne, pour voler au secours des naufragés du destroyer plongé dans les profondeurs des eaux du canal :

« La búsqueda de los naufragos se inició de inmediato, con la colaboración de las fuerzas norteamericanas del canal de Panamá, que hacen oficios de control militar y otras obras de caridad en el sur del Caribe »¹⁴².

Les fouilles ont été minutieuses, avec une logistique et les outils de communication adéquats en pareilles circonstances. Mais ni les bateaux partis en éclaireur, ni les hydravions n'ont réussi à localiser les naufragés. Pour finir, ces derniers sont officiellement déclarés morts. Les recherches sont abandonnées au détriment d'Alejandro Velasco, le seul survivant qui se débattait contre la mort, au large des eaux du canal de Panamá, dans une barque de fortune : *« naufrago que estuvo diez días a la deriva en una balsa »¹⁴³.*

Ironie du sort ! Le destroyer dont les mérites ont été chantés par Rengifo, est réduit au néant. Le destroyer est détruit, et tout son matériel emporté à l'exception du radeau de sauvetage certainement construit à partir du *« balsa »*.

¹⁴² Loc. Cit.

¹⁴³ Ibidem.

Le « *balsa* » est un arbre de l'Amérique tropicale dont le bois est à la fois très solide et très léger. Il est même plus léger que le liège. Le « *balsa* » est utilisé depuis très longtemps, et principalement en Amérique du sud, pour fabriquer des bateaux, des radeaux, et même des flotteurs de gilet de sauvetage. Le radeau de Velasco a certainement été construit à partir de ce bois. C'est ce qui explique le fait qu'il soit soumis au gré du vent, tellement léger qu'il est capable soulevé par n'importe quelle déferlante, et prompt à être retourné par le vent d'un hélicoptère.

Le radeau ici n'est donc pas cette embarcation légère qui est faite de bois assemblés de façon rudimentaire, mais une forme de bateau aux proportions très réduites, conçu pour faire face aux risques encourus lors des longs voyages en mer, impliquant à la fois la possibilité de vents forts et de hauteur de vagues significatives.

Il n'est pas rudimentaire, car amarré au destroyer, il devrait offrir aux éventuels naufragés, la chance de subsister jusqu'à ce que viennent les secours. Et les chances de survie sont plus grandes quand les naufragés disposent d'une radiobalise de détresse, des matériaux de signalisation pour se faire repérer lors de l'apparition du premier navire passant à proximité ou du premier aéronef volant très bas. Disposer de l'eau potable et de quelques rations alimentaires serait un atout. Mais ce n'est pas le cas d'Alejandro. C'est déjà une chance pour lui de se hisser à bord de son radeau de sauvetage. Son ami Rengifo qui était pourtant à deux pas du radeau, n'a pu l'atteindre.

Amarré au destroyer, le radeau de sauvetage s'est détaché comme par miracle, alors que le navire de guerre, lourd des eaux qui l'ont rempli, fait sa plongée inexorable tel un sous-marin atteint par une torpille, dans les profondeurs de la mer. Le destroyer entraîne dans sa

plongée, tout l'équipage et la cargaison tant attendue par les siens. Il n'y a plus trace de vie, excepté Alejandro, et aucune trace de matériel, excepté le radeau.

Le radeau d'Alejandro Velasco n'offre pas tout le confort, encore moins les conditions requises pour un séjour de longue durée en mer, exceptées les deux rames qui étaient rattachées. A défaut de mieux, dit l'adage, on se contente du peu. Velasco devra donc se contenter d'affronter la vaste étendue d'eau avec son embarcation de fortune dont il s'évertuera à maintenir en équilibre à l'aide de ses deux rames. Il est en effet convaincu qu'il n'ira pas bien loin. Si une grosse vague a réussi à couler un destroyer, à quoi devra-t-il s'attendre avec un radeau ballotté par les vents ? Mais son instinct de survie l'incite à lutter. Cette lutte s'avère difficile car ses adversaires sont multiples. Bien avant d'évoquer la mort dont les causes sont aussi multiples, il y a la crainte de la mer qui n'a pas encore dévoilé tous ses secrets.

Le radeau de sauvetage change de connotation. Très vite, cette embarcation de Velasco devient le lieu où il mêle ses sentiments d'espérance et de bonheur, ses peines et sa déception de la vie. Le fait d'avoir survécu au naufrage lui donne d'avoir foi en la vie. Tout est encore possible, pense-t-il. Les secours vont arriver d'un moment à l'autre, se convainc-t-il. Il a des projets, il pense à la manière dont s'opérera le sauvetage, à ce qu'il racontera à ceux qui voudront bien l'écouter. Il pense à sa fiancée Mary Address. Avant même d'envisager d'autres projets de bonheur, un bruit lointain vient perturber ses rêves. Il s'agit d'un hydravion. Ces sens ne le trompent pas. « *Lo identifiqué perfectamente por las letras de sus alas: era un avión del servicio de guardacostas de la Zona del Canal* »¹⁴⁴.

¹⁴⁴ Op. Cit, p.65.

Un avion survolant à peine au dessus de sa tête, que peut-il espérer de mieux ? N'est-ce pas le signe que la nouvelle du naufrage est déjà parvenue aux autorités de son pays ? Est-ce qu'un radeau en pleine mer peut-il passer inaperçu à un hydravion qui vole à une altitude relativement basse ? Pour le moins qu'on puisse dire, Velasco est plein d'espoir. Il voit nettement le pilote, mêmes les lunettes qu'il porte. « *Volaba inclinado sobre el ala izquierda y en la ventanilla de ese lado vi de nuevo, perfectamente, al hombre que examinaba el mar con los binóculos* »¹⁴⁵. Alejandro Velasco est si lucide, nous dit le narrateur, qu'il parvient à déchiffrer parfaitement les lettres inscrites sur les ailes de l'hydravion. Il déduit que c'est un patrimoine des forces américaines assurant la garde sur la zone du canal de Panamá. L'heure de la délivrance a enfin sonné. Velasco fait des signes des mains, il agite même sa chemise, juste pour attirer l'attention du pilote sur lui. Malheureusement, ses gestes et ses cris ne sont ni aperçus, ni entendus. L'avion se perd dans les nuages, avec les espoirs du naufragé. A l'instar du flocon de neige qui s'évanouit dans le sol, l'espoir de Velasco cède la place au désespoir. Triste sort pour le naufragé qui était à deux doigts d'être sauvé.

Le radeau devient le lieu où il se réfugie quand il est en proie à la tristesse, à la déception. Le troisième jour en mer vient battre en brèche son optimisme : « *El tercer (día) fue el más desesperante de todos : no ocurrió nada de particular* »¹⁴⁶. Et le désespoir qui est tout le contraire de l'espérance, nourrit l'esprit d'Alejandro Velasco au fur et à mesure que s'amenuisent ses forces physiques et ses chances d'être sauvé. Son état d'abattement est tel qu'il préfère mourir.

« *Por fin cerré los ojos, extenuado, pero entonces ya el sol no me ardía en el cuerpo. No sentía sed ni hambre. No sentía nada, aparte de una indiferencia general por la*

¹⁴⁵ Op. Cit, p.66.

¹⁴⁶ Op. Cit, Ibidem.

vida y la muerte. Pensé que me estaba muriendo. Y esa idea me llenó de una extraña y oscura esperanza »¹⁴⁷.

L'attitude d'Alejandro Velasco devant la déception et la mort, vient remettre en cause celle du commun des mortels. Affronter la mort est le dernier des soucis des hommes de façon générale. On s'intéresse plutôt à comment éviter la mort. Pendant que les hommes développent toutes les astuces pour fuir la mort, cette hideuse déesse du séjour des ombres, Alejandro l'attend avec une « *oscura esperanza* », c'est-à-dire un espoir qu'on ne saurait définir. Est-ce dû à sa bravoure ou au fait qu'il a le dos au mur?

Pour le moins qu'on puisse dire au regard de l'attitude de Velasco, quand la douleur est forte et atteint même son paroxysme, quand il n'y a plus d'espoir, l'homme n'est plus maître de lui-même. Il tombe dans l'apathie et à cette occasion la mort est la bienvenue. Dès lors, la mort n'apparaît plus comme une fatalité, mais comme une source de délivrance, une espérance en vie meilleure, une vie qui existerait après la mort selon Charles Baudelaire :

« C'est la Mort qui console, hélas ! Et qui fait vivre ;

C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir

Qui, comme un élixir, nous monte et nous enivre,

A travers la tempête, et la neige, et le givre,

C'est la clarté vibrante à notre horizon noir »¹⁴⁸.

Cependant, notre héros se réveille de sa torpeur quand un nouveau signe d'espoir se pointe à l'horizon. Il s'agit d'une mouette volant de plus en plus près de sa barque : « *una gaviota vieja, grande y pesada como la que volaba sobre la balsa en mi octavo día era de*

¹⁴⁷ Ibidem.

¹⁴⁸ Charles BAUDELAIRE, « La mort des pauvres », un extrait du Recueil *Les fleurs du mal*, Paris, Librairie Générale Française, 1972, p.164.

aquellas que no se alejaban cien millas de la costa »¹⁴⁹. La mouette, au regard de son âge et de sa forme, « *vieja, grande y pesada* », annonce que la terre ne peut plus être très loin. Cet oiseau représente aux yeux des marins, une valeur symbolique porteuse de bonheur et d'espoir. La vieille mouette, dans sa volée, finit par atterrir sur la barque de Velasco. En voyant l'oiseau, le naufragé se rappelle cette recommandation que lui fit un marin expérimenté : « *No seas infame. La gaviota para el marinero es como ver tierra. No es digno de un marino matar una gaviota* »¹⁵⁰. Velasco retiendra que voir une mouette, équivaut à voir la terre. Et pour un marin qui est appelé à regagner la terre, c'est poser un acte d'ignominie, c'est commettre un sacrilège que de tuer l'un de ces oiseaux. Mais ne dit-on pas aussi que « *ventre affamé n'a point d'oreille* » ? Grande était la faim du marin Velasco. Il n'est plus apte à écouter la voix de sa conscience. Sous la pression de son estomac creux, une seule envie lui traverse l'esprit : attraper l'oiseau, lui tordre le cou et le dévorer tout cru. Et très tôt, il passe du désir à l'acte :

« *Le agarré fuertemente la cabeza al animal y empecé a torcerle el pescuezo, como a una gallina. Era demasiado frágil. A la primera vuelta sentí que se le destrozaron los huesos del cuello. A la segunda vuelta sentí su sangre, viva y caliente, chorreándome por entre los dedos. Tuve lástima. Aquello parecía un asesinato* »¹⁵¹.

Le bel oiseau des mers se retrouve entre les mains assassines de Velasco Alejandro, avec le cou cassé et les boyaux ouverts. L'auteur de ce « crime » regarde indécis, le sang innocent qui coule le long de ses doigts. « *Aquello parecía un asesinato* », reconnaît-il. Les efforts que déploie Velasco pour dévorer sont sans résultat. Le sang de son « crime » odieux lui coupe l'appétit, mais attire les requins.

¹⁴⁹ Gabriel GARCIA MARQUEZ, *Relato de un naufrago*, p.117.

¹⁵⁰ Op. Cit, p.88.

¹⁵¹ Op. Cit, pp.88-89.

Les requins accourent sur le lieu du drame, attirés par l'odeur de sang frais, « *el chorro de la sangre* »¹⁵². Leurs sens ne les trompent pas : il y a bien du sang. Cependant, les requins ne trouvent point de victime. Alors ils s'en prennent au naufragé. Son embarcation est assaillie de toute part. Il s'en est fallu de peu pour que le radeau soit renversé. Velasco harcelé, se débarrasse alors de la tête de la mouette.

*« Aterrorizado, le eché la cabeza de la gaviota y vi, a pocos centímetros de la borda, la tremenda rebatiña de aquellos animales enormes que se disputaban una cabeza de gaviota, más pequeña que un huevo »*¹⁵³.

Pour les requins, qu'importe la taille de la proie, pourvue qu'elle soit mise en pièce. Ce ballet sanguinaire des requins autour de la tête de la mouette, nous fait penser à Jésus de Nazareth qui, du milieu de ses bourreaux, s'adressait aux femmes de Jérusalem en ces termes : « *Si l'on fait ces choses au bois vert, qu'arrivera-t-il au bois sec* »¹⁵⁴ ? Nous pouvons paraphraser ce verset en disant que, si les requins traitent ainsi cette petite tête de la mouette, une tête pas plus grosse qu'un œuf, qu'advient-il pour un corps entier, en l'occurrence celui de Velasco ? Il va sans dire que la vie du naufragé est en danger. Et Velasco s'en rend compte immédiatement :

*« Yo mismo sentí el olor de la sangre. Pero lo sintieron también los tiburones. Por primera vez en este instante, con cuatro libras de pescado a mi disposición, sentí un incontenible terror: enloquecidos por el olor de la sangre los tiburones se lanzaban con todas sus fuerzas contra el piso. La balsa tambaleaba »*¹⁵⁵.

¹⁵² Op. Cit, p.89.

¹⁵³ Op. Cit, p.89.

¹⁵⁴ Confère l'Évangile selon Saint Luc 23 : 31.

¹⁵⁵ *Relato de un naufrago*, p.102.

Pour éviter que les assauts des requins ne finissent par renverser le radeau, Velasco jette les restes de la mouette dans la mer. C'est à ce prix qu'il obtient la paix, du moins, momentanément.

Les requins, nous le savons, ne font pas bonne presse. Ils sont si voraces qu'à défaut de proie, ils peuvent se contenter des rejetés d'égouts. Dans le langage populaire, qualifier quelqu'un de requin, c'est dire qu'il est impitoyable. Dans les mers, la violence avec laquelle les requins s'attaquent aux hommes et les carnages qu'ils effectuent sont sans précédents. Alejandro a été témoin d'un corps rejeté par la mer, d'un homme à moitié dévoré par les requins. La scène était horrible. « *En Cartagena, hace dos años, vi en la playa los restos de un hombre, destrozado por el tiburón* »¹⁵⁶. Il ne doit pas mourir ainsi, se dit-il. De leur côté, les requins qui ont une proie en vue, n'ont pas l'intention de lâcher prise. Ils reviennent chaque soir à partir de 17 heures, chaque fois de plus en plus nombreux, et de plus en plus agressifs. Velasco redoublant de vigilance, décide de ne plus s'asseoir au bord du radeau à l'heure où les requins apparaissent : « *Desde este momento no volví a sentarme en la borda después de las cinco de la tarde* »¹⁵⁷.

Les requins choisissent de préférence la chasse nocturne. C'est ce qui explique leur présence les soirs au coucher du soleil. Ils voient parfaitement la nuit, et disposent en plus de cette faculté, un parfait flair de prédateur capable de repérer une goutte de sang tombée à plus d'un kilomètre.

Alejandro est confronté à une autre réalité : la faim qui le tenaille sans cesse. Il doit trouver de quoi se nourrir, au risque de mourir. De façon ingénieuse, il se sert de sa main en guise d'appât pour capturer un poisson, en l'absence des requins. Mais cette entreprise n'est

¹⁵⁶ Op. Cit, p.93.

¹⁵⁷ Op. Cit, p.69.

pas sans conséquence. Effectivement, sa main attire les poissons, sauf qu'en mordillant à « l'appât », les poissons finissent par laisser des entailles aux doigts de Velasco. « *Me mordisqueaban los dedos, primero suavemente, como cuando triscan en una carnada. Después con más fuerza* »¹⁵⁸. L'un des poissons lui inflige le coup fatal. « *Me desgarró el pulgar* »¹⁵⁹. Vers la fin, Velasco se retrouve avec les doigts complètement taillés et ensanglantés : « *En todos los dedos tenía pequeñas desgarraduras sangrantes* »¹⁶⁰. Et ce sang dans l'eau, attire de nouveau l'attention des requins.

« *No sé si fue mi sangre, pero un momento después había una revolución de tiburones alrededor de la balsa. Nunca había visto tantos. Nunca los había visto dar muestras de semejante voracidad. Saltaban como delfines, persiguiendo, devorando peces junto a la borda. Atemorizado, me senté en el interior de la balsa y me puse a contemplar la masacre* »¹⁶¹.

Les mots sont bien choisis par le narrateur pour dépeindre les violences que les « prédateurs » exercent sur leurs « appâts ». Il attribue à la mouette, à Velasco et aux autres habitants de la mer, des expressions qui soulignent que les uns et les autres sont capables de violences inouïes. A travers « *picoteando* », « *picoteó* », « *picotazo* », et « *dolor* »¹⁶², le narrateur a recours à la gradation ascendante, une figure de rhétorique pour signifier que les petits coups de bec de ce bel oiseau qu'est la mouette, finissent par infliger une douleur non moins importante.

A travers la gradation ascendante, García Márquez parvient à insérer dans le texte, quelques fleurons relevant de la littérature, un concept fondamental à la sociocritique. Après

¹⁵⁸ Op. Cit, p.99.

¹⁵⁹ Ibidem.

¹⁶⁰ Ibidem.

¹⁶¹ Op. Cit, p.100.

¹⁶² Op. Cit, p.86.

avoir évoqué les oiseaux marins, il utilise le même cas de figure avec les poissons. En effet, quand ceux-ci prennent d'assaut le doigt du marin Velasco offert en guise d'appât, d'abord ils le mordillent « *me mordisqueaban* » ; et par la suite ils deviennent de plus en plus violents, jusqu'à lui arracher la peau du doigt : « *con más fuerza* », « *mordiscos* », et le sumum du supplice avec les expressions « *me desgarró la piel del pulgar* » et « *desgarraduras sangrantes* »¹⁶³. Aussi petits soient-ils, ces poissons sont loin d'être inoffensifs. Mais les coups de bec de la mouette et les mordillements des poissons ne font que piètre figure devant le harcèlement des requins. L'entrée en scène des sélaciens est, pour le moins qu'on puisse dire, fulgurante. En les évoquant, le narrateur parle d'une révolution, « *una revolución de tiburones alrededor de la balsa* »¹⁶⁴. Leur voracité est indescriptible. Les morts violentes causées par les requins ne se comptent plus.

Toutefois, celles causées par les hommes alarment plus d'un. La violence est inhérente à la nature de l'homme. Elle est même latente chez celui qui passe pour quelqu'un de calme. L'attitude de Luis Alejandro Velasco en témoigne. La fureur avec laquelle il s'est défendu contre le requin qui a bondi dans son radeau, montre que pour défendre sa vie, c'est l'usage de la violence qui sied le mieux.

*« Me puse en pie, le pisé fuertemente la cola y le metí al cabo de uno de los remos en las agallas. Tenía un caparazón grueso y resistente. Barrenando con el cabo del remo logré por fin destrozarle las agallas. Me di cuenta de que todavía no estaba muerto. Le descargué otro golpe en la cabeza »*¹⁶⁵.

Tout laisse à croire que Velasco est forcené. On s'imagine le nombre de coups assenés au poisson géant. Il n'abandonne pas son entreprise macabre sans avoir atteint son objectif

¹⁶³ Op. Cit, p.99.

¹⁶⁴ Op. Cit, p.100.

¹⁶⁵ Op. Cit, p.104.

final, c'est-à-dire : voir le sang jaillir, et partant la mort de sa victime. Toute l'énergie dévolue à atteindre ce but lui occasionne des blessures, mais il est incapable de sentir les douleurs qui en découlent, tant il est animé par sa rage d'en découdre avec le requin.

« Luego traté de arrancarle las duras láminas protectoras de las agallas y en ese momento no supe si la sangre que corría por mis dedos era mía o del pescado. Yo tenía las manos heridas y en carne viva los extremos de los dedos »¹⁶⁶.

Dans un combat mené contre un requin qui voulait lui ravir sa seule proie de subsistance, Velasco perd une rame. Désormais, l'espoir de regagner un jour la terre s'annonce encore plus incertain. Au fond de son radeau, Velasco, tenaillé par la fatigue, la faim et la soif, abandonne tout espoir d'être sauvé. *« Estuve solo, desesperado, abandonado a mi suerte en el fondo de la balsa »¹⁶⁷*. Il souffre terriblement de la solitude. Même s'il n'arrive pas à savoir si la présence de son ami Manjarrés auprès de lui, est le signe de la réalité ou le fruit de son imagination, il pense tout de même que sa compagnie lui aurait fait du bien. En effet, chaque fois qu'il a eu une conversation avec Manjarrés, il s'est senti moins seul. N'est-ce pas Jaime Manjarrés qui lui a signalé la présence d'un bateau sur les eaux du canal ? *« ¡ Mira ! »*, lui lance-t-il. Velasco se redresse aussitôt pour regarder dans la direction du doigt de son compagnon. Si en pleine journée, le pilote de l'hydravion n'a pas réussi à le voir, les chances pour qu'il soit repéré en pleine nuit par un bateau sont encore moins évidentes. Mais, souvent le bonheur s'annonce là où on s'y attend le moins. L'espoir de Velasco cette fois-là se rive vers le bateau dont les phares deviennent de plus en plus pales. Il y avait trente kilomètres entre le bateau et le radeau. Peine perdue ! Le naufragé abandonne tout espoir de vivre. Abattu, il finit par affirmer : *« creo que estoy muriendo »¹⁶⁸*.

¹⁶⁶ Ibidem.

¹⁶⁷ Op. Cit, p.91.

¹⁶⁸ Op. Cit, p.87.

A l'aube de son dixième jour en mer, Velasco devine la silhouette de quelques cocotiers. Tout d'abord, il pense qu'il est train d'halluciner. Il s'installe dans son radeau et l'idée de mourir lui traverse l'esprit. Mais au fur et à mesure que le jour se dévoile, il se convainc de la réalité de ce qu'il voit et, abandonnant pour la première fois son radeau, il plonge et atteint la plage à la nage.

En définitive, le récit de Velasco est riche en événements. Il montre d'une part, comment une simple prémonition peut changer le cours d'une histoire. Après la projection du film *El motín de Caine*, la voix intérieure de Velasco lui disait que ce serait son dernier voyage. Elle ne s'est pas trompée. Si Velasco s'était fié à cette voix, certainement qu'il aurait réussi à convaincre ses amis, ou trouver les voies et moyens pour retarder le voyage, de sorte à éviter la situation tragique qui a laissé des familles inconsolables.

Par ailleurs, le récit passe en revue des villes historiques, revêtant chacune une particularité : la ville Mobile, championne des ouragans, et la région de Carthagène-des-Indes, la banque des exploitations de l'or ravi aux Aztèques et aux Incas par les Espagnols ; ville célébrissime pour avoir servi de bastion au commerce des esclaves noirs venus d'Afrique. Quant au canal de Panamá, son évocation n'est pas fortuite. Le droit de surveillance des eaux inter-maritimes octroyé aux Américains signe la présence, voire l'implication des Etats-Unis dans la vie sociopolitique des Etats de l'Amérique latine.

Et pour finir, l'histoire d'un destroyer dont la renommée pour sa rapidité et sa force de frappe dépasse largement les frontières colombiennes ; un destroyer surestimé pour ses potentialités qui est *détruit* par une vague marine. Même le radeau de Velasco a pu résister à une vague plus importante.

Pour le gouvernement colombien, c'est plus qu'une catastrophe. Aussi s'attelle-t-il à revendiquer la version démentie par le journaliste de *El Espectador* : le destroyer ne portait aucune marchandise de contrebande. C'est bel et bien la tempête qui est à l'origine du naufrage. Après la déclaration solennelle du Gouvernement, certains Colombiens trop crédules pourraient conclure en se disant qu'Alejandro Velasco était trop traumatisé pour distinguer le mirage de la réalité ; et que le journaliste aurait monté de toute pièce la nouvelle version des mésaventures du naufragé. La lumière est difficilement acceptée par les ténèbres. La vérité dérange les secrets tapis dans l'ombre. Velasco est déchu par le gouvernement, et tombe de son piédestal pour avoir été franc et ouvert au journaliste de l'opposition. Quant au journaliste, il est forcé à l'exil pour avoir passé outre la censure contre la presse, et révélé la vérité relative au naufrage historique du destroyer colombien.

CHAPITRE TROISIEME :
LECTURE DE *NOTICIA*
DE UN SECUESTRO

« *Antes de entrar en el automóvil miró por encima del hombro para estar segura de que nadie le acechaba. Eran las siete y cinco de la noche en Bogotá. Había oscurecido una hora antes, el Parque Nacional estaba mal iluminado y los árboles sin hojas tenían un perfil fantasmal contra el cielo turbio y triste, pero no había a la vista nada que temer* »¹⁶⁹.

L'incipit de *Noticia de un secuestro* attire notre attention sur trois éléments clefs du récit : l'attitude du personnage, le temps et l'espace dans lesquels se déroule l'action. Nous découvrirons plus tard qu'il s'agit de Maruja Pachón. Mais pour l'heure, nous constatons que dans cette première scène, la protagoniste prend mille et une précautions pour emprunter son véhicule. Aussitôt nous nous posons les questions suivantes : Que craint-elle ? Serait-elle poursuivie ? Si oui, par qui ? La suite de la lecture nous situera sur ces différentes interrogations. Le temps aussi est favorable à la crainte qui inspire le personnage. Le ciel avait obscurci, était trouble et triste. « *Eran las siete y cinco de la noche en Bogotá* », temps favorable aux forces du mal. L'évocation de Bogotá est une fenêtre ouverte sur la réalité d'un pays, la Colombie lacérée par la guerre des clans et la violence engendrée par le narcotrafic. Et quand le narrateur dit que « *no había a la vista nada que temer* », nous pensons plutôt le contraire. Les dés ne sont pas encore joués. Encore faut-il que la protagoniste arrive chez elle saine et sauve ! A la lecture de l'incipit, nous nous convainquons d'une chose : le personnage court un danger certain. Mais qui en veut à sa personne ? Est-elle seule dans cette situation critique ? Sera-t-elle secourue ? Si oui, par qui et comment ? Nous allons, pour répondre à ces interrogations, classer les personnages en trois groupes. Dans un premier temps nous présenterons les victimes. La présentation des victimes se fera en tenant compte des membres de leur famille respective, de leurs amis et connaissances, et des autres personnages, qui d'une

¹⁶⁹ *Noticia de un secuestro*, p.9.

manière ou d'une autre, ont manifesté un soutien à leur égard. En deuxième lieu, nous présenterons les terroristes et leurs acolytes. Et enfin, les intermédiaires au nombre desquels figurent le Gouvernement colombien et le clergé, ceux-là qui ont la lourde charge de négocier la libération des otages. Et comme les actes des personnages sont circonscrits par un *quando* et dans un *ubi*, nous déterminerons le temps et l'espace dans lesquels ils se déroulent.

A- Les catégories sociales :

Noticia de un secuestro, comme l'indique le titre de l'œuvre, est un récit construit autour d'un événement majeur : une série de prises d'otages. Le narrateur fait état d'un nombre pléthorique de personnages subissant ou participant à ces prises d'otages.

Aussi, trois catégories sociales sont-elles mises en évidence. En première ligne nous avons les victimes, le groupe social contre qui sont perpétrés ces actes crapuleux. Mais on ne saurait parler de prise d'otage sans parler d'auteurs. Nous classons ces auteurs dans la catégorie des ravisseurs. Dans la dernière catégorie, apparaissent les intermédiaires. Certains ont fait valoir leur talent de médiateur, d'autres leur mobilisation indéfectible à travers la prière, les campagnes dans les médias. Chacun à quelque niveau que ce soit, souvent même au péril de sa vie, s'est manifesté pour assurer la libération des otages. Dans le rang des intermédiaires figurent les familles des différentes victimes, leurs amis et collègues, le gouvernement et les autorités religieuses.

1- Les otages :

La prise d'otage est une action criminelle consistant à retenir une personne contre son gré. L'otage est tenu comme un moyen d'échange, destiné à être livré en garantie de l'exécution d'une promesse ou d'une convention. De façon générale, la prise d'otage vise à obtenir une rançon. Dans certains pays, les séquestrations constituent une industrie particulièrement lucrative. Elles constituent en Amérique latine, l'une des méthodes privilégiées des groupes paramilitaires. Et spécifiquement en Colombie, on estime au début des années 2000, à environ trois mille le nombre d'otages enlevés par an. Certains otages sont libérés une fois la rançon perçue. D'autres par contre trouvent la mort avant même que n'aboutissent les négociations.

La libération, bien souvent hypothétique, dépend de la compétence de la partie sur laquelle les ravisseurs font la pression. La partie mise sous pression, c'est généralement les familles des otages ou l'Etat auquel ils sont rattachés. Dans *Noticia de un secuestro*, les auteurs des enlèvements n'exigent pas de rançon. Ils revendiquent en échange des otages, l'annulation de la loi d'extradition les concernant. Leurs victimes constituent un très bon moyen de pression pour obtenir gain de cause. En effet, les personnages enlevés sont pour la majorité, des journalistes, appartenant aux maisons de presse les plus importantes de la Colombie. Ils sont par-dessus tout, issus de familles aisées, d'une lignée de politiciens ou ayant de très bons rapports avec des hommes politiques.

1-1 Maruja Pachón de Villamizar :

Elle est le personnage principal de l'œuvre. Maruja appartient à une famille d'intellectuels très célèbre, descendante de plusieurs générations de journalistes. Maruja Pachón a plusieurs fois été primée. Elle est depuis deux mois, la nouvelle directrice de la

compagnie nationale de cinéma connue sous le nom de *Focine*. Son entreprise s'occupe du cinéma, mais traite aussi des questions relatives à la presse. Elle est l'épouse d'un politicien de renommée, monsieur Alberto Villamizar, « *el conocido político Alberto Villamizar* »¹⁷⁰. Avec sa célébrité et sa promotion professionnelle, Maruja est une dame qui ne passe pas inaperçue. Adulée pour la compétence dont elle fait preuve dans l'exercice de ses fonctions, Maruja est malheureusement, exposée à des individus animés de mauvaises intentions. Consciente de l'insécurité grandissante en Colombie et des menaces qui pèsent sur sa personne, Maruja Pachón de Villamizar n'emprunte jamais le même chemin pour vaquer à ses occupations. « *Regresaban como todos los días, a veces por una ruta, a veces por otra, tanto por razones de seguridad como por los nudos del tránsito* »¹⁷¹. Et depuis que les journalistes sont devenus la cible privilégiée des narcotrafiquants, Maruja a redoublé de prudence :

« *Maruja había adquirido la costumbre casi inconsciente de mirar hacia atrás por encima del hombro, desde el agosto anterior, cuando el narcotráfico empezó a secuestrar periodistas en una racha imprevisible* »¹⁷².

Enfin, la prudence est devenue sa seconde nature. Ainsi, comme à l'accoutumée, Maruja emprunte son véhicule avec les mêmes mesures de prudence. Elle regarde d'abord autour d'elle pour voir si elle n'est pas épiée par quelqu'un. Une fois installée dans sa luxueuse *Renault 21*, et lance au chauffeur sa phrase routinière : « *A casa por favor* »¹⁷³. Mais cette nuit-là, contrairement à ses habitudes et contre son gré d'ailleurs, elle n'arrivera pas à la maison. Des individus la prennent en chasse et l'interceptent. Son véhicule est aussitôt mobilisé. Les individus armés de mitraillettes, abattent son chauffeur de sang froid. Ángel María Roa, ainsi s'appelle ce nouveau chauffeur au service de Maruja. Il n'était qu'à son

¹⁷⁰ Op. Cit, p.22.

¹⁷¹ Op. Cit, p.9.

¹⁷² Op. Cit, p.10.

¹⁷³ Ibidem.

troisième jour de service : « *era chofer de Maruja desde hacía sólo tres días. Los secuestradores le dispararon cuatro balas* »¹⁷⁴. Il reçoit quatre balles. Quant à Maruja, ils l'obligent à descendre de sa Renault 21 et la conduisent automatiquement vers leur véhicule, en compagnie de son assistante personnelle et belle-soeur, Beatriz Villamizar.

1-2 Beatriz Villamizar de Guerrero :

Beatriz est la belle-sœur et l'assistante personnelle de Maruja. Elle est physiothérapeute de formation. Son époux, l'éminent Docteur Pedro Guerrero, est aussi du corps médical. Beatriz, selon les descriptions faites par le narrateur, est une femme alerte et toujours sur la défensive. Ayant bénéficié d'une formation militaire, elle tente une résistance aux premières heures du rapt. « *¡A mí no me toque !* »¹⁷⁵, vocifère-t-elle, en se débattant contre son ravisseur avec ses ongles, tel un fauve dont le rugissement est à même de dissuader le plus téméraire de ses adversaires. Mais elle se résigne très tôt, car elle comprend que son adversaire est loin d'être un enfant de chœur. Armé d'une mitraillette, celui-ci est capable du pire si jamais il est contrarié. Beatriz rentre donc ses griffes, puis comme un agneau, elle se laisse conduire dans le véhicule de ses ravisseurs, et plus tard partagera la même cellule que Maruja Pachón. Aucune d'entre elles ne saura la situation géographique de cette maison qui leur servira de prison, car elles ont eu les yeux bandés durant le trajet. Les ravisseurs procèdent ainsi pour ne pas se faire repérer.

En réalité, l'enlèvement de Beatriz n'a pas été prévu dans le programme des ravisseurs. Ils voulaient surtout avoir entre leurs mains la directrice de *Focine*, Maruja Pachón. Ils se sont d'abord sentis obligés d'enlever Beatriz par ce que cette dernière ne se

¹⁷⁴ Op. Cit, p.12.

¹⁷⁵ Op. Cit, p.21.

sépare presque jamais de la compagnie de Maruja. Aussi, dès qu'ils ont en leur possession leur cible principale, et s'étant rendus compte que les conditions sécuritaires sont réunies à leur niveau, les ravisseurs décident de relâcher Beatriz Villamizar. Mais contre toute attente, cette dernière refuse. Elle n'entend guère être séparée de sa belle-sœur. A travers ce refus, Beatriz montre combien elle tient à Maruja, combien elle lui est dévouée et fidèle. Sa fidélité à son égard ne se manifeste uniquement pas dans le bonheur, mais aussi dans le malheur. Et cette attitude est saluée par les ravisseurs :

« -Ahora las vamos a separar, pero a usted la vamos a dejar libre –le dijo-. La trajimos por equivocación.

Beatriz reaccionó de inmediato.

-Ah, no –dijo sin la menor duda-. Yo me quedo acompañada a Maruja.

Fue una decisión tan valiente y generosa, que el mismo secuestrador exclamó asombrado sin una pizca de ironía: “Qué amiga tan leal tiene usted, doña Maruja.” »¹⁷⁶.

Rester en captivité avec sa belle-sœur et meilleure compagne, telle est la décision de Beatriz, pleinement consciente du danger qu'elle court. Telle est cette volonté tenace à laquelle mêmes les ravisseurs n'ont pu s'opposer. Et quelques heures plus tard, la nouvelle est annoncée au grand public : *«La directora general de Focine, doña Maruja Pachón de Villamizar, esposa del conocido político Alberto Villamizar, y la hermana de éste, Beatriz Villamizar de Guerrero, fueron secuestradas a las siete y media de esta noche »¹⁷⁷.*

Les enlèvements de Maruja et de Beatriz ne sont pas les premiers du genre. Ils viennent compléter la liste des séquestrations opérées dans les rues publiques de Bogota, par

¹⁷⁶ Op. Cit, p.18.

¹⁷⁷ Op. Cit, p.22.

des narcotrafiquants. En plus d'elles, huit autres otages s'ajoutent à la liste. En procédant par ordre de l'enlèvement le plus récent au plus ancien, nous plaçons en tête de liste Marina Montoya, puis Francisco Santos, suivi de l'équipe de presse de Diana Turbay, et enfin Diego Montoya.

1-3 Marina Montoya :

Marina a été enlevée deux mois avant Maruja et Beatriz. « *Era Marina Montoya, secuestrada desde hacía casi dos meses, y a quien se daba por muerta* »¹⁷⁸. Les ravisseurs menacent constamment d'exécuter les otages, si leurs familles ne s'exécutent pas en leur faveur, ou si le Gouvernement actuel ne satisfait pas à leurs revendications. Pour les familles des victimes tout comme pour le Gouvernement, les menaces d'exécution que profèrent les ravisseurs à leur endroit, sont le signe qu'elles sont encore vivantes. Aussi, ne ménagent-ils aucun effort pour négocier leur libération. En revanche, concernant Marina, les ravisseurs sont plutôt muets. Sa famille n'a aucune preuve de son existence.

Son frère est le diplomate Don Germán Montoya, anciennement secrétaire général du gouvernement de Virgilio Barco, et affecté au Canada en qualité d'ambassadeur de la Colombie. A ce titre, il n'exerce plus en Colombie, mais est bien plus présent à l'étranger que dans son propre pays. Si tant est qu'il a encore des relations importantes dans son pays d'origine, en sa qualité d'ambassadeur, il ne saurait pas pour autant exercer une influence sur le nouveau gouvernement. D'ailleurs, l'enlèvement de Marina Montoya n'est pas lié au nouveau gouvernement.

¹⁷⁸ Op. Cit, p.21.

Marina Montoya est détenue captive. Pourtant ses ravisseurs n'exigent rien de sa famille. Bien que vivante, ils tiennent à ce que sa famille la croie morte. Alors, l'on se demande pourquoi est-elle leur captive ? Quelle est leur motivation profonde ? La réponse possible à ces interrogations est : la vengeance. En effet, la séquestration de Marina est l'expression de la vengeance des narcotrafiquants contre son frère Germán Montoya et contre l'ancien gouvernement du président Virgilio Barco. Pour Marina, il n'y a donc plus d'espoir. Tous ceux qui se disent encore qu'elle est toujours vivante, sont unanimes pour dire que : « *a Marina la habían secuestrada sólo para matarla* »¹⁷⁹. Même son fils Luis Guillermo Pérez Montoya partage cet avis. Pour lui, il n'y a aucun doute au sujet de l'enlèvement de sa mère : « *su madre había sido secuestrada como represalia por el incumplimiento del gobierno a los acuerdos entre Germán Montoya y los Extraditables* »¹⁸⁰

Marina Montoya en est aussi consciente. Sa mort est imminente. C'est pourquoi elle s'est résignée à lutter pour une éventuelle libération. Elle a abandonné tout espoir, pour n'offrir qu'un visage défait, ne dégageant ni émotion, ni vivacité, ni vie. La consternation de ses amies Maruja et Beatriz était à son comble quand pour la première fois ses ravisseurs l'ont conduite dans leur cellule commune :

« *Maruja y Beatriz la conocían pero no les fue fácil reconocerla. El hecho de que las hubieran llevado al mismo cuarto significó para ellas desde el primer momento que estaban en la celda de los condenados a muerte. Marina no se inmutó. Maruja le apretó la mano, y la estremeció un escalofrío. La mano de Marina no era ni caliente, ni transmitía nada* »¹⁸¹.

¹⁷⁹ Ibidem.

¹⁸⁰ Op. Cit, p.40.

¹⁸¹ Op. Cit, pp.21-22.

De toutes les victimes des rapt, Marina est la plus malheureuse. Quand un enlèvement est opéré, la famille de la victime, souvent aidée de ses amis et de ses collègues, lutte pour obtenir sa libération. Tant qu'elle vit, se disent les siens, il y a encore de l'espoir. Mais le cas de Marina Montoya est désespéré. N'ayant aucune nouvelle de la victime malheureuse, sa famille conclut qu'elle est morte. La presse nationale en vient à la même conclusion. Pendant que les récents événements, c'est-à-dire les enlèvements de Maruja Pachón et Beatriz Villamizar, font la une de l'actualité colombienne, le cas de Marina Montoya est une page qui est tournée : « *el nombre de Marina había desaparecido de los periódicos* »¹⁸². Depuis lors, pour l'opinion publique, son malheur n'est plus qu'un ancien et vilain souvenir.

1-4 Francisco Santos :

Francisco est le chef de rédaction d'*El Tiempo*. Son père, Hernando Santos est l'ami à l'ex-Président Turbay, d'où ses liens étroits avec Diana Turbay. Francisco, encore appelé Pacho ou Pachito par ses intimes, est un discoureur hors pair. Il se plaît bien à parler longtemps et se donner pour objectif de convaincre. Il vit dans l'aisance matérielle, mais contrairement à Maruja Pachón qui roule une voiture de luxe, Francisco se veut plus discret. Il vaque à ses occupations dans une Jeep d'un aspect banal, sauf qu'elle est blindée. Dans le film de son arrestation, on voit les narcotrafiquants s'évertuer à briser les brises de son véhicule à coups de marteau, là où les balles de leurs mitraillettes ont échoué. Ils n'auraient pas pu mettre la main sur lui, si lui-même n'avait pas décidé d'ouvrir la portière de sa Jeep. Il ne supportait plus les assaillants attroupés autour de son véhicule. Selon ses propos, il voulait se mettre à l'évidence de ce que ses individus de plus en plus furieux lui voulaient. Il préfère plutôt mourir que de ne pas savoir ce qui se trame autour de lui : « *Prefería morir a no*

¹⁸² Op. Cit, p.21.

saber qué pasaba »¹⁸³. Mais cette curiosité qui frise la témérité sera lourde de conséquences. Avant même qu'il n'ait eu le temps de discuter avec eux, il est immobilisé. Aussitôt l'un des assaillants ouvre la porte du chauffeur et l'abat : « *Otro abrió la puerta delantera y disparó tres tiros : uno se desvió contra los cristales, y dos le perforaron el cráneo al chofer, Oromansio Ibáñez, de treinta y ocho años* »¹⁸⁴.

Le crime odieux se déroule sans que Francisco Santos ne se rende compte de quoi que ce soit. Francisco garde toujours son humeur désinvolte ou fait-il l'effort de garder le moral haut. Aussi, durant tout le trajet, n'a-t-il cessé d'agacer ses ravisseurs par sa loquacité, comme s'il était inconscient du danger qui le guettait. Du coup, il y a inversion des rôles. Les ravisseurs se retrouvent dans la peau de la victime. Ils n'ont pas reçu l'ordre d'abattre l'otage. Or ils ne supportent plus ses questions à n'en point finir. Pour obtenir la paix, et surtout pour suivre dans la quiétude leur match de football, leur passe-temps favori, ils lui offrent de la boisson alcoolisée pour l'occuper. « *Para tranquilidad de todos le dieron una botella de aguardiente, lo dejaron solo delante de una radio, y se fueron a oír el partido en la planta baja* »¹⁸⁵. Pacho n'hésite pas à se servir après une bonne quantité de la liqueur, puis ressasse les événements de la journée, pense à sa femme et à ses enfants. Il n'avait aucune nouvelle de son chauffeur. Ce n'est qu'aux informations télévisées qu'il finit par apprendre que ce dernier a été tué.

Pacho qui jusque là pensait que ses ravisseurs étaient raisonnables, comprend qu'il s'est trompé sur toute la ligne. La tristesse gagne son âme, et il fond en larmes. En réalité, sous sa loquacité agaçante et derrière sa témérité apparente se cache un être fragile et

¹⁸³ Op. Cit, p.42.

¹⁸⁴ Ibidem.

¹⁸⁵ Op. Cit, p.43.

sensible : « *Es un hombre emocional, impulsivo y de lágrima fácil* »¹⁸⁶. Perturbé par la nouvelle de l'assassinat de son chauffeur, il cherche à avoir plus d'informations sur l'identité et les intentions des individus qui l'ont enlevé. Il faut absolument que les choses soient claires à son esprit. Il n'hésite pas à se renseigner auprès du premier gardien venu lui rendre visite.

« -¿*En manos de quién estoy?*

-*En manos de quién prefiere –preguntó el guardián-: ¿de la guerrilla o del narcotráfico?*

-*Creo que estoy en manos de Pablo Escobar –dijo Pacho.*

-*Así es –dijo el guardián, y corrigió enseguida - : en manos de los Extraditables* »¹⁸⁷.

Si pour Pacho Santos, la mort est pire que l'ignorance, en tout, il en a eu pour son compte. Il a obtenu des réponses à toutes ses questions. A présent il n'y a plus de doute dans son esprit. La curiosité qui l'a poussé à sortir de sa jeep blindée a coûté la vie à son chauffeur. Et cette fois-ci encore, sa curiosité le mène à la conclusion selon laquelle sa mort est certaine. Il en est tellement convaincu qu'il fait la déclaration à sa famille depuis son lieu d'incarcération : « *Uno de nosotros no estará vivo en diciembre* »¹⁸⁸. Cette déclaration a laissé tout le monde, et principalement les membres de sa famille en état de choc.

Le pessimisme de Pacho se justifie du moment qu'il se rend compte qu'autour de lui, les choses ne fonctionnent plus normalement. Le chant du coq en pleine nuit vient confirmer cet état de fait: « *un gallo que canta a las diez de la noche tiene que estar loco* »¹⁸⁹. A l'instar de la symbolique de la mouette dans *Relato de un naufrago*, la présence du coq dans *Noticia de un secuestro* n'est pas fortuite. En effet, le coq sert à la divination dans le monde entier. Dans la Rome antique, les Anciens utilisaient le coq pour conjurer le malheur et offrir des

¹⁸⁶ Op. Cit, p. 44.

¹⁸⁷ Ibidem.

¹⁸⁸ Ibidem.

¹⁸⁹ Noticia de un secuestro, p.44.

sacrifices. Les hommes étaient convaincus que le sang du coq permettait d'éviter le malheur et d'éloigner les démons malfaisants. Le coq occupe aussi une place de choix dans le judaïsme. La Bible nous révèle que lors de la condamnation de Jésus, son disciple nommé Pierre a renié par trois fois l'avoir connu. Chose extraordinaire, ses reniements ont été couronnés par le chant du coq, d'après ce que Jésus avait prédit.

« Alors, il se mit à faire des imprécations et à jurer : Je ne connaît pas cet homme. Aussitôt le coq chanta. Et Pierre se souvint de la parole que Jésus avais dite : Avant que le coq chante, tu me renieras trois fois »¹⁹⁰.

Les pratiques de divinations liées au coq s'enracinent dans la croyance populaire colombienne. Plus qu'une simple volaille, le coq est présenté comme un messager divin. Et si les forces nocturnes craignent quelque chose, c'est d'entendre le cri du coq. En effet, le fameux « *cocorico* » qui annonce que le jour arrive, rappelle en même temps aux démons la fin de leur règne. Or Pacho entend le coq chanter à vingt-deux heures. Ce temps ne peut qu'être favorable aux forces des ténèbres, aux forces du mal, aux actions criminelles des terroristes. D'où le malaise de Pacho Santos.

De tous les otages, Pacho est le seul à avoir manifesté le désir de s'enfuir. Les otages, certainement, le pensaient. Mais ils savaient que c'était une entreprise suicidaire. Pour Pacho, sa vie en captivité est une mort assurée. Finalement, il nourrit l'idée de se couper une veine avec sa lame à rasoir pour faire croire au suicide. S'il se vide de son sang, certainement ses ravisseurs seront contraints à le libérer. De toutes les façons, une fois mort, Pacho ne leur servira plus de moyen de pression : « *Saco la cuchilla de la maquinita de afeitara, me corto las venas, y amanezco muerto* »¹⁹¹, pense-t-il. Il aurait mis son plan à exécution, n'eut été

¹⁹⁰ La Sainte Bible, Evangile selon Saint Matthieu, XXVI, 74-75.

¹⁹¹ Op. Cit, p.250.

l'intervention *in extremis* du Père Alfonso Llanos Escobar, qui le lui déconseille à travers un article publié dans *El Tiempo*. Pacho n'oubliera jamais cet instant, et cette main envoyée de Dieu. « *Todavía, cada vez que lo que lo cuenta, Pacho vuelve a vivir el estupor de aquel día* »¹⁹².

1-5 L'équipe de Diana Turbay :

La disparition de l'équipe de Diana s'est faite dix-huit neuf jours avant celle de Marina. Le rapt date du 30 Août. Les narcotrafiquants en arrêtant Diana Turbay, sont tombés sur une grosse prise, car cette dernière est à la tête de deux grosses maisons de communication. Elle dirige à la fois une chaîne de télévision nationale et une revue de presse. Et la cerise sur le gâteau, Diana est la fille de l'ex-Président César Turbay: « *Era directora del noticiero de televisión Criptón y de la revista Hoy X Hoy, de Bogotá, e hija del ex-presidente de la república y jefe máximo del Partido liberal Julio César Turbay* »¹⁹³. Avec elle, sont séquestrés quatre autres membres de son journal et un correspondant étranger : l'éditorialiste Azucena Liévano, le rédacteur Juan Vitta, les cameramen Richard Becerra et Orlando Acevedo, et enfin le journaliste allemand Hero Buss.

Hero Buss, contrairement aux autres membres de l'équipe, paraît le moins troublé. Il réussit à garder sa bonne humeur, malgré l'incertitude du sort qui leur est réservé. Il tente de plaisanter avec l'un des ravisseurs, attirant l'attention de ce dernier sur la marque de sa montre : « *De modo que el ELN está ya al nivel de Rolex* »¹⁹⁴. Il va sans dire que même les guérilleros aiment la mode et ont du goût pour les objets de marque. Mais la plaisanterie de l'Allemand n'est pas du goût du ravisseur. Heureusement, il ne lui lance pas une injure ou une

¹⁹² Op. Cit, p.251.

¹⁹³ Op. Cit, p.35.

¹⁹⁴ Op. Cit, p.38.

menace comme le font les ravisseurs de Maruja Pachón. Toutefois, à y voir de plus près, l'humour de Buss n'est pas seulement destiné à amuser la galerie. Il s'en sert aussi pour détendre l'atmosphère dans laquelle sont plongés ses compagnons.

En tant que journaliste, il a des informations sur le *ELN (Ejército de Liberación Nacional)*. Il sait bien que ce mouvement paramilitaire a un sombre passé. De même, les guérilleros de cette corporation ont à leurs actifs de nombreux enlèvements et de multiples attentats. Cette triste réalité appartient désormais au passé. Les guérilleros essaient de se ranger dans la légalité. Ils n'ont plus recours à la violence, mais le nouveau combat qu'ils mènent est de gagner la confiance des populations, d'être réhabilités dans la République et de conquérir librement comme tous les citoyens, des postes dans le gouvernement. Si les guérilleros de l'*ELN* sont fidèles aux promesses faites à la population, alors pour le journaliste Hero Buss, il n'y a pas de quoi avoir peur. Bien au contraire, il faut leur faire confiance et les encourager. En tout cas, Hero Buss est rassuré à tel point qu'il tente de convaincre ses collègues de par son air décontracté, que leur vie n'est pas menacée, aussi longtemps qu'ils seront entre leurs mains. Diana Turbay rejoint Buss sur cette position. Elle croit que son équipe n'est pas sous la menace, sinon sous la surveillance de l'*ELN*.

Or l'équipe des journalistes n'est mêlée ni de près, ni de loin à cette organisation de guérilla. Hero Buss et Diana Turbay se sont trompés sur le compte de leurs ravisseurs. Les choses se sont clarifiées pour eux quand l'un des ravisseurs a décliné leur véritable identité : « *Ustedes no están con el ELN sino en manos de los Extraditables –les dijo-. Pero estén tranquilos, porque van a ser testigos de algo histórico* »¹⁹⁵.

¹⁹⁵ Op. Cit, p.39.

Les données changent. Il doit être de même pour le comportement. C'est vrai que dans des situations de stress, un temps de relaxation est toujours le bienvenu. Mais l'heure n'est plus à la plaisanterie. Avec la révélation que vient de faire les ravisseurs, Hero Buss change son fusil d'épaule. Il joue une autre carte, celle de rassembleur. Il fait office de capitaine qui, lors d'une violente tempête marine, rassure les membres de son équipage et leur laisse les consignes idoines afin que le bateau ne chavire point. La directrice Diana Turbay, émue par les initiatives prises par Hero Buss sur le terrain, laisse entre ses mains le destin de son équipe. Toute l'équipe, en commençant par la directrice elle-même, se plie à ses recommandations, et personne ne doute de son bâton de commandement. Face à l'adversité, Hero Buss garde le moral et fait de la sécurité de ses compagnons, sa préoccupation première.

Vu la bravoure dont il fait preuve, nous sommes tenté de le qualifier d'un véritable héros. Le prénom Hero que lui ont attribué ses parents reflète certainement sa personnalité. D'ailleurs, l'attribution d'un nom à un individu n'est pas le fruit du hasard, car il est chargé de sens. Dans la pensée judéo-chrétienne, le nom attribué à quelqu'un est ce qui le définit. Il est un programme de vie, une destinée, souvent même une mission à accomplir. Nous considérons par exemple que le patriarche Abram, quoique âgé de quatre-vingt-dix-huit neuf ans est né de nouveau et reçoit de Dieu un nouveau baptême : « *On ne t'appellera plus Abram : mais ton nom sera Abraham, car je te rends père d'une multitude de nations* »¹⁹⁶. Et depuis la prédication sur le nom d'Abraham, sa postérité ne cesse d'engendrer des fils et des filles dont la population est inestimable. A Jacob, le petit-fils d'Abraham, Dieu le fait appeler « *Israël* »¹⁹⁷, un nom qui signifie « lutter avec Dieu ». Si l'on s'en tient à cette croyance, on comprend aisément l'attitude les traits de caractère de Hero : intrépide, dévoué à la cause des

¹⁹⁶ *La Sainte Bible*, Livre de la Genèse XVII, 5, Trad. Louis SEGOND, Ed. La Maison de la Bible, Genève, 1974, p. 13.

¹⁹⁷ *Op. Cit*, Livre de la Genèse, XXXII, 24-32.

malheureux, protecteur, et rassembleur. Pour ainsi dire, il y a une adéquation parfaite entre Hero et héros.

Hero le héros sait pertinemment ce dont sont capables les ravisseurs. Aussi recommande-t-il vivement à ses compagnons d'être solidaires, et il tient à ce qu'ils ne soient pas séparés les uns des autres. C'est ensemble, est-il convaincu, qu'ils réussiront à sortir cette de difficulté. Il leur faudra par-dessus tout entrer dans l'obéissance et faire preuve de beaucoup de courage.

1-6 Álvaro Diego :

L'enlèvement de Álvaro Diego est l'un des plus anciens enlèvements perpétrés par les *Extraditables*¹⁹⁸. La raison de cet enlèvement est la même que celle qui a motivé les terroristes à séquestrer Maruja et les autres journalistes. Les ravisseurs utilisent leurs victimes comme un moyen de pression contre le gouvernement en vue d'obtenir la révision de la loi d'extradition. Mais cette fois-ci la cible est différente de celles des récents enlèvements. Álvaro Diego n'est pas listé dans la série des enlèvements à l'encontre des journalistes, par ce qu'il n'appartient pas à la corporation des journalistes. Il est le gérant d'une importante compagnie d'assurance. Son enlèvement n'a aucun rapport avec son métier, mais plutôt avec celui qu'exerçait son père.

A cette époque, son père, l'ambassadeur Germán Montoya, était le secrétaire de la présidence dans le gouvernement de Virgilio Barco. Le président et son secrétaire ont négocié avec les ravisseurs, les arrangements ont été faits et des accords secrets ont été signés entre les deux parties. Et sur la base des promesses du respect des accords, les narcotrafiquants ont

¹⁹⁸ Le vocable "*extraditables*" ne trouve aucun mot qui lui corresponde en français, au sens de la traduction littérale du terme. Nous proposons un sens à travers l'expression : « ceux qui sont passibles d'extradition ». Mais, l'expression étant trop longue, nous préférons garder le vocable espagnol.

aussitôt libéré Álvaro. C'est pourquoi son séjour carcéral a été d'une très courte durée. Mais nous découvrons avec le narrateur que, pour des accords qui passaient pour être conclus, le gouvernement n'avait pas respecté sa part d'engagement. La source n'est pas vérifiée, sauf que c'est la seule qui est plausible : « *La versión más corriente –nunca confirmada- fue que lo liberaron al poco tiempo por un compromiso secreto que el gobierno no cumplió* »¹⁹⁹. Pour les narcotrafiquants, l'acte posé par le gouvernement est une trahison. Dès lors ils décident de se venger. Mais le hic est qu'ils ne peuvent plus faire de pression sur le gouvernement de Virgilio Barco, car un nouveau président est élu. Aussi, son homme de main, Germán Montoya est ambassadeur au Canada. Il faut que quelqu'un paye, et c'est la famille de Montoya qui est encore touchée. Les *Extraditables* séquestrent la sœur de l'ambassadeur, Marina Montoya qui est aussi la tante d'Álvaro Diego.

2- Les ravisseurs :

Les journalistes n'ont pas découvert illico l'identité de leurs ravisseurs. Quoi de plus normal, puisqu'elles sont nombreuses ces organisations armées qui commettent le délit d'enlèvement. Certaines se sont adonnées par le passé à ces pratiques monstrueuses, et cherchent aujourd'hui à se racheter auprès du gouvernement et de la population. D'autres par contre continuent de recourir à ces méthodes pour obtenir du gouvernement colombien, la satisfaction de leurs revendications. Mais quelle que soit l'organisation à laquelle ils appartiennent, et quelles que soient les promesses qu'ils font, les ravisseurs inspirent toujours la méfiance et la crainte. Et les victimes des différents enlèvements ne savent jamais à qui elles ont affaire.

¹⁹⁹ *Relato de un secuestro*, p.21.

Les *FARC* sont-elles impliquées ? Est-ce un coup monté par le *M-19* ou par l'*ELN*²⁰⁰ ?

Tous ces mouvements révolutionnaires sont susceptibles d'enlèvement. Ils ont tous un passé sombre. En tout cas, mieux vaut ne pas avoir affaire à eux. Pour en avoir une idée claire, les journalistes les moins timides prennent le risque de se renseigner directement auprès des auteurs des rapt dont ils sont victimes. Heureusement, les ravisseurs ne sont pas toujours fermés aux questions, et se montrent parfois coopératifs. A Maruja et à Beatriz, ils ouvrent un pan de voile sur le mystère qui tourne autour de leurs enlèvements. Ainsi, quand Maruja demande « ¿ Quiénes son ustedes ? »²⁰¹, leur réponse est immédiate, mais fautive : « *Somos del M-19* »²⁰². Ils prétendent en effet être du mouvement révolutionnaire baptisé sous le nom de *M-19*. La réplique de la patronne de *Focine* ne se fait pas attendre. Elle n'est pas la dernière à apprendre que le *M-19* est aujourd'hui un mouvement révolutionnaire légalement constitué, ayant même obtenu le droit de vote, et l'autorisation de présenter un candidat aux élections présidentielles. « *Una tontería porque el M-19 estaba ya en la legalidad y haciendo campaña para formar parte de la Asamblea Constituyente* »²⁰³. Pour la rassurer, un autre ravisseur lance : « *De la guerrilla* »²⁰⁴.

Mais s'il s'avère que les ravisseurs sont de la guérilla, il est encore mieux de savoir au service de quelle guérilla ils opèrent. Une chose est certaine, la guérilla en question est forcément en rébellion contre le gouvernement.

De son côté, le détenu Pacho Santos pose la même question. Fort heureusement, la réponse qui lui est donnée par ses ravisseurs est sans équivoque :

« -¿*En manos de quién estoy?*

²⁰⁰ *FARC* : Forces Armées Révolutionnaires de la Colombie ; *M-19* : Mouvement du 19 Avril ; *ELN* : Armée de Libération Nationale. Nous aborderons les différentes caractéristiques de ces mouvements révolutionnaires dans la troisième partie de notre travail.

²⁰¹ Op. Cit, p.14.

²⁰² Ibidem.

²⁰³ Op. Cit, pp.14-15.

²⁰⁴ Op. Cit, p.15.

-En manos de quién prefiere –preguntó el guardián-: ¿de la guerrilla o del narcotráfico?

-Creo que estoy en manos de Pablo Escobar –dijo Pacho.

-Así es –dijo el guardián, y corrigió enseguida- : en manos de los Extraditables »²⁰⁵.

2-1 Les Extraditables :

Les otages sont en effet entre les mains des *Extraditables*, c'est-à-dire des condamnés à l'extradition. Mais en quoi les *Extraditables* se démarquent-ils des autres organisations paramilitaires ? Pourquoi craignent-ils d'être extradés ? Qu'est-ce que l'extradition ?

Nous commencerons par la dernière question et exposerons trois propositions de réponse. Selon le dictionnaire encyclopédique de l'édition Hachette, l'extradition est l'« *acte par lequel un gouvernement livre un individu prévenu d'un crime ou d'un délit au gouvernement sur le territoire duquel ce crime ou ce délit a été commis* »²⁰⁶. Une telle définition ne souligne que l'acte d'extradition, qui consiste à expulser le prévenu d'un territoire X vers un autre territoire nommé Y. Elle n'insiste pas sur les notions de pays d'origine et de pays d'accueil. A ce propos le dictionnaire *Grijalbo* se veut plus explicite : « *Acto por el cual un estado devuelve a su país de origen a la persona inculpada o condenada en éste, y que se ha refugiado en aquel territorio* »²⁰⁷.

En ce qui nous concerne, l'extradition se distingue de la simple reconduite à la frontière. Elle trouve sa source dans le droit international, sur la base de traités bilatéraux ou multilatéraux. Dès lors, les conventions librement conclues entre deux pays, sont différentes

²⁰⁵ Loc. Cit.

²⁰⁶ *Dictionnaire de la langue française*, Hachette, 1991, p.487.

²⁰⁷ Pontón GONZALO, *Diccionario enciclopédico*, Barcelona, ed. Grijalbo, 1986, p.777.

de celles qu'appliquent deux autres pays. C'est pourquoi nous retiendrons la définition du dictionnaire *Encarta* qui cadre mieux avec la réalité des *Extraditables* de *Noticia de un secuestro* :

« *L'extradition est l'acte par lequel un gouvernement (que l'on dénomme l'État requis) remet une personne qui se trouve sur son territoire entre les mains des autorités d'un autre pays (l'État requérant), dans lequel elle fait l'objet de poursuites judiciaires, ou dans lequel elle a été déjà condamnée par un tribunal* »²⁰⁸.

Nous comprenons ainsi qu'une convention est signée entre la Colombie et les Etats-Unis. Et selon les clauses de ladite convention, le gouvernement colombien (*l'Etat requis*) est autorisé à extraditer ses criminels vers les Etats-Unis (*l'Etat requérant*), qui d'ailleurs en manifeste la demande. Car les problèmes d'insécurité que posent les narcotrafiquants et les narcoterroristes en Colombie ont aussi de graves répercussions sur la sécurité des Américains.

Les *Extraditables* sont une faction de terroristes et de narcotrafiquants travaillant au compte de Pablo Escobar. Ils sont armés et organisés, et opérant comme un Etat dans un Etat. Ils ont à leur solde de nombreux miliciens infiltrés partout dans le pays, et des adeptes dans les autres corps de métiers. Ils réussissent à satisfaire leurs desseins au moyen de l'argent de la drogue, par la corruption ou par la violence. Les prisons colombiennes n'ont plus de secret pour eux, car ils y entrent et sont aussitôt libérés. Mais depuis un certain temps, les *Extraditables* sont perturbés par la loi d'extradition votée contre eux. Le comble, les Etats-Unis en font leur cheval de bataille.

²⁰⁸ Article « *Extradition* » in Microsoft Encarta Etudes 2007[DVD], Microsoft Corporation, 2006.

« *Nul n'est censé ignorer la loi* », dit l'adage. Le droit international stipule que l'extradition est impossible à destination d'un pays où l'intéressé risque la peine capitale. A défaut d'exécuter les terroristes qui constituent une menace perpétuelle pour la société, les Américains choisissent de les condamner à perpétuité. La réaction des *Extraditables* ne se fait pas attendre. L'un de leurs chefs, le charismatique Carlos Lehder, s'engage dans une lutte contre les américains, et crée son propre parti : le « *Movimiento Latino* » dont le principal étendard est une vive opposition contre l'extradition vers les États-Unis.

Carlos Lehder dit *El Bocón* (c'est-à-dire la Grande Gueule), est né en 1950 aux États-Unis, de père allemand et de mère colombienne. Il s'établit en Colombie où il fonde avec les frères Ochoa, le cartel de Medellín. Il s'érige en l'un des plus grands trafiquants de drogue américano-colombiens et aura contribué à l'ascension de Pablo Escobar. Initié au commerce de la cocaïne en transportant de petites quantités de drogue, Lehder conçoit l'idée d'un grand centre de transfert basé dans l'une des îles des Bahamas, Norman's Cay. L'île est louée en guise de piste d'atterrissage et d'entrée maritime aux États-Unis. Son projet d'acheminer d'énormes quantités de drogue via l'île de Norman's Cays se voit évanouir. Il est arrêté en 1987 par les américains. Son mouvement n'a pu empêcher sa condamnation au regard de l'extradition qu'il s'est évertué à combattre. Il purge une peine de plus de 130 ans de prison :

« *El motivo principal de esa guerra era el terror de los narcotraficantes ante la posibilidad de ser extraditados a los Estados Unidos, donde podían juzgarlos por delitos cometidos allí, y someterlos a condenas descomunales. Entre ellas, una de peso pesado: a Carlos Lehder, un traficante colombiano extraditado en 1987 lo había condenado un tribunal de los Estados Unidos a cadena perpetua más de ciento treinta años.* »²⁰⁹.

²⁰⁹ *Relato de un secuestro*, pp.29-30.

Les *Extraditables* refusent de subir le sort de Carlos Lehder. S'ils doivent payer pour leurs forfaits, ils préfèrent les prisons colombiennes aux geôles américaines : « *Preferimos una tumba en Colombia a una celda en los Estados Unidos* »²¹⁰. Ils n'envisagent pas de fléchir, et sont tous déterminés à mourir pour défendre leur position, la mitraillette à la main. Ils usent de tous les moyens pour se mettre à l'abri de cette loi d'extradition.

Les *Extraditables* sont des trafiquants qui ne vivent que des revenus de la vente de la drogue. Cette activité illicite leur génère des bénéfices qui s'estiment en chiffre d'affaires de milliards de dollars américains. Ils s'en servent pour faire des œuvres de charité en faveur de la population pauvre, dite prolétaire, des villes et des *comunas* (bidonvilles) de Medellín. Mais cette œuvre de charité est loin d'être gratuite. Ils s'achètent des consciences de sorte à pouvoir bénéficier en retour, du soutien. Quand par exemple ils sont poursuivis par la police, c'est à travers les villages qui ont bénéficié de leurs largesses qu'ils parviennent à se dissimuler. Et personne n'ose révéler leur cachette. Mais les populations pauvres ne sont pas les seules qui jouissent des faveurs des *Extraditables*. Il existe aussi des corps habillés, des politiciens, des hommes d'affaires et même des magistrats qui se laissent appâter par l'argent facile. A ce propos, nous retenons la déclaration d'un avocat à la solde de Pablo Escobar : « *Pablo Escobar había sido el padrino de su carrera y no podía negarle aquel favor* »²¹¹. Nous ne sommes pas surpris par cette déclaration, quand nous savons que, de même un avocat défend une cause juste, il existe des avocats qui défendent des causes peu défendables. Les avocats corrompus sont capables de dédouaner un meurtrier reconnu comme tel. Pour cet homme de loi, peu lui importe que le criminel continue d'être un danger pour la société, pourvu qu'il perçoive un salaire pour la mission accomplie.

²¹⁰ Op. Cit, p.30.

²¹¹ Op. Cit, p.270.

Ils procèdent ensuite au chantage ou à la menace. Assurément, il existe ceux qui se font le devoir moral de retourner l'ascenseur pour le service rendu, d'autres par contre sont tenus d'exécuter les besognes des *Extraditables* contre leur gré. Et celui qui refuse de se plier à leur volonté s'expose ou expose sa famille à une mort certaine. Un médecin dépêché par les *Extraditables* pour examiner les otages, saisit l'occasion pour souffler à Maruja, la raison qui motive sa présence auprès d'eux :

« Me siento la persona más avergonzada del mundo por tener que verla a usted en esta situación. Quiero decirle que estoy aquí por la fuerza. Fui muy amigo y partidario del doctor Luis Carlos Galán y voté por él. Usted no se merece este sufrimiento, pero trate de sobrellevarlo. La serenidad es buena para su salud »²¹².

Au dire du médecin, il éprouve une gêne profonde à se trouver dans cette situation. S'il est partisan de Carlos Galán, cela va sans dire qu'il partage ses idéaux, notamment sa politique dirigée contre les narcotrafiquants. Alors il fait vite de se justifier pour ne pas qu'on croit qu'il est de mèche avec des gens qui ont du mépris pour les lois conçues pour que règnent l'harmonie et la paix dans la société.

Les frères Prisco et les tueurs à gages :

Les *Extraditables* n'arrivent à s'imposer qu'à travers la terreur. Une société sans violence dérangerait-elle certains individus ? L'on pourrait répondre par l'affirmative, au vu de tous les crimes organisés par des individus qui savent pertinemment que leurs actions sont une entrave à la liberté des autres. Pour le moins, chacun a sa notion de la vie en société.

²¹² Op. Cit, p.133.

Certains privilégient la liberté dans les rapports interhumains là où d'autres font du libertinage leur mode de vie. La recherche de liberté accrue est tolérable si elle ne met pas en danger des vies. Mais, l'exprimer à travers la violence avec tout ce que cela s'entend en termes de conséquences psychologiques, morales et physiques, mérite bien d'être combattu. La société civile voudrait bien s'engager dans cette lutte contre les ennemis de la paix, mais elle n'est pas à même de s'opposer à ces derniers qui sont organisés et armés, entraînés à tuer pour assouvir leurs desseins. C'est pourquoi les forces de l'ordre sont déployées pour maintenir la sécurité. Les forces de l'ordre procèdent à des arrestations ; et bien souvent ce sont des exécutions qui s'annoncent dans le camp des ennemis de la paix. Les *Extraditables* reconnaissent la puissance de frappe de l'armée au service du gouvernement. Alors ils font une dissuasion en multipliant les exactions auprès de la population civile. Pour eux, tous les moyens sont permis. Ils mettent à mal la société en utilisant des enfants à leur service. Ils les transforment en de véritables monstres, des machines à tuer. Ces adolescents travaillant aux comptes des *Extraditables* sont conscients de leur sort. Pour eux, chaque jour s'annonce comme le dernier, tant ils sont traqués par les forces de l'ordre. Malgré leur si jeune âge, ils ne font pas de projets d'avenir. Ils ont foi comme tous les chrétiens, en un Dieu miséricordieux. Ils implorent pour chaque mission, la protection des saints, la bénédiction du Fils de Dieu et l'intercession de la Vierge Marie. « *Vivían aferrados al mismo Divino Niño y la misma María Auxiliadora* »²¹³. En dehors de leur stupéfiant, de leur mère et de leur foi, ils ont tout en horreur, même la société dans laquelle ils sont. « *Todo lo demás lo odiaban : los políticos, el gobierno, el Estado, la justicia, la policía, la sociedad entera. La vida, decían, era una mierda* »²¹⁴.

²¹³ Op. Cit, p.71.

²¹⁴ Op. Cit, p.72.

Ces monstres qui mettent à mal la société sont l'oeuvre des frères Prisco, notamment David Ricardo et Armando Alberto Prisco Lopera :

*« Se les señalaba como los creadores del sicariato entre los adolescentes de la comuna nororiental de Medellín. Se decía que dirigían una banda de niños matones encargada de los trabajos más sucios, y entre éstos la custodia de los secuestrados »*²¹⁵.

La séquestration est une arme redoutable des *Extraditables*. Ils savent que leurs différentes exactions les exposent à la mort. Mais avec des otages, ils sont convaincus de ne pas être les seuls à mourir. En se servant d'eux comme bouclier humain, ils savent que l'armée gouvernementale sera contrainte de réfléchir par deux fois avant d'appuyer sur la gâchette. Alors, c'est avec la confiance de ce qu'ils sont capables d'obtenir qu'ils affirment : *« Aceptamos públicamente tener en nuestro poder a los periodistas desaparecidos »*²¹⁶. Leur intention est sans équivoque : ils veulent que le gouvernement annule sa décision d'extrader les narcoterroristes vers les Etats-Unis. Si le gouvernement coopère, leur libération s'en suivra. Au cas échéant, ils procéderont à leur élimination :

*« El comunicado estaba listo y saldría en las próximas horas. Matarían primero a Marina Montoya y luego uno cada tres días en su orden: Richard Becerra, Beatriz, Maruja y Diana »*²¹⁷.

Et ils ne tardent pas à mettre à exécution leur sentence. Effectivement selon l'ordre, leur première victime est exécutée. La police retrouve le corps sans vie de Marina Montoya, nue, avec les membres disséquées, éparses dans la boue.

²¹⁵ Op. Cit, p.77.

²¹⁶ Op. Cit, p.48.

²¹⁷ Op. Cit, p.138.

« De acuerdo con los reglamentos de Medicina Legal, el cuerpo de un NN debe ser enterrado con el número de serie impreso en el torso, los brazos y las piernas, para que se la pueda reconocer aun en caso de ser desmembrado. Debe envolverse en una tela de plástico negro, como las que se usan para la basura y atada por los tobillos y las muñecas con cuerdas resistentes. El cuerpo de Marina Montoya –según lo comprobó su hijo –estaba desnudo y cubierto de lodo, tirado de cualquier modo en la fosa común (...) »²¹⁸.

Barrabás est celui qui a été chargé de faire cette sale besogne. Le nom Barrabás est un signalement qui ne saurait passer sous silence.

En effet, le nom propre, comme nous l'avons indiqué précédemment, s'offre à une exploration. Il est un objet dont la découverte peut s'offrir à une surprise agréable ; tel est le cas du journaliste Hero Buss dont les actions l'assimilent à un héros bravant l'insécurité et les menaces, pour rassurer ses collègues de la possibilité d'une vie meilleure. En revanche, il existe des noms dont la découverte s'offre à une surprise désagréable. L'un des tueurs à gages des *Extraditables* se nomme Barrabás. L'évocation de ce nom suscite en nous de nombreuses interrogations. Nous nous posons la question de savoir pourquoi attribuer un tel prénom à un individu ? Ce Barrabás de *Noticia de un secuestro* aurait-il quelque chose en commun avec le Barabbas dont la *Bible* fait mauvaise presse ?

Un tristement célèbre personnage biblique ayant porté ce nom, a posé des actes qui resteront à jamais gravés dans l'histoire de l'humanité. Le Barabbas qui est décrit dans le *Nouveau Testament*²¹⁹ comme un meurtrier, un révolutionnaire et un bandit notoire, gracié à

²¹⁸ Op. Cit, p.174.

²¹⁹ La Bible, Evangile selon Saint Marc, XV, 6-15.

la place de Jésus Christ. Et dans *Noticia de un secuestro*, Barrabás est fier d'être reconnu comme un bandit de grand chemin : « *En cambio, Barrabás tenía la fama de ser un sanguinario sin corazón que además se vanagloriaba de sus crímenes* »²²⁰.

Les *Extraditables* emploient des individus de la trempe de Barrabás, des délinquants et des tueurs à gages pour commettre des actes aussi crapuleux que criminels, pour exiger du gouvernement la satisfaction de leurs revendications.

Le clan des frères Ochoa :

En raison de la lutte contre l'extradition, les acolytes de Pablo Escobar rendent invivable l'atmosphère sociopolitique, par la flambée de la violence. A la différence de la bande des frères Prisco, le clan des frères Ochoa choisit de renoncer à la violence. Mais pour avoir été les alliés et amis personnels de Pablo Escobar, les Ochoa sont la cible des factions de guérilleros érigées contre les *Extraditables*. La guerre des clans s'annonce fatale pour les Ochoa, qui y perdent plusieurs membres de leur famille. Martha Nieves Ochoa a été victime d'une séquestration. Elle a été libérée en échange d'une grosse rançon dont ses frères ont dû s'acquitter. Jorge Luis Ochoa fait un bref historique des supplices infligés à sa famille :

« *Sus datos eran precisos : Martha Nieves, su hermana, secuestrada ; Alonso Cárdenas, su cuñado, secuestrado y asesinado en 1986 ; Jorge Iván Ochoa, su tío, secuestrado en 1983 y sus primos Mario Ochoa y Guillermo León Ochoa, secuestrados y asesinados* »²²¹.

Et pour avoir commis des délits de trafic de drogue et d'enrichissement illicite, les Ochoa sont dans le collimateur de la police nationale de Colombie. Malgré la séquestration et

²²⁰ *Relato de un secuestro*, p.180.

²²¹ *Op. Cit.*, pp.211-212.

l'assassinat de certains membres de la famille par les *Extraditables*, les Ochoa sont plus déterminés que jamais. Mieux, ils s'en remettent à la justice. Ainsi, ils réussissent à maintenir une certaine distance et une neutralité dans la guerre décisive que les *Extraditables* engagent contre le gouvernement. Pour une première fois donc, les Ochoa ne prennent pas partie pour Pablo Escobar.

Pablo Emilio Escobar Gaviria :

Issu d'une famille de la classe moyenne, dans une Colombie touchée par tous les drames, Pablo Escobar débute sa vie délictueuse par le vol au côté de Shemse, comme le font bon nombre de petits truands. Dans une publication anonyme, parue en Colombie en 1989, Pablo Escobar raconte ses débuts :

« Comment ai-je commencé ? J'étais jeune, j'avais envie de vivre et j'avais de l'ambition. Je ne connaissais rien des affaires du narco-trafic. C'est alors que j'ai rencontré un jeune gringo dans une discothèque de Medellín (...) Le gringo avait un avion. Il voulait acheter de la cocaïne dans le pays. Plus tard, j'ai pris ma décision. Je l'ai mis en contact avec des gens spécialisés. Dès lors, je me suis trouvé embarqué dans cette filière, où j'ai fait entrer de nombreux amis. (...) Nous avons commencé à vendre de la marchandise à ce pilote américain, qui arrivait en Colombie avec son avion US et payait comptant en dollars. Ce commerce me semblait facile à première vue : il y avait peu de risques, c'était rentable. En plus, il ne fallait tuer personne, ce qui m'était important. (...) À cette époque, ce trafic ne faisait pas la une des journaux (...) au fond, je trouvais cette activité normale »²²².

²²² Source : ww.w.wikipedia.org/wiki/Pablo_Escobar_Gaviria.

Le mythique chef du cartel de Medellín élu en 1982, membre du Parlement colombien, a fait construire des routes, en tout plus de cinq cent maisons, des hôpitaux et devient par là même un héros pour les pauvres alors mal informés de la réalité du personnage. Au sommet de sa carrière, il dispose de revenus considérables provenant du trafic de drogue et est terriblement dangereux ; Pablo Escobar pendant toute sa carrière aurait amassé plus de quatre milliards de dollars américains.

Escobar terrorise le pays à partir de 1984, assassinant juges, policiers, journalistes et hommes politiques. Il est convaincu d'avoir tué par lui-même un peu plus de cent personnes. À lui tout seul, il est responsable de l'assassinat de trois des cinq candidats à la présidentielle colombienne de 1989. Il est classé la même année comme le septième homme le plus riche sur la terre d'après le magazine Forbes.

Au sommet de sa gloire, il négocie activement des accords avec des dictateurs d'Amérique centrale tels que le général Manuel Noriega, du Panamá, pour que les cargaisons de drogues colombiennes transitent vers les États-Unis en toute quiétude via leurs territoires nationaux. Il traite avec plusieurs familles du milieu de la drogue. Il met son argent dans les banques privées du Panamá et de la Suisse.

Pour tous les crimes qu'il a commis ou dont il est l'instigateur, Pablo Escobar entre dans le champ de mire des autorités colombiennes qui envisagent de l'extrader aux États-Unis, afin d'y purger ses peines. Escobar, pour se protéger contre cette loi d'extradition séquestre d'illustres journalistes, issus des familles les plus importantes du pays. Il le révèle lui-même à travers cette déclaration reprise par le narrateur :

« *Yo estaba secuestrando gente para conseguir algo y no lo conseguía, nadie conservaba, nadie hacía caso, así que me fui por Maruja a ver si lograba cualquier cosa* »²²³.

Escobar est traqué de toute part. Mais la police judiciaire colombienne n'arrive pas à pousser le bouchon plus loin à cause des otages dont se sert Escobar en guise de bouclier humain. Ces otages, en plus des sévices qu'il inflige aux populations, constituent les moyens auxquels a recours Escobar pour obtenir la garantie de sa non-extradition. L'ambassadeur Villamizar intervient, réussit à gagner la confiance de Escobar et se charge de traduire aux autorités compétentes, les conditions de sa reddition. Finalement, la police judiciaire renonce à l'assaut des terroristes et se plie aux exigences du chef des *Extraditables*, Pablo Escobar. Pour avoir réussi à obtenir des avancées considérables dans ses négociations auprès du gouvernement, Escobar qualifie Villamizar d'être digne de confiance :

« *Le agradezco que haya venido –prosiguió Escobar sin esperar la respuesta, con su condición terrestre bien sustentada por su áspera dicción de los tugurios-. Usted es un hombre de palabra y no me podía fallar* »²²⁴.

En fin de compte, les accords sont conclus entre le gouvernement et les *Extraditables*. Leur chef, Pablo Escobar, n'est pas extradé. Il est enfermé dans une prison de son choix, en Colombie. Sauf qu'au bout d'un an après son emprisonnement, il réussit à s'évader. L'armée gouvernementale se met à sa poursuite. Elle est aidée par les forces armées américaines qui mobilisaient à la fois la CIA, la DEA, le FBI et la NSA. Elles se sont toutes investies dans une opération dénommée *Heavy Shadow*, c'est-à-dire l'Ombre pesante. Dans cette chasse à l'homme, l'armée colombienne sollicite la contribution des groupes rivaux de Pablo Escobar,

²²³ *Relato de un secuestro*, p.324.

²²⁴ *Op. Cit*, p.310.

notamment les narcotrafiquants du cartel de Cali. Mais de nombreux autres groupes et personnages sont aussi sur ses traces : des mercenaires américains, israéliens et autres, alléchés par la prime de plusieurs millions de dollars américains offerte par le gouvernement et les organismes anti-stupéfiants américains. A ceux-ci s'ajoutent enfin, les nombreux proches et familles de ses « collaborateurs » qu'il a fait tuer.

Pablo Escobar est le sommet d'une pyramide composée de chacun des membres de son clan ou de sa famille. Pour le faire tomber, ses détracteurs procèdent à l'élimination, une à une, des personnes qui composent la pyramide, jusqu'à ce que Pablo n'ait plus de soutien logistique suffisant et sûr ni d'endroit où se réfugier. Il était souvent en contact avec plusieurs autres trafiquants. Il possédait de très nombreuses propriétés dans la ville de Medellín. Mais pour accéder au domicile exact où se trouvait Pablo Escobar, les policiers et les soldats d'élite du groupe spécial de recherche, ont dû réaliser près de vingt mille perquisitions dans la ville et dans toute sa région, très boisée et accidentée.

Après des mois de travail, l'équipe de surveillance du bloc de recherche, réussit un jour à repérer Pablo Escobar dans le quartier de Los Olivos. Contrairement à son habitude, il avait longuement et imprudemment téléphoné à sa femme et à son fils Juan Pablo, dans un hôtel de Bogotá.

« (...) no resistió la tentación de hablar por teléfono con su hijo Juan Pablo, que acababa de regresar a Bogotá rechazado por Alemania, junto con su madre y su hermana menor. Juan Pablo, ya más alerta que él, le advirtió a los dos minutos que no siguiera hablando porque la policía iba a localizar el origen de la llamada. Escobar cuya devoción familiar era proverbial –no hizo caso. Ya en ese momento los servicios de rastreo habían logrado establecer el sitio exacto del barrio Los Olivos de

Medellín, donde estaba hablando. A las tres y cuarto de la tarde, un grupo especial nada ostensible de veintitrés policías vestidos de civil acordonaron el sector, se tomaron la casa y estaban forzando la puerta del segundo piso. Escobar lo sintió »²²⁵.

Tels ont été le dernier acte du baron de la drogue, son dernier coup de fil, et sa toute dernière parole, « *Te dejo – porque aquí está pasando algo raro* »²²⁶, après lesquels la police fit l'assaut final. Ses gardes de corps sont abattus. Quant à Pablo Escobar, il est atteint exactement de douze projectiles dans son corps. Une fois mort, étendu sur le toit, les militaires de l'armée colombienne prennent une photo de lui pour montrer leur fierté comme si le corps de Pablo Escobar était un trophée.

3- Les intermédiaires :

Les intermédiaires sont ici, les personnages qui servent de lien entre les otages et les ravisseurs. Ce sont d'un côté les familles des victimes, aidées des amis et collègues des otages. Dans ce groupe, chacun essaie à quelque niveau que ce soit, de sensibiliser les otages à travers des campagnes de sensibilisation par le truchement des médias. D'un autre côté apparaissent des médiateurs, c'est-à-dire ceux qui se sont érigés en négociateurs, établissant ainsi un lien direct entre les otages et les ravisseurs.

3-1. Les familles des otages :

Les parents des victimes sont eux aussi des victimes potentielles des séquestrations perpétrées par les narcotrafiquants. Parmi eux, certains ont fait l'expérience d'un enlèvement.

²²⁵ Op. Cit, p.328.

²²⁶ Ibidem.

Quoique libérés, rien ne dit qu'ils sont dorénavant à l'abri des ravisseurs. Le frère ou la sœur, le fils, la fille ou le neveu, la tante ou même l'oncle, chacun à quelque niveau que ce soit, peut toujours servir aux ravisseurs comme un moyen de pression contre le gouvernement. Quant au reste, la majorité souffre des conséquences des séquestrations devenues courantes dans tout le pays. Exposés ou pas, les membres de la famille des otages ferment les yeux sur les risques courus, en s'engageant résolument dans la lutte pour obtenir leur libération.

Alberto Villamizar :

L'ambassadeur Alberto Villamizar est issu d'une famille de politiciens influents de la Colombie. Son père Alberto Villamizar Flórez était le médecin de la garde présidentielle. Et son grand-père, le général Joaquín Villamizar, un ancien ministre de la guerre. Et enfin son oncle Jorge Villamizar Flórez a été promu au poste de commandant général des Forces Armées. L'ambassadeur Alberto Villamizar est le seul de la lignée des Villamizar qui n'ait pas fait l'armée. Néanmoins, faut-il le reconnaître, il a du sang de soldat qui coule dans ses veines. Il ne se laisse jamais abattre par les situations difficiles. Et parlant de difficultés, il en a traversé une qui lui a coûté des injures, des stress au quotidien. Mais le sacrifice en valut la peine, car de nombreuses vies étaient en jeu, notamment celle de son épouse et celle de sa sœur :

« Villamizar, a su turno, trató de mostrarse tan víctima de la guerra como ellos, y hacerles entender que lo que sucediera de allí en adelante iban a pagarlo todos por igual. “Lo mío ha sido por lo menos igual de duro que lo de ustedes –dijo-. Los Extraditables intentaron asesinarme en el 86, tuve que irme al otro lado del mundo y hasta allá me persiguieron, y ahora me secuestran a mi esposa y a mi hermana” »²²⁷.

²²⁷ Op. Cit, p. 212.

Alberto a à lui seul sa femme Maruja Pachón et sa sœur Beatriz Villamizar, retenues captives entre les mains des *Extraditables*. Il ne ménage aucun effort pour les sortir des griffes de leurs ravisseurs. Il est conscient qu'une fausse manœuvre de sa part entraînerait la mort de deux êtres qui lui sont très chers. Aussi, une erreur du fait du gouvernement directement impliqué dans les négociations signerait leur arrêt de mort. Il négocie avec le Président Gaviria et le chef du Département Administratif de Sécurité afin qu'ils n'entreprennent aucune action sans qu'il ne soit informé, ou sans qu'il ne soit consulté auparavant. Il a intérêt à ce que les choses ne dégénèrent pas, car la vie de sa sœur et celle de son épouse en dépendent. Pire, deux jours après leur enlèvement, il reçoit un courrier disant que les terroristes tiennent particulièrement à Maruja : « *el grupo tiene a la Pachón* »²²⁸. Le mercure monte d'un cran. Les relations déjà conflictuelles entre les narcotrafiquants et le gouvernement se détériorent encore plus. Mais Villamizar n'a pas le temps de se décourager. D'abord, il s'érige en pacificateur entre le gouvernement et les narcotrafiquants. Ensuite, il multiplie ses demandes de rendez-vous et finit par rencontrer personnellement les frères Ochoa. Villamizar s'est montré digne de confiance, à telle enseigne que les frères Ochoa, par la voix de l'aîné lui arrange une rencontre personnelle avec Pablo Escobar, le chef des *Extraditables* :

« Don Fabio lo escuchó con una atención plácida, aprobando con leves movimientos de cabeza lo que le parecía acertado. Luego, con frases breves y contundentes como epitafios, dijo en cinco minutos lo que pensaba. Cualquier cosa que se hiciera – dijo-se encontraría al final con que faltaba lo más importante: hablar con Escobar en persona. “De modo que lo mejor es empezar por allí”, dijo. Pensaba que Villamizar

²²⁸ Op. Cit, p.48.

era el adecuado para intentarlo, porque Escobar sólo creía en hombres cuya palabra fuera de oro »²²⁹.

La dernière démarche de Villamizar consiste donc à rencontrer le chef des *Extraditables*. Contrairement aux frères Ochoa, Escobar n'est pas d'un abord facile. En effet, la réponse que Villamizar a reçu suite à sa demande de le rencontrer, a été des plus frustrantes : « *Dígale a ese hijo de puta que ni me hable »²³⁰. Les Ochoa demandent à Villamizar de ne pas faire cas des injures de Pablo Escobar, et lui conseillent de poursuivre les démarches qu'il a entamées. C'est en hommes avisés qu'ils donnent ces conseils, puisqu'ils sont très proches de Pablo Escobar, et qu'ils sont convaincus que tôt ou tard, il finira par lui répondre. « *Sin embargo, los Ochoa pensaban que Villamizar debía insistir. Así que paso por alto los insultos, y se propuso seguir adelante »²³¹.**

Dans un premier temps, Escobar évite de rencontrer Villamizar, car il craint qu'il ne soit un pion au service de l'armée, par qui elle passera pour le localiser. Villamizar, pour gagner sa confiance, use de tact digne de sa fonction de diplomate. Il a appris à cultiver deux vertus essentielles : la détermination et la patience. Petit à petit, Escobar lui accorde des échanges à travers des lettres. Le chef des *Extraditables* lui fait un jour une révélation selon laquelle il ne devrait pas craindre pour sa femme et sa sœur. Il lui fait la promesse que rien ne leur arrivera :

« Yo sé que esto ha sido terrible para usted y para su familia, pero mi familia y yo también hemos sufrido muchísimo. Pero no se preocupe, yo le prometo que a usted no le va a pasar nada, pase lo que lo que pase »²³².

²²⁹ Op. Cit, p.214.

²³⁰ Op. Cit, p.215.

²³¹ Op. Cit, p.216.

²³² Op. Cit, p.251.

La détermination et la patience de Villamizar ont été fructueuses. Pablo Escobar n'a plus de doute à son sujet. Il reconnaît que ses revendications aboutissent favorablement avec lui. Sur la base de la confiance, il libère six otages dont sa sœur Beatriz Villamizar. Celle-ci est séparée pour la première fois de sa compagne Maruja qui demeure toujours en captivité. *El grupo tiene a la Pachón*, et il sera ainsi jusqu'à ce que tous les accords soient conclus. Villamizar est sollicité par Escobar pour discuter des modalités de sa reddition. Il fait sienne cette mission, en poursuivant les démarches jusqu'à obtenir la libération de sa femme.

Gloria Pachón :

Gloria Pachón de Galán est la soeur de Maruja Pachón. Elle est par conséquent la belle-soeur de Villamizar. En l'évoquant, le narrateur fait aussi référence à son mari, un politicien qui s'est fait l'ennemi juré de Pablo Escobar. Son époux Carlos Galán est le fondateur du *Nuevo Liberalismo*, un mouvement qui se fixe comme objectif l'actualisation des idéaux du parti libéral, s'érige contre les narcotrafiquants et est favorable à leur extradition. Gloria paye le lourd tribut de son mari qui a refusé que Pablo Escobar fasse partie de son mouvement. « *Pablo Escobar había tratado de acomodarse en el movimiento de Luis Carlos Galán, en 1982, pero éste lo borró de sus listas y lo desenmascaró en Medellín ante una manifestación de cinco mil personas* »²³³. Humilié publiquement, Escobar lave l'affront en le faisant assassiner sur la place publique. Ses gardes du corps n'ont pu empêcher ce drame :

« *El 18 de agosto de 1989, Luis Carlos Galán fue ametrallado en la plaza pública del municipio de Soacha a diez kilómetros del palacio presidencial y entre dieciocho guardaespaldas bien armados* »²³⁴.

²³³ Op. Cit, p.29.

²³⁴ Ibidem.

Depuis lors, Gloria est veuve. Si elle n'a pu rien faire pour son mari, elle ne veut en aucun cas perdre sa sœur Maruja. Elle initie au lendemain de l'assassinat de Marina Montoya, une protestation qui bientôt gagne toute la population. Le gouvernement de César Gaviria est sommé de revoir sa position qui met en péril la vie des autres otages. La veuve Gloria Pachón ne s'arrête pas là. Elle est aussi un membre actif du programme télévisé *Colombia los Reclama*, destiné à reconforter les otages depuis leur lieu de détention. A travers ce programme, Maruja voit la mobilisation de ses amis et collègues, et plus particulièrement le dévouement de sa sœur Gloria à sa cause.

Hernando Santos :

« *Hernando Santos es un hombre de responsabilidades descomunales, que con una palabra podría salvar o destruir una vida* »²³⁵. Ami intime de l'ex-président Turbay, Hernando maintient de puissantes relations dans le nouveau gouvernement. Ainsi, il fait partie des personnalités les plus craintes de la Colombie, du moins par bon nombre de colombiens. En ce qui concerne les narcotrafiquants, Hernando Santos n'est rien d'autre qu'une cible dont les pouvoirs pourraient être utilisés en leur faveur. Il y a de cela quinze ans, il a échappé à un enlèvement des guérilleros du M-19. Cette fois-ci, c'est son fils Pacho qui lui est ravi, non pas par les M-19, mais par les *Extraditables*. Il sera entre leurs mains, un excellent moyen de pression sur le gouvernement. Hernando devra donc user de son pouvoir pour satisfaire leurs revendications, s'il tient à revoir son fils vivant.

La nouvelle de la séquestration de son fils dévoile les faiblesses du père. En réalité, nous avons affaire à un géant aux pieds d'argile. Tous ceux qui l'on vu aux premières heures

²³⁵ Op. cit, p.95.

de la triste nouvelle ont tout de suite compris que le stress permanent pouvait mettre un terme à sa vie. Ce passage ci-dessous résume les souffrances endurées par celui qu'on considérait comme un caïd dont la seule parole suffisait à détruire ou à sauver une vie :

« Es emocional, de nervios crispados, y con una conciencia tribal que pesa mucho en sus determinaciones. Quienes convivieron con él durante el secuestro de su hijo temieron que no sobreviviera a la aflicción. No comió ni durmió una noche completa, se mantuvo siempre con el teléfono al alcance de su mano y le saltaba encima al primer timbrado. Durante aquellos meses de dolores tuvo muy pocos momentos sociales, se sometió a un programa de ayuda siquiátrica para resistir la muerte del hijo, que creí inevitable, y vivió recluido en su oficina o en sus habitaciones, entregado al repaso de su estupenda colección de estampillas de correo y de cartas chamuscadas en accidentes aéreos »²³⁶.

Hernando se veut pessimiste pour ne pas être plus troublé si le malheur s'avérait confirmé. Il fait déjà le deuil de son fils, car ses chances de survie sont hypothétiques. Pourquoi lutter quand on sait d'avance les résultats ? Pourquoi tenter de négocier avec des terroristes qui sont sans état d'âme ? Hernando a du certainement se poser ces questions. En tout cas, pour lui, ces narcotrafiquants ne sont pas dignes de confiance, et il le dit à qui veut l'entendre : *« -No sea ingenio, mijito –le dijo-, usted no tiene la menor idea de cómo son esos tipos. No hay nada que hacer »²³⁷*. La lutte est perdue d'avance.

²³⁶ Op. Cit, p.95.

²³⁷ Op. Cit, p.49.

3-2. Les amis et collègues des victimes :

Dans une situation de crise, toute contribution apportée en vue d'y trouver une solution est toujours la bienvenue, aussi minime soit-elle. La nouvelle des enlèvements surprend plus d'un. Quand les amis des victimes apprennent les événements, ils ne restent pas les bras croisés. Leur premier réflexe est de se rendre dans le domicile des victimes pour s'enquérir des circonstances des événements et soutenir les familles des victimes. C'est ainsi que : « *La noche del secuestro de Maruja y Beatriz la casa de Villamizar estaba a reventar* »²³⁸. Personne n'a l'idée de l'endroit où peuvent bien être les victimes. Mais chacun s'imagine les conditions misérables dans lesquelles elles peuvent se trouver. N'ayant pas accès aux ravisseurs pour apporter aux victimes la consolation dont elles ont besoin, leurs amis le manifestent à travers leurs familles respectives.

Quant aux journalistes, jamais leur corporation n'a été aussi ébranlée. Déjà en 1986, Guillermo Cano²³⁹, le Directeur de la maison de presse *El Espectador* succombait sous les balles assassines des narcotrafiquants. Aujourd'hui encore, des journalistes sont entre leurs mains. Personne ne se fait d'illusion : on sait de quoi sont capables les narcotrafiquants. A qui sera le tour demain ? Les journalistes réagissent à travers leur seul utile de combat : les médias.

S'il s'avère que les journalistes sont cette catégorie socioprofessionnelle exposée à chaque fois que des crises éclatent dans un pays, il n'en demeure pas moins que les médias sont entre leurs mains, des armes aussi redoutables que les mitraillettes aux mains des narcotrafiquants. En effet, les journalistes peuvent à partir de simples rumeurs embraser un pays. Ils peuvent susciter toute une population à la révolte. Mais le ton opté par les collègues

²³⁸ Op. Cit, p.32.

²³⁹ Op. Cit, p.151.

des otages est plutôt pacificateur, puisque l'atmosphère dans laquelle se trouvent leurs collègues est déjà assez tendue. Juan Gómez Martínez, le Directeur du journal *El Colombiano de Medellín* tente une médiation auprès de Pablo Escobar. C'est à partir de lui que les autres journalistes ont pu obtenir la véritable raison de l'enlèvement de Maruja :

« *La detención de la periodista Maruja Pachón –decía la carta de los Extraditables– es una respuesta nuestra a las torturas y secuestros perpetrados en la ciudad de Medellín los últimos días por parte del mismo organismo de seguridad del Estado muchas veces mencionado en anteriores comunicados nuestros* »²⁴⁰.

Les *Extraditables* qu'on traite de mettre à mal la société, se plaignent à leur tour des tortures et séquestrations orchestrées par les Services de sécurité de l'Etat. L'enlèvement de Maruja Pachón répond surtout à leur intention de mettre un terme aux exactions des agents de sécurité de l'Etat. La vie de Maruja, tout comme celle des autres otages, dépendra de la coopération du gouvernement, soutiennent les ravisseurs. Les journalistes se font l'écho de ces intentions auprès du gouvernement. Du titre au contenu des articles, les mots sont bien choisis, pour montrer la gravité de la situation. Mais les articles qu'ils écrivent alertent aussi la population qui se rend compte des agissements hautement criminels des *Extraditables*. La réaction des journalistes ne dérange guère les narcotrafiquants. Pour eux, il importe peu que la population soit scandalisée, pourvue qu'ils obtiennent gain de cause.

L'information suit son cours normal. Elle est reçue par tout le monde : le gouvernement, la population civile, et même les ravisseurs qui laissent la latitude à leurs otages de s'imprégner des dernières nouvelles du pays. C'est l'occasion pour les journalistes d'user de tact pour communiquer avec leurs collègues opprimés, et l'occasion pour leurs amis

²⁴⁰ Op. Cit, pp.48-49.

de leur adresser des messages de soutien et de réconfort. C'est à cet effet que María del Rosario Ortiz réalise une émission télévisée « *Colombia los Reclama* »²⁴¹. Pour ainsi dire, les otages ne sont pas laissés pour compte. Tout le pays les soutient. Amis et collègues ne forment qu'un vœu, celui de les voir revenir à eux, sains et saufs.

De son côté, le psychiatre Jaime Gaviria, collègue et surtout un vieil ami au mari de Beatriz, joue la carte de la psychothérapie. Il sait combien sont importantes les pressions que peuvent subir les victimes d'enlèvement. C'est par une chaîne de télévision qu'il donne des conseils aux otages, afin qu'ils évitent le stress et son cortège de malaises, de maux physiques et psychiques qui s'en suivent, pouvant même entraîner le suicide.

En définitive, contrairement aux *Extraditables* qui procèdent par des rapt, le langage des mitraillettes et de la violence pour exprimer leur pensée, les journalistes ont recours aux médias et aux campagnes de sensibilisation, pour informer la population des agissements des narcoterroristes, aviser le Gouvernement de l'atmosphère torride dans laquelle sont plongées les victimes des enlèvements, tout en condamnant les ravisseurs.

3-3. Le Gouvernement :

Dans le Gouvernement se succèdent des dirigeants issus des deux principales formations politiques de la Colombie. Il s'agit du parti conservateur et du parti libéral. Dans un camp comme dans l'autre, chaque dirigeant au pouvoir se porte garant de la sécurité et de la paix de ses administrés. Une armée mise à sa disposition est entièrement dévolue à cette tâche. Néanmoins l'ordre public est mis à mal par les *Extraditables* et quelques formations de guérilla qui s'engagent dans une guerre contre le gouvernement, à travers des prises d'otages.

²⁴¹ Op. Cit, p.225 et p.308.

D'éminentes personnalités sont touchées par ce fléau. Elles sont soumises à des conditions de vie misérable, et pire, nombreuses sont celles qui succombent aux mains assassines de leurs ravisseurs. Dès lors le Gouvernement est confronté à un dilemme. Il doit décider si oui ou non, il faut négocier avec les ravisseurs. Les terroristes sont sans foi ni loi, a-t-on coutume de dire. Si le Gouvernement prend la résolution de négocier avec eux, alors ce serait sur la base de quel(s) accord(s), et si le Gouvernement refuse de prêter l'oreille aux terroristes, à quoi devrait-il s'en tenir ? Quelle sera sa carte de rechange ? Avant même de trouver des réponses à toutes ces interrogations, tous les présidents qui se succèdent sont conscients du fait que la vie des otages ne tient qu'au bout d'un fil.

Alfonso López Michelsen :

N'étant plus au pouvoir, l'ex-président Michelsen est toujours animé par son désir de voir ses concitoyens vivre en parfaite intelligence. Aussi, ne s'est-il pas fait prier quand sa présence s'est avérée nécessaire pour la résolution de la crise générée par les narcotrafiquants.

« Los extraditables hicieron saber de inmediato en un comunicado que desistían de las ejecuciones anunciadas en vista de las solicitudes de varias personalidades del país. Se referían quizás a los mensajes radiales que les habían hecho llegar López Michelsen, Pastrana y Castrillón »²⁴².

Alfonso López Michelsen²⁴³ est un homme politique et juriste colombien, fils de l'ancien Président colombien, Alfonso López Pumarejo qui a été d'ailleurs l'un des rares présidents colombiens à être réélu. En 1938, Michelsen obtient sa première charge publique par son élection en qualité de Conseiller municipal. Mais sa condition de fils d'ancien

²⁴² Op. Cit, p.176.

²⁴³ Alfonso López MICHELSEN : né le 30 juin 1913 en Colombie et mort le 11 juillet 2007 à Bogotá.

Président de la République sera un obstacle à sa carrière politique, car ses interventions dans la politique colombienne seront toujours marquées du sceau de la contradiction et par la virulence des critiques de ses adversaires. Obligé de se tenir à l'écart de la politique, il s'adonne à l'enseignement dans les collèges et les universités, et obtient la chaire de Droit Constitutionnel. García Márquez aura été l'un de ses étudiants à la faculté de droit de l'Université de Bogotá. En septembre 1952, la maison de son père à Bogotá est incendiée. Le Professeur est contraint à l'exil. Il trouve asile au Mexique où il vivra huit ans durant, avec toute sa famille. Dès son retour en Colombie en 1960, López Michelsen fonde le « *Movimiento Revolucionario Liberal* » pour exprimer sa révolte et protéger le libéralisme des risques qu'implique la restauration du bipartisme dans le pouvoir. Cette même année, pour sa première apparition comme parti politique, le MRL obtient 354 560 voix lors des élections à la Chambre des Représentants, et López est élu dans la circonscription de Cundinamarca, pour la période allant de 1960 à 1962.

Il participe à la réunification des libéraux sous la présidence de Carlos Lleras Restrepo, et accepte d'être le premier gouverneur du nouveau département de César, entre 1967 et 1968. López Michelsen sera ensuite Ministre des Relations extérieures entre 1968 et 1970, périodes qui voient la création du Groupe régional andin et l'étude des réformes à apporter à la Constitution de l'Organisation des Nations Unies (ONU). Sa présence dans un gouvernement de Front national fut très significative, alors qu'il s'était opposé à la politique d'alternance au pouvoir.

En 1973, son nom est proposé à la Convention Libérale pour être considéré comme un candidat potentiel à la Présidence de la République pour la période 1974-1978. Il sera élu avec une très forte majorité au compte de ce mandat de quatre ans. Dans son discours

d'investissement, le 7 août 1974, il promet au pays de réduire la fracture entre la population paysanne et celle des villes, de travailler pour améliorer la situation des plus pauvres et de promouvoir le changement. Il entre ainsi en phase avec le thème principal de sa campagne électorale, qu'il a baptisé le « mandat clair ».

Pendant son administration, López Michelsen a décrété l'urgence économique pour corriger le déficit budgétaire, instaurant un contrôle strict des dépenses des institutions décentralisées, décidant l'élimination des subventions de l'Etat. Il a réalisé une importante réforme fiscale et créé un impôt sur les gains exceptionnels. L'investissement public s'est accru de 61% et les exportations ont été augmentées. Malgré les mesures prises pour limiter l'inflation, celle-ci a atteint le taux le plus élevé de l'histoire du pays. D'autre part, López a cherché à améliorer les conditions de vie des paysans, en renforçant les conditions internes de l'économie agricole pour maintenir cette population dans son milieu, ce qui a eu pour effet d'entraîner une augmentation de 16% de la production agricole.

En 1982, il espère être réélu à la Présidence de la République, après s'être officiellement déclaré candidat lors de la Convention de Medellín en septembre 1981. Mais il sera battu par le candidat conservateur Belisario Betacur Cuartas. Malgré cette défaite, Michelsen ne renonce pas à ses activités politiques et continue d'intervenir dans son Parti comme chef du camp libéral.

Dans les dernières années de sa vie, López Michelsen s'implique dans la recherche d'un accord humanitaire avec les guérilleros des Forces Armées Révolutionnaires de Colombie (FARC-marxistes). Sa forte implication dans la résolution des tensions entre la guérilla et le gouvernement motive les *Extraditables* à compter sur lui pour faire entendre

leurs revendications. Effectivement, la plate-forme revendicative parvient à la table de séance du nouveau gouvernement. La justice s’y consacre en se dotant de plusieurs décrets visant à stimuler et à assurer la reddition des narco-trafiquants, la réduction des peines par confession des délits. La non-extradition n’étant pas garantie, les narcotrafiquants maintiennent la pression, et parviennent à séquestrer Diana Turbay Quintero, la fille du Président César Turbay.

Julio César Turbay :

Le libéral Julio César Turbay Ayala²⁴⁴ est élu Président de la République de la Colombie pour la période allant de 1978 à 1982. Né d’un père libanais et d’une mère colombienne, César Turbay commence très jeune sa carrière politique. Déjà à vingt ans, il assume le poste de Conseiller d’Usme au compte du Parti Libéral. Elu Maire de Girardot en 1937, il sera à nouveau nommé l’année suivante comme Conseiller d’Engativá. Membre de l’Assemblée de Cundinamarca jusqu’en 1942, Turbay est élu un an après, comme Représentant attitré. Il préside par deux fois, l’Assemblée des représentants, avant que Mariano Ospina Pérez, le Président à l’époque ne ferme le Congrès en 1949. Il occupe de 1953 à 1961, les postes de Ministre des Mines et du Pétrole, et de Ministre des Affaires Etrangères extérieures. Grand défenseur du Front national, a été élu Sénateur de la République, fonction qu’il exerce successivement en 1962, 1966, 1970 et 1974. Il ne fait pas d’économie de sa disponibilité chaque fois que son pays le sollicite. C’est ainsi qu’il assume la charge d’Ambassadeur à l’ONU de 1967 à 1969, en Grande-Bretagne de 1973 à 1974, et aux États-Unis de 1975 à 1976.

²⁴⁴ César TURBAY AYALA, né le 18 Juin 1916 à Bogotá, et décédé le 13 Septembre 2005.

Pour les élections présidentielles de 1974, il est considéré à juste titre comme l'un des trois candidats potentiels du libéralisme, avec Lleras Restrepo et López Michelsen. Mais Turbay ne se présente pas ; il soutient plutôt López Michelsen, qui remporte la présidence. Ce coup de main ne sera pas gratuit. En effet, lors des scrutins de 1978, les partisans de López lui retournent l'ascenseur. Ils soutiennent sa candidature dans la campagne des libéraux à la présidence et le défendent contre Lleras Restrepo. Désigné favori du camp libéral, Turbay remporte avec une légère avance, les élections générales, contre le candidat conservateur Belisario Betancur.

Bien avant de briguer la présidence, Turbay jouissait d'une carrière politique pleine de brio. Mais en ce qui concerne son mandat présidentiel, le constat est amer. Face au problème récurrent de la violence et de l'insécurité générée par l'activité illicite de la drogue, le Président durcit le ton. Il opte pour la violence comme solution au problème, pensant ainsi dissuader les narcotrafiquants. Les allégations de torture, les disparitions et autres violations des droits de l'homme ont meublé son mandat. Et les questions d'intégration nationale où l'infrastructure a une dynamique très importante, étaient mises en bémol.

Mais loin d'être dissuadés, la réplique des mouvements révolutionnaires est sans pareille. C'est ainsi qu'en 1980, les guérilleros du M-19 prennent d'assaut l'ambassade de la République dominicaine implantée en Colombie, comme un signe de leur capacité d'action. Le Président n'accepte aucun compromis avec eux. Le gouvernement dans son ensemble a dû lui forcer la main, au risque de voir exécuter des diplomates sur le territoire colombien. Les faits se déroulant comme un véritable film d'action sont rapportés par le narrateur de *Noticia de un secuestro* en ces termes :

« Dieciséis miembros de élite del mismo movimiento armado se tomaron la embajada de la República Dominicana en Bogotá cuando celebraban su fiesta nacional, el 27 de febrero de 1980, bajo el gobierno de Julio César Turbay. Durante sesenta y un días mantuvieron en rehenes a casi todo el cuerpo diplomático acreditado en Colombia, incluidos los embajadores de los Estados Unidos, Israel y el Vaticano. Exigían un rescate de cincuenta millones de dólares y la liberación de trescientos once de sus militantes detenidos. El presidente Turbay se negó a negociar, pero los rehenes fueron liberados el 28 de abril sin ninguna condición expresa, y los secuestradores salieron del país bajo la protección del gobierno de Cuba, solicitada por el gobierno de Colombia. Los secuestradores aseguraron en privado que habían recibido por el rescate cinco millones de dólares en efectivo, recaudado por la colonia judía de Colombia entre cofrades del mundo entero »²⁴⁵.

Selon les rumeurs, les ravisseurs n'ont pas obtenu gain de cause. Quant aux ravisseurs, ils soutiennent le contraire. Sur les cinquante millions de dollars exigés, ils affirment avoir obtenu cinq millions. Mais une chose est certaine, les ambassadeurs dominicains, américains, juifs et les émissaires du Vatican ont pu recouvrer la liberté après trois mois de captivité, grâce à la médiation du gouvernement à travers une négociation pacifique avec les ravisseurs, quand bien même que le Président n'était pas d'avis. Les guérilleros ne sont pas poursuivis par la police judiciaire colombienne. Ils bénéficient d'un exil politique à Cuba.

Diana Turbay paiera le lourd tribut de l'intransigeance de son père. En partance pour un reportage dans le quartier général des guérilleros du M-19, Diana Turbay et son équipe tombent dans une embuscade tendue par les *Extraditables*. Turbay n'étant plus au pouvoir, devra compter sur le nouveau président en exercice pour obtenir la libération de sa fille.

²⁴⁵ *Noticia de un secuestro*, p.152.

Belisario Betancur Cuartas :

Né en 1923 dans la région d'Antioquia, Belisario Betancur fait ses études de droit en Colombie, puis à Washington aux Etats-Unis. Avocat de métier, il fait de l'écriture sa passion. Il est auteur de plusieurs œuvres abordant les problèmes d'ordre éducatif, sociologique, économique et politique. Homme politique du parti conservateur colombien, Belisario Betancur brigue le mandat présidentiel de 1982 à 1986. C'est en 1950 que commence sa carrière politique. Elu député à l'Assemblée d'Antioquia, Betancur demeure pendant cinq ans, membre de la Chambre des représentants. Il participe à l'Assemblée nationale constituante convoquée par le général Gustavo Rojas Pinilla, et est le seul député ayant appuyé Laureano Gomez comme président constitutionnel. Il occupera successivement sous le régime du Front National, les postes de ministre du Travail et de la Sécurité sociale, de Sénateur et d'ambassadeur affecté en Espagne. De retour au pays, Betancur se présente en 1982 comme candidat aux élections présidentielles, et réussit à évincer le libéral Julio César Turbay, le Président sortant et candidat à sa succession. Elu Président, le mandat de Belisario Betancur sera caractérisé par des œuvres sociales de grande envergure. Il améliore le revenu au logement, réduit de façon drastique le taux d'analphabétisme. Il fait de la paix sociale une priorité absolue. Ainsi, il s'engage dans un processus de négociation avec la guérilla colombienne. Les choses ne sont pas aussi aisées comme l'espère Betancur. Les négociations avancent à dents de scie. A bout de patience, le président durcit le ton. Ce changement d'attitude à leur égard, sera pour les guérilleros le prétexte pour la prise du Palais de Justice en Novembre 1985.

« El 6 de noviembre de 1985, un comando del M-19 se tomó el multitudinario edificio de la Corte Suprema de Justicia en su hora de mayor actividad, con la exigencia de

que el más alto tribunal de la república juzgara al presidente Belisario Betancur por no cumplir con su promesa de paz. El presidente no negoció, y el ejército rescató el edificio a sangre y fuego al cabo de diez horas, con un saldo indeterminado de desaparecidos y noventa y cinco muertos civiles, entre ellos nueve magistrados de la Corte Suprema de Justicia, y su presidente, Alfonso Reyes Echandía »²⁴⁶.

Les forces armées gouvernementales interviennent et prennent au bout de dix heures, le contrôle du Palais. Mais à quel prix ? L'assaut a été des plus meurtriers. Ce mois deviendra un "Novembre noir" dans l'histoire de la Colombie.

Virgilio Barco :

Virgilio Barco Vargas²⁴⁷, ingénieur civil et homme politique colombien. Il a été membre du Parti libéral et le Président de la Colombie de 1986 à 1990. Il fait figure des citoyens de Cúcuta les plus illustres qui ont existé. Après ses études en Colombie, c'est dans le Massachusetts Institute of Technology (MIT), à l'université de Cambridge sise aux Etats-Unis, où il termine ses études en 1943, études qui seront sanctionnées par le diplôme de génie civil. Il retourne aussitôt en Colombie où il est nommé la même année, Secrétaire des travaux publics du Nord de Santander. En 1945, il est nommé Secrétaire général du ministère des Communications. Il est Conseiller de Durania, une petite ville de son département, au nom du Parti libéral. Conseiller de Cúcuta en 1945 et 1947, il est élu deux ans plus tard à la Chambre des représentants. Mais pour des raisons d'insécurité dues à l'escalade de la violence dans les rues de Bogotá, Virgilio Barco prend la route de l'exil en 1950. Il profite de son exil aux

²⁴⁶ Op. Cit, pp.152-153.

²⁴⁷ Virgilio BARCO VARGAS: Né à Cúcuta , en Colombie le 17 Septembre 1921. Après son mandat présidentiel, il sert son pays en qualité d'Ambassadeur au Royaume-Uni, avant de se retirer définitivement de la vie publique pour des raisons de santé. Atteint d'un cancer et de la maladie d'Alzheimer, Barco meurt le 20 Mai 1997.

Etats-Unis pour poursuivre les études. Il prépare et obtient un Master en économie à l'Université de Boston en 1952 et un Doctorat en économie dans le MIT, un an plus tard.

De retour au pays natal en 1954, Barco participe activement au processus permettant la formation du Front national entre les libéraux et les conservateurs, en conflit depuis deux décennies. Elu Sénateur en 1958, il exerce en même temps la fonction de Ministre des Travaux Publics. Il conservera son poste de ministre jusqu'en 1966 gérant le portefeuille des Finances, puis celui de l'Agriculture. En qualité de Maire de la commune de Bogota, de 1966 à 1969, il réussit à garder une image de marque pour ses œuvres socioculturelles. Au nombre de ses actifs figurent la création du district Planétarium, le Musée d'Histoire Naturelle, le Musée *Casa Montes* en hommage à Antonio Nariño, le Musée de Santa Clara et l'Orchestre Philharmonique de Bogotá ; le renforcement du réseau des services publics et la construction de centrales électriques; et enfin la réalisation de plans d'intégration et de logement urbain.

Vu ses réalisations et ses aptitudes, Barco a été pressenti comme un candidat potentiel à la présidentielle. Mais lors des élections présidentielles de 1982, et ce à l'instar des membres de son parti, il soutient la candidature de Alfonso López Michelsen, qui sera malheureusement battu par le conservateur Belisario Betancur. Barco décide de se présenter aux scrutins de 1986, avec l'appui des libéraux. Et le soutien d'Alfonso López Michelsen a été des plus décisifs, à travers les discours en sa faveur, et notamment cette phrase que scanderont les journaux de l'époque : « *¿Si no es Barco, quién?* »²⁴⁸. Toutes les factions libérales, même la nouvelle tendance libérale créée par Luis Carlos Galán, ont porté le citoyen de Cúcuta à la Magistrature suprême. Barco remporte plus de 59 % des suffrages exprimés. Dès son accession au pouvoir, le nouveau Président s'attelle à concilier les deux grands partis

²⁴⁸ Citation extraite de l'article « Virgilio Barco », disponible sur : http://es.wikipedia.org/wiki/Virgilio_Barco.

d'opposition de sorte à mettre un terme de façon définitive aux conflits séculaires du Front National. Et durant son mandat, Barco entreprend la lutte contre la pauvreté et l'insécurité sociale. Il s'engage dans une lutte ouverte contre les narcotrafiquants qui multiplient les violences en Colombie. A cet effet, il crée une brigade spéciale, *El Cuerpo Élite* « *encargado de la lucha frontal contra el narcotráfico* »²⁴⁹. Ce corps d'élites réussit à traquer les narcotrafiquants jusque dans leur dernier retranchement. Il est salué par la population, mais pour Pablo escobar, il n'est rien d'autre que « *la encarnación de todos los males* »²⁵⁰. Le Président Barco est radical avec les groupes qui se veulent radicaux, en revanche, il dialogue avec les guérilleros. Ses négociations de paix avec les groupes paramilitaires ont été un grand succès. En effet, les efforts de paix de Virgilio Barco ont concouru à la démobilisation du *M-19*. Ainsi on comprend pourquoi Maruja Pachón s'étonne quand elle a entendu son ravisseur lui dire qu'il est du *M-19* : « *porque el M-19 estaba ya en la legalidad y haciendo campaña para formar parte de la Asamblea* »²⁵¹. Une Assemblée Constituante a été convoquée en 1991, en vue de régulariser la situation des guérilleros démobilisés, en les convertissant en de honnêtes citoyens bénéficiant du droit de vote et du droit de présenter un candidat aux différentes présidentielles.

La popularité de Barco s'accroît, et va au-delà des frontières de la Colombie. Mais ses actions fortement acclamées ailleurs ne sont pas toujours bien accueillies dans son propre pays, notamment dans le camp des récalcitrants narcotrafiquants. La fin de son mandat sera sanctionné par les assauts des terroristes, multipliant violence et enlèvements et meurtres dont seront victimes les dirigeants Andrés Pastrana et Álvaro Gómez Hurtado, les candidats à la présidence Jaime Pardo Leal, Bernardo Jaramillo Ossa , Luis Carlos Galán y Carlos Pizarro (leader du *M-19*) et le Procureur Général Carlos Mauro Hoyos.

²⁴⁹ Relato de un secuestro, p.205.

²⁵⁰ Ibidem.

²⁵¹ Loc. Cit.

Quand il quitte le pouvoir en 1990, il continue de servir son pays au titre d'Ambassadeur en Angleterre. Il cessera toute activité publique en 1992 pour des raisons de santé.

César Gaviria :

César Gaviria héritera des problèmes de sécurité nationale de Virgilio Barco, comme celui-ci a hérité de ceux de Belisario Betancur.

« Por su parte, el presidente Virgilio Barco, casi al final de su mandato, dejó mal resuelto el secuestro de Álvaro Diego Montoya, el hijo de su secretario general. La furia de Pablo Escobar le estalló en las manos siete meses después a su sucesor, César Gaviria, que iniciaba su gobierno con el problema mayor de diez notables secuestrados »²⁵².

C'est à l'âge de vingt trois ans que César Gaviria commence sa carrière politique. Pétri de talents, le jeune Gaviria se verra confier plusieurs postes de responsabilité. Déjà en 1970, il est nommé responsable de la planification à Risalda, et assure en même temps sa charge de Conseiller de la ville Pereira. Il exerce de 1975 à 1976, sa fonction de Maire de la ville de Pereira. Elu membre de la Chambre des représentants, César Gaviria sera par la suite nommé vice-ministre du développement économique, dans le gouvernement de Julio César Turbay Ayala, de 1978 à 1982. Avec le Président Virgilio Barco Vargas, il sera nommé en 1986, Ministre des Finances. Il exerce sa nouvelle fonction durant un an. Au cours de cette année, il présente au Congrès deux projets importants : la réforme agraire et la réforme de la fiscalité.

²⁵² Op. Cit, p.153.

Et en sa qualité de Ministre du gouvernement, il initie le projet de réforme constitutionnelle. Entre-temps, ses réformes en matière de sécurité sociale et de travail, monétaire et financière battent leur plein. Toutes ces réformes dont il a été l'instigateur contribuent à sa popularité et dessinent d'office le profil d'homme d'Etat. César Gaviria apprécie à juste titre les atouts qui militent en sa faveur. Par conséquent, dès que s'annoncent les élections présidentielles, il rend sa démission du gouvernement de Barco, pour présenter sa candidature à la Magistrature suprême. Soutenu par les partisans du Nouveau Libéralisme créé par Luis Carlos Galán, Gaviria parvient à obtenir le fauteuil présidentiel en 1990.

Dès son arrivée au pouvoir, César Gaviria Trujillo met en application les réformes qu'il a proposées d'abord au gouvernement de Turbay, puis à celui de Virgilio Barco. Sur le plan économique, il donne à la libéralisation un essor nouveau qui contribuera à l'ouverture des marchés. Les résultats largement au dessus des estimations vont définitivement marquer l'histoire économique du pays.

Et dans le domaine socio-politique, César Gaviria procédera à la pacification avec la guérilla. A cet effet, il convoque en 1991, une Assemblée constituante pour l'adoption d'une nouvelle constitution colombienne. Il obtient la démobilisation de l'*ELN*. Mais ce ne sont malheureusement pas toutes les factions rebelles qui acceptent de se ranger dans la légalité. Les *FARC* et les narcotrafiquants multiplient les actes de violence dans la société.

César Gaviria ne s'avoue pas vaincu. Dans les premiers moments, il poursuit les négociations avec les narcotrafiquants qui paraissent plus ouverts que les *FARC*. Il fait de l'extradition son cheval de bataille, défend la cause des *Extraditables*, pensant ainsi être non seulement en phase avec la justice, mais aussi assurer la sécurité sociale à tous les citoyens colombiens. César Gaviria « *defendió la extradición como un instrumento indispensable para*

el fortalecimiento de la justicia, y anunció una estrategia novedosa contra el narcotráfico. Era una idea sencilla: quienes se entregaran a los jueces y confesaran algunos o todos sus delitos podían obtener como beneficio principal la no extradición »²⁵³.

Mais dans l'évolution des pourparlers, la dissension finit par s'installer entre les deux parties. César Gaviria doit à nouveau faire face à la recrudescence de la violence, du fait de la résurgence du trafic de la drogue. L'Assemblée constituante réfléchit sur les solutions au fléau qui met à mal la société. Et le Président qui par le passé défendait les *Extraditables*, s'insurge maintenant contre eux. Par conséquent, la grâce présidentielle et les amnisties qui leur étaient réservées, sont désormais sujettes à discussion. Pour ainsi dire, le Président César Gaviria est de ceux qui savent garder le sang froid dans les moments critiques, mais qui font aussi usage de son bâton quand cela s'impose. A ce propos, l'un des officiers de la garde républicaine qui entretient de très bons rapports avec le Président, le présente comme « *un hombre impulsivo pero cordial, capaz de mantener la sangre fría en circunstancias más graves* »²⁵⁴. Et le narrateur qui renchérit : « *César Gaviria puede ser el hombre más áspero cuando cree que debe serlo, y entonces lo fue* »²⁵⁵. La guerre est ouverte contre les narcotrafiquants, et l'extradition est interdite par l'Assemblée. Les *Extraditables* ayant le dos au mur, chargent le gouvernement en multipliant les sévices. Ils procèdent à une série d'enlèvements dont les victimes sont des illustres journalistes.

Malgré ces événements dont l'ampleur défraie la chronique, le gouvernement tarde à se manifester. Les décrets signés par le Président en vue de la libération des otages, ne se conforment pas aux exigences des *Extraditables*. Ceux-ci donnent le coup de grâce en enlevant le cousin germain du Président : « *Así era : Fortunado Gaviria Botero, su primo*

²⁵³ Op. Cit, p.30.

²⁵⁴ Op. Cit, p.27.

²⁵⁵ Ibidem.

hermano y amigo más querido desde la infancia, había sido raptado en su finca de Pereira por cuatro encapuchados con fusiles »²⁵⁶. La nouvelle de cet énième enlèvement affecte terriblement le Président. Toutefois le Président ne fait pas de favoritisme. Son cousin est une victime au même titre que Maruja et les autres journalistes. Aussi, se donne-t-il le temps de trouver auprès de ses plus proches collaborateurs, les sanctions que méritent les ravisseurs. Cette intransigeance coûtera la vie de ce cousin qu'il estimait par-dessus tout comme son meilleur ami d'enfance. Il affirme après l'enterrement que: « *Yo era el único colombiano que no tenía un presidente ante quien quejarse* »²⁵⁷. Il va sans dire que s'il devait s'en prendre à quelqu'un, c'est bien sûr au Président de la république. Or, c'est lui le Président. Il est celui à qui le peuple a confié son bien-être et sa sécurité. Par conséquent, il lui revient d'être digne de la confiance que ses électeurs ont mise en lui ; mais aussi d'user des prérogatives dues à son titre pour résoudre ses problèmes personnels et ceux du peuple colombien.

Enfin le gouvernement de César Gaviria cède aux revendications des narcotrafiquants. L'Assemblée Constituante en session plénière, vote l'article 35 de la nouvelle Constitution interdisant l'extradition des ressortissants Colombiens. L'extradition est retirée de la Constitution et le gouvernement perd ainsi un instrument efficace pour châtier les narcotrafiquants. Rassuré, Pablo Escobar, le chef des *Extraditables* se rend aux autorités judiciaires.

Le général Miguel Maza Márquez :

N'étant pas président de la république, le général Miguel Maza Márquez a eu le privilège de servir trois présidents :

²⁵⁶ Op. Cit, p.215.

²⁵⁷ Ibidem.

« *El general ocupaba el cargo desde el gobierno de Belisario Betancur, siete años antes; había continuado con el presidente Virgilio Barco y acababa de ser confirmado por César Gaviria* »²⁵⁸.

Pour parler de secret d'Etat, c'est bien le général Maza qui est rompu à cette tâche. C'est certainement la raison pour laquelle, le président Gaviria l'a reconduit dans son gouvernement, et lui a confié la Direction du Département Administratif de Sécurité (DAS). Ce service créé en 1953 était initialement dénommé le SIC (Servicio de Inteligencia Colombiano)²⁵⁹. Il est renommé en 1960, *Departamento Administrativo de Seguridad*, dans le cadre de changements institutionnels importants réalisés à l'occasion de la recrudescence de la violence. Il fonctionne comme le FBI américain, avec des attributions relativement étendues.

Le DAS a pour mission première d'assurer la sécurité du chef de l'Etat et celle des membres de sa famille. Il se charge aussi de protéger le vice-président, les ministres du gouvernement et les anciens présidents. Il doit à cet effet, rechercher, analyser et traiter les renseignements pour le gouvernement, et formuler des politiques dans le secteur administratif pour garantir la sécurité nationale intérieure et extérieure de l'Etat colombien. Ces renseignements sont nécessaires au gouvernement pour la formulation de politiques et la prise de décisions.

La protection des intérêts de l'Etat par le DAS se manifeste enfin par des actions de contre-espionnage pour contrer les activités hostiles d'origine intérieure ou extérieure. A ce niveau, la lutte contre le terrorisme est classée comme une question de priorité nationale. Et le général Maza en fait son cheval de bataille.

²⁵⁸ Op. Cit, pp.27-28.

²⁵⁹ Source : http://fr.wikipedia.org/wiki/Departamento_Administrativo_de_Seguridad.

Le terrorisme auquel est exposé l'Etat colombien est manifesté par des narcotrafiquants, ayant à leur actif, de nombreux assassinats, et des otages dont la vie est en sursis. Les ravisseurs déclarent qu'ils ne tarderont pas à exécuter leurs otages, si le gouvernement ne se manifeste pas à leur égard. Le DAS, avec en sa tête le général Maza, en accord avec le gouvernement, doivent s'atteler à les libérer. Mais dans le camp gouvernemental, les avis quant à la méthode à employer pour obtenir la libération des otages, sont divergents. Certains optent pour la négociation pacifique, pour éviter le bain de sang et faire des victimes parmi les otages. D'autres veulent recourir à la force. Il est inutile de négocier avec les terroristes, soutiennent-ils. Le général Maza Márquez partage cette dernière position.

C'est toujours avec véhémence que le Directeur du DAS s'attaque aux narcotrafiquants. Les raisons de son hostilité à l'égard des ennemis de la sécurité sociale sont à la fois d'ordre professionnel et personnel.

Elles se justifient d'abord par le fait qu'il est un homme ayant sillonné les palais présidentiels pendant plus de la moitié de son existence, maîtrisant ainsi tous les secrets d'Etat. En effet, ses années d'expérience auprès des gouvernements qu'il a servis, lui donnent une bonne visibilité des ennemis de l'Etat. Il sait de quoi sont capables ces individus. Certes, leurs exactions font des échos retentissant à travers tout le pays. Il y a ce que les gens disent, il y a ce que les journalistes rapportent, mais il y a surtout ce que les gens voient. Et le général est de ceux qui peuvent témoigner de ce qu'ils ont vu, des horreurs dont ils ont fait l'amère expérience. Alors c'est en homme avisé qu'il soutient sa décision de ne point négocier avec les terroristes.

Le général Maza s'attaque aussi aux narcotrafiquants pour des raisons personnelles. Depuis qu'il tient les rênes du Département Administratif de Sécurité, les narcotrafiquants dont il s'est donné pour mission de traquer, l'ont inscrit dans leur collimateur. D'ailleurs, ils tentent à maintes reprises de le liquider, mais à chaque fois, le général Maza parvient à sortir de leurs mailles. Depuis lors, le Général est sur la défensive. Il est conscient qu'un manque de vigilance de sa part signe son arrêt de mort. Il a déjà échappé par deux fois à l'assaut meurtrier de ses détracteurs. Fervent croyant, il confesse qu'il ne s'en serait pas sorti indemne n'eut été l'intervention de la Providence divine.

« Para él la guerra contra el narcotráfico era un asunto personal y a muerte con Pablo Escobar. Y estaba bien correspondido. Escobar se gastó dos mil seiscientos kilos de dinamita en dos atentados sucesivos contra él: la más alta distinción que Escobar le rindió jamás a un enemigo. Maza Márquez salió ileso de ambos, y se lo atribuyó a la protección del Divino Niño. El mismo santo, por cierto, al que Escobar atribuía el milagro de que Maza Márquez no hubiera logrado matarlo »²⁶⁰.

Quand bien même que le général Maza est entièrement soumis aux ordres du Président Gaviria, et dévoué à la cause du gouvernement, jamais il n'a été d'accord avec les compromissions en faveur des *Extraditables*. Pour lui, la solution aux maux que les *Extraditables* infligent à la société, c'est la guerre. Et cette guerre sera gagnée par l'exécution de leur chef, c'est-à-dire Pablo Escobar. Il fait savoir sa position à qui veut l'entendre : *« Este país no se arregla –solía decir- mientras Escobar no esté muerto »²⁶¹.*

Et en ce qui concerne les décrets garantissant la non-extradition des narcotrafiquants, il a été grandement déçu. Il manifesta son coup de gueule pour la première fois lors de sa campagne en vue des élections présidentielles.

²⁶⁰ *Noticia de un secuestro*, p.28.

²⁶¹ *Op. Cit*, p.85.

« *El general Maza Márquez no expresó en los Consejos de la Seguridad lo que en realidad pensaba del decreto (...) lo fustigó sin misericordia como "una falacia de este tiempo". "Con él se maltrataba la majestad de la justicia –escribió entonces- y se echa por la borda la respetabilidad histórica del derecho penal" »²⁶².*

Toute une constitution redimensionnée aux exigences des hors-la-loi, pour le général Maza, c'est une aberration. S'il avait été élu Président, c'est certain, jamais ces erreurs ne seraient commises. D'ailleurs, souligne-t-il pour finir, la reddition de Pablo Escobar dans la prison de son choix comme condition de libération de ses otages, n'est rien d'autre qu'un plan pour continuer d'exercer en toute impunité le trafic de drogue. « *Pues estaba convencido de que Escobar sólo se entregaría para seguir traficando desde su cárcel bajo la protección del gobierno* »²⁶³.

Le général Maza Márquez a ses points de vue souvent différents de la position des membres de l'Administration de Sécurité qu'il dirige. Il n'est pas toujours d'accord avec son supérieur hiérarchique, c'est-à-dire le Président. Mais il connaît son métier, il est franc et déterminé. En matière de sécurité nationale, le pays peut compter sur lui. C'est la raison pour laquelle sous trois gouvernements, il a constitué un bras séculier incontournable. Le général Maza est en substance, le bonheur des gouverneurs, mais le cauchemar des narcotrafiquants et des narcoterroristes.

En effet, les *Extraditables* sont convaincus qu'ils n'obtiendront aucune concession du vivant du Directeur du DAS, l'homme des présidents. Ils tentent à nouveau de l'assassiner. Mais par deux fois, le général Maza s'en sort miraculeusement. En revanche, tout autour du miraculé, c'est par centaine que se comptent les blessés et les morts.

²⁶² Op. Cit, p.87.

²⁶³ Op. Cit, p.85.

« Al general Maza Márquez le habían hecho estrellar a su paso un carrobomba de trescientos cincuenta kilos de dinamita, y había escapado de su automóvil de bajo blindaje arrastrando a uno de sus escoltas heridos (...). Fue tal la conmoción, que debió acudir a la ayuda siquiátrica para recobrar el equilibrio emocional. Aún no había terminado el tratamiento, al cabo de siete meses, cuando un camión con dos toneladas de dinamita desmanteló con una explosión apocalíptica el enorme edificio del DAS, con un saldo de setenta muertos, setecientos veinte heridos, y estragos materiales incalculables. Los terroristas habían esperado el momento exacto en que el general entrara en su oficina, pero no sufrió ni un rasguño en medio del cataclismo »²⁶⁴.

La furie du général Maza Márquez monte d'un cran. Désormais la guerre est ouverte. Le général passe de la défensive à l'offensive. Pour atteindre son but, il use de tous les moyens, même les moins recommandables. En effet, il fait une alliance avec d'autres narcotrafiquants, notamment le cartel de Cali, pour traquer Pablo Escobar et ses acolytes, qui se trouvent être eux-mêmes des narcotrafiquants. Est-ce parce que les trafiquants du cartel de Cali sont moins dangereux que les narcotrafiquants au service de Pablo Escobar ? Ou bien, c'est parce que le cartel de Cali n'a jamais attenté à la vie du général. La seconde hypothèse semble la plus plausible.

Acculé, Pablo Escobar accuse : « Mientras tanto seguía insistiendo en que se sancionara a los policías, y en las acusaciones a Maza Márquez de estar aliado con los paramilitares y el cartel de Cali para matar a su gente. Esta acusación, y la de haber matado a Luis Carlos Galán, eran dos obsesiones encarnizadas de Escobar contra el general Maza Márquez »²⁶⁵.

²⁶⁴ Op. Cit, p.150.

²⁶⁵ Op. Cit, p.264.

De son côté, le général répond pour éclairer la lanterne de ceux qui penserait qu'il cautionne le narcotrafic. Il profite pour faire une nuance de taille en précisant que sa guerre n'est pas dirigée contre le narcotrafic, mais plutôt contre les narcotrafiquants. Mieux, ce n'est pas le trafic de drogue qui est sa priorité, mais les trafiquants de drogues : « *Éste contestaba siempre en público o en privado que por el momento no hacía la guerra contra el cartel de Cali porque su prioridad era el terrorismo de los narcotraficantes y no el narcotráfico* »²⁶⁶. Quant à l'accusation de Escobar selon laquelle il aurait été la cause de la mort du libéral Carlos Galán, il renvoie tout simplement l'ascenseur à son accusateur : « *El que más sabe que no es cierto es el mismo Escobar* »²⁶⁷.

En réalité, l'essentiel pour le général, est de mettre un terme à la vie de Pablo Escobar, son ennemi juré. Il n'envisage même pas l'arrêter, encore moins l'emprisonner. Ce serait lui faire trop de faveur. Emprisonné, Escobar disposera des moyens pour poursuivre ses mesquineries. Mais une fois mort, le pays sera en paix. Ou du moins, le général aura la conscience tranquille.

Le duel Márquez-Escobar, un combat de titans dont sont victimes non pas les duellistes, mais les gardes de corps pour l'un, et les mercenaires pour l'autre. Et que de sang innocent coulé pour l'un ou l'autre. Un combat sans merci dans lequel sont autorisés tous les moyens. Ce sont des alliances contre-nature, mais pourvu qu'elles contribuent à évincer son adversaire. Des passagers, hommes et femmes, qu'importe leur statut socioprofessionnel, pourvu qu'ils servent de bouclier humain. Nous n'osons mêmes pas parler de dégâts matériels et des pertes d'ordre financier.

²⁶⁶ Ibidem.

²⁶⁷ Ibidem..

3-4- L'autorité religieuse :

L'Amérique latine est un sous-continent en grande majorité ancrée dans la religion catholique, et le nombre des chrétiens ne cesse d'accroître malgré la présence des autres confessions religieuses. La Colombie, à titre d'exemple, a un nombre de catholiques estimé à 97% en 2005, face aux protestants (0,9%) et les évangéliques (0,7%)²⁶⁸. Aussi, de tout temps, l'Eglise catholique a-t-elle été associée aux décisions concernant la vie socio-politique des pays latino-américains. Le recours à l'Eglise se fait indépendamment du courant conservateur ou du courant progressiste des libéraux, de la conception théologique de la libération, ou de l'idéologie christo-marxiste. Le fait est qu'en Amérique latine l'autorité religieuse est la plus en vue. Le pape, l'évêque ou même le prêtre forcent le respect. Ce qui n'est pas forcément le cas d'un diplomate ou tout autre dignitaire. C'est fort de ce titre, et surtout pour répondre à l'appel pour lequel ils ont prêté serment, que le Pape Jean Paul II depuis le Saint Siège de Rome, et le Père Rafael de l'Eglise eudiste de Colombie, sont intervenus auprès de Pablo Escobar et de ses acolytes, afin qu'ils libèrent les otages.

Le Pape Jean Paul II :

Jean-Paul II²⁶⁹ de nationalité polonaise est le Pape ayant exercé l'un des pontificats les plus longs de l'histoire de l'Eglise catholique. La médiatisation de ses différents voyages en Europe et à l'étranger dans le cadre de sa charge pontificale et de ses activités apostoliques, a

²⁶⁸ Données statistiques : source www.jeanpaul2.cef.fr.

²⁶⁹ Né Karol Wojtyła à Wadowic, en Pologne, Jean Paul II est le 262^{ème} Pape de l'histoire de l'Eglise catholique. Il exerce son pontificat à Rome de 1978 à 2005. Il meurt la même année, à l'âge de 85 ans, des suites de la maladie de Parkinson. D'après le certificat de décès publié le 3 avril par le Vatican, la mort de Jean-Paul II est directement due à un choc septique et une chute irréversible de la circulation cardio-vasculaire.

contribué à donner une grande résonance à sa personne et à sa pensée. Au total, le Pape a visité plus de 131 pays. Les périples les plus longs, en Asie en 1986 et en Amérique latine en 1987, ont duré plus de 13 jours. Il s'est lancé dans une exploration ambitieuse de la planète, enregistrant ainsi un record qu'aucun chef d'État n'ait encore égalé. Le pape voyage pour annoncer l'Évangile, pour exhorter ses frères dans la foi, pour consolider l'Église, et pour rencontrer l'homme. Par ces actes, le Pape Jean Paul II désenclave le Vatican et oblige les bureaux de la Curie romaine à penser et vivre les réalités des populations hors de la cité de Rome. Il a opéré des visites systématiques en Pologne et son soutien aux opposants du communisme, notamment au syndicat Solidarité de Lech Wałęsa²⁷⁰, sont considérés comme ayant contribué à l'effondrement du bloc communiste. A toutes ses missions à l'étranger, le Pape manifeste son engagement pour la défense de la cause démocratique et de la paix dans le monde.

Défenseur de l'oecuménisme, le Pape s'est illustré par une volonté inédite de dialogue interreligieux, qui lui a valu une importante notoriété dans le monde catholique, mais aussi auprès des autres confessions religieuses. Il défend cette position depuis bien longtemps. De 1962 à 1965, alors qu'il est encore Evêque, il participe activement au concile Vatican II, au cours duquel il prend part à la rédaction du document sur la liberté religieuse et s'oppose à une condamnation trop ferme de l'athéisme. Elu Pape, il continue de brandir l'étendard du concile Vatican II, comme le symbole de l'ouverture de l'Église au monde moderne. Son charisme redonne une visibilité à l'Église catholique. Il est par ailleurs le premier Pape à s'adresser aux tribunes de l'ONU et de l'Unesco et à faire preuve d'une certaine capacité de médiation politique, notamment par le biais du service diplomatique du Saint-Siège.

²⁷⁰ WALESA, Lech : Figure emblématique du syndicat Solidarité, dont l'action a contribué à la chute du système communiste en Pologne. Il reçoit le prix Nobel de la paix en 1983, avant d'accéder en 1990, à la plus haute fonction étatique. Elu Président de la République de la Pologne, il exerce son mandat de 1990 à 1995.

Le 13 Mai 1981, il est victime d'une tentative d'assassinat par balles sur la place Saint-Pierre à Rome. Les motivations du tireur demeurent encore obscures. Touché au ventre, le Pape Jean-Paul II attribue son salut à l'intervention de Notre-Dame de Fatima. Il demande que soit gracié son agresseur. Néanmoins, il continue sa mission d'évangélisation et continue de jouir de bains de foules à travers une papamobile, afin d'éviter les assauts meurtriers de ses éventuels détracteurs. Le Pape œuvre aussi pour la jeunesse qu'il inscrit au centre de sa réflexion théologique.

En effet, le Pape se distingue par la volonté de délivrer son message aux jeunes, créant pour cela les Journées Mondiales de la Jeunesse (JMJ). Ces journées de rassemblement et de méditation organisées tous les deux ans à Rome, depuis 1986, attirent des millions de jeunes pèlerins. Au-delà des jeunes, toute la communauté humaine doit être touchée par l'Évangile. Telle doit être, selon lui, la mission première de l'Église. C'est ainsi que dans sa première encyclique, il affirme que : « *l'homme est la première route que l'Église doit parcourir en accomplissant sa mission* »²⁷¹

L'Église recouvre tout son sens quand elle guide l'homme dans sa vie quotidienne, dans son cadre social et dans le monde contemporain. Elle doit être attentive à la nature humaine et à ses possibilités, et doit veiller à maintenir et faire respecter la dignité de la personne humaine. Le Pape Jean-Paul II affirme sans cesse que la lutte pour la justice sociale et le combat pour la dignité de l'homme font partie intégrante de l'œuvre d'évangélisation.

Le Pape Jean Paul II ouvert au dialogue, à l'œcuménisme et à la démocratie, est cependant fermé à toute réforme culturelle affectant les dogmes catholiques, la morale

²⁷¹ Jean Paul II, *Redemptor Hominis (le Rédempteur de l'homme)*, Encyclique, 1979. Source : *Dictionnaire Encarta Etudes 2007 [DVD]* : 2006.

chrétienne et la morale familiale. Sa condamnation inflexible de la contraception ainsi que de l'avortement par exemple ont suscité de vifs débats, et ont fait l'objet de nombreuses critiques. Sanctionnant les théologiens trop novateurs, Jean-Paul II interdit à beaucoup la fonction enseignante voire, dans quelques cas, les punit d'excommunication. C'est ainsi qu'il réprime fortement le développement de la théologie de la libération -mouvement chrétien né en Amérique latine dans les années 1960, proposant une relecture des évangiles à la lumière des souffrances des pauvres et plaidant pour une préférence théologique pour les démunis-, qu'il accuse de marxisme. Artisan inlassable de la paix et de la dignité humaine, il intervient en Colombie, dans le cadre des enlèvements perpétrés par Pablo Escobar. Il fait une déclaration à la radio dans laquelle il exige la libération des otages.

« Cuando oyeron por radio un llamado del Papa Pablo II por la liberación de los secuestrados, uno de los guardianes gritó:

-¿Y ese hijo de puta qué tiene que meterse en esto? »²⁷².

Après la déclaration du Pape Jean Paul II, l'un des ravisseurs mécontent, lui lance une injure en le traitant de « *hijo de puta* ». Cette offense en l'honneur d'une autorité telle que le Pape n'est pas sans conséquence. En effet, elle déclenche une bagarre entre les ravisseurs, une bagarre qui de peu dégénérât, n'eût été l'intervention des autres ravisseurs.

Pour ainsi dire, ses nombreux documents pontificaux, ses multiples voyages à l'étranger, ses nombreuses déclarations, ses écrits en faveur de la paix et de la justice sociale donnent à la figure de Jean-Paul II un grand retentissement, et le créditent d'une forte autorité morale. En Amérique latine, comme partout dans le monde d'ailleurs, le discrédit jeté sur la

²⁷² *Noticia de un secuestro*, p. 68.

personne du Pape, ou sur ses collaborateurs, c'est-à-dire, les Evêques, les Prêtres ou les Diacres, est perçu comme un véritable sacrilège.

Le Père Rafael García Herreros

L'Eglise catholique n'est pas absente de la scène sociopolitique colombienne. Elle y jette un regard afin de défendre la cause de ses enfants quand le besoin se fait sentir. Ayant appris la nouvelle des séquestrations, la souffrance qu'endurent les otages et leur appel au secours, le Père Rafael ne tarde pas à intervenir. Son émission radio, *La Minute de Dieu*, est le cadre idéal pour prêcher la parole de Dieu, source de consolation et de délivrance pour les otages.

Né à Cúcuta, le 17 janvier 1909, le Père Rafael García Herreros²⁷³ a commencé à diffuser son émission depuis 1946. Au programme figurent de la musique religieuse, des enseignements et des séances de prières méditatives. Cette émission d'une durée de soixante secondes qui est suivie par de nombreux auditeurs passe d'abord sur la chaîne *Radio Fuentes* de Carthagène. Quatre ans après, précisément en janvier 1952, le Père Rafael attaque les chaînes de la radio de Cali. En septembre 1954, c'est la radio de Medellín qui bénéficie de ce programme. Et depuis 1955 jusqu'aux récents événements d'enlèvement des journalistes, l'émission ne cesse d'émettre à Bogotá. Mais bien plus, des démarches ont été menées pour que l'émission soit aussi diffusée à la télévision nationale, pour permettre à tous les colombiens de s'y ressourcer. « *El padre era una de las caras más conocidas del país desde enero de 1955, cuando inició el programa en el canal 7 de la Televisora Nacional* »²⁷⁴.

²⁷³ Rafael García Herreros est décédé le 24 novembre 1992 à Bogotá.

²⁷⁴ *Noticia de un secuestro*, p. 260.

L'émission *La Minute de Dieu* radiotélévisée contribue à la notoriété du Père Rafael García Herreros. Ses enseignements extraits de la Bible, n'ont de cesse de toucher la population au cœur de ses difficultés quotidiennes. Et tous les bénéficiaires sont unanimes quant à affirmer que le Père Rafael est un homme d'Eglise entièrement dévoué à la cause des opprimés. Son amour pour les colombiens et pour la Colombie est indiscutable. Artisan inlassable de la paix en Colombie, le Père Rafael jamais n'abandonne sa quête de solutions aux problèmes auxquels sont confrontés les Colombiens, souvent en exposant sa propre vie. Mais pour lui, ce sacrifice en vaut la chandelle. Il se veut être un disciple invétéré du Seigneur Jésus, le Christ qui s'est librement offert en sacrifice pour le salut de l'humanité. A ce titre, le charismatique prêtre de l'Eglise catholique apparaît autant pour les citoyens colombiens, que pour les rebuts de la société, comme un garant de la morale et de la spiritualité. Maruja Pachón, à travers un article intitulé *El Cura del siglo*, lui rendra un hommage posthume en ces termes :

« A mediados de los años cincuenta, con la llegada de la televisión a Colombia, el país comenzó a conocer a Rafael García Herreros, el presbítero eudista que vestía de ruana y recolectaba cada domingo limosna en su misa de potrero, para construir primero su iglesia, y luego sus ciudadelas, donde pudieran convivir en armonía y respetando valores éticos y cristianos, familias cuyo denominador común fueran la pobreza y la solidaridad.

A través de su espacio diario de televisión, el cura García Herreros, como llamaban todos al carismático sacerdote cucuteño, a quien muy difícilmente se le podía decir que no, logró sus principales objetivos. Visualizando el potencial transformador del nuevo medio, se enfrentó solo, pese a su timidez, con una cámara en vivo y sobrevivió

los más disímiles gobiernos, manteniendo su programa hasta hoy, años después de su muerte »²⁷⁵.

Nous retiendrons d'après les propos de Maruja, que le Père Rafael García Herreros est un Prêtre convaincu de sa foi chrétienne. Il se dépouille pour voler aux secours des indigents. Pauvre de cœur, mais la richesse de ses potentialités lui ont permis de résister aux adversités, mêmes celles venant des chefs de gouvernement. Il réussit à maintenir son émission *La Minute de Dieu*, contre vents et marées. Le Père Rafael est un être exceptionnel. Les potentialités dont il regorge ne relèvent pas de l'humain, mais un don gratuit de Dieu. Pour le moins, ceux qui l'ont connu croient qu'il a été investi par Dieu lui-même. Maruja par exemple affirme que le Père Rafael est quelqu'un à qui personne il est difficile de refuser quoique ce soit : « *al carismático sacerdote cucuteño, a quien muy difícilmente se le podía decir que no* ».

Avec cinq pains et deux poissons, nous révèle la Bible²⁷⁶, le Seigneur parvient à nourrir cinq mille hommes. Sur la base de la foi, le Père Rafael envisage d'organiser un banquet de 200 personnes, à raison de 5.000 pesos chacune pour réaliser grosso modo un Banquet atteignant la somme d'un million. Ce qui paraissait un rêve s'est réalisé, affirme le Père Diego Jaramillo « *y lo consiguió, un banquete que tuviera sólo una tasita de consomé y un pedazo de pan y logró conseguir 200 personas, que en esa época daban 5.000 pesos* »²⁷⁷. Avec des morceaux de pain, le Père Rafael a pu recueillir la somme d'un million, somme avec laquelle il est venu en aide aux pauvres.

²⁷⁵ <http://www.eudistes.org/Garcia-Herreros.htm>.

²⁷⁶ La Sainte Bible, Evangile selon Matthieu, XIV, 15-21.

²⁷⁷ JARAMILLO, Diego, « aprendí liderazgo de la mano de padre Rafael García Herreros », Bolívar, 1^{er} Congreso de Egresado, PDF, 2006.

Avec le Père Rafael, l'impossible devient possible. Avec moins de cinq centimes, il a pu construire 50.000 maisons, « *por la semilla que el sembró, cincuenta mil casa se significa 250.300 mil personas que hoy tienen techo en Colombia, gracias al padre Rafael García Herreros* »²⁷⁸.

Dieu a placé sa confiance en son Fils Jésus et lui a permis d'opérer de nombreux prodiges en son nom. Il manifeste aussi sa bonté à l'égard de son serviteur Rafael, en lui accordant le don spécifique d'une de ses attributions : la guérison. A ce propos, le nom Rafael est révélateur de sens. En effet, le nom Rafael, donne l'équivalent Raphaël en français, désigne en hébreu *Repha'el*, a pour signification « Dieu guérit ». Dans le livre de Tobit²⁷⁹, Dieu envoie l'archange Raphaël enseigner à Tobias, les vertus d'un poisson dont le fiel soigne les maladies des yeux. L'archange lui apprend aussi que le cœur et le foie ont le pouvoir de chasser les démons. C'est ainsi que Tobias parvient à guérir son père Tobit atteint de cécité et délivrer la jeune Sara, harcelée par un démon. Raphaël est donc l'ange médecin ou guérisseur. Le Père Rafael est à l'image de son saint patron, envoyé pour la restauration et la consolation des affligés. Il les guérit de leurs maux quotidiens.

Pour tous ceux qui ont bénéficié de ses faveurs, et même pour ceux qui l'ont entendu prêcher à la radio et à la télévision, le Père est un saint parmi les hommes. « *A los Ochoa les dejó la impresión de que era un santo* »²⁸⁰. A l'instar de son maître Jésus qui a le pouvoir de marcher sur la mer, le Père Rafael s'attribue le pouvoir de dominer les eaux. Ainsi dira-t-il à Villamizar pour le rassurer lors d'une visite qu'ils s'apprêtaient à rendre à Pablo Escobar : « *No se preocupe, mijo –le gritó a Villamizar- que yo domino las aguas* »²⁸¹. A travers cette

²⁷⁸ Ibidem.

²⁷⁹ La Sainte Bible, *Tobit*, XI, 7-14.

²⁸⁰ *Noticia de un secuestro*, p.277.

²⁸¹ Op. Cit, p.282.

domination, s'entend le pouvoir de parler et même de demander l'avis des eaux pour les grandes décisions à prendre.

Le Père Rafael fait un fidèle compte rendu de ses échanges avec les eaux de Coveñas à travers son émission *La Minute de Dieu*.

« Me han dicho que quiere entregarse. Me han dicho que quisiera hablar conmigo – dijo el padre García Herreros mirando directo a la cámara-. ¡Oh, mar! ¡Oh, mar de Coveñas a las cinco de la tarde cuando el sol está cayendo! ¿Qué debo hacer? Me dicen que él está cansado de su vida y con su bregar, y no puedo contarle a nadie mi secreto. Sin embargo, me está ahogando interiormente. Dime ¡Oh, mar!: ¿Podré hacerlo? ¿Deberé hacerlo? Tú sabes toda la historia de Colombia, tú que viste a los indios que adoraban en esta playa, tú que oíste el rumor de la historia: ¿Deberé hacerlo? ¿Me rechazarán si lo hago? ¿Se formará una balacera cuando yo vaya con ellos? ¿Caeré con ellos en esta aventura? »²⁸²

Comment est-il possible à un homme de parler aux eaux ? En fait, là n'est pas la question. Tous les Colombiens qui ont suivi cette énième émission de *La minute de Dieu* se sont demandés ce que le Père voulait dire exactement. Où voulait-il en venir ? A qui s'adressait-il réellement ? Maruja Pachón, qui a toujours taxé le Père Rafael d'être quelqu'un qui se plait à divaguer, et se lancer dans des réflexions métaphysiques, pour la première fois révisé sa position. Selon elle, le Prêtre doit forcément se référer à Pablo Escobar. Aussi, se convainc-elle en même temps qu'en ces circonstances pareilles, tout ce qui touche à son ravisseur, la concerne aussi. De son côté, Pacho Santos y voit le signe de sa libération : *« seguro de que el padre lo sacaría de aquel purgatorio, se abrazó de alegría con su*

²⁸² Op. Cit, p.261.

guardián »²⁸³. Enfin pour Villamizar qui depuis l'enlèvement des journalistes, multiplie les démarches auprès de Pablo Escobar en vue de leur libération, l'intervention du Père Rafael vient à point nommé ; car elle vient faire une brèche dans cette situation de cul-de-sac à laquelle ils étaient tous confrontés.

Finalement le message du Père n'est pas aussi obscur qu'il le paraît. Toutes les interprétations qu'ont pu donner les auditeurs, les téléspectateurs et les otages tournent autour d'un même thème : celui de la liberté. Cette liberté dont ont besoin les otages, Pablo Escobar aussi en a besoin. Son espace de liberté s'amenuise au fur et à mesure que le général Maza et tout le Département Administratif de Sécurité ratissent le terrain des narcotrafiquants. Acculé, il décide de se rendre aux autorités judiciaires. Mais bien avant, il se confie au Père Rafael et le prie de faire l'écho des conditions de sa reddition. Le Prêtre, sans hésiter, répond à son invitation, et raconte comment s'est fait cette unique et historique rencontre avec Escobar à La Loma, dans l'une de ses résidences privées :

« Contó que lo recibieron en el jardín unos veinte hombres con las armas a la vista, a los cuales regañó por su mala vida y sus reticencias para entregarse. Pablo Escobar en persona lo esperó en la terraza, vestido con un conjunto de algodón blanco de andar por casa, y una barba muy negra y larga. El miedo confesado por el padre desde que llegó a la Loma, y luego en la incertidumbre del viaje, se disipó al verlo.

- Pablo –le dijo-, vengo a que arreglemos esta vaina.

Escobar le correspondió con igual cordialidad y con gran respeto. Se sentaron en dos de los sillones de cretona floreada de la sala, frente a frente, y con el ánimo dispuesto para una larga charla de viejos amigos. El padre se tomó un whisky que acabó de calmarlo, mientras escobar se bebió un jugo de frutas sorbo a sorbo y con todo su

²⁸³ Op. Cit, p.262.

tiempo. Pero la duración prevista de la visita se redujo a tres cuartos de horas por la impaciencia natural del padre y el estilo oral de Escobar, tan conciso y cortante como el de sus cartas »²⁸⁴.

Le Père Rafael avoue qu'il craignait l'issue de cette visite, vu l'incertitude du voyage et l'atmosphère naturellement tendue par la présence des hommes armés qui surveillent la résidence de Pablo Escobar. Mais, en fin de compte, il a été ravi par les échanges qui se sont déroulés dans une ambiance bon enfant. Les trois quarts d'heure que le chef des *Extraditables* lui a accordés, ont été pour le serviteur du Seigneur, l'occasion d'éclaircir certaines zones d'ombre sur les motifs des enlèvements des journalistes et d'obtenir le programme de libération des otages. Aussi, a-t-il négocié les modalités de la reddition du caïd du cartel de Medellín.

Le Père Rafael est pris de compassion pour cet homme que condamne toute la société. Il en vient à la conclusion selon laquelle, à y voir de près, Pablo Escobar est un homme bon. Il est comme tous les autres êtres humains qui sont foncièrement bons, sauf qu'ils finissent par se faire corrompre du fait des aléas de la société : « *Los hombres en su intimidación son buenos todos, aunque algunas circunstancias los vuelven malignos* »²⁸⁵, cite-t-il en paraphrasant Jean Jacques Rousseau.

Le Père Rafael, l'homme des cas impossibles, invite toute la communauté à faire confiance à Pablo Escobar. Il est absolument convaincu qu'il est la clef de voûte de la paix en

²⁸⁴ Op. Cit, pp.282-283.

²⁸⁵ Op. Cit, p.285.

Colombie, à condition qu'on ne le déçoive pas : « *Si no lo defraudamos, él se vuelve el gran constructor de la paz* »²⁸⁶.

La prophétie du Père Rafael s'est une fois encore réalisée. Et tous ceux qui ont cru en lui n'ont point été déçus. Même ceux qui ne croyaient pas ont fini par se mettre à l'évidence. Les *Extraditables* qui se sont opposés à tous les gouvernements, qui ont affronté la puissante armée gouvernementale sans lâcher prise, sont ceux-là qui ont tendu une oreille favorable au Père Rafael, un serviteur de Dieu dont les enseignements sont les plus écoutés en Colombie. Le Père joue entièrement sa partition.

Villamizar, le premier témoin informé de l'issue des échanges entre Escobar et le Père Rafael, croit dur comme fer en l'imminence de la libération de son épouse. Selon les promesses d'Escobar, Maruja sera libre dans trois jours. Il annonce cette bonne nouvelle à son fils : « *Tranquilo, hijo –le dijo-. Su mamá está fuera en tres días* »²⁸⁷.

En fin de compte, les otages vont recouvrer la liberté. Cette annonce qui n'est plus un secret pour personne, a été le résultat d'un très long processus. Successivement, le Gouvernement, les collègues et les familles des victimes, le clergé depuis le Pape Jean Paul II au Père Rafael García Herreros ont pris une part à ces démarches aussi longues que périlleuses, en vue de ce dénouement heureux. Maruja « *está fuera en tres días* ». Les trois derniers jours qui annoncent la libération de Maruja, sont aussi un signal fort de l'investissement de l'ambassadeur Villamizar.

B- Le temps :

²⁸⁶ Ibidem.

²⁸⁷ Ibidem.

Le temps du récit n'est pas linéaire. Il se différencie du temps chronologique dans lequel les événements suivent implacablement le cours des instants. Dans le récit, seul le narrateur est maître du temps. Il en dispose à sa guise, il dispose les événements épars les uns à la suite des autres selon son bon vouloir. Mais étant donné qu'il faut un point de départ en toute chose, il choisit de commencer le récit avec la séquestration de Maruja. Entre-temps, de nombreux flash-back font état des circonstances dans lesquelles les autres victimes des *Extraditables* ont été enlevées.

Pour ainsi dire, Maruja n'est nullement la première victime, encore moins la dernière. Elle vient compléter le sombre tableau des forfaits commis par Escobar. Sa libération, ainsi que celle des autres otages est le fruit des efforts consentis par son mari pendant tout le temps qu'a duré leur captivité, et par l'intercession du Père Rafael García Herreros dont la visite rendue à Pablo escobar a été des plus déterminantes. Le gouvernement n'a pas été absent dans les négociations pour l'obtention de la libération des otages. Mais son impossibilité d'accepter illico les conditions des ravisseurs va prolonger leur détention. Ainsi, deux temps forts marqueront la durée de leur captivité. Dans un premier moment, les otages passeront des heures chaudes que nous qualifions de temps de conflit. Et dans un second moment, le narrateur évoque un temps de décrispation. Il s'agit du temps dont la durée finit par rapprocher les bourreaux et les victimes, le temps qui se solde par la libération des otages.

1- Le temps des conflits :

« *Eran las nueve y media de la noche del 7 de noviembre de 1990. Media hora antes, el periodista Hernán Estupiñán del Noticiero Nacional se había enterado del secuestro por un amigo* »²⁸⁸

L'année 1990, voici déjà trois ans qu'a été arrêté Carlos Lehder, le leader charismatique des narcotrafiquants. Sa condamnation à plus de 130 ans est l'application stricte de la loi d'extradition. Depuis lors, les narcotrafiquants convertis en *Extraditables* sont sur le pied de guerre. Ils s'engagent dans une guerre ouverte contre les forces gouvernementales. S'ils ont longtemps résisté contre les forces armées gouvernementales, c'est parce qu'ils sont aussi armés qu'elles. Le narrateur de *Noticia de un secuestro* révèle que les *Extraditables* disposent de mitraillettes de série « *Mini Uzis de 9 milímetros con silenciador capaz de disparar tiro por tiro o ráfagas de treinta balas en dos segundos* »²⁸⁹.

Malgré la puissance de leur armement, ils n'arrivent pas atteindre leurs objectifs. Alors ils ne se contentent plus d'attaquer l'armée régulière. A la guerre, la fin justifie les moyens. Les *Extraditables* s'en prennent à la société civile, dont ils se servent par parer les assauts de leurs adversaires. Ils multiplient les attentats à la bombe, et ont à leur solde des jeunes délinquants et des tueurs à gages formés pour accomplir leurs sales besognes. Ils s'inscrivent en marge de la société et des lois qui la régulent. C'est ainsi que le 07 novembre 1990, ils atteignent Maruja Pachón de leur expédition punitive. Avec elle, sont enlevés sept autres civils, notamment des journalistes qui sont menacés d'être exécutés si le gouvernement ne donne pas aucune suite favorable à leurs revendications.

²⁸⁸ Op. Cit, p.22.

²⁸⁹ Op. Cit, p.11.

« Para lograrlo –con el terrorismo en una mano y la negociación en la otra- emprendió una escalada de secuestros de periodistas para torcerle el brazo al gobierno. En dos meses habían secuestrado a ocho »²⁹⁰.

Cette nouvelle série d'enlèvements perpétrés par Escobar commence donc en septembre 1990. Elle vient en réaction contre le décret 2047 signé par César Gaviria, un mois après son accession au pouvoir. Or le Président envisageait de faire d'une pierre deux coups, c'est-à-dire, gagner en même temps la confiance des *Extraditables* et ne pas faire entorse à la justice. Les narcotrafiquants ne voient pas les choses du même œil. Aussi multiplient-ils les assauts contre le Gouvernement. Mais les récents événements avec son lot de violences et de menaces, loin d'intimider le Président, viennent le contraindre à opérer un choix. Le Président Gaviria signe un nouveau décret encore plus radical que le précédent : « *El 14 de diciembre se proclamó el decreto 3030, que modificó el 2047 y anuló todos los anteriores* »²⁹¹. Les novations avec ce décret concernent d'abord les peines imparties aux différents délits commis. Elles ne seront plus cumulées, mais le coupable purgera la peine la plus élevée. Et la question de l'extradition qui est abordée est en porte-à-faux avec ce qu'espéraient les *Extraditables*. Enfin, ces nouvelles mesures ne s'appliqueront qu'aux infractions commises avant le 5 septembre 1990.

Pour Pablo Escobar et ses compagnons, le gouvernement n'est pas prêt de plier l'échine. Aussi envisagent-ils de passer à l'exécution de leurs menaces. Villamizar qui a toujours milité pour une négociation pacifique, s'insurge contre le gouvernement, et s'inquiète pour le sort qui sera réservé aux otages :

²⁹⁰ Op. Cit, p.31.

²⁹¹ Op. Cit, p.154.

« *La desesperación de Alberto Villamizar no podía ser menor. "Ese día fue el más horrible que pasé en mi vida", dijo entonces, convencido de que las ejecuciones no se harían esperar. Quién sería : ¿Diana, Pacho, Maruja, Beatriz, Richard? Era una rifa de muerte que no quería imaginar siquiera* »²⁹².

Villamizar qui se demande contre qui la sentence de mort sera prononcée obtient finalement la réponse. C'est au travers d'un communiqué que les *Extraditables* annoncent l'échéance de la mort de leurs otages.

« *Se conoció el 25 de enero con el anuncio de que serían ejecutados dos rehenes en un intervalo de ocho días, y la primera orden había sido ya impartida contra Marina Montoya* »²⁹³.

« *El comunicado estaba listo y saldría en las próximas horas. Matarían primero a Marina Montoya y luego uno cada tres días en su orden : Richard Becerra, Beatriz, Maruja y Diana* »²⁹⁴

La première en liste est la sœur de Germán Montoya, l'ex-secrétaire à la présidence dans le gouvernement de Virgilio Barco. Le Président est plus que déterminé. Ni les manifestations de rue et les protestations devant l'Assemblée nationale, ni l'intervention de Villamizar et celle des autres parents des victimes n'ont réussi à le convaincre de renoncer à ses résolutions va-t-en-guerre. Pour le Président, même s'il faut que quelques personnes meurent, ce sera le prix à payer pour rétablir la justice et la démocratie.

« *Gaviria no cedió. Estaba ya convencido de que el plazo fijo era el escollo mayor de su política de entregas, pero se resistía a cambiarlo para que los Extraditables no consiguieran lo que perseguían con los secuestros. (...) "La democracia nunca estuvo*

²⁹² Op. Cit, pp.161-162.

²⁹³ Op. Cit, p.161.

²⁹⁴ Op. Cit, p.138.

en peligro por los asesinatos de cuatro candidatos presidenciales ni por ningún secuestro –diría Gaviria más tarde-(...) »²⁹⁵.

Le Président César Gaviria réunit sans attendre, un conseil de guerre avant même que la date fatidique prévue par les *Extraditables* pour exécuter les otages, n'arrive à échéance. Au centre de la réunion était l'urgence de la libération des otages. Sans crier garde, une descente musclée se fait dans le camp des narcotrafiquants qui détiennent en captivité l'équipe de Diana Turbay. Dans les échanges de tirs, Diana succombe des suites d'une balle reçue à la poitrine. Le journaliste Richard Becerra qui partage la même cellule qu'elle recouvre du coup sa liberté.

Les *Extraditables* ont perdu la partie, mais pas la guerre. Ils font un deuxième communiqué où ils annoncent le jour de l'exécution de Marina :

« El drama no había terminado. Antes la incertidumbre pública sobre la suerte de Marina Montoya, los Extraditables emitieron un nuevo comunicado el 30 de enero, en el que reconocían haber dado la orden de ejecutarla desde el día 23 »²⁹⁶.

Malgré l'imminence de la fatidique date du 23 janvier, le gouvernement ne prend aucune mesure au regard de la loi pour contenter les narcotrafiquants et espérer délivrer Marina de la mort. Il opte plutôt pour une libération de gré ou de force. Ainsi, l'armée gouvernementale fait une descente musclée dans l'une des bases des *Extraditables*. Cette intervention manu militari qui se justifie assurément par le désir du gouvernement de rétablir l'ordre public et la sécurité, a déjà coûté la vie d'une innocente, la fille de l'ex-président César Turbay. Une autre conséquence de cet acte sera l'assassinat de Marina Montoya par les

²⁹⁵ Op. Cit, p.158.

²⁹⁶ Op. Cit, p.173.

Extraditables. Son corps sans vie est retrouvé dans une décharge publique. L'état de putréfaction du cadavre était si avancé qu'il a fallu l'intervention de son fils pour attester que c'était vraiment elle.

Au total deux morts, deux innocentes victimes au milieu d'une guerre qui n'est pas la leur. Les *Extraditables* continuent de faire la pression. Le gouvernement est acculé. Le Président Gaviria est sommé d'arrêter les hostilités, s'il tient encore à la vie des autres otages. « ¿ *Hasta dónde va a llegar esta situación ?* »²⁹⁷, interroge Villamizar. Pour lui, le décret 3030 cause plus de mal que de bien. Le Président doit absolument le retirer : « *Hay que sacar ese decreto o aquí van a matar todo el mundo* »²⁹⁸.

Vox populi, vox dei. Le Président Gaviria ne peut plus résister devant le peuple qui appelle à sa clémence. Tout le monde condamne sa politique dirigée contre les terroristes, à cause des otages qu'ils détiennent. Finalement le 29 janvier 1991, un nouveau décret est signé, en remplacement du 3030. Il s'agit du décret 303 dont le contenu est accepté par les *Extraditables*. Leur approbation se manifeste à travers l'engagement de ne point attenter à la vie des otages « *Respectaremos la vida de los rehenes que permanecen en nuestro poder* »²⁹⁹. Cette déclaration solennelle met un terme aux menaces de mort proférées à l'encontre des otages, et leur offre par la même occasion une période de détente, un temps de décrispation qui les aidera à surmonter les misères dues à la réclusion.

2- Le temps de la décrispation :

Ce qui caractérise un prisonnier est son manque de liberté. Dans les premiers moments de leur réclusion, les détenus des *Extraditables* étaient surveillés dans tous leurs faits et

²⁹⁷ Op. Cit, p.175.

²⁹⁸ Ibidem.

²⁹⁹ Op. Cit, p.176.

gestes. En dehors de Pacho Santos qui avait droit à un minimum de répit, les autres otages, en l'occurrence Maruja et Beatriz, avaient vraiment affaire à des hommes à la gâchette facile. A Maruja par exemple, il lui était interdit de tousser, de ronfler, au risque de se voir exécuter :

« -¿ *Y usted se cree que puede hacer lo que le da la gana ? –gritó-. Pues si vuelve a roncar o a toser de noche le podemos volar de un balazo* »³⁰⁰.

Deux raisons fondamentales justifient l'irascibilité des narcotrafiquants. La première est du fait du gouvernement qui ne se prête à aucune négociation. Non seulement le Président et les membres radicaux de son gouvernement durcissent le ton, mais aussi leurs différentes bases sont fréquemment en butte aux assauts donnés par l'armée gouvernementale. La seconde raison est que les ravisseurs chargés de surveiller les otages n'ont pas droit à l'erreur. Ils doivent rendre compte de leur mission à leurs supérieurs hiérarchiques. Ils doivent veiller à ce qu'aucun otage ne parvienne à s'échapper, sinon ils courent le risque de perdre leur moyen de pression sur le gouvernement. Et dans ce cas, deux sanctions s'imposent aux gardiens des otages. Les plus chanceux seront purement et simplement discrédités. Sinon, la rétribution pour une faute si grave, c'est la mort. Pour éviter de commettre des erreurs qui leur seront fatales, les ravisseurs portent toujours leur cagoule et tiennent leurs armes en main, prêt à parer à toute éventualité. Ils se remplacent à tour de rôle, à telle enseigne qu'il est difficile de les reconnaître.

Mais le temps change les données, et joue en faveur des ravisseurs. Les otages en tireront grand profit. Le changement de décor est instauré par le gouvernement, qui sous les différentes menaces des *Extraditables* et sous la pression de la population, est contraint à la négociation. Le Président modifie plusieurs fois les lois. Les mesures prises contre les *Extraditables* sont de moins en moins rudes. Le tout dernier décret présidentiel entre même

³⁰⁰ Ibidem.

dans la droite ligne de leurs exigences. L'heure n'est plus aux suspicions et à la crainte. Le temps est favorable à la cohabitation pacifique.

Il finit par régner un climat de convivialité entre les ravisseurs et les otages. Les ravisseurs ne sentent plus la nécessité de se voiler la face. Les masques tombent, la méfiance aussi. La familiarité et la confiance s'installent entre eux. C'est ensemble que ravisseurs et otages jouent des jeux de société comme le domino et les mots croisés.

Maruja n'a plus besoin d'étouffer le bruit de la toux ou de ses ronflements nocturnes. Certes, elle n'est pas libre de sortir, mais au moins, elle est libre de tousser, d'éternuer, de ronfler, de bâiller sans être menacée. Elle n'a plus besoin de demander la permission à ses ravisseurs pour se lever ou s'asseoir. Les ravisseurs font preuve d'humanisme. Ils apprennent à écouter et à comprendre les otages. Ils prient tous ensemble. Maruja profite de leur docilité pour leur imposer la récitation du rosaire. Elle réussit aussi à leur exiger de la protection, et non pas de la terreur de par les armes à feu qu'ils tiennent constamment dans leurs mains. Les ravisseurs s'appliquent comme s'ils recevaient une instruction émanant de leur supérieur.

« Maruja había logrado convencerlos de que en el caso de un rescate armado era más realista que las protegieran para asegurarse al menos un tratamiento digno y un juicio compasivo. Al principio parecían indiferentes, pues eran fatalistas irredimibles, pero la táctica de ablandamiento logró que no mantuvieran encañonadas a sus cautivas mientras dormían, y que escondieran las armas envueltas en una bayetilla detrás del televisor »³⁰¹.

Le 9 janvier est le jour anniversaire de Maruja. Un événement très important dans sa vie. Chaque année, elle le célèbre en compagnie de sa petite famille et de son mari. Mais cette

³⁰¹ Op.cit, p.116.

année le cadre ne s'y prête pas. Elle est triste, car elle ne pourra ni organiser sa fête, ni jouir de la chaleur et de l'affection de sa famille. Elle met tout en œuvre pour que ses ravisseurs ne s'aperçoivent de quoi que ce soit. Beatriz le sait et s'engage à son tour à ne point révéler le secret aux ravisseurs. Mais ceux-ci reçoivent l'information relative à son anniversaire à la télévision. Pour eux, c'est plutôt une nouvelle intéressante qui mérite d'être célébrée. Ce sera d'ailleurs l'occasion de montrer à Maruja qu'ils ne sont plus ses ennemis jurés, mais des êtres capables de témoigner de l'affection, contrairement à ce que les gens pensent d'eux. Ils lui font une surprise si agréable qu'elle n'est pas prête d'oublier. C'est en chœur que les gardiens chantent le « Happy day » à l'occasion de l'anniversaire de Maruja Pachón. Le narrateur ne laisse aucun détail en suspens. La cérémonie est arrosée au champagne. Il y avait à boire et à manger pour tout le monde :

« El día siguiente, a las once de la mañana y sin ningún anuncio, el Mayordomo y su mujer entraron en el cuarto con una botella de champaña criolla, vasos para todos, y una tarta que parecía cubierta de pasta dentífrica. Felicitaron a Maruja con grandes manifestaciones de afecto y le cantaron el Happy birthday, a coro con los guardianes. Todos comieron y bebieron, y dejaron a Maruja con un conflicto de sentimientos cruzados »³⁰².

Le temps use jusqu'à faire tomber les murs de la méfiance. Il parvient à transformer des cœurs rebelles. Barrabas, l'assassin fait tomber son masque de tueur. Chargé de surveiller Marina Montoya, il finit par éprouver des sentiments pour elle. « Adoraba a Marina y le hacía caricias y berrinches »³⁰³. Elle est pour lui comme une grand-mère. A cause de lui, tous les autres ravisseurs se sont accoutumés à l'appeler "abuela". Malheureusement, Barrabas n'a pu rien faire pour empêcher l'exécution de son "abuela". Les ordres sont venus d'en haut en

³⁰² Op. Cit, pp.120-121.

³⁰³ Op. Cit, p.72.

réaction contre l'offensive menée par le gouvernement, alors ses collègues n'avaient d'autre choix que de les exécuter.

Le gouvernement change de fusil d'épaule. Les ravisseurs aussi. Les accords conclus entre les belligérants rassurent les *Extraditables*, à telle enseigne qu'ils programment la libération des otages. Hero Buss obtient la liberté 27 novembre, c'est-à-dire « *quince días después de Juan Vitta* »³⁰⁴. Pour ainsi dire, Juan Vitta est libéré le 11 novembre. Deux mois après, suivra la libération Beatriz, précisément le 7 février³⁰⁵.

Beatriz Villamizar de Guerrero, pour la première fois, est séparée de sa compagne. Elle rejoint son frère Alberto Villamizar qui continue les démarches en vue de la libération de Maruja et de Pacho Santos, les derniers qui demeurent encore captifs des *Extraditables*. Ils tiennent à ce que le gouvernement remplisse entièrement tous ses engagements avant de les libérer. Heureusement, de part et d'autre, les engagements sont respectés. Et c'est le journal *El Tiempo* qui publie le communiqué des *Extraditables* : « *Hemos ordenado la liberación de Francisco Santos y Maruja Pachón* »³⁰⁶. Ni l'heure, ni le jour n'ont été confirmés, mais déjà les journalistes envahissent les domiciles des deux otages, attendant leur arrivée pour faire la une de leurs journaux. Chacun croit en l'imminence de l'événement. Seul Villamizar, au nom de la confiance que Pablo Escobar a mise en lui, reçoit un message du chef des *Extraditables* dans lequel il mentionne l'heure et le jour exacts de la libération des otages :

« *Villamizar recibió un mensaje de Escobar en el cual le decía que no soltaría a Maruja Pachón y a Francisco Santos ese día sino el día siguiente –lunes 20 de mayo- a las siete de la noche* »³⁰⁷.

³⁰⁴ Op. Cit, p.123.

³⁰⁵ Op. Cit, p.188.

³⁰⁶ Op. Cit, p.296.

³⁰⁷ Op. Cit., p.286.

Pablo Escobar décide de s'en remettre aux autorités judiciaires. Mais il affiche une confiance totale en Villamizar à qui il dévoile les conditions dans lesquelles la libération des derniers otages sera faite. Villamizar à son tour, s'engage à tenir ses promesses à l'égard du chef des Extraditables, notamment celle de veiller à ce que sa reddition se déroule conformément aux accords conclus entre lui et le gouvernement.

Pacho apprend la nouvelle de sa libération aux informations télévisées. Il ne peut contenir sa joie. Pour la première fois depuis sa réclusion, il a senti le temps interminable. Le comble, la veille du grand jour de liberté, toutes les secondes paraissent à des heures : « *Así empezaron las veintiséis horas más largas de mi vida –ha dicho-. Cada segundo era como una hora* »³⁰⁸. En circonstances pareilles, on pourrait dire que les dernières vingt-quatre heures paraissent plus longues que l'ensemble de ses 244 jours de détention.

De son côté, Maruja analyse sa situation. Ses six mois de captivité ont été aussi difficiles pour elle que pour son mari. Elle a passé six mois sans jamais se regarder dans un miroir. Quel calvaire pour une femme qui fait des soins du visage et du corps une seconde religion ! Quant à son mari, il n'a jamais dormi correctement depuis l'enlèvement de Maruja. Il a même perdu quatre kilos. « *Quedó más esbelto que nunca pues había bajado cuatro kilos en seis meses* »³⁰⁹. Mais les privations, les sacrifices et la foi en la libération de sa femme en ont valu la peine. Maruja est enfin libre. « *Eran las siete y cinco de la noche* »³¹⁰ quand a commencé la chasse à l'homme qui aboutit à son enlèvement. C'est sensiblement à la même heure qu'elle est libérée : « *Eran las siete y veintinueve y habían pasado ciento noventa y tres días desde la noche en que la secuestraron* »³¹¹. Maruja quelque peu tourmentée, a encore

³⁰⁸ Op. Cit, p.290.

³⁰⁹ Op. Cit, p.286.

³¹⁰ Op. Cit, p.9.

³¹¹ Op. Cit, p.300.

l'esprit lucide. Et selon ses calculs, elle a passé exactement 193 jours de rétention, loin de ses enfants, loin de son mari, et loin de tous ceux qui lui sont chers.

Au total, les premières heures qui ont suivi les enlèvements des journalistes ont été des plus chaudes. Les ravisseurs étaient surexcités, en colère après le Gouvernement, étaient mêmes prêts à exécuter tous les otages si les autorités du pays ne se penchaient pas sur leurs revendications. L'intransigeance du Gouvernement a d'ailleurs coûté la vie de deux otages. Pour finir, les négociations ont été de mise. Les accords conclus entre les belligérants ont eu pour conséquence la libération des autres otages. Un temps de tous les dangers, et un temps de décrispation, tels sont les deux moments forts qui ont meublé le séjour carcéral de Maruja et ses compagnons d'infortune.

C- L'espace :

L'espace est le circonstant des actions menées ou subies par les personnages du récit. Dans l'œuvre *Noticia de un secuestro*, il existe plusieurs centres d'opérations dont les plus en vue sont les cartels au service des narcotrafiquants. Les narcotrafiquants y exercent leurs activités et s'amassent de grosses sommes d'argent. Mais ces activités, quoique florissantes, sont la source des violences qui sévissent sur la population colombienne, du fait des conflits livrés entre les différents cartels pour le contrôle du trafic de la drogue, et la guerre livrée par le gouvernement pour assurer la sécurité du pays. Pour se mettre à l'abri des assauts fatals des forces armées gouvernementales, les narcotrafiquants procèdent à des enlèvements et à des exécutions sommaires, et rendent la situation sécuritaire de la société encore plus précaire. Du coup, la pression retombe sur le gouvernement qui est contraint à la négociation. Les forces armées gouvernementales sont aussi exposées que les narcotrafiquants, car chaque groupe est

armé, instaurant ainsi l'équilibre de la terreur. Les hostilités reprennent quand un groupe est convaincu de mettre un terme à la capacité de nuisance de l'autre. Pour parvenir à cette fin, les belligérants s'allient provisoirement ou de façon permanente à d'autres groupes armés. Les cadres spatiaux où se déroulent ces scènes dans lesquelles les plus grosses victimes sont des journalistes au milieu des géants armés qui s'affrontent, sont des villes et des quartiers généraux des groupes paramilitaires. Il s'agit principalement de Medellín, puis de Cali et enfin la Casa verde.

1- Medellín :

Située au centre de la Colombie, Medellín est à la fois la capitale de la région d'Antioquia, et la deuxième ville de la Colombie après la capitale Bogotá. Principal centre industriel et de communication du pays, Medellín se distingue par les ressources économiques dont elle regorge. Ces ressources reposent sur la sidérurgie, l'agro-alimentaire, la chimie, la pharmacie et le raffinage du pétrole. La ville émergente de Medellín située dans la vallée d'Aburra, au cœur de la cordillère des Andes, est connue pour sa culture de ses orchidées ; mais elle est surtout réputée pour sa culture de la cocaïne. Elle sera dès lors, la ville par excellence des narcotrafiquants, et plus tard le centre du cartel de cocaïne le plus puissant de la Colombie.

Le cartel de Medellín est formé au cours des années 1970, par le trafiquant d'émeraudes Gonzalo Rodriguez Gacha, le criminel Pablo Escobar et les frères Ochoa qui sont des ranchers colombiens. Ils s'allient avec le narcotrafiquant américain Carlos Lehder pour former cette organisation qui deviendra le plus important réseau de narcotrafic des

Amériques. « *On a évalué que ce cartel fournissait de 70 à 80% de la production mondiale de cocaïne pendant les années 1980* »³¹².

Le cartel reçoit le nom de la ville de Medellín, parce que c'est dans ladite ville que se déroulent les principales activités des barons de la drogue. Mais le cartel n'est pas uniquement fiché pour ses activités illicites. Il est en butte aux interventions de l'armée régulière pour servir de théâtre de conflit armé contre le gouvernement et d'actes de terrorisme contre la population civile. C'est par millier que se comptent les victimes des narcoterroristes. Leurs principales victimes sont les policiers, les juges, les politiciens, les journalistes et autres.

Les policiers chargés de mettre un terme aux exactions des membres du cartel de Medellín ont du pain sur la planche. En effet, la ville de Medellín est sous l'empire de Pablo Escobar. Il l'a transformée en une véritable forteresse où le policier n'est pas un agent de sécurité, mais une mine d'or. La chasse aux corps habillés est pour les jeunes délinquants au service de Pablo Escobar, une activité génératrice de sommes faramineuses.

« El problema era cómo encontrar a Pablo Escobar en una ciudad martirizada por la violencia. En los primeros dos meses del año de 1991 se habían cometido mil doscientos asesinatos –veinte diarios- y una masacre cada cuatro días. Un acuerdo de casi todos los grupos armados había decidido la escalada más feroz de terrorismo guerrillero en la historia del país, y Medellín fue el centro de la acción urbana. Cuatrocientos cincuenta y siete policías habían sido asesinados en pocos meses. El DAS había dicho que dos mil personas de las comunas estaban al servicio de Escobar, y que muchos de ellos eran adolescentes que vivían de cazar policías. Por cada oficial muerto recibían cinco millones de pesos, por cada agente recibían un millón y medio,

³¹²Article « *Cartel de Medellín* » in Wikipédia, l'encyclopédie libre.

y ochocientos mil por cada herido. El 16 de febrero de 1991 murieron tres suboficiales y ocho agentes de la policía por la explosión de un automóvil con ciento cincuenta kilos de dinamita frente a la plaza de toros de Medellín »³¹³

La ville de Medellín est un enfer pour les policiers colombiens, mais un paradis pour Escobar. Il y est né, il y a grandi, Il y a même fait construire un quartier qui porte son nom : « *Barrio Pablo Escobar* »³¹⁴. Le grand mécène y règne en maître vénéré par les dealers et les délinquants. C'est à Medellín qu'Escobar maintient les journalistes en captivité, en réponse aux multiples attaques perpétrées contre son cartel et contre ses hommes.

« El 12 de noviembre hubo otra confirmación de soslayo por una carta con membrete de los Extraditables a Juan Gómez Martínez, director del diario El Colombiano de Medellín, que había mediado varias veces con Escobar en nombres de los Notables. “La detención de la periodista Mariuja Pachón –decía la carta de los Extraditables- es una respuesta nuestra a las torturas y secuestros perpetrados en la ciudad de Medellín en los últimos días por parte del mismo organismo de seguridad del Estado muchas veces mencionado en anteriores comunicados nuestros »³¹⁵.

A Medellín, Escobar détient plusieurs propriétés, où il parvient à se cacher sans que la police ne parvienne à le détecter. Mais de ses nombreuses propriétés, il choisit celles qui attirent le moins d'attention pour y introduire ses otages. Aucun des journalistes ne saurait identifier la maison dans laquelle il a été retenu prisonnier, car il y a été conduit, les yeux bandés, à travers des chemins tortueux. Et le cadre qui leur est réservé n'a rien à voir avec le confort dont ils jouissaient chez eux à domicile.

³¹³ *Noticia de un secuestro*, p. 205.

³¹⁴ <http://www.filmeineinewelt.ch/francais/files/40158.pdf>, Film en ligne concernant le Barrio Pablo Escobar.

³¹⁵ *Noticia de un secuestro*, pp.48-49.

Maruja et Beatriz ont été conduites dans une chambre où se trouvait déjà Marina Montoya. C'est une chambre obscure aux dimensions très réduites, de moins de deux mètres sur trois. On y trouve un lit et un matelas à même le sol. La pièce n'a rien de confortable, comme le narrateur a pu bien le signaler : « *Todo era lúgubre y opresivo* »³¹⁶. Mais elles sont tenues de la partager à plus de trois personnes, si on ajoute les gardiens. Ceux-ci sont aussi contraints à l'exiguïté de la pièce. « *Su espacio era tan estrecho que si estiraban las piernas les quedaban los pies sobre el colchón de las cautivas* »³¹⁷.

Marina, Maruja et Beatriz vivent dans des conditions difficiles. De même l'espace est restreint, l'air est aussi rare. Et le peu d'air dont elles jouissent est surchauffé, suffoquant et pestilent, du fait de la chaleur et du renfermé.

« *El cuarto cerrado y sin ventilación se saturaba de un calor pestilente. Las peores horas eran las seis de la mañana, en que las cautivas permanecían despiertas, sin aire, sin nada de beber ni de comer, esperando que destaparan la rendija de la puerta para empezar a respirar* »³¹⁸.

De mauvaises odeurs doivent certainement provenir des toilettes situées dans la pièce voisine. Les locaux qui servent de toilettes comprennent le cabinet d'aisances et la douche. Ils sont utilisés à tour de rôle par les otages et les quatre gardiens qui ne quittent jamais leurs armes. Dans cet espace surchauffé et pestilentiel, les trois femmes sont soumises aux commandements des ravisseurs. Elles n'ont pas le droit de rester plus de dix minutes dans la douche, même s'il leur faut faire la lessive. Marina est certainement habituée, puisqu'elle est à son neuvième mois de captivité. Mais pour Maruja Pachón et Beatriz, c'est un calvaire indescriptible. Elles n'ont plus d'intimité, car la porte des toilettes n'est pas condamnable.

³¹⁶ Op. Cit, p.21.

³¹⁷ Op. Cit, pp.53-54.

³¹⁸ Op. Cit, p.54.

Une fois à l'intérieur, les captives doivent se servir de leur pied pour bloquer l'entrée pendant qu'elles se soulagent ou prennent leur bain.

En revanche, elles ont librement accès à la télévision et ont le droit de suivre les informations télévisées, tandis que les gardiens ont la radio pour écouter la musique. La télévision joue deux rôles essentiels dans leur vie en captivité. D'abord elle permet aux otages de suivre les informations et de garder le contact avec les membres de leur famille. Ainsi, Maruja et Beatriz ne sont pas coupées du monde. Par ailleurs, la télévision maintenue allumée est la seule lumière qui illumine la salle, de jour comme de nuit. « *No había otra luz ni de día ni de noche, salvo el resplandor del televisor* »³¹⁹.

Confrontées au problème de l'obscurité, les captives ont pu trouver une solution. Mais face au problème de la chaleur, il n'y avait rien à faire. Elles devraient tirer profit de la fraîcheur matinale, malheureusement c'est l'humidité de la rosée qui vient empirer leur situation de malaise. Parce que « *el cuarto es helado y las paredes chorrean agua en la madrugada* »³²⁰, la toux de Maruja s'est accentuée. Et dans les nuits torrides, ses toux sonores dérangent son voisinage, à telle enseigne qu'un ravisseur a proféré des menaces à son égard. Mais rien à faire, le cadre de la maisonnette l'a rendue malade. Elle recouvre la santé quelques jours plus tard grâce à un médecin au service des ravisseurs.

La situation des autres otages n'est pas plus confortable. Les maisonnettes qui accueillent Richard, Orlando, Hero Buss, Juan Vitta et Diana Turbay, ont toutes le même style austère et lugubre :

³¹⁹ Ibidem.

³²⁰ Op. Cit, p.59.

« *Los instalaron en una casa todavía en obra negra y en un mismo dormitorio que parecía más bien un calabozo de dos metros por dos, con un baño sucio y sin luz y vigilado por cuatro guardianes.* »³²¹.

Le décor tout planté est l'exiguïté des pièces, l'insalubrité et les odeurs fétides dégagées par les toilettes non entretenues.

Maintenir des otages dans des conditions frisant le seuil de la déchéance est une méthode bien voulue par les *Extraditables*. Entre temps, le chef des narcotrafiquants, sentant ses négociations aboutir, exige une prison qui n'a rien à voir avec celle dans laquelle il maintient ses otages.

En effet, le 19 juin 1991, il accepte de s'en remettre à la justice colombienne qui lui promet de ne pas l'extrader aux États-Unis. Il est emprisonné à Envigado dans la zone métropolitaine de Medellín, dans une prison spéciale qu'il a lui-même fait emménager selon ses désirs. Sa prison devient rapidement le nouveau quartier général du cartel de Medellín. Il se permet de soudoyer les gardes pénitenciers et de s'offrir tout ce qu'il veut. Un an après, lorsque les autorités colombiennes décident de le déplacer dans une autre prison, il s'évade. L'empereur de Medellín continue de faire régner la terreur.

« *Le 10 décembre 1992, avec 30 hommes, Pablo Escobar, kidnappe un groupe d'hommes d'affaire entre l'aéroport et le centre de Medellín ; il exige une rançon de 300 000 dollars américains* »³²².

Après des mois de travail, l'équipe de surveillance du bloc de recherche, réussit un jour à repérer Pablo Escobar dans le quartier de Los Olivos. Son hôtel est encerclé et l'assaut donné par l'armée lui a été fatal. La ville de Medellín garde toujours ses atouts économiques,

³²¹ Op. Cit, p.68.

³²² http://fr.wikipedia.org/wiki/Pablo_Escobar.

mais le cartel de Medellin est désintégré avec la mort de Pablo Escobar, ainsi que celle de la plupart de ses hommes de main, abattus par les forces de police, ou emprisonnés à perpétuité.

2- Cali :

La ville de Cali est située à l'ouest de la Colombie, dans la vallée du Cauca, près de la chaîne de montagnes occidentale des Andes. Cali, une ville aussi connue sous le nom de Santiago de Cali, est la capitale du département de la vallée du Cauca. Cette ville a une population estimée à deux millions trois cents mille habitants et est la troisième plus grande ville de la Colombie en terme de population. Cette population est en proie à des violences du fait des conflits armés entre le cartel de Cali et le Cartel de Medellín.

Le Cartel de Cali, à l'instar de celui de Medellín, est une organisation mafieuse colombienne de narcotrafiquants. Ce cartel a été créé par les frères Miguel, Gilberto et Rodriguez Orejuela³²³ dans les années 1970. À la différence des autres cartels, le Cartel de Cali était composé de plusieurs hommes d'affaires légitimes et de maints entrepreneurs. Mais pour le contrôle du trafic de la cocaïne, le cartel de Cali est entré en conflit avec le cartel de Medellín de Pablo Escobar, dans la deuxième moitié des années 1980. Les principales manifestations de cette guerre sont des règlements de comptes sanglants, des assassinats dirigés contre les hommes de Pablo Escobar dans la ville de Cali, dans leur siège à Medellín. Les hommes de Escobar sont mêmes traqués hors de la Colombie, jusqu'aux Etats-Unis. Pour parvenir à leur fin, le recours à la bombe est monnaie courante. On attribue au cartel de Cali

³²³ http://www.dailymotion.com/video/x3xkqx_pablo-escobartrafiquant-de-la-drogu_politics.

l'attentat à la voiture piégée le 13 janvier 1988 dans la propriété Monaco de Pablo Escobar, sise à Medellín³²⁴.

Pablo Escobar s'est tellement fait d'ennemis qu'il a été facile pour le cartel de Cali de s'allier avec "los Pepes"³²⁵, une organisation secrète créée uniquement pour nuire au chef du cartel de Medellín. Pour les dirigeants du cartel de Cali, tous les ennemis de Pablo Escobar sont leurs amis. Car, selon un adage populaire, « *les ennemis de mes ennemis sont mes amis* ». Ils sont prêts à s'associer à toutes les organisations paramilitaires qui se liguent contre le chef du cartel de Medellín. A cet effet, les barons du cartel de Cali ont proposé leur soutien financier au *M-19*, une formation de guérilla qui est entrée dans la légalité et qui a même des élus à l'Assemblée Constituante.

*« Pero también los enemigos de Escobar se atravesaron en sus propósitos. Ése fue el origen de un llamado narcovideo, que causó un escándalo tan ruidoso como estéril. Se suponía filmado con una cámara oculta en el cuarto de un hotel, en el momento en que un miembro de la asamblea Constituyente recibía dinero en efectivo de un supuesto abogado de Escobar. El constituyente había sido elegido en las listas del M-19, pertenecía en realidad al grupo de paramilitares al servicio del cartel de Cali en su guerra contra el cartel de Medellín »*³²⁶.

Et la grosse part du gâteau est l'alliance du cartel de Cali avec le Département Administratif de Sécurité dirigée par le général Maza Márquez. Les dés sont jetés pour l'empereur de Medellín. Pablo Escobar est acculé et décrie l'injustice criarde du directeur

³²⁴ http://fr.wikipedia.org/wiki/Cartel_de_Cali

³²⁵ Pepes: Acronyme de "Perseguidos Por Pablo Escobar". Traduction en français: Persécutés par Pablo Escobar.

³²⁶ *Noticia de un secuestro*, pp.269-270.

DAS. Il accuse : « *Maza Márquez de estar aliado con los paramilitares y el cartel de Cali para matar a su gente* »³²⁷.

Pour une cible de la trempe de Pablo Escobar, il faut user de tout un stratagème pour l'atteindre. Les barons de la drogue de Cali l'ont compris. C'est pourquoi ils se sont alliés à tous les ennemis de Pablo Escobar. L'ennemi commun une fois éliminé, assure la vengeance de "los Pepes", conclut une trêve pour les agents du DAS, et octroie au cartel de Cali la prééminence sur le trafic de la drogue.

3- La Casa Verde :

Diana Turbay entreprend à titre personnel des démarches en vue d'amener les différentes organisations armées à pacifier mutuellement. A cet effet, elle se lance dans une expédition hautement risquée à travers leurs cartels. Elle réussit dans ses démarches à obtenir les assentiments de Carlos Pizarro, le commandant du M-19. Son premier pari est ainsi gagné car Carlos Pizarro contre qui elle se liguaient par le passé, est devenu son ami. A présent, le cap est mis sur le commandant de l'ELN, le Père Manuel Pérez. Celui-ci lui promet un entretien qu'elle saisit comme une aubaine à ne rater sous aucun prétexte :

*« De modo que en aquel momento, por cualquier motivo, ante cualquier obstáculo, nada de este mundo hubiera podido impedir que Diana fuera a hablar con el cura Pérez, que tenía otra de las llaves de la paz »*³²⁸.

Informés des démarches que mène Diana Turbay, les *Extraditables* font leur entrée sur la scène. Pour eux, Diana est une cible idéale : fille de l'ex-président Turbay, journaliste, et

³²⁷ Loc. Cit.

³²⁸ Op. Cit, p.36.

directrice de deux grandes maisons de presse. Elle est par-dessus tout, une proie facile dans la mesure où elle est à Honda, dans l'ouest forestier de Bogotá, sans escorte militaire. Les *Extraditables* dressent une embuscade dans laquelle elle tombe avec tous les membres de son expédition.

Après la disparition de Diana Turbay et des membres de son équipe, le premier réflexe fait par sa famille est de s'adresser directement aux guérilleros des *FARC*. Le mari de Diana effectue sans tarder un voyage privé dans leur fief à Casa Verde, pour s'enquérir de ses nouvelles.

« Una semana después de la fecha en que Diana debía haber regresado, el esposo de ella, Miguel Uribe, y el parlamentario Álvaro Leyva, hicieron un viaje confidencial a Casa Verde, el cuartel general de las Fuerzas Armadas revolucionarias de Colombia (FARC) en la cordillera oriental »³²⁹.

Miguel Uribe tient à effectuer le voyage à Casa Verde, parce qu'il est convaincu c'est le lieu indiqué pour avoir les informations relatives à la disparition de son épouse. Effectivement, les *FARC* sont organisées, et elles détiennent un réseau d'informations très développé. Les *FARC* ont un atout très important. Elles ne sont pas fermées aux autres organisations armées. Alors elles peuvent sans peine obtenir des renseignements provenant des M-19, des guérilleros du ELN, et bien d'autres groupes paramilitaires. Les *FARC* se mettent donc à la disposition de Miguel Uribe, et lancent un avis de recherche. Elles réussissent sans peine à obtenir des réponses émanant de sept organisations armées. Malheureusement, aucune d'entre elles ne signalent la présence de Diana Turbay.

³²⁹ Op. Cit, p 47.

Les *Extraditables* qui détenaient Diana et les membres de son équipe, ne se sont pas signalés aux FARC. Est-ce à dire qu'ils n'ont aucun lien avec les FARC ? Font-ils cavalier seul ? Le narrateur de *Noticia de un secuestro* n'est pas explicite sur la question. Mais nous sommes tentés de dire les *Extraditables* font cavalier seul dans la mesure où Escobar était esseulé quand les autres cartels se sont associés avec les forces gouvernementales pour l'éliminer. L'union fait la force. Les dirigeants du cartel Casa Verde l'ont compris. Les guérilleros des FARC ont tenu à maintenir des liens plus ou moins étroits avec tous les autres groupes paramilitaires, pour ne pas se faire débusquer de leur quartier général.

Conclusion partielle :

La lecture de l'œuvre marquézienne nous a amené à découvrir l'organisation interne des différents récits, un univers avec ses réalités qui lui sont propres. Dans cet univers diégétique, la pression au sens psychologique du terme, est le lot quotidien des personnages. Les protagonistes ne jouissent d'aucun avantage. Ils sont loin d'être ces héros épiques qui rient devant le danger, car rassurés des pouvoirs surnaturels dont ils sont dotés pour surmonter toutes les épreuves. Ici, les protagonistes sont en proie au doute, à l'incertitude du sort qui leur est réservé. Alejandro Velasco est le héros qui a réussi à braver l'enclume de la mer en furie, mais qui a fléchi sous le marteau du gouvernement. Maruja Pachón est, à l'instar de tous les autres journalistes aux mains des Extraditables, une victime dont le sort est scellé par cette guerre sans merci engagée entre les forces armées gouvernementales et les narcoterroristes. Les autres personnages effacent leur neutralité en s'engageant, directement ou indirectement, dans la résolution de cette crise qui met à mal la société et la santé économique du pays.

En réalité, les vagues de l'oppression n'épargnent aucun groupe social. Si les victimes ne sont pas prises dans l'étau des forces de la nature elles subissent les lois arbitraires des hommes. L'injustice est criarde, mais la presse est muselée (*Relato de un naufrago*). La seule version des faits à faire connaître au public en soif d'information est celle qui émane du palais présidentiel. Innocentes victimes, les journalistes constituent entre des mains ennemies (*Noticia de un secuestro*), un moyen de pression sur le gouvernement. Les hors-la-loi acculés par les forces armées gouvernementales, procèdent systématiquement à des menaces, puis à des exécutions sommaires. Le gouvernement n'est pas soutenu par le reste de la population. En effet, celle-ci exerce une autre forme de pression sur le gouvernement, le sommant d'arrêter ses hostilités envers *les Extraditables*, pour négocier la libération des otages. Entre

l'enclume des narcoterroristes et le marteau de la population civile, le gouvernement finalement courbe l'échine.

Les actions des victimes et des bourreaux, leurs discours et leurs conflits gavent le lecteur de savoirs hétérogènes. Le temps du récit n'est pas linéaire, mais il ouvre un pan de voile sur le temps historique. Les espaces diégétiques sont quant à eux, en adéquation avec les espaces réels. La lecture de l'œuvre marquézienne est pour ainsi dire, la lecture d'un social qui est vécu. Et le contexte général de la production de l'histoire racontée est l'Amérique latine. Mais de façon spécifique, l'intrigue évolue en Colombie, le pays d'émergence de l'auteur.

DEUXIEME PARTIE :
L'UNIVERS MARQUEZIEN :
LE CONTEXTE DE
PRODUCTION

L'exploration des œuvres *Relato de un naufrago* et *Noticia de un secuestro* nous amène à nous interroger sur leur contexte de production. Mais cette réflexion ne saurait être menée sans prendre en compte les motivations profondes de l'auteur des œuvres. Or, à en croire les structuralistes, le texte littéraire se suffit à lui-même. Il jouit d'une autonomie et d'une profondeur qui échappent entièrement au contrôle de l'auteur. Le texte littéraire, une fois mis en œuvre, a son mot à dire. C'est le texte qui interprète l'œuvre, voire lui assigne une orientation qui n'est pas forcément celle de l'auteur. Ainsi l'avis du texte l'emporte sur la vie de l'auteur. Pire, le coup de grâce est donné par cette déclaration solennelle que font les structuralistes : « *l'auteur est mort* ».

Nous partageons d'emblée l'idée selon laquelle le texte est une réalité mouvante qui est à même de dépasser l'intention de l'auteur. Mais nous récusons cette thèse qui annihile l'auteur, ou qui l'assimile à un instrument destiné à être jeté après usage. Nous estimons que l'auteur, en qualité de créateur, devrait jouir des prérogatives dues à son titre.

En effet, l'auteur est un dieu dans la mesure où il est créateur d'une œuvre. Et l'œuvre littéraire est comme toute œuvre d'art, une matière que l'auteur façonne, modèle en fonction du message qu'il veut transmettre à la société. L'œuvre finie lui appartient et lui est soumise. Mais les données changent avec le texte à l'intérieur de l'œuvre. La particularité du texte est qu'il n'est pas un objet figé pour toujours. Il est un corps qui respire, qui bouge et qui transcende l'œuvre, et arrive même à échapper au contrôle de l'auteur. A l'instar de la conscience qui gouverne l'esprit de l'homme, le texte est la boussole qui oriente l'œuvre de l'auteur. Il n'appartient pas à l'auteur, mais à la société, à la culture, au langage, au temps et à l'Histoire

Cependant, le texte, quelque soit sa facilité à s'adapter et à transcender les réalités spatio-temporelles, portera toujours les marques de son créateur. C'est en ce sens que l'auteur peut encore brandir son droit d'auteur. Ce droit est éternel.

Nous pouvons donc clamer : « *L'auteur est mort. Vive l'auteur* » ! Et dire que même si l'auteur arrive à « mourir », il renaît de plus bel de ses cendres, et ce, à travers deux êtres transcendants. Il est d'abord un sujet culturel dont la mémoire est façonnée par l'histoire et la culture de sa société, par l'histoire de sa vie et celle de ses contemporains. Il est donc un être transcendant en qui s'expriment des voix multiples. A ce propos, Edmond Cros, dans son approche sociocritique du sujet, se veut plus explicite :

« J'ai répété, à plusieurs reprises, que la première des deux dimensions constitutives du sujet culturel correspondait à un espace complexe de sédimentations sémiotiques qui procède chacune d'un sujet transindividuel spécifique, dans la mesure où, à un moment déterminé de son existence, ce sujet culturel relève, entre autres, d'un certain nombre de sujets transindividuels. Mais je voudrais insister ici sur le fait que chacun de ces sujets et donc chacune de ces sédimentations implique précisément un temps historique qui, dans un certain nombre de cas, peut être distinct de ceux sur lesquels il vient s'articuler. Le processus auquel ils sont soumis implique d'une part que ces divers sujets collectifs évoluent chacun à son rythme suivant la façon dont les uns et les autres s'articulent sur le Tout historique et, d'autre part, que ce même sujet culturel est appelé à traverser sans cesse de nouveaux sujets collectifs »³³⁰.

Le sujet culturel serait-il un collectif d'individus hétérogènes ? Loin de là. On peut effectivement l'envisager de l'extérieur, comme plusieurs individus, mais des individus qui

³³⁰ « Spécificités de la sociocritique » d'Edmond Cros. Article disponible sur : <<http://www.sociocritique.fr/spip.php>>.

livrent la même activité, ont la même façon d’agir et partagent la même vision du monde. Et l’auteur est cette entité, à la fois une et plurielle, qui marque l’écriture du texte de son empreinte indélébile. C’est en toute conscience qu’il choisit les mots, le style, le thème pour exprimer ses appréhensions, ses frustrations et ses rêves.

Mais l’auteur est aussi un sujet non-conscient. Et ce deuxième être transcendant n’est pas moins important. Il n’est pas une absence, mais une permanence qui continue à travailler quand bien même le texte échapperait à l’auteur. Avec ce sujet non-conscient, les omissions ne seront pas considérées comme des omissions. Le malaise social de l’auteur viendrait donc à s’exprimer à travers les non-dits, les silences, les regrets, les nostalgies, sous forme d’une discordance en dehors de sa prise de conscience ou de son intention.

Pour ainsi dire, le texte se revêt d’un polymorphisme qui est aussi une caractéristique essentielle de l’auteur. Et si le texte est mouvant, il va sans dire qu’il sera toujours empreint de la marque sociale de l’auteur.

Alors pour revenir à l’univers marquézien dans lequel se déploient *Noticia de un secuestro* et *Relato de un naufrago*, nous dirons qu’il est marqué du sceau de l’auteur Gabriel García Márquez. La valeur de ses romans vient du fait qu’ils sont liés à la réalité sociale. Ils sont le fait de la représentation, de la recréation d’un réel que l’auteur a pu expérimenter ou ouï-dire, ou la retransmission d’un héritage des générations qui l’ont précédé. C’est pourquoi, souligne Christophe Gauthier, « *la sociocritique ne s’intéressera pas au discours de l’auteur, mais à ce qui se trouve derrière son discours, c’est-à-dire le "ça parle" collectif, le discours du sujet transindividuel* »³³¹. Pour ce travail de mémoire qu’il fait, l’auteur García Márquez

³³¹ Christophe Gauthier, *A popos d’une lecture sociocritique de l’adaptation*. Article disponible sur : <<http://cri.histart.umontreal.ca/cri/fr/compte-rendu/GAUTHIER.pdf>>.

apparaît à juste titre comme un sujet transindividuel qui s'inscrit dans l'Histoire de la collectivité latino-américaine et donc dans une continuité sociale.

Dans ses œuvres, l'évocation de certaines villes coloniales et de certains personnages historiques invite à une relecture de l'Histoire de la Colombie. Or la Colombie dont nous parle l'auteur, a traversé et continue de subir des crises d'ordre social et politique dont les origines remontent à la colonisation espagnole. Il va sans dire que pour comprendre les crises qui sévissent sur la société colombienne, l'on doit jeter un regard rétrospectif sur la société latino-américaine. Certes, la peinture des faits de société diffère de l'écrivain à l'historien. Le premier se fait dieu : il a la faculté de créer son monde et ses personnages au gré de ses passions, son imagination et sa subjectivité. Quant au second, il s'efforce de retracer avec une plus grande fidélité et objectivité, les faits de société. Toutefois, l'Histoire peut se mettre au service du roman. Histoire et roman entretiennent ici une complicité qui voit le triomphe de l'interdisciplinarité et l'intertextualité.

CHAPITRE PREMIER :
LES CONDITIONS DE
L'ECRITURE

L'œuvre littéraire, comme toute œuvre d'art, se revêt d'une structure modelable. Sa forme, sa couleur et son orientation des thèmes qu'elle aborde ne sont rien d'autre que les fruits de l'esprit créatif de l'auteur. L'œuvre qu'il façonne ne saurait donc échapper à son emprise. Mais le texte à l'intérieur de l'œuvre littéraire n'est pas soumis aux mêmes obligations. Il a le pouvoir de se prononcer, d'interpréter l'œuvre et même de lui donner une orientation qui n'est pas forcément celle de l'auteur. Sauf que ce pouvoir lui est attribué par l'acte de lecture. Or, cette même lecture qui donne vie au texte, met en évidence les marques de l'auteur. Ce dernier est présent dans son texte à travers ses influences de style, ses expériences vécues ou l'héritage de la culture de la société dont est issu l'auteur. L'œuvre vient ainsi à se trouver entre deux étaux : le texte littéraire et l'auteur. L'orientation de sens que donne l'un ou l'autre ne saurait se saisir sans référence à la société. De même, cette société ne saurait s'appréhender sans l'histoire dans laquelle elle évolue. A ce propos, Claude Duchet a tenu à préciser que :

« (...) si la première topique de la sociocritique était celle de la socialité, elle n'était pas pensée contre l'histoire, bien au contraire. Pour nous, l'histoire passait par le social. La lutte politique se faisait au nom du social. Il faut toutefois préciser que la socialité s'adressait aussi aux historiens, tant ceux de l'institution universitaire (à part la tendance Labrousse) et de l'histoire événementielle, que ceux de l'histoire économique, et à qui nous disions : il y a du social dans l'histoire »³³².

L'écriture est un phénomène social, et comme tel, elle est nécessairement le produit d'une histoire. En effet, avant d'être un texte entièrement ficelé, le texte se situe à un moment donné de l'histoire du livre. Rien n'y est dit ou raconté de manière neutre. Tous les mots, tous les énoncés, tous les récits sont construits au travers de déformations, ajouts, suppressions ou

³³² <http://www.sociocritique>.

entorses par rapport à des œuvres que nous connaissons déjà ou dont nous avons entendu parler. L'écrivain aussi est héritier d'une culture ou d'une tradition littéraire. A ce niveau de notre travail, nous aurons recours à l'intertextualité, mais aussi à la sociologie de la littérature.

Nous avons perçu au travers des lectures de *Relato de un naufrago* et de *Noticia de un secuestro* un dialogue permanent entre le texte littéraire et le hors-texte. La correspondance est telle qu'il nous a été quasiment impossible de réfléchir sur les situations de crise dans le texte sans en appeler à la connaissance du contexte historique dans lequel elles se sont déroulées. Il en est de même pour le sujet de l'écriture, c'est-à-dire l'auteur. On ne saurait saisir sa pensée sans recourir aux motivations profondes qui ont généré son écriture.

A- D'Aracataca à Bogotá :

S'il existe chez des auteurs un catalyseur pour leurs différentes productions (romanesque, théâtrale ou poétique), celui de García Márquez est bien sa terre natale, c'est-à-dire la Colombie. L'auteur revient continuellement sur les lieux, cite ou fait allusion à des personnages dont les actions sont à jamais gravées dans les mémoires collectives, creusant à la fois les relations entre le mythe et la réalité, son expérience personnelle et l'histoire de la Colombie. Pour ce faire, García Márquez choisit la voie de l'hybride. Il écrit à l'intersection de traditions narratives et culturelles, mélangeant l'écriture de style journalistique et le récit romanesque, la critique politique et la satire sociale, l'histoire de la Colombie et celle de l'Amérique latine. L'hybridité au centre de l'univers marquézien voit ses premiers piliers plantés par les grands-parents de l'auteur.

1- L'auteur dans l'univers du mythe et de la réalité :

Gabriel García Márquez est né le 6 Mars 1928 à Aracataca, un petit village situé dans les montagnes du Caraïbe colombien. Il est le fils d'un télégraphiste, Gabriel Eligio García, et d'une jeune fille de la bourgeoisie locale, Luisa Santiaga Márquez. Les amours contrariées mais invincibles de ses parents, lui donnent dix frères et sœurs légitimes, auxquels s'ajoutent encore d'autres enfants illégitimes. A Aracataca où il vivait avec ses parents, se trouvait la United Fruit Company. Cette compagnie américaine installée depuis 1910 avait enrichi la région où se trouvaient les plantations de bananes. Elle a fait connaître à la collectivité locale une ère de splendeur et de débauche. La compagnie bananière fera faillite en 1928, c'est-à-dire la même année de naissance de García Márquez. La fermeture de la United Fruit Company inscrit désormais au compte du passé, la prospérité et l'opulence qui caractérisaient la région d'Aracataca. C'est ainsi que les jeunes parents de García Márquez décideront d'aller vivre chez les grands-parents maternels. Dans la maison de ces derniers, Márquez vivra huit ans de sa vie en déchiffrant le monde à travers d'histoires magiques, des visions perturbatrices de sa grand-mère, Tranquilina Iguaran.

Il sera aussi marqué par les récits épiques que lui raconte son grand-père Nicolas Ricardo Márquez Iguaran, un ancien colonel, qui sera à la fois son compagnon et son confident. Dans cette maison, il entendra les détails du massacre des bananeraies qui ont eu lieu sous le règne du président conservateur Miguel Abadia Méndez. A cette époque, une grève éclate dans la compagnie bananière américaine. Bientôt toute la compagnie est paralysée, à cause du refus du gouvernement de donner une suite favorable aux revendications des grévistes. José Rosario Durán et le colonel Nicolás Márquez Iguaran ont dû s'ériger en médiateurs entre le gouvernement et les grévistes pour éviter que ne dégénère la situation qui était déjà tendue. Mais la grève ne faisait que trop durer. Et pour mettre un terme aux

manifestations des grévistes qui mettaient à mal l'économie du pays, le président Rafael Reyes finit par opter pour la répression. L'histoire retiendra de cette répression, les exactions de l'armée gouvernementale qui ont causé la mort de plusieurs manifestants. Jamais on ne sut le nombre exact de disparus. Le grand-père du jeune García Márquez est convaincu qu'il y a une centaine de morts, tandis que le gouvernement en dénombre officiellement neuf. Mais à en croire le témoignage du narrateur dans *Cien años de soledad*, le nombre est inestimable.

« No había espacio libre en el vagón, salvo el corredor central. Debían de haber pasado varias horas después de la masacre, porque los cadáveres tenían la misma temperatura de yeso en otoño. (...) José Arcadio Segundo se arrastró de un vagón a otro en la dirección en que avanzaba el tren, y en los relámpagos que estallaban por entre los listones de madera al pasar por los pueblos dormidos veía los muertos mujeres, los muertos niños, que iban a ser arrojados al mar como el banano de rechazo »³³³

Les militaires n'ont pas hésité à tuer des femmes et des enfants, ajoutés aux autres victimes qui par la suite seront rassemblées comme de vulgaires régimes de bananes destinés à être jetés dans la mer. Ces événements rapportés à García Márquez, resteront à jamais gravés dans sa mémoire.

Aussi, entendra-t-il les épisodes héroïques du général Rafael Uribe Uribe, le légendaire chef libéral, protagoniste de la Guerre des Mille Jours (1899-1902). La pire guerre civile vécue par la Colombie, et dans laquelle le grand-père de García Márquez survivra étourdi par le souvenir de ses amis blessés et fusillés.

Son grand-père était aussi un libéral. Il a participé dans sa jeunesse à nombre de conflits contre les conservateurs au pouvoir, soutenus par les grands propriétaires terriens, le clergé et l'armée régulière. Quand il ne raconte pas d'histoires à son petit-fils, Don Nicolas

³³³ *Cien años de soledad*, Op. Cit, pp.366-367.

Márquez, dit Papalelo, ex-colonel de guerres civiles perdues d'avance, passe son temps à regretter le meurtre qu'il a commis lors d'un duel ou à attendre sa pension qui ne vient jamais. Sa mort en 1935, marquera la fin de l'enfance de l'auteur.

De 1936 à 1944, le jeune Márquez retourne vivre avec ses parents entre Barranquilla et Sucre. En 1936, il étudie chez les jésuites au collège de Barranquilla, puis dans un internat de Zipaquira, peuple minier proche de la capitale, où il poursuivra ses études secondaires. En 1937, García Márquez n'a que neuf ans lorsqu'il prend connaissance des contes des *Mille et Une Nuits*. Les récits du fantastique, de la magie, des génies et des tapis volants viendront s'ajouter aux merveilleuses histoires que lui racontait sa grand-mère. Depuis lors, García Márquez prononce de plus en plus son amour pour la littérature. Au collège, ses lectures de la poésie colombienne, des classiques du Siècle d'Or espagnol, des récits des frères Grimm, des œuvres de Jules Verne et d'Alexandre Dumas, enrichiront sa culture livresque. Avec un tel bagage intellectuel, l'on n'est pas surpris qu'il obtienne avec brio son baccalauréat en 1946. García Márquez s'inscrit à la Faculté de Droit et de Sciences Politiques. Au nombre de ses professeurs figure Alfonso López Michelsen. Et parmi ses compagnons le célèbre Camilo Torres, surnommé «el cura guerrillero», avec qui il a tissé des liens d'amitié très forts. A 20 ans, pendant qu'il étudie le droit à l'Université de Bogotá, tourmenté par le froid de la région andine et la vie agitée de la capitale, l'auteur se plongera dans la lecture des classiques latins et hispaniques. Mais fasciné par la littérature, García Márquez relèguera ses études de droit au second plan. Il se met à écrire des romans. Il y relate ses souvenirs d'enfance et conte des faits fantastiques pour attirer l'attention des adultes.

En somme, García Márquez fait ses études qui le conduiront du collège de Barranquilla à l'université de Bogotá, après l'obtention du baccalauréat. Mais très tôt, il

abandonne ses études entreprises en Droit pour se consacrer à la littérature. Il s'adonne ainsi à son premier amour pour la littérature, amour suscité dès son jeune âge par ses grands-parents. L'auteur hérite de l'art de la narration qu'il enrichit de par ses nombreuses lectures d'œuvres littéraires, tous les genres confondus.

A Bogotá, il découvrira l'univers de Kafka, de Virginia Woolf et de Joyce, publiera ses premières nouvelles, ce qui lui ouvrira les portes du journalisme.

2- Du Bogotazo au journalisme :

La terre natale de García Márquez est en proie à la violence sociopolitique. Depuis plusieurs décennies déjà, les libéraux et les conservateurs s'affrontent sans merci pour accéder au pouvoir. Et pendant que les Colombiens se livrent à des guerres fratricides, les Américains investissent dans le pays et occupent bientôt le pouvoir économique. Avec la force du dollar, ils ont non seulement le pouvoir de protéger leurs intérêts, mais aussi les moyens d'influer sur les grandes décisions dans la vie politique colombienne. C'est dans ce climat qu'émerge Jorge Eliécer Gaitán, à la fois opposé à la politique « libéraux-conservateurs » et hostile à l'interventionnisme étasunien.

Diplômé en droit, ancien ministre du Travail et de l'Education, ancien maire de la ville de Bogotá, chef de file de la branche la plus radicale du Parti libéral et grand orateur, Jorge Eliécer Gaitán redonne l'espoir au pays, en prônant l'égalité sociale et la nécessité d'un Etat fort. Se présentant par-dessus tout comme le « *père de tout un peuple* », il s'oppose vigoureusement à la politique américaine dans la région. Il s'oppose au panaméricanisme à l'américaine, car il y perçoit la volonté interventionniste des États-Unis. En effet, les Américains l'ont démontré de par leur présence partout en Amérique latine, qu'ils n'ont encouragé l'intégration que lorsqu'ils pouvaient la diriger dans le sens de leurs intérêts. Ils

prônent le libre-échange entre les Etats latino-américains. Mais en réalité, cette politique est soutenue quand leurs multinationales profitent du protectionnisme latino-américain.

Début avril 1948, a lieu à Bogotá la neuvième Conférence panaméricaine. De nombreuses figures sont là : le jeune étudiant cubain Fidel Castro, le Colombien Gabriel García Márquez et l'Américain George Marshall. Ce dernier découvre avec stupeur l'élan populaire qui porte Jorge Eliécer Gaitán, et s'inquiète par la même occasion, de la place des Américains dans ses ambitions politiques. En effet, dans son discours du 8 avril, Gaitán expose clairement son aversion pour la présence dominatrice et impérialiste des Etats-Unis en Colombie. George Marshall le considère aussitôt comme une menace directe sur les intérêts américains. Et c'est d'un très mauvais œil qu'il voit les réformes sociales et les nationalisations voulues par Jorge Eliécer Gaitán en cas de sa très probable victoire à la présidentielle de 1950. L'une des principales réformes dans l'agroalimentaire aurait visé directement le monopole de la société américaine United Fruit Company.

Le lendemain de son discours, vers 13 heures, un homme tire trois coups de feu à bout portant sur Jorge Eliécer Gaitán, qui affichait ses ambitions présidentielles. Agé de 45 ans, Gaitán décède quelques heures plus tard. Pendant ce temps, l'assassin est rattrapé, puis lynché par la population qui voit disparaître leur défenseur dévoué à la cause des plus démunis. La foule rageuse traîne le corps du meurtrier jusqu'aux fenêtres du palais présidentiel, montrant ainsi qu'elle devine aisément le commanditaire du crime. Aujourd'hui, les historiens n'ont pas de doute sur l'organisation du meurtre : la CIA, même si elle a détruit le dossier Gaitán en 1972, est clairement pointée du doigt. En effet, les Etats-Unis voyaient d'un très mauvais œil les réformes sociales et les nationalisations voulues par Jorge Eliécer Gaitán en cas de sa (très probable) victoire à la présidentielle de 1950. L'une des principales réformes dans

l'agroalimentaire aurait visé directement le monopole de la société américaine United Fruit Company. En tout état de cause, la disparition du leader populaire est opportune à la politique étrangère américaine.

D'autres sources font état d'un rendez-vous qu'Eliécer Gaitán aurait accordé à Fidel Castro, alors jeune étudiant cubain. Les deux hommes étaient unanimes contre la cérémonie panaméricaine du général Marshall. Le jeune Castro a entendu comme bon nombre de Colombiens présents ce jour-là, le bruit des balles qui assassinent Eliécer Gaitán :

« A las dos de la tarde de este nueve de abril, Gaitán tenía una cita. Iba a recibir a un estudiante, uno de los estudiantes latinoamericanos que se están reuniendo en Bogotá al margen y en contra de la ceremonia panamericana del general Marshall.

A la una y media, el estudiante sale del hotel, dispuesto a echarse una suave caminata hacia la oficina de Gaitán. Pero a poco andar escucha ruidos de terremoto y una avalancha humana se le viene encima.

El pobrерío, brotando de los suburbios y descolgado de los cerros, avanza en tromba hacia todos los lugares, huracán del dolor y de la ira que viene barriendo la ciudad, rompiendo vidrieras, volcando tranvías, incendiando edificios :

- ¡Lo mataron! ¡Lo mataron!

Ha sido en la calle, de tres balazos. El reloj de Gaitán quedó parado a la una y cinco.

El estudiante, un cubano corpulento llamado Fidel Castro, se mete en la cabeza una gorra sin visera y se deja llevar por el viento del pueblo »³³⁴.

Fidel Castro est donc un témoin privilégié de l'assassinat de Gaitán. Il participe activement à l'insurrection populaire, en brisant des vitres, incendiant des édifices et

³³⁴ <http://lahaine.org/internacional/historia/mueregaitangaleano.htm>

vociférant : « - ¡Lo mataron! ¡Lo mataron! ». Puis, se revêtant de sa casquette sans visière, il se fond dans la foule.

En dehors du bouc émissaire donc le corps sans vie sera traîné dans toutes les rues de la capitale, personne ne saura le véritable commanditaire du meurtre de celui qui est venu redonner l'espoir au peuple colombien. Sa disparition va bouleverser la destinée de son pays, ainsi que celle de Gabriel García Márquez. En effet, les trois jours suivant l'assassinat de Jorge Eliécer Gaitán, seront le théâtre d'un soulèvement populaire sans précédent (baptisé *La Violencia*) et d'un massacre de grande envergure. L'armée loyaliste dirigée par le général Gustavo Pinilla, parvient à mettre un terme aux manifestations de rue. Mais la répression militaire laisse 5.000 personnes sans vie. S'ensuivra une guerre civile de huit ans durant laquelle 300.000 Colombiens seront tués. C'est à cette époque que se forment deux mouvements de guérilleros, l'ELN et les FARC. La société colombienne se transforme alors en profondeur, l'exode rural massif alimentant la prolétarianisation de la population et la criminalité.

El Bogotazo, c'est ainsi qu'on nomme cette émeute déclenchée dans les rues de la capitale, Bogotá. Bientôt, toute la Colombie est plongée dans un climat assez violent avec pour couronnement l'entrée en scène des guérillas. L'assassinat de Eliécer Gaitán s'est déroulé près de la pension que se louait García Márquez. Les manifestants, sous l'effet de la colère, détruisent le pensionnat de l'Université de Bogotá. N'ayant plus de résidence, García Márquez est contraint de retourner à Carthagène, dans le domicile familial où il commencera à travailler comme journaliste. Ses talents motivent l'écrivain Manuel Zapata Olivella à lui confier tous les jours, une colonne dans le journal *El Universal* de Carthagène qui venait d'être créé. Deux années plus tard, García Márquez déménage pour s'installer à Barranquilla.

Il s'intègre au groupe de Barranquilla, constitué par de jeunes passionnés par la littérature. Peu après, il publie son premier conte dans le journal *El Espectador* de Santa Fé, intitulé "*La tercera resignación*". Il y écrira d'autres séries de nouvelles dont "*La otra costilla de la muerte*" et "*Eva está dentro de su gato*".

En 1951, sa mère l'envoie faire un séjour dans son village natal. Ce retour aux sources de son enfance, dans ce village perdu d'Aracataca qui deviendra Macondo dans *Cien años de soledad*, sera pour lui l'occasion de remémorer de tous ces fantômes extravagants qui plus tard viendront animer sa mythologie de romancier.

En 1952, tout en travaillant pour le compte de *El Espectador*, il finalise son premier roman, *La hojarasca*. Il enverra le manuscrit en Argentine, et quelques semaines plus tard, on lui répond de faire d'autre chose que la littérature. García Márquez se consacre donc au journalisme. Il deviendra rapidement un journaliste renommé grâce à son don narratif. García Márquez écrira des entrevues, des articles, des textes d'opinion, des chroniques et des reportages, dont quelques-uns produiront un grand impact dans son pays. L'ensemble des chroniques intitulées *Relato de un naufrago*, publié en 1955, bousculera le scénario politique colombien en révélant le trafic de drogues dans un bateau de la marine de guerre. Ainsi, son activité journalistique lui vaudra l'hostilité des autorités gouvernementales. A cause de cela, les directeurs de *El Espectador* décident de l'envoyer en Suisse. Le journaliste García Márquez profite pour entreprendre plusieurs voyages en Europe pour se nouer des relations. Il voyagera partout en Europe orientale avec son ami Plinio Apuleyo Mendoza. La fermeture de *El Espectador* par le dictateur Rojas Pinilla le surprend à Paris. García Márquez se rend à Genève, puis à Rome, où il s'inscrit au Centre expérimental de cinéma. Il finit sa randonnée quelques mois plus tard. Bientôt sans argent, réfugié au dernier étage d'un hôtel du Quartier

Latin, il se met à écrire des chroniques et des romans. Ses premières chroniques s'intituleront "90 días en la cortina de hierro".

En fin de compte, Gabriel García Márquez met en exergue son don narratif à l'issue des émeutes qui se déclenchent dans les rues de Bogotá après l'assassinat du leader populaire Eliécer Gaitán. Il s'essaie au roman, mais c'est le journalisme qui marquera le début de sa carrière professionnelle. Correspondant de plusieurs maisons de presse, les informations qu'il rapporte à son public dépeignent sans faux-fuyants l'actualité sociopolitique de son pays. La liberté de presse étant un sujet tabou en Colombie, García Márquez sera contraint à l'exil.

B- La Colombie sous le règne du général Gustavo Rojas Pinilla :

Le Général Gustavo Pinilla jouera un rôle décisif au lendemain du *bogotazo*. Après son accession à la magistrature suprême, il s'attelle à négocier avec les guérillas à la solde des principaux partis politiques. Il pose ainsi des actes qui permettront à la Colombie de connaître une ère de paix et de prospérité. Mais en même temps que sa côte de popularité monte, les espaces de liberté dans le domaine de la communication se réduisent. « *La prensa estaba censurada, y el problema diario de los periódicos de oposición era encontrar asuntos sin gérmenes políticos* »³³⁵. Seuls les journaux du pouvoir imposent leur vision du monde qui tend à devenir la seule possible. Et le peuple demeure dans l'ignorance comme les captifs dans « *le mythe de la caverne* » de Platon. Comment le « pacificateur » du *bogotazo* en est-il arrivé là ? Nous traiterons de cette question à travers l'entrée du dictateur sur la scène politique, et aborderons par la même occasion les conséquences directes de son règne, sur le climat sociopolitique colombien.

³³⁵ *Relato de un naufrago*, p.10.

1- Le désenchantement :

Les soulèvements populaires sont fréquents en Amérique latine. Ils répondent aux vagues d'injustice dans lesquelles les dirigeants politiques tentent de noyer la population. Par le passé, les premiers soulèvements ont été suscités par la bourgeoisie créole, soutenue par les autres groupes raciaux, tous sensibilisés aux idées des Lumières et à celles de la Révolution française de 1789. Les insurgés parviennent ainsi à se libérer de la domination espagnole. Une fois souveraines, les jeunes nations ne tolèrent pas que ces injustices contre lesquelles elles se sont insurgées refassent surface. Et l'armée veille au grain. Elle n'hésite pas à soutenir la population, dont elle se porte garante de la sécurité et de la paix. C'est dans ce contexte que le général Gustavo Pinilla est monté au créneau pour instaurer l'ordre social.

Né le 12 mars 1900 à Boyacá, Gustavo Pinilla commence sa carrière militaire à Bogotá en 1917. De 1920 à 1923, il passe du grade de sous-lieutenant à celui de lieutenant. Il se consacre par la suite aux Travaux publics et à divers ouvrages d'ingénierie militaire. Appelé en 1932 à défendre son pays lors de la guerre qui l'opposait au Pérou, le lieutenant Pinilla se distingue par ses mérites sur le terrain. La bravoure dont il a fait preuve lors de cette guerre lui a valu une année après, le grade de commandant de la Batterie du port de Buenaventura. On lui confie par la même occasion le génie militaire pour assurer la sécurité du pays en cas d'une éventuelle reprise des hostilités avec le Pérou. De 1946 à 1948, Gustavo Pinilla est successivement promu sous-directeur de l'Ecole de Guerre, directeur de l'Aéronautique civil, commandant de la première brigade de Tunja. Il est enfin nommé commandant de la troisième brigade de Cali. C'est à ce titre qu'il est parvenu en 1948, à pacifier les émeutes déclenchées dans les rues de Bogotá, au lendemain de l'assassinat du leader populaire Jorge Eliécer Gaitán. Il obtient les honneurs du président Mariano Ospina

Pérez. Le président en exercice, convaincu des talents de Rojas Pinilla, et voulant faire de lui son allié sûr, lui octroie le grade de général le 11 octobre 1948. En 1949, le général Pinilla est assigné à la Direction générale de l'Armée Nationale, puis nommé ministre des Postes et Télécommunications dans le gouvernement de Mariano Ospina.

Les élections présidentielles de 1950 se déroulent sur un fond de crise politique. Les conservateurs et les libéraux, les deux principaux partis politiques sont à couteaux tirés. Deux candidats libéraux ont été écartés de la course au pouvoir suprême, le premier est Eliécer Gaitán, mort assassiné en avril 1948, et le second Gustavo Jiménez en septembre 1949. En signe de protestation, les libéraux boycottent les présidentielles. Tout de même, les élections ont lieu, et c'est le conservateur Laureano Gómez qui est élu. Les dirigeants du Parti libéral ne participent pas au nouveau gouvernement. Ils font la guerre aux conservateurs à travers des mouvements de guérilla. Les conservateurs aussi, ayant une guérilla acquise à leur cause, ripostent à l'attaque. Ainsi, les partis politiques ne combattent pas directement, mais s'affrontent dans une sorte de « guerre froide » par guérillas interposées. Pour pallier à cette situation de « guerre non déclarée », le président Laureano Gómez convoque l'Assemblée nationale afin qu'elle vote des lois à cet effet.

Ayant le sénat à sa cause, le président Gómez profite pour modifier la constitution et à tailler des lois à sa mesure. En 1953, le régime du président est décrié pour ses allures dictatoriales. Les libéraux sont les premiers à ouvrir le bal. Ils sont les premiers à protester contre le régime de Laureano Gómez. Les conservateurs, partisans de l'ancien président Mariano Ospina Pérez, les rejoindront dans les protestations. Mais ce qui va plutôt précipiter la chute du président Gómez, est son incapacité à diriger le pays, pour des raisons de santé. Il est suppléé dans sa tâche par le conservateur Roberto Urdaneta, et continue de diriger le pays

depuis son lit d'hôpital. Tous ces facteurs susciteront l'intervention de l'armée. C'est ainsi que le général se trouvera au devant de la scène politique.

A y voir de plus près, l'arrivée de Gustavo Pinilla au pouvoir n'avait pas été planifiée. Mieux, le général n'était pas intéressé par le pouvoir. Par le passé, il avait bravement défendu son pays dans le conflit qui l'opposait au Pérou. Il revient cette fois-ci pour défendre son pays contre une nouvelle escalade de la violence. Le 13 juin 1953, le général Gustavo Pinilla réalise son coup d'État, l'un des rares de l'histoire de la Colombie qui reste une démocratie stable en dépit de la violence qui la mine. Ce coup d'Etat sera historique car, il s'est effectué sans effusion de sang :

« El 13 de Junio Rojas cumplió su objetivo de realizar el golpe sin derramamiento de sangre: ninguna persona murió, incluso ordenó la protección de la casa y vida de la familia de Laureano horas después del golpe para que no fuera quemada por extremistas, entre otros motivos porque Rojas no deseaba ser visto como un asesino ya que uno de sus lemas personales y de gobierno fue la pacificación del país »³³⁶.

Le général Gustavo Pinilla, après avoir fait le coup d'état, a tenu à ce que la sécurité du président déchu, ainsi que celle de sa famille, soit assurée. Ce faisant, on ne saurait le taxer de meurtrier. Le général putschiste présente ainsi une belle image de lui aux yeux de la communauté. Il bénéficie de la caution des libéraux, et de celle des partisans de l'ancien président Mariano Ospina. L'Assemblée nationale constituante qualifie le coup d'Etat de légitime et autorise le général putschiste à demeurer au pouvoir jusqu'aux prochaines élections prévues par la Constitution :

³³⁶ Source : http://es.wikipedia.org/wiki/Gustavo_Rojas_Pinilla

« Cinco días más tarde, mediante el Acto Legislativo N°1 de junio 18 de 1953, la Asamblea decreta que "(...) la Asamblea nacional Constituyente [con 61 delegados] asume las atribuciones conferidas al Senado de la República por el Art. 125 (...) y en consecuencia declara: 1. que el 13 de junio del presente año quedó vacante el cargo de Presidente de la República; y 2. Que es legítimo el título del actual Presidente de la República, Teniente General Gustavo Rojas Pinilla... quien ejercerá el cargo por el resto del período presidencial en curso", es decir hasta el 7 de Agosto de 1954, y la Asamblea debía velar por la "constitucionalidad del régimen »³³⁷.

Dès sa prise de fonction, le président Gustavo Pinilla amnistie les guérilleros luttant pour la cause des libéraux, et permet ainsi de rétablir une paix relative en Colombie. Gustavo Pinilla bénéficie de l'appui de l'Eglise et des commerçants. Il coopère indifféremment avec les Conservateurs et les Libéraux, en se faisant un chantre des doctrines sociales de l'Eglise catholique et un défenseur de l'idéologie de Simón Bolívar. Selon lui, concilier les deux bords est la perche qui permettra à la Colombie de sortir du cycle de la violence. Et dans le peuple, ses adeptes deviennent de plus en plus nombreux. Partout il est acclamé comme l' « homme fort » du régime, dont la devise concorde parfaitement avec le rêve de tous les colombiens :

« *No más sangre, No más depredaciones en nombre de ningún partido político, paz, justicia y libertad* »³³⁸.

Pour Gustavo Pinilla, le temps est venu de tourner la page de la violence et du sang, pour aborder celle de la reconstruction du pays. Il se donne les moyens pour respecter ses engagements et ne pas s'éloigner de ses idéaux qui sont la paix, la justice et la liberté. Effectivement, au début de son mandat, il a incarné la puissance socio-économique du pays.

³³⁷ Ibidem.

³³⁸ Op. Cit.

Ses premiers actes posés dans le sens de la pacification du pays, ses innovations dans le domaine de la communication et des chemins de fer, l'introduction de la télévision en Colombie, le renforcement de l'éducation publique et technologique, l'éducation rurale avec les nouvelles technologies agricoles, sans oublier les financements des infrastructures, sont entre autres, les réalisations qui promettent un avenir radieux à toute la population. Le général Gustavo Pinilla est donc adulé et apprécié de tous.

Mais le mandat que lui a accordé l'Assemblée Constituante arrive- à expiration. Le Général Pinilla étant appelé à servir pendant 15 mois, est sommé d'organiser des élections démocratiques. C'est vrai qu'il a eu à faire de grandes réalisations. Mais les changements que les nouveaux candidats à la présidence promettent au peuple sont aussi alléchants. La lutte contre la pauvreté, la création de nouvelles opportunités de travail, l'incorporation des petites et moyennes entreprises dans des programmes de développement, la redistribution des revenus, l'éradication des problèmes locaux, sont entre autres, les thèmes répétitifs dans toutes les campagnes électorales des candidats. Et si l'un de ces candidats est retenu, Gustavo Pinilla ne bénéficierait plus des privilèges et des honneurs dus au titre de chef d'Etat. Gustavo Pinilla voit cette situation d'un mauvais œil. Par conséquent, il retourne sa veste, se revêt de celle de dictateur, et se fait par la même occasion des ennemis.

A l'instar de son prédécesseur, le général Gustavo Pinilla n'a pas pu résister au désir de tripatouiller la Constitution. Il y parvient grâce à des sénateurs acquis à sa cause. Il fait voter des lois, loin des projets démocratiques et modernisateurs des élites républicaines. Il s'arroge de tous les pouvoirs. Les autres sénateurs le vilipendent. Le général ne tolère pas cette attitude qu'il qualifie comme une injure à sa personne. Par conséquent, il fait fermer le Congrès. Les journalistes décrient ses déboires. A eux aussi, une sanction sera infligée : la

presse est scellée. « *La prensa estaba censurada* »³³⁹. Dorénavant, les journalistes ne pourront exercer qu'à condition d'écrire pour, et non contre le régime en place. Tous les contrevenants à cette disposition qui fait d'office force de loi, sont emprisonnés ou forcés à l'exil.

De plusieurs maux, si un choix doit s'imposer, c'est bien sûr le moindre mal. García Márquez, contraint à l'exil, compare sa situation à celle du naufragé dans son embarcation de fortune : « *mientras yo iniciaba en París este exilio errante y un poco nostálgico que tanto se parece también a una balsa a la deriva* »³⁴⁰. Quoique douloureuse, sa situation d'exilé est bien meilleure que celle de ses collègues journalistes, ou de nombreux autres colombiens qui croupissent dans les geôles du régime dictatorial. Et pire encore est le cas de ceux qui ont succombé aux balles assassines de l'armée gouvernementale. D'ailleurs, personne n'est à l'abri des exactions du général Rojas Pinilla. Gabriel García Márquez retrace dans *Relato de un naufrago* deux événements majeurs qui auront marqué la dictature militaire et folklorique du général Gustavo Pinilla :

« *Colombia estaba entonces bajo la dictadura militar y folklórica del general Gustavo Rojas Pinilla, cuyas dos hazañas más memorables fueron una matanza de estudiantes en el centro de la capital cuando el ejército desbarató a balazos una manifestación pacífica, y el asesinato por la policía secreta de un número nunca establecido de taurófilos dominicales, que abucheaban a la hija del dictador en la plaza de toros* »³⁴¹.

L'ère de paix, de justice et de progrès, promise à la population se convertit en une ère de répression et de barbarie. Pour s'être manifestés contre le régime, l'armée réagit en tirant sur des étudiants à balles réelles. Cette répression sanglante motive Gabriel García Márquez à

³³⁹ *Relato de un naufrago*, Loc. Cit.

³⁴⁰ *Relato de un naufrago*, p.15.

³⁴¹ Op. Cit, p.10.

choisir le camp de la politique de gauche, en réaction contre le président et dictateur Gustavo Pinilla. L'armée qui est censée protéger la population, s'érige en son premier ennemi. A la suite de ses forfaits contre la masse estudiantine, elle fait un carnage dans la foule d'amateurs de course de taureaux, pour avoir hué la fille du président. Et comme l'histoire se répète, à l'instar des grévistes morts dans la zone bananière en 1928 après la répression lancée par le président Miguel Abadía Méndez, le nombre de morts parmi les amateurs de la course de taureaux restera à jamais inconnu du grand public. Aucun journaliste n'est parvenu à couvrir ces événements. Encore moins la presse gouvernementale. Selon des sources orales, le président Gustavo Pinilla aurait bien récompensé son armée pour les services accomplis :

« Según algunos relatos orales de la época que han sido recogidos por algunos periodistas en la actualidad y que no han sido confirmados por la justicia, en febrero de 1956, su hija María Eugenia y su esposo fueron objeto de sonora rechifla durante una corrida de toros en la Plaza de toros de la Santa María en Bogotá; testigos presenciales recuerdan que cuando el torero ofreció el toro a María Eugenia frente al palco presidencial, el público le gritaba: "No se lo ofrezca porque se lo lleva a Melgar". El domingo siguiente se produjo la represalia. A quienes cantaban "Lleras sí, otro no", y a los que se negaban a vitorear a María Eugenia, los agentes del Servicio de Inteligencia Colombiano los molieron a palos, los lanzaron por las graderías del circo, los golpearon con yataganes o a puntapiés. El número exacto de muertos nunca se pudo precisar. Tampoco el de heridos. Pero se dijo que el gobierno había comprado siete mil boletas para sus detectives y agentes, con el fin de vengar el honor escarnecido de María Eugenia y su esposo »³⁴².

La population qui adulait le général Gustavo Pinilla, et les partis politiques qui le soutenaient, révisent leur position. Le général est dans son labyrinthe. Chassé du pouvoir en

³⁴² Source : http://es.wikipedia.org/wiki/Gustavo_Rojas_Pinilla

1957 par une junte militaire, le général envisage de nouvelles ambitions politiques en créant son parti, l'ANAPO (Alliance Nationale Populaire).

2- Le général Gustavo Pinilla et l'ANAPO :

L'union fait la force ! Pour évincer le général et mettre un terme à sa dérive dictatoriale, les Conservateurs et Libéraux antérieurement antagonistes, ont estimé nécessaire d'unir leurs forces. Les dialogues entre ces deux antagonistes ont été possibles grâce à Laureano Gómez du parti conservateur, et Alberto Lleras Camargo du parti libéral. Les échanges ont abouti à trois accords : la création d'un Front National d'une durée de 16 ans, le retour de Mariano Ospina Pérez de son exil et, l'opposition à la réélection de Gustavo Pinilla.

De son côté, Gustavo Pinilla restaure son image et tente à nouveau de se faire accepter par la population. Il est soutenu par son parti l'ANAPO, qui le présente aux présidentielles d'avril 1962. Rojas Pinilla parvient à obtenir des voix en sa faveur. Mais les autorités électorales les déclarent toutes nulles à cause de son opposition au système bipartite, et considèrent Rojas comme un candidat illégal. N'est-ce pas l'application des décisions secrètes tenues entre les Conservateurs et les Libéraux ? L'ex-dictateur ne baisse pas les bras pour autant. Il se conforme aux exigences du système bipartite, et régularise la situation légale de l'ANAPO. Ainsi, son parti parvient à obtenir de nombreux postes au Congrès National lors des scrutins de 1968.

En 1970, Rojas redevient l'« *homme fort* », le vrai *caudillo* qu'avait applaudi la population des années auparavant. Celle-ci le soutient à nouveau pour ses idées qui militent en faveur des intérêts du petit peuple. Ainsi, lors des élections présidentielles de 1970, le général

Rojas Pinilla réussit à affronter le candidat du Front National. « *Las elecciones resultaron bastante reñidas y el resultado oficial fue de 1.625.025 votos por Pastrana y 1.561.468 votos por Rojas* »³⁴³. La marge était très serrée entre les deux candidats aux présidentielles. Mais s'en tenant aux décomptes officiels, la Cour Electorale accorde la victoire à Misael Pastrana Borrero. La réaction des partisans de Rojas ne se fait pas attendre. Ceux-ci accusent la partie adverse d'avoir fraudé les élections. L'armée est d'avis avec eux, et même le gouvernement sortant de Carlos Lleras Restrepo confirme la fraude. Mais rien n'y fit. Pastrana brigue son mandat. Dès lors, il naît au sein de l'ANAPO, un groupe extrémiste qui juge utile le recours aux armes, là où la voie des urnes a échoué. Il s'agit du M-19, c'est-à-dire le Mouvement du 19 Avril. Ce mouvement sera partie prenante des séries de prises d'otages et d'assassinats que García Márquez évoque en long et en large dans *Relato de un secuestro*.

Pour les insurgés de l'ANAPO convertis en guérilleros du M-19, si la justice ne joue pas son rôle, ils se font le devoir d'assurer le leur. C'est dans cette logique qu'ils condamnent à mort, José Raquel Mercado, le président de la Confédération des Travailleurs, pour avoir trahi la lutte syndicale :

« *En febrero de 1980, bajo el gobierno de Alfonso López Michelsen, el M-19 había secuestrado al presidente de la Confederación de Trabajadores de Colombia, José Raquel Mercado. Fue juzgado y condenado a muerte por sus captores por traición a la clase obrera, y ejecutado con dos tiros en la nuca ante la negativa del gobierno a cumplir una serie de condiciones políticas* »³⁴⁴.

Les guérilleros du M-19 posent d'autres actes répréhensibles. Ils assiègent la Cour Suprême et prennent en otage tous ceux qui s'y trouvent. Agissant ainsi, les guérilleros

³⁴³ Source : http://es.wikipedia.org/wiki/Gustavo_Rojas_Pinilla

³⁴⁴ *Noticia de un secuestro*, p.152.

exigent que les autorités judiciaires jugent le Président de la République, pour n'avoir pas respecté ses engagements vis-à-vis des accords de paix :

« *El 6 de noviembre de 1985, un comando del M-19 se tomó el multitudinario edificio de la Corte Suprema de Justicia en sus mayor actividad, con la exigencia de que el más alto tribunal de la república juzgara al presidente Belisario Betancur por no cumplir con su promesa de paz. El presidente no negoció, y el ejército rescató el edificio a sangre y fuego al cabo de diez horas, con un saldo indeterminado de desaparecidos y noventa y cinco muertos civiles, entre ellos nueve magistrados de la Corte Suprema de Justicia, y su presidente, Alfonso Reyes Echandía* »³⁴⁵.

Gustavo Pinilla, le malheureux candidat aux présidentielles, meurt en 1975 des suites d'un infarctus. Ses idées politiques seront défendues par sa fille María Eugenia Rojas, et son neveu, le sénateur Samuel Moreno Rojas. Finalement, le général Gustavo Rojas Pinilla est celui dont les aspirations politiques, le règne sous le régime dictatorial, le départ et le retour sur la scène politique auront marqué à jamais l'histoire contemporaine de la Colombie et la vie de García Márquez.

C- Du journalisme à la littérature :

A Barranquilla, García Márquez collabore au journal *El Herald*. Dans la colonne «La Jirafa» qui lui est réservé, il signe toutes les histoires qu'il raconte du pseudonyme de *Séptimus*, en hommage au personnage de *Mrs Dalloway* de Virginia Woolf. Il va sans dire que la subjectivité de ce personnage, rendue par la technique du monologue intérieur employée par Woolf, influera sur ses écrits. García Márquez fait la connaissance de Rafael Escalona

³⁴⁵ Op. Cit, pp.152-153.

alors que le groupe de Barranquilla est en pleine effervescence. Il l'aide à fonder la revue *Crónica* dont il sera le rédacteur en chef. Il s'initie à la lecture des œuvres de William Faulkner, James Joyce, Ernest Hemingway et John Dos Passos, puis commence à écrire son premier roman intitulé *La hojarasca*.

1- Les influences de style :

Le style fait allusion au procédé auquel l'écrivain a recours pour véhiculer son idée. C'est par ce procédé que l'écrivain choisit et s'engage. En 1955, García Márquez fait publier *La hojarasca*. Cette œuvre raconte en substance, l'histoire d'un docteur, un homme sans nom et sans origine connue, qui s'établit à Macondo en 1903, pour y exercer son métier. Pendant des années, il y reçoit des malades, jusqu'à ce qu'arrive «*la hojarasca*», c'est-à-dire une bourrasque de feuilles provoquée par l'implantation à Macondo d'une compagnie bananière. «*La hojarasca*» réduit son service de santé à l'inactivité. Déçu, il reste enfermé dans sa chambre, apparemment tout à fait solitaire. En 1919, lors d'une nuit de violences à la suite d'élections, il refuse de soigner des blessés. Depuis lors, le docteur est marginalisé et maudit par le village, autrefois enrichi et maintenant oublié et misérable. Il n'avait que pour compagne une jeune indienne du nom de Memé. Selon des révélations, celle-ci serait tombée enceinte, puis aurait mystérieusement disparu. Mais nombreux sont les soupçons qui pèsent sur le docteur, le qualifiant d'être l'auteur de la grossesse et du meurtre. Pour finir, c'est le docteur qu'on retrouve mort par pendaison. Les circonstances de sa mort sont évoquées successivement par un petit garçon de onze ans, sa mère, Isabelle, et le père de celle-ci, un vétéran de l'armée qui avait reçu du docteur une lettre provenant du colonel Aureliano Buendía. Le vétéran met en doute que le mort se soit pendu. Il affronte le maire qui refuse le permis d'inhumer le docteur. Quant aux villageois, ils jubilent, haineux, en surveillant de

leurs fenêtres les ultimes vicissitudes de celui qu'ils ont condamné de son vivant «à pourrir derrière ces murs». Quelle promesse étrange, quelle parole donnée obligent un vieillard à braver leur colère pour donner à tout prix une sépulture à celui qui a trahi sa confiance? Confiance trahie aussi par Martin, un jeune homme survenu lui aussi, qui tenait avec lui des conciliabules, qui épousa Isabelle sans lui avoir vraiment parlé, lui fit ce garçon et disparut, se révélant un escroc, autre «*hojarasca*» lui aussi.

Ce premier roman est l'amélioré du manuscrit que García Márquez avait envoyé en Argentine en 1952. Refusé par l'édition Losada de Buenos Aires, ce roman est accueilli comme un chef-d'œuvre trois ans plus tard par le critique et essayiste espagnol, Guillermo de Torre. Chef de file de l'éphémère mouvement ultraïste, Guillermo de Torre est de ceux qui militent contre «*l'ère agonisante du "rubenianisme" et de sa cohorte de chanteurs faciles, qui (ont) fini par inventer un genre hybride et confus, sorte de bimboloterie poétique, pacotille de fête pour revues bourgeoises*»³⁴⁶. Il soutient donc le style de García Márquez qui fait abstraction du raffiné, du sophistiqué et de l'irréalisme. Un style qui met plutôt en exergue la métaphore à outrance et qui rejette la logique narrative. En effet, dans *La hojarasca*, l'éclatement du point de vue est évident. Pour reconstituer l'histoire de l'anonyme docteur de Macondo, l'auteur met en œuvre un chassé-croisé de monologues de trois narrateurs. Petit à petit, chaque narrateur tente d'élucider le crime sans vraiment y parvenir.

La technique du monologue intérieur présente dans *La hojarasca*, ainsi que celle de la plupart des romans qu'il écrira plus tard, se construit sur le modèle de Joyce, de Faulkner et d'Hemingway. Cette technique encore appelée « flux de conscience » est utilisée pour la première fois par James Joyce, pour exprimer les pensées, les sentiments et les sensations

³⁴⁶ MICROSOFT CORPORATION, Dictionnaire Encarta Etudes 2007 [DVD], 2006.

d'un personnage tout en mimant la désorganisation à travers les ressassements, le coq-à-l'âne ou les incohérences de la pensée spontanée et non formulée, avec un réalisme psychologique qui n'exclut pas la poésie. Si cet écrivain est resté longtemps méconnu de ses contemporains, c'est peut-être parce que son œuvre ne présente pas un abord facile et requiert des efforts de la part du lecteur. Quant à William Faulkner, son recours au monologue intérieur est emprunt de références intertextuelles. D'un roman à l'autre, on retrouve les mêmes protagonistes, parmi lesquels se détachent quelques membres des familles Sartoris, Compson, Sutpen et Snopes.

De même, on retrouvera constamment chez García Márquez, l'évocation ou l'allusion au village de Macondo, où l'influence des membres de la famille Buendía sera déterminante. Le village imaginaire de Macondo rappelle l'Aracataca natal de Márquez. Il se situe dans une région qui connaît au début du XX^e siècle, l'opulence et la prospérité grâce à la « fièvre de la banane », puis une décadence progressive qui laissera la collectivité locale dans la nostalgie totale. L'histoire de ce village est connue de l'auteur par l'entremise de ses parents et de ses grands-parents. Chacun tente de la lui reconstituer, sans pouvoir y parvenir vraiment. A son tour, García Márquez passe le flambeau au lecteur. *La hojarasca* (1955), *El coronel no tiene quien le escriba* (1961), *La Mala hora* (1962) et les contes *Los funerales de la Mamá Grande* (1962) reprendront en se répondant l'un à l'autre, avec un extrême dépouillement, la même histoire, indéfiniment recommencée et toujours différente. Son roman *Cien años de soledad* en est l'illustration parfaite :

« *Muchos años después, frente al pelotón de fusilamiento, el coronel Aureliano Buendía había de recordar aquella tarde remota en que su padre lo llevó a conocer el hielo* »³⁴⁷.

³⁴⁷ Gabriel GARCIA MARQUEZ, *Cien años de soledad*, Mondadori, Grupo Editorial Random House Mondadori, 2004, p.9.

Cette citation est une invitation à un voyage dans le temps à travers les souvenirs du colonel Aureliano Buendía qui, bien des années plus tard, face au peloton d'exécution, devait se rappeler ce lointain après-midi au cours duquel son père l'emmena faire connaissance avec la glace. Rien d'étonnant alors à ce que le temps y soit cyclique, qu'il progresse sur le mode de la spirale : les descendants sont dotés des mêmes défauts et qualités que ceux de leurs ancêtres, *«l'histoire de la famille n'est qu'un engrenage d'inévitables répétitions, une roue tournante qui aurait continué à tourner jusqu'à l'éternité n'eût été l'usure progressive et irrémédiable de son axe»*. L'auteur alterne les sauts en avant et les retours au passé en une subtile alchimie.

Melquiades est à la fois personnage et producteur littéraire à l'intérieur du roman, et ses manuscrits occupent une place dans la réalité fictive que constitue Macondo. Cela met en évidence une condition spécifique de l'écrivain : il est l'historien d'un événement qu'il raconte comme déjà passé bien qu'il doive le prévoir, c'est-à-dire l'imaginer. Melquiades est paré de toutes les qualités et conditions spécifiques que doit posséder l'écrivain pour réaliser sa production littéraire. Ainsi, Gabriel García Márquez, avec son sens de l'humour habituel, raille et mythifie à la fois la fonction de l'écrivain, et met en jeu sa conception de la fiction et de la réalité, du rôle de l'écrivain et de son mode spécifique de production, des fonctions de l'œuvre littéraire et du processus de reproduction qu'effectue le lecteur au moment de la lecture de l'œuvre. Aureliano Babilonia termine la lecture des manuscrits au moment précis où le roman s'achève, où l'on a la révélation totale de ce que Melquiades avait prophétisé. Ainsi s'explique le cyclone qui fait alors disparaître le monde de Macondo. Il constitue la matérialisation de l'étape finale à laquelle est soumise toute fiction qui cesse d'être une réalité pour la perception du lecteur et qui s'estompe au moment précis de la révélation finale, quand tout s'éclaire, mais aussi se termine.

Publié à Buenos Aires, en avril 1967, *Cien años de soledad* offre aussitôt à García Márquez la célébrité dans toute l'Amérique latine. Considéré, par Pablo Neruda, comme «*la plus grande révélation de la langue espagnole depuis le "Don Quichotte" de Cervantes*». Bien vite, l'œuvre connaît un succès mondial, avec plus de trente millions d'exemplaires vendus. Avec cette œuvre enfin, García Márquez obtient en 1982, le prix Nobel de la littérature. Par la suite, le lauréat a eu à déclarer à qui voulait l'entendre qu'il ne lui restait plus rien à écrire, qu'il avait couché sur le papier tous les projets qui mûrissaient en lui depuis des années, qu'il ne lui restait plus d'idée, qu'il était sec comme une vieille mangue oubliée au soleil. C'était évidemment faux puisque «*à beau chasser le naturel, il revient au galop* ». García Márquez sera encore plus productif que jamais.

L'écrivain retourne aux sources en publiant en 1985, *El amor en los tiempos de colera*, un roman d'amour inspiré par la relation tumultueuse de ses parents. Dans une petite ville des Caraïbes, à la fin du siècle dernier, Florentino Ariza, un jeune télégraphiste pauvre, maladroit, poète et violoniste, tombe amoureux fou de Fermina Daza, une écolière ravissante, fille d'un homme riche mais mystérieux. Ils se jurent un amour éternel et elle accepte de l'épouser. Pendant trois ans, ils ne font que penser l'un à l'autre, vivre l'un pour l'autre, rêver l'un de l'autre, plongés dans l'envoûtement de l'amour. Jusqu'au jour où l'éblouissante Fermina, créature magique et altière, irrésistible d'intelligence et de grâce, préfère à la passion invincible de cet être médiocre, l'union à un jeune et riche médecin Juvenal Urbino. Le couple gravit avec éclat les échelons de la réussite et traverse les épreuves de la routine conjugale, tandis que Florentino se réfugie dans la poésie pour se faire un nom et une fortune, afin de mériter celle qu'il n'a jamais cessé d'aimer. Cela va sans dire qu'il entreprend une carrière clandestine de séducteur. A la mort de Juvenal, Florentino qui ose encore offrir son amour à sa dulcinée, se voit d'abord repoussé avant d'être finalement accepté. Ainsi, les deux amants

connaissent l'amour au cours d'un voyage sur le fleuve, alors qu'ils sont avancés en âge. Le choléra vient donner un fond tragique à la rencontre de ces deux amoureux.

Selon l'auteur, la situation trouble de son père peut s'expliquer par le fait que, dans un premier temps, sa mère lui ait refusé le mariage, car elle ambitionnait de s'établir solidement sur le plan social. Effectivement, sa mère parvient à se faire une place dans la haute société en se mariant avec un médecin. Une fois veuve, elle se résout à accepter les avances du télégraphiste, son ancien prétendant, qui parvient à son tour à sortir du petit peuple pour accéder à la haute classe par son renom littéraire et son entrée dans la Compagnie Fluviale.

La trame sentimentale assez lâche, la longue attente des deux amoureux réunis au seuil de la vieillesse, autorise toutes les digressions et permet à l'auteur de déployer son talent de conteur.

Le livre fait réfléchir sur l'opposition entre la réalité sociale et l'idéal de l'amour pur. Cet idéal est habituellement féminin et, quand il est partagé par un homme romantique comme l'est Florentino, la réalité physiologique masculine ne s'en impose pas moins. Enfin, dans cet amour entre vieillards, permis par le veuvage de Fermina, la sensualité n'a plus de rôle à jouer et les disparités sociales sont atténuées.

La aventura de Miguel Littín clandestino en Chile publiée en 1986, est une œuvre dirigée contre la classe politique. Ici, un hommage est rendu au réalisateur chilien Miguel Littín. Il fait partie des cinq mille autres Chiliens interdits de séjour dans leur pays. Pourtant, au début de l'année 1985, le protagoniste rentre clandestinement dans son pays et, pendant six semaines, grâce à la résistance intérieure, il réussit à diriger trois équipes de nationalités différentes pour filmer clandestinement, jusque dans le palais présidentiel, la réalité du pays

sous la dictature militaire. Les risques encourus par Miguel Littín étaient grands, mais pour lui, le jeu en valait la chandelle.

Pour García Márquez, les hommes comme Miguel Littín qui posent des actes dans le but de faire triompher la justice, sont dignes d'être magnifiés. C'est cette image de marque qu'il accorde à son ami Fidel Castro. En 1959, il s'associe à la révolution cubaine comme correspondant de l'agence "*Prensa latina*". En désaccord avec certaines orientations du régime de Cuba, il quitte la "*Prensa latina*" en 1961 et part pour le Mexique où il mènera de front les activités de journaliste, de romancier, de rédacteur publicitaire et de scénariste. Mais en 1989, Gabriel García Márquez accepte de séjourner à Cuba, sur l'invitation de son ami de Fidel Castro. Il y assiste au procès fait à Arnaldo Ochoa Sanchez, le général vainqueur des guerres d'Ouganda et d'Angola. Ce héros est devenu encombrant, et est condamné pour s'être livré à un trafic de drogue et de matières premières. García Márquez aurait même assisté à son exécution. Il en vient à conclure que la révolution cubaine dévore ses propres enfants et que le régime castriste est en train de perdre sa dernière part de romantisme. Toutefois, Gabriel García Márquez continue à témoigner de sa fidélité à Fidel Castro. C'est pourquoi, malgré les critiques qui tentent de l'en dissuader, il soutient le héros de la révolution cubaine. En 1975, il déclare dans la revue *Alternativa de Bogotá* que :

« *Chaque Cubain semble penser que, si un jour il ne restait à Cuba que lui-même, il serait capable à lui seul, sous la conduite de Fidel Castro, de mener la révolution à bon port. Cette découverte fut pour moi, je le dis sans détour, l'expérience la plus émouvante et la plus décisive de toute ma vie* »³⁴⁸.

³⁴⁸ Propos repris par Enrique KRAUZE dans son article intitulé « Garcia Marquez dans son labyrinthe ». Disponible sur : http://www.lemonde.fr/imprimer_article_ref/0,5987,3232--319799,00.html.

Il n'y a pas de doute, cette révélation continue de marquer García Márquez. Il use du tact dont il a le secret, pour rabaisser les superbes comme le dictateur dans *El otoño del patriarca* (1975), et élever les humbles comme le général Bolívar dans *El general en su laberinto* (1989). García Márquez y raconte les derniers jours du général Simón Bolívar avec un traitement éloigné des biographies en projetant une dimension plus humaine au héros des indépendances latino-américaines. Contrairement aux autres leaders politiques qui s'accrochent au pouvoir, Bolívar y renonce pour éviter « la guerre inutile ». Malheureusement, la Grande-Colombie dont il a rêvé et participé à sa construction s'est effondrée comme un château de sable. Aujourd'hui Simón Bolívar n'est plus, encore moins la Grande-Colombie. Mais le rêve du héros des indépendances demeure, c'est ce rêve que cherchent à réaliser les nouveaux leaders à travers les multiples organisations destinées à renforcer les liens politico-économiques des pays signataires. Mais pour atteindre l'unité continentale, chaque pays se doit de gagner le pari de l'unité nationale. Et en Colombie, ce défi est encore à relever.

2- Relato de un naufrago et Noticia de un secuestro, romans d'une enquête :

L'écriture de García Márquez, passant du journalisme à la littérature, est le résultat d'une vie inspirée, vécue avec intensité et rythmée par l'histoire de la Colombie. Cette histoire, l'auteur nous la fait découvrir à travers les méandres de sa mémoire. Son introduction à la vie intellectuelle, politique et sentimentale colombienne va nourrir et déterminer les conditions d'existence de ses œuvres.

Au lendemain du Bogotazo, la violence est de retour sur la scène sociopolitique colombienne. La division est à l'ordre du jour. D'un côté, les Conservateurs, d'un autre les

Libéraux. Les uns et les autres sont soutenus par des mouvements de guérillas. Rangé du côté du peuple, Eliécer Gaitán a voulu faire tomber le mur de séparation entre les Libéraux et Conservateurs. « *¿Qué diferencia hay entre el hambre liberal y el hambre conservadora? ¡El paludismo no es conservador ni liberal!* »³⁴⁹, déclarait-il. Malheureusement, le leader de la réconciliation tombe sous des balles assassines. Un autre défenseur de l'unité, le général Gustavo Rojas Pinilla à la tête d'une armée, s'empare du pouvoir. Il organise un coup d'Etat sans effusion de sang. Il se porte garant de la sécurité du président renversé, ainsi que celle de tous les membres de sa famille. Il gagne la confiance l'Assemblée nationale constituante qui par ailleurs, légitime son coup d'Etat et le qualifie de président légitime apte à briguer la magistrature suprême. Le nouveau président parvient aussi à réunir autour de lui, les Conservateurs et les Libéraux, et à amnistier les guérillas qui mettaient le pays à feu et à sang. « *No más sangre, No más depredaciones en nombre de ningún partido político, paz, justicia y libertad* »³⁵⁰, ont été les propos qui lui ont valu le crédit de la population. Du coup, la Colombie est promue à une ère de paix, de justice et de liberté. Mais contre toute attente, les maîtres-mots qui ont permis à des Colombiens de rêver en un avenir meilleur, ont plus prospéré dans les discours que dans la pratique.

Le général, à la veille des élections présidentielles, change de veste. Lui qui n'était pas intéressé par le pouvoir, finit par y prendre goût. Il use même de tous les stratagèmes pour le maintenir. A cet effet, il modifie la Constitution, s'arroge tous les pouvoirs et instaure une dictature soutenue par la violence et la répression. La population est surveillée et ceux qui ne sont pas d'accord avec le nouveau régime, c'est-à-dire les opposants, sont poursuivis. Les plus chanceux sont ceux croupissent dans les prisons. Sinon, ils sont exécutés de sorte à dissuader les autres qui envisagent de s'opposer à l'homme fort du régime. L'opposition n'a

³⁴⁹ Propos d'Eliécer Gaitán. Confère <http://lahaine.org/internacional/historia/mueregaitangaleano.htm>

³⁵⁰ Source : http://www.es.wikipedia.org/wiki/Gustavo_Rojas_Pinilla

donc pas le droit de s'exprimer. Et la liberté d'opinion est pour la presse un sujet tabou. Le régime dictatorial de Gustavo Pinilla pratique la censure. Il empêche la publication de certains articles. Seule la presse contrôlée par le régime est autorisée à paraître. Quant à la population, elle ne dispose que de cette source d'information, qui rapporte toujours les actes du régime de manière positive et élogieuse.

Le marin Luis Alejandro Velasco a été jugé par le régime de Gustavo Pinilla, digne d'être célébré pour la bravoure dont il a fait preuve lors du naufrage du destroyer *Caldas*. Gabriel García Márquez, alors jeune journaliste, tente à son tour de transcrire l'histoire du marin élevé au titre de héros national. Le récit de ses mésaventures paraît en feuilleton dans le journal *El Espectador*. Cette nouvelle version qui diffère des sources accréditées par le gouvernement :

« *En veinte sesiones de seis horas diarias, durante las cuales yo tomaba notas y soltaba preguntas tramposas para detectar sus contradicciones, logramos reconstruir el relato compacto y verídico de sus diez días en el mar. Era tan minucioso y apasionante, que mi único problema literario sería conseguir que el lector lo creyera* »³⁵¹.

Qu'elle ait cru ou pas à cette version donnée par Gabriel García Márquez, la population pour la première fois pouvait se faire une opinion sur les faits, une liberté qui était proscrite sous le règne de Gustavo Pinilla. Les enquêtes que mène García Márquez pour rétablir les faits, relèvent d'un défi à l'autorité, conséquemment son acte suscite un émoi considérable. Le régime dictatorial réagit, en insistant vaille que vaille pour dire la version qu'il a fait publier dans les premiers jours est la seule qui tienne. Il dément celle du journal *El Espectador*, oblige le journaliste à quitter le pays, et désavoue le héros national.

³⁵¹ *Relato de un naufrago*, p.12.

« A pesar de las presiones, las amenazas y las más seductoras tentativas de soborno, Luis Alejandro Velasco no desmintió una línea del relato. Tuvo que abandonar la Marina, que era el único trabajo que sabía hacer, y se desbarrancó en el olvido de la vida común. Antes de dos años cayó la dictadura y Colombia quedó a merced de otros regímenes mejor vestidos pero no mucho más justos, mientras yo iniciaba en París »³⁵².

Le texte est publié en plusieurs volumes en 1970 seulement après que le journaliste soit devenu l'auteur de *Cien años de soledad*. Il déclare à propos de *Relato de un naufrago* que : « Ce livre est la reconstitution journalistique de son récit, tel qu'il me fut donné de le publier un mois après le désastre dans "El Espectador" de Bogota »³⁵³. Cette enquête à vif est rédigée dans la veine brute et directe qui convient au genre, c'est-à-dire le style journalistique.

En effet, le style d'écriture de *Relato de un naufrago* épouse les règles essentielles sur lesquelles se construisent les articles de presse. Tout d'abord, le désir pour le narrateur d'informer sur la base de ce qu'il a vu ou entendu, avec des preuves à l'appui. Il n'est pas le protagoniste du récit. Aussi, lui importe-t-il de recourir au témoignage du héros des événements pour donner un aspect plus vrai à ce qu'il va raconter : « le pedí a Luis Alejandro Velasco que me describiera la tormenta que ocasionó el desastre »³⁵⁴. Aussitôt le narrateur s'efface et use de la technique du monologue intérieur pour exprimer les pensées intérieures de son personnage. Ce dernier parlera donc à titre personnel à travers les expressions : « Como mis compañeros (...) se nos anunció (...). Teníamos (...) hacíamos (...) íbamos (...) reuníamos (...). Mi novia se llamaba Mary Address, la conocí (...) »³⁵⁵. L'emploi du monologue intérieur est systématique tout au long du récit.

³⁵² Op.cit, pp.14-15.

³⁵³ Source: <http://www.comptoir litteraire.com/uploads/2007/07/garcia-marquez.doc>.

³⁵⁴ *Relato de un naufrago*, pp.12-13.

³⁵⁵ Op. Cit, p.17.

Deux autres règles d'or sont la simplicité et la clarté. Un langage simple pour permettre à tous les lecteurs qui bénéficient d'un minimum d'instruction de saisir la trame du récit. Les chapitres du livre sont subdivisés en sections portant chacune un titre, de sorte à permettre au lecteur de garder le fil des idées. A ce propos, nous avons au chapitre premier les titres « *Cómo mis compañeros muertos en el mar* » à la page 12, et « *los invitados a la muerte* » à la page 23. Nous retrouvons des découpages similaires dans les chapitres suivants, traitant chacun bien évidemment, de thèmes différents. En aucun moment, le lecteur n'est égaré dans la lecture. L'écriture est aérée, simple, et clairement orientée. L'auteur évite les phrases bourrées de mots incompréhensibles et non pertinents.

Lors de la confection d'un article, le journaliste doit toujours avoir en tête un but essentiel : celui de faire en sorte que son article soit lu et compris par le lectorat. Nous estimons que García Márquez a atteint ce but à travers la clarté de son style. Mais là où l'auteur surprend, c'est le rythme qu'il entretient à travers le maniement des événements jusqu'au dénouement de l'intrigue. Le vrai coup du maître ! L'histoire est contée comme un film qui se déroule sous nos yeux. A chaque « épisode », on se pose la question de savoir ce qui arrivera. Du suspens à l'horizon. Alejandro Velasco est affamé et déshydraté. Pendant la journée, il est exposé aux brûlures des rayons du soleil. Au coucher du soleil, ce sont des requins qui menacent de le dévorer. Et une fois la nuit tombée, il est accablé par la fraîcheur. La mer est pour lui un enfer qu'il désire quitter au plus tôt. La terre en revanche, est le paradis qu'il espère atteindre. Cette terre tant rêvée, il l'aperçoit, ou du moins, il croit l'apercevoir : « *¡Tierra ! –Pero, ¿dónde está la tierra ?* »³⁵⁶.

³⁵⁶ Op. Cit, Titre des sections II et III du chapitre XI.

Le protagoniste s'avoue vaincu par de faux espoirs : « *Todos los días de esta hora escrutaba el horizonte. Pero ya había perdido las esperanzas de la tierra* ». Ce revirement de situation nous invite à partager la déception du naufragé. Nous espérons qu'il s'en sortira. Mais en même temps, nous nous posons les questions de savoir comment et à quel prix ? En pleine mer, apercevoir un avion est le signe de la fin du calvaire. Mais Velasco passe à côté de cette chance. Même scénario pour le bateau qu'il voit disparaître sous ses yeux. Finalement, Alejandro Velasco se demande si ce n'est pas le fruit de son imagination. La désillusion, la panique, le délire, les hallucinations s'installent peu à peu et font une entorse à la raison.

« -Hola –le dije sin sobresaltarme. Seguro de que Jaime Manjarrés estaba allí. Seguro de que allí había estado siempre.

Si esto hubiera sido un sueño no tendría ninguna importancia. Sé que estaba completamente despierto, completamente lúcido, y que oía el silbido del viento y el ruido del mar sobre mi cabeza. Sentía el hambre y la sed. Y no me cabía la menor duda de que Jaime Manjarrés viajaba conmigo en la balsa.

-¿ Porqué no tomaste bastante agua en el buque ? –me preguntó.

-Porque estábamos llegando a Cartagena –le respondí-. Estaba acostado en la copa con Ramón Herrera.

No era una aparición »³⁵⁷.

Enfin, à travers le ton du récit, le narrateur parvient à jouer sur les sentiments. Il nous transporte dans la barque du naufragé et nous invite à imaginer les souffrances qu'il a bien pu endurer. Du coup, nous sommes poussés à prier pour que le naufragé sorte de son calvaire. Malheureusement, au fur et à mesure que nous avançons dans la lecture, son agonie monte

³⁵⁷ Op. Cit, pp.72-73.

d'un cran. Son corps est martyrisé par le soleil, la faim et la soif. Personne d'autre que Velasco ne pouvait traduire la souffrance à laquelle il était exposé :

« Me dolía el cuello y ya no soportaba el resplandor del cielo en los ojos », « (...) y sentí una torcedura en el estómago », « Con aquel sol que empezaba a ampollarme la piel y con aquella hambre que me dolía en el estómago »³⁵⁸.

A défaut de mieux, on se contente de peu, dit l'adage. Une goutte d'eau fraîche s'annoncerait pour Velasco comme une source salvatrice. Ici, Alejandro se retrouve dans la position du mauvais riche, dans la parabole de Jésus selon l'Evangile de saint Luc. Le mauvais riche, condamné à brûler dans les flammes de l'enfer, sollicite l'intervention du pauvre Lazare, appelé à jouir de la félicité céleste :

« Père Abraham, aie pitié de moi, et envoie Lazare, pour qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau et me rafraîchisse la langue ; car je souffre cruellement dans cette flamme »³⁵⁹.

De l'eau fraîche, Velasco en a en quantité inestimable autour de lui. Malheureusement, elle est très salée et ne saurait lui rafraîchir la langue. La chaleur du soleil est à son paroxysme, et le corps du naufragé est déshydraté. Il n'y a qu'en pareilles occasions où la mort est la bienvenue, car elle seule est à même de mettre un terme aux interminables supplices :

« Por fin cerré los ojos, extenuado, pero entonces ya el sol no me ardía en el cuerpo. No sentía sed ni hambre. No sentía nada, aparte de una indiferencia general por la

³⁵⁸ Op. Cit, les pages 59, 60 et 65.

³⁵⁹ La Bible : Evangile selon saint Luc, XVI, 24.

*vida y la muerte. Pensaba que estaba muriendo. Y esa idea me llenó de una extraña y oscura esperanza »*³⁶⁰.

*« Entonces me sentí bien, porque sabía que me estaba muriendo »*³⁶¹.

Le marin Velasco souffre tant qu'il est indifférent face à la soif et la soif. Le tragique est au cœur du récit. La mort et la vie se partagent le cœur du naufragé. Et des deux, c'est la mort qui semble triompher. Le choix de Velasco pour la mort nous fait penser à "*La mort des pauvres*", poème à travers lequel Charles Baudelaire expose la mort comme une source de délivrance. Heureusement, le « pauvre » Velasco se domine et fait face à la mort. Il parvient dans cet élan à pêcher un poisson. Mais contre toute attente, un requin surgit et s'attaque à sa prise.

*« Lo defendí como una fiera. No pensé, en esa fracción de segundo, que un nuevo mordisco del tiburón podía arrancarme el brazo desde el hombro. Volví a tirar con todas mis fuerzas, pero ya no había nada en mis manos. El tiburón había llevado mi presa »*³⁶².

Les risques sont grands, mais le jeu en vaut la chandelle. Alejandro combat contre le poisson géant. Le requin finit par emporter la prise, mais au prix d'une lutte dans laquelle le marin Velasco ne s'est pas laissé faire. La technique où est racontée la lutte de Velasco avec le requin pour le poisson est empruntée d'Ernest Hemingway. L'influence de cet écrivain dans l'écriture de García Márquez est présente à plus d'un titre.

On pourrait dans un premier temps dire que les deux auteurs ont connu le même parcours professionnel. L'étudiant Márquez n'est pas le premier à avoir abandonné les études

³⁶⁰ Op. Cit, p.126.

³⁶¹ Op. Cit, p.131.

³⁶² Ibidem.

pour s'adonner à sa passion du journalisme. En 1917, Hemingway délaisse les études universitaires pour devenir reporter au Kansas City Star. Exempté du service militaire en raison d'une vue déficiente, il réussit tout de même à prendre part à la Première Guerre mondiale, comme il le souhaitait : il devient un conducteur d'ambulance sur le front italien pour la Croix-Rouge. Mais il est grièvement blessé par un obus et témoin de la mort de plusieurs compagnons d'armes, expérience qui le marque à jamais. Il vit alors un amour malheureux, et les thèmes mêlés de l'amour et de la guerre se retrouveront dans plusieurs de ses œuvres de fiction.

De même, García Márquez sera marqué par les crises sociopolitiques de son pays. Il est un témoin privilégié des tristes événements du Bogotazo qui vont changer le cours de l'histoire de la Colombie. Depuis lors, la violence, la mort et la solitude sont les thèmes qui nourriront la trame de ses récits.

Enfin, les héros de Hemingway ne sont pas des surhommes, ni tout d'une pièce sans peur, sans reproche. L'héroïsme ne leur est pas donné, mais il est un aboutissement et une conquête sur soi. Ses héros sont tout simplement des hommes exemplaires qui, malgré des défaillances occasionnelles, savent se dominer et faire face crânement aux dangers qui les assaillent et à la mort qui les cerne tout bout de champ.

Alejandro Velasco fait preuve d'héroïsme à l'instar de Santiago dans *Le vieil homme et la mer*³⁶³, qui, jamais n'a désespéré malgré qu'il revienne toujours bredouille de la pêche. Il prend la mer pour la 85^e fois. Et cette fois-ci, son hameçon prend un espadon. Aussitôt une lutte s'engage entre le pêcheur et le poisson. Le grand poisson se débat, évolue en profondeur, et entraîne la barque. Les heures passent, les nuits se succèdent sans que rien ne vienne interrompre cette course dans laquelle les deux adversaires donnent le meilleur d'eux-mêmes.

³⁶³ Ernest HEMINGWAY, *Le vieil homme et la mer*, Paris, Editions Gallimard, Jeunesse, 1997, 158p.

Au matin du troisième jour, l'espadon montre enfin ses rayures pourpres et le vieil homme sait qu'il va mériter cette chance : capturer un animal aussi fabuleux que les lions qui parfois viennent peupler ses rêves. Tout devait s'achever par un chant de victoire, mais la victoire n'est pour l'homme que le commencement d'une autre lutte. Le sang de l'espadon attire les requins qui s'approchent de la barque et commencent à dévorer l'espadon vaincu. Santiago sait qu'il ne réussira pas à sauver sa prise mais cela ne l'empêchera pas de la défendre toute la nuit jusqu'à l'épuisement. Pour finir, il ne restera de l'animal royal qu'une « *longue arête blanche qui se soulevait et se balançait au gré du ressac* ». Pourtant ce n'est pas l'image de l'échec que le vieil homme ramène au port. Pour avoir su refuser la défaite, il a enrichi à tout jamais les villageois et les touristes qui l'attendaient. Il sera l'objet de leur admiration pour avoir su dans la solitude, rendre exemplaires leurs peines et leur espoir.

García Márquez n'a su se défaire de cette philosophie existentialiste. Son texte conserve une force stupéfiante, car il épouse la parole du naufragé, et trouve des mots simples pour décrire ses terreurs, ses hallucinations, ses brusques alternances de découragement et d'espoir, ses interminables heures d'attente sur une mer déserte, accompagné par des mouettes, des revenants et des requins. En un mot, l'écriture de Márquez est marquée du sceau de son expérience du journalisme, un style qui exige un degré poussé d'exactitude et de « réalisme ».

La Colombie connaît depuis la fin des régimes instaurés par le Front National, un retour à la normalité démocratique. Aux élections présidentielles, ce sont les meilleurs candidats qui l'emportent, et leur victoire se traduit à travers les urnes. Pour Gabriel García Márquez « *Colombia quedó a merced de otros regímenes mejor vestidos pero no mucho más justos* »³⁶⁴. Même si l'injustice sociale contre laquelle il s'insurge est encore à l'ordre du jour

³⁶⁴ *Relato de un naufrago*, p.15.

en Colombie, il ne s'avoue pas vaincu pour autant. Depuis son lieu d'exil, il continue d'écrire des romans et des articles de presse. Et chaque fois, son engagement est alerte. L'écrivain n'a de cesse de compléter son audace littéraire par son audace politique. En 1972, il obtient le prix littéraire Rómulo Gallos, avec lequel, sympathisant actif des mouvements révolutionnaires latino-américains, il finance la campagne électorale du M.A.S. au Venezuela. En 1978, García Márquez crée la Fondation Habeas pour la défense des droits de l'Homme et la libération des prisonniers politiques en Amérique latine. Il s'engage dans la défense des peuples opprimés comme un ambassadeur des causes humanitaires du tiers-monde. Vu son dévouement pour la cause des opprimés, le président Belisario Betancur lui fait appel pour intercéder en Colombie, en faveur des victimes aux mains des narcotrafiquants.

A travers *Noticia de un secuestro*, le Nobel colombien apporte sa contribution dans la lutte contre le narcotrafic, une gangrène qui mine l'atmosphère déjà surchauffée par les mouvements guérillas. L'auteur retrace les vagues d'oppression dans lesquelles ont été noyées les victimes de Pablo Escobar. En véritable reporter, il procède d'abord à la collecte d'informations sur les victimes. Certes, elles étaient toutes livrées au même sort, mais chacune avait sa vie et son histoire. Pour faire de leur vie un roman, l'auteur a dû user de son talent combiné de romancier et de journaliste. A en croire son propre témoignage, cette tâche n'a pas été facile :

« Maruja Pachón y su esposo, Alberto Villamizar, me propusieron en octubre de 1993 que escribiera un libro con las experiencias de ella durante su secuestro de seis meses, y las arduas diligencias en que él se empeñó hasta que logró liberarla. Tenía el primer borrador ya avanzado cuando caímos en la cuenta de que era imposible desvincular aquel secuestro de los otros nueve que ocurrieron al mismo tiempo en el país. En realidad, no eran diez secuestros distintos –como nos pareció a primera vista

–sino un solo secuestro colectivo de diez personas muy bien escogidas, y ejecutado por una misma empresa con una misma y única finalidad.

Esta comprobación tardía nos obligó a empezar otra vez con una estructura y un aliento diferentes para que todos los protagonistas tuvieran su identidad bien definida y su ámbito propio. Fue una solución técnica para una narración laberíntica que en el primer formato hubiera sido fragorosa e interminable. De este modo, sin embargo, el trabajo previsto para un año se prolongó por casi tres, siempre con la colaboración cuidadosa y oportuna de Maruja y Alberto, cuyos relatos personales son el eje central y el hilo conductor de este libro »³⁶⁵.

L'auteur se retrouve à l'issue de ses enquêtes, avec des informations éparées comme un puzzle. Mais il parvient à monter la pièce en un seul bloc, et à la rendre accessible à la compréhension avec la collaboration de Maruja Pachón et de son époux Alberto Villamizar. La particularité dans le mode de narration adopté par García Márquez est le recours au récit classique à la troisième personne, mettant en scène plusieurs protagonistes. Les expressions telles que : « *¿La van a matar ? (...) El Monje se crispó (...) Maruja trató de impedir (...) Maruja pidió que les dejaran (...) Beatriz se mostró aún más agresiva (...) Marina se desmoró en el baño* » rapportées à la troisième personne du singulier ou du pluriel se retrouvent tout au long du récit. Toutefois, il arrive que le narrateur nous invite à deviner ce que pensent les personnages, leurs frustrations et désirs les plus profonds. Mais à la différence de *Relato de un naufrago*, jamais le narrateur n'a eu recours à la technique du monologue intérieur. C'est en qualité de reporter, à l'image de l'écrivain lui-même, que le narrateur rapporte les événements.

³⁶⁵ Op. Cit, p.7.

Noticia de un secuestro signe le retour de García Márquez au journalisme à travers les détails que l'auteur prend le soin de mentionner. C'est ce que Marta Rivera de la Cruz met en évidence quand elle écrit:

« *"Noticia de un secuestro" supone el mejor regreso a los orígenes de uno de los grandes de nuestras letras, que se curtió en las lides del periodismo escrito antes de convertirse en novelista. El oficio del reportero (donde, según el autor, se encuentra el verdadero periodismo) trasciende a las páginas de "Noticia de un secuestro". La obsesión por el detalle, el uso de la anécdota como forma de revelación son parte esencial en este libro. Pero hay algo más, y es la capacidad de García Márquez para convertir en materia de interés nada menos que la monótona vida cotidiana de siete secuestrados. No es la primera vez que lo hace: cuatro décadas atrás consiguió algo parecido escribiendo un reportaje inolvidable tomando como base los once días que un naufrago pasó a la deriva en su balsa. En el momento de su publicación de forma seriada en "el Espectador" de Bogotá, fueron muchos los que no entendieron cómo once días en una barca podían dar de sí hasta el punto de ser tema único de una serie de catorce artículos.* »³⁶⁶

Contrairement à *Relato de un naufrago*, il y a un nombre pléthorique de personnages dans *Noticia de un secuestro*. Mais, non satisfait de les citer tous, le narrateur présente certains personnages avec les noms et prénoms de leur conjoint(e), le nombre d'enfants qu'ils ont, leur âge. D'autres sont connus du lecteur, depuis la lignée de laquelle ils sont issus. L'ambassadeur Alberto Villamizar par exemple, a pour père Alberto Villamizar Flórez, un médecin affecté à la Présidence. Son grand-père, le général Joaquín Villamizar, est un ancien ministre de la guerre. Son oncle, le général Jorge Villamizar Flórez le commandant des Forces

³⁶⁶ Marta Rivera de la Cruz, *Noticia de un secuestro : El regreso anunciado del cronista*. Disponible sur : <<http://www.ucm.es/info/especulo/numero3/gmarquez.htm>>

Armées de la Colombie. L'auteur communique une large liste des ravisseurs et des mercenaires aux comptes des différents cartels ou des mouvements guérillas. La liste des Chefs d'Etat et de Gouvernement colombien est passée en revue du fait de leur implication dans la situation sociopolitique qui prévaut en Colombie. Cette foule d'informations est le fruit des recherches minutieuses menées par García Márquez. L'auteur veut ainsi donner au lecteur, la latitude de réfléchir sur le rôle joué par chacun dans cette histoire qui n'est rien d'autre que celle de la Colombie.

Au cœur des actions se trouve la nommée Maruja Pachón, une victime, voire une héroïne malheureuse tout comme le marin Alejandro Velasco. En elle se sont succédés des sentiments variés de crainte et de colère, de haine et de compassion maternelle. A l'instar de Maruja, le désespoir au cœur des autres victimes a fini par s'effriter devant leur rage de vivre et l'espoir de recouvrer la liberté. L'intervention de l'ambassadeur Villamizar n'est pas moins importante. Jamais les humiliations et les injures dont il a été l'objet ne l'ont empêché de mener sa mission de médiateur jusqu'à la libération des otages. Charité bien ordonnée commence par soi, dit l'adage. Mais Villamizar n'est parvenu à libérer son épouse qu'en dernier lieu. Pablo Escobar aura reconnu en lui, une vaillance et une ténacité dignes d'un véritable « *santandereano* ».

Après l'ambassadeur Villamizar apparaît une grande figure de l'Eglise : le Père Herreros. La confiance qu'incarne ce prêtre aura été pour le chef du cartel de Medellín, Pablo Escobar, l'unique source de motivation pour s'en remettre à la justice colombienne. La déclaration du Père Herreros à la veille de la capitulation de Pablo Escobar, engage plus d'une personne dans son rôle à jouer face à l'histoire :

« *Me han dicho que quiere entregarse. Me han dicho que quisiera hablar conmigo – dijo el padre García Herreros mirando directo a la cámara-. ¡Oh, mar! ¡Oh, mar de Coveñas a las cinco de la tarde cuando el sol está cayendo! ¿Qué debo hacer? Me dicen que él está cansado de su vida y con su bregar, y no puedo contarle a nadie mi secreto. Sin embargo, me está ahogando interiormente. Dime ¡Oh, mar!: ¿Podré hacerlo? ¿Deberé hacerlo? Tú sabes toda la historia de Colombia, tú que viste a los indios que adoraban en esta playa, tú que oíste el rumor de la historia: ¿Deberé hacerlo? ¿Me rechazarán si lo hago? ¿Se formará una balacera cuando yo vaya con ellos? ¿Caeré con ellos en esta aventura? »³⁶⁷*

La mer ici, est personnifiée. Le prêtre surnommé à juste titre « *El señor de las aguas* » s'adresse à la mer comme à une personne auprès de qui il prend conseil. « *Tú sabes toda la historia de Colombia* », affirme-t-il. En effet, cette mer que les Indiens adorent, a été témoin de beaucoup d'événements : le débarquement de Christoph Colomb, la colonisation espagnole et le soulèvement des Créoles en prélude aux luttes indépendantistes sont entre autres, les secrets qu'elle renferme. Saura-t-elle révéler la fin des violences en Colombie ? En attendant que les réponses ne soient données, le pays ploie sous le poids de ses réalités sociales.

Les enlèvements, les séquestrations, les arrestations et les assassinats sont à l'ordre du jour : « *El secuestro no era una novedad en la historia reciente de Colombia. Ninguno de los cuatro presidentes de los años anteriores había escapado a la prueba de un secuestro destabilizador* »³⁶⁸. Personne n'est à l'abri des séquestrations, même les présidents de la république constituent des cibles potentielles. Le constat est encore plus amer avec les

³⁶⁷ *Relato de un secuestro*, p.261.

³⁶⁸ *Op. Cit*, p.152.

policiers chargés de la sécurité de la population, succombant comme des mouches sous les balles assassines des terroristes :

« En los primeros dos meses del año de 1991 se habían cometido mil doscientos asesinatos –veinte diarios- y una masacre cada cuatro días. Un acuerdo de casi todos los grupos armados había decidido la escalada más feroz de terrorismo guerrillero en la historia del país, y Medellín fue el centro de la acción urbana. Cuatrocientos cincuenta y siete policías habían sido asesinados en pocos meses»³⁶⁹.

Au total 1.200 assassinats en quelques mois, en raison de 20 morts par jours. Et dans le camp des policiers, 457 agents ont perdu la vie. Ces situations de violence sont des faits banals qui relèvent du quotidien des Colombiens que Gabriel García Márquez traduit à travers ses œuvres. A ce propos, le critique Manuel Arango affirme que : *« Los personajes de Macondo son vengativos y llenos de rencores. Los moradores macondinos no conocen otra ley que la violencia »³⁷⁰.*

Ces faits sociaux, aussi ordinaires que tristes, l’auteur les retranscrit de sorte qu’on ne puisse plus dire que c’est du « déjà entendu », du « déjà vu » ou du « déjà lu ». L’écriture de García Márquez bouscule, et invite le lecteur à vivre les tragédies du peuple colombien, à partager ses souffrances et à rêver avec eux à un avenir meilleur.

Ses romans ont pour ainsi dire, un pouvoir d’attraction inégalé où les personnages, marqués par des caractères et des destinées baroques qui emportent tout sur leur passage, craintes, désirs, et nous avec. García Márquez permet au lecteur de pénétrer dans les coulisses

³⁶⁹ Op. Cit, p.205.

³⁷⁰ Manuel ANTONIO ARANGO, *Gabriel García Márquez y la novela de la violencia en Colombia*, México, Fondo de cultura económica, 1985, p.26.

du processus de fabrication de son univers littéraire. Aracataca, le village de son enfance, préfigure le Macondo de *Cien años de soledad*. La ville de Bogotá où s'est déclenché le tristement célèbre *Bogotazo*, est le théâtre des violences que traitent les œuvres *Noticia de un secuestro* et *Relato de naufrago*. Les grands-parents de l'auteur l'ont initié à la narration de ses récits fantastiques. Et ses parents, des modèles qui ont inspiré les personnages de ses romans. Le mode d'écriture de García Márquez est surtout le microcosme de ses nombreuses lectures, dont l'influence marquante de Faulkner, d'Hemingway, et bien d'autres encore. Les histoires qu'il rapporte sont basées sur des faits banals, mais portées à la connaissance du lecteur dans un savant mélange d'imaginaire fantastique et de réalisme.

Si le journalisme a été la première carrière dans laquelle s'est orienté Gabriel García Márquez, il n'en demeure pas moins qu'il lui aura servi de tremplin pour s'adonner à son premier amour, la littérature. A vrai dire aujourd'hui, on ne saurait marquer une ligne de démarcation entre le profil de journaliste et celui d'écrivain chez Márquez. Et c'est cette synthèse de profils qui est mise à l'œuvre dans *Relato de un naufrago* et *Noticia de un secuestro*. Par la sobriété de style et la clarté d'écriture, ces œuvres connaissent un succès auprès de toutes les couches de la population. Elles y retrouvent une histoire qui est la leur, celle de toute l'Amérique latine.

CHAPITRE DEUXIEME :
LES ILLUSIONS PERDUES

L'histoire de la Colombie est jalonnée de rêves inassouvis. Cette réalité se dégage au travers des textes de Gabriel García Márquez. Dans *Relato de un naufrago*, Alejandro Velasco et ses compagnons rêvent d'atteindre la Carthagène-des-Indes à bord du destroyer *Caldas*. Mais contre toute attente, leur embarcation fait naufrage. Aucun des marins ne parvient à réaliser son rêve, à l'exception de Velasco qui échappe miraculeusement à la mort. Accueilli en héros pour ses actes de bravoure, il sera vite vomi par les autorités colombiennes, une fois la lumière faite sur les raisons qui ont causé le naufrage du *Caldas*. Dans le cadre du récit, la raison de l'homme fort du régime au pouvoir est la meilleure. Les actes de terrorisme sont au cœur des dialogues pour atteindre la paix sociale rêvée par tous les Colombiens. Pour Pablo Escobar, la menace terroriste est une alliée sûre pour obtenir la satisfaction de ses revendications. Aussi, face à l'intransigeance du président César Gaviria, menace-t-il de détruire l'historique ville de la Carthagène-des-Indes, de sorte que celle-ci ne soit que l'ombre d'elle-même :

« Pero también fue terminante : si después de abril continuaban los operativos de la policía en Medellín, no quedaría piedra sobre piedra de la muy antigua y noble ciudad de Cartagena de Indias »³⁷¹.

Poussé à bout, le Gouvernement de César Gaviria s'est vu finalement obligé de satisfaire à l'exigence de Pablo Escobar, pour ne pas qu'il mette à exécution son plan hautement destructeur. Ce faisant, il réussit à sauver non seulement des vies, mais aussi à sauvegarder un patrimoine, un héritage de l'histoire de l'Amérique latine.

Si les Carthaginois ont frôlé le pire, il n'en demeure pas moins que les menaces pour la paix sociale sont encore présentes en Colombie. Les populations rêvent d'une situation meilleure. Mais le rêve et la réalité se chevauchent. Pire, le rêve vire au cauchemar, tandis que

³⁷¹ *Noticia de un secuestro*, p.231.

la réalité maintient la population en éveil, sur une toile tissée par la violence. Cette violence qui fait partie du quotidien des Colombiens, ne date pas des menaces terroristes de la bande des *Extraditables*, ni des régimes dictatoriaux, mais ses origines remontent à l'histoire de la colonisation espagnole.

En réalité, l'Amérique a été rêvée avant d'être découverte³⁷². Les Espagnols ont cru en l'existence de ces terres lointaines et fabuleuses où se trouvait de l'or à profusion. Aussi ont-ils sans hésiter, conquis les terres de l'Amérique latine pour satisfaire le désir de suprématie. Animés des mêmes intentions, les Britanniques occupant les terres de l'Amérique du nord du nouveau continent ont réussi au fil des siècles à réaliser leur rêve américain. Cet « *american dream* » qui aujourd'hui encore fait rêver plus d'une personne, a arpenté les sillons des guerres fratricides pour aboutir à une fédération d'Etats, signe d'unité et de force. Les natifs de l'Amérique latine ont connu une histoire similaire à celle des nordistes, mais pas le même dénouement. Ils se sont livrés à des guerres fratricides qui, loin d'aboutir à l'unité sous-continentale, ont plutôt donné naissance à de petits Etats indépendants qui ont du mal à réaliser leurs idéaux sociaux et économiques.

L'Amérique latine, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, compte de plus de trente États continentaux ou insulaires, éparpillés dans des aires régionales fortement diverses et comprises entre les parallèles 55°Sud et au moins 33°Nord, avec des dynamiques que l'on peut imaginer très différentes. Elle bénéficie de tout le potentiel humain, naturel et

³⁷² Trois raisons principales poussent les Européens à conquérir les terres américaines. Elles sont d'ordre économique, religieux et technique. Les réserves aurifères ne suffisent plus au commerce, et les taxes que les arabes prélèvent sur les épices et sur les soieries sont élevées, si bien que les Européens iront eux-mêmes à la recherche de nouvelles voies de communication pour atteindre les Indes et la Chine. Quant à l'Eglise catholique, poussée par un désir d'universalité, entend combattre ou convertir les Infidèles, et prêcher les Évangiles hors des frontières européennes. Enfin, la découverte de l'Amérique n'aurait pu avoir lieu sans les progrès techniques. La cartographie a beaucoup progressé, l'astrolabe permet désormais d'estimer la latitude. La boussole, une invention chinoise rapportée en Occident par les Arabes au XIII^e siècle, est perfectionnée et facilite la navigation.

énergétique pour se bâtir un *eldorado*. Les latino-américains en sont conscients. Aussi, prennent-ils toutes les dispositions pour rattraper le retard accusé par leurs différents pays et pour sortir le sous-continent du gouffre. Les réflexions politiques, économiques et sociales qui sont au cœur des débats actuels sont menées à cet effet. Une nouvelle conquête commence. Elle consiste à déployer des efforts pour assurer une libre circulation des biens et des personnes et faire face à la forte concurrence du marché européen et des multinationales étasuniennes. Les régimes dictatoriaux cèdent peu à peu le pouvoir à des démocraties encore instables du fait des séquelles de la colonisation, et des activités des groupes révolutionnaires et des paramilitaires.

A- Amérique latine : espace de contrastes:

Le sous-continent latino-américain a été pour de nombreux européens, notamment les Espagnols, une terre d'asile et une vache à lait par excellence. Par l'exploitation des populations amérindiennes et le commerce des esclaves, par la surexploitation des richesses du sol et du sous-sol américains, l'Espagne du roi Carlos V s'est érigée en une nation « *où le soleil ne se couchait jamais* » ; c'est-à-dire une nation étincelant d'or et reluisant de gloire. Mais cet « or » tiré du sol américain ne brille que très peu pour le bonheur du Latino-américain. Dès lors, nous nous posons la question de savoir à qui appartiennent réellement les richesses des terres Latino-américaines ? Aux Amérindiens qui y étaient, aux esclaves qui y ont travaillé, aux créoles qui y sont nés, ou aux Espagnols qui les exploitent ? Ces terres au cœur de conflits séculaires pour rétablir la justice sociale auront marqué l'histoire de l'humanité, dont une page a été ouverte avec la découverte de l'Amérique.

1- Problématique de la découverte :

Parler de l'Amérique latine en la qualifiant de terre d'asile, revient donc à remonter à l'histoire de la découverte de l'Amérique. Cette découverte marque l'histoire de l'humanité en ce sens qu'elle vient à point nommé pour ôter le voile de certains mystères autour de la terre. Jusqu'au XV^e siècle, il est encore difficile d'admettre que la terre est ronde. Et pour de nombreux Européens, il n'existe plus rien après l'horizon qu'on observe en bord de mer. Pour mettre fin à toutes ces spéculations, ils entreprennent de traverser les océans. Les expéditions maritimes ont été rendues possibles par les importants progrès réalisés dans le domaine de la science et des techniques de la navigation.

Les expéditions maritimes satisfont la curiosité scientifique des Européens. Ils savent désormais qu'il existe bel et bien des terres derrière les océans. Par la suite, ils découvriront les trésors exotiques que cachent ces nouvelles terres. Ils y trouveront non seulement de l'or, mais aussi les épices dont le commerce est très florissant en Europe.

Ce sont les Portugais qui sont les premiers à se lancer à l'assaut de l'inconnu. Très vite, ils enregistrent des succès commerciaux qui assignent au pays, une place prépondérante en Europe. Le Portugal cherche à maîtriser le commerce aux Indes en passant uniquement par l'est. Aussi, refuse-t-il de financer les expéditions vers l'ouest. C'est l'Espagne qui se lance dans cette aventure. Le navigateur Christophe Colomb³⁷³ est le premier à tenter l'aventure par cette voie, parce qu'il est convaincu que la terre est ronde. Il a aussi pris connaissance du livre *Imago Mundi* du théologien Pierre d'Ailly³⁷⁴. Dans ce livre, l'auteur suggérait que l'on pouvait atteindre les Indes en passant par l'ouest. Connaissant la position du roi Jean II du Portugal sur la question, Christophe Colomb se tourne vers les rois catholiques d'Espagne. Le

³⁷³ Christophe Colomb : navigateur né à Gènes en Italie en 1451 et mort en Espagne à Valladolid, en 1506.

³⁷⁴ Pierre d'Ailly (1350-1420) : Théologien et philosophe français dont le principal objectif était de mettre fin au Grand Schisme du XV^e siècle qui divisait l'Eglise.

roi Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille acceptent de financer l'expédition de Christophe Colomb en 1492. Lors de son premier voyage pour les Indes, le navigateur atteint plutôt "les Amériques"³⁷⁵ tout en étant persuadé d'avoir débarqué en Asie.

Selon les Européens, le continent américain doit sa découverte en 1492, à Christophe Colomb, navigateur italien au service de l'Espagne. Cette découverte marque la rencontre brutale et violente de deux mondes qui ont évolué indépendamment sans que l'un n'ait réellement connu l'existence de l'autre. Un « *Nouveau monde* » qui vient à point nommé pour un « *Vieux monde* », c'est-à-dire une Europe dont la population, un siècle auparavant, a souffert de la peste ; et dont l'économie n'est pas au beau fixe. Un monde dont la découverte sera pour l'Europe une porte ouverte à la prospérité.

A propos de la découverte du *Nouveau monde*, le navigateur Christophe Colomb, en menant cette expédition au nom des rois catholiques d'Espagne, atteint d'abord l'île de Guanahani qu'il baptise San Salvador. Il accoste ensuite l'île de Cuba. Il croit qu'il est au Japon, appelé Cipango à l'époque. Le 6 décembre il arrive en Haïti. L'une de ses caravelles échoue sur cette île des Antilles. Il est de retour en Espagne le 15 mars 1493. Christophe Colomb fait trois autres voyages en 1493, 1498 et 1502. Il découvre successivement le Porto Rico, les îles Vierges, la Guadeloupe et la Jamaïque. Durant le troisième voyage, il accoste en Amérique du Sud. Au cours du quatrième voyage, il découvre la Martinique, l'isthme de Panamá. Il est toujours persuadé qu'il se trouve en Extrême Orient, et ne prend pas conscience d'avoir découvert de nouvelles terres. Il est mort sans jamais savoir qu'il avait découvert l'Amérique.

³⁷⁵ Nous employons le terme "les Amériques" pour désigner à la fois l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud.

C'est en 1504 que le Florentin Amerigo Vespucci viendra par ses voyages infirmer la découverte de Christophe Colomb et donner la confirmation de la découverte d'un « Nouveau monde ». En son honneur, l'Allemand Waldseemüller appelle le nouveau continent Amérique. Ainsi, c'est à tort qu'il attribue à Amerigo la découverte faite par Colomb. Christophe Colomb sera quant à lui l'éponyme de la Colombie.

Les Européens tireront profit de cette nouvelle terre. Le goût de l'aventure pour les uns, la recherche de travail ou de meilleures conditions de vie pour les autres, entraîneront l'apparition de grands flux migratoires sur le nouveau continent. Les Portugais, les Français, les Italiens, et en grande masse les Espagnols et les Anglais, tous ne songent plus qu'à conquérir de nouveaux espaces pour leur épanouissement et leur bien-être. Ils se partageront les terres américaines. Les Anglo-saxons choisissent le nord du continent, tandis que les Espagnols occupent l'Amérique centrale et celle du sud à l'exception du Brésil.

Le flux migratoire devient de plus en plus important, surtout à partir du XVIII^{ème} siècle. L'Europe en général, et plus particulièrement, les pays du nord-ouest européen connaissent de grands progrès scientifiques et techniques qui contribueront à une formidable modernisation de l'industrie. Cette industrialisation entraînera à son tour une amélioration des conditions de vie, notamment de l'hygiène par la modernisation de la médecine. Il s'effectue un recul important de la mortalité, alors que la natalité ne baisse que très progressivement. Du coup se posent de nouveaux problèmes en termes d'emploi et d'espace. Pour faire face à ceste situation, l'Europe encourage l'émigration vers l'Amérique. Les émigrants accourent en flux important vers ce nouveau continent qui leur revenait d'office pour avoir été ceux qui l'ont découvert. Ils espèrent y trouver l'asile en manque dans leur continent d'origine.

Si découvrir ou trouver ce qui est inconnu est une expérience nouvelle, alors pour la question relative au continent américain, Christophe Colomb n'est pas le premier à s'engager dans cette entreprise. L'évocation de peuples précolombiens vient à juste titre démontrer qu'ils ont découvert le continent avant son arrivée. Mais pour certains Européens, les autochtones sont des « barbares » dont ils se font le devoir de civiliser et d'évangéliser. D'autres vont jusqu'à se demander si ces indigènes avaient une âme. Les colonisateurs européens constituent une politique intentionnelle et systématique qui ignore complètement les cultures originelles.

Les précolombiens sont victimes de la discrimination et de la marginalisation sur leurs propres terres. Toutefois, bien avant eux, il y a eu les Vikings groenlandais³⁷⁶ qui ont foulé le sol américain. Ni eux, encore moins les Amérindiens, n'ont été considérés comme les premiers à avoir découvert l'Amérique. L'histoire retient que c'est le navigateur Christophe Colomb qui l'a découvert. Et la désignation du Nouveau continent par « Amérique » découle du prénom du navigateur italien, Amerigo Vespucci.

Pour ainsi dire, les nouvelles terres d'Amérique n'appartiennent pas à ceux qui l'ont habitée, mais plutôt à ceux qui s'y sont imposés par la force des armes et le droit de conquête. La langue officielle qui est parlée, la religion qui est pratiquée, le mode de vie qui est conseillé sont ceux des colonisateurs. Les mœurs et coutumes des autochtones sont qualifiées de barbares. Au demeurant, les autochtones sont eux-mêmes considérés comme des « barbares » que les Européens se donnent pour mission de civiliser et d'évangéliser.

³⁷⁶ Les marins venus du continent européen qui sont les premiers à avoir foulé les terres d'Amérique, sont les Vikings groenlandais (vers l'an 1000). Ils se sont établis sur l'île de Terre-Neuve, mais ils n'y sont pas restés de manière durable. Le plus célèbre site viking en Amérique est l'Anse aux Meadows.

2- Asile ou terre de supplices :

Les Européens sont comblés. Ils se partagent les terres conquises, aux dépens des autochtones. Le sud du continent américain qui revient aux espagnols par le droit de la conquête, est dénommé à juste titre "eldorado" par les espagnols ; car il est riche, avec un cadre enchanteur à tel point qu'il leur est difficile de déterminer la barrière qui sépare le rêve de la réalité. Le Nouveau Monde d'alors est comparable à Macondo, le village mythique découvert par les Buendía dans *Cien años de soledad*. :

« *Macondo era entonces una aldea de veinte casas de barro y cañabrava construidas a la orilla de un río de aguas diáfanas que se precipitaban por un lecho de piedras pulidas, blancas y enormes como huevos prehistóricos. El mundo era tan reciente, que muchas cosas carecían de nombre, y para mostrarlas había que señalarlas con el dedo.* »³⁷⁷

A ses origines, Macondo était un petit village construit au bord d'une rivière. On y trouvait en ce temps-là, des pierres polies, des eaux diaphanes, des végétaux et des animaux que jamais l'homme n'avait vus. Le narrateur utilise à juste titre le mode imparfait pour qualifier la candeur préhistorique du village de Macondo : « *Macondo era* », « *carecían* », « *había* ». En effet, il y avait du merveilleux dans ce beau village de Macondo. Mais très vite ce monde idyllique est détruit, du fait de ses habitants. De même, le Nouveau Monde se voit corrompre au fil des siècles, par les intérêts égoïstes des hommes. L'insatiable quête de bien-être conduit les Européens à exploiter la terre qui leur a servi d'asile, puis à surexploiter les semblables à travers l'esclavage.

Pendant toute la durée de la colonisation les peuples précolombiens ont subi la dépossession de leurs terres, ces terres sur lesquelles ils avaient peu à peu construit une

³⁷⁷ Gabriel GARCIA MARQUEZ, *Cien años de soledad*, Barcelone, Mondadori, 2004, p.9.

grande civilisation, cette terre nourrie de la chair de leurs ancêtres. Les colonisateurs font fi de tout ce que les Indiens considèrent comme sacré. Ils pénètrent sur ces territoires et considèrent les peuples qui s'y trouvent comme des "barbares", des "animaux" qu'ils se doivent de civiliser et d'évangéliser.

Très vite, la terre d'asile se transforme en un lieu de sévices et d'asservissement. Les Espagnols ont besoin des Amérindiens pour extraire les richesses convoitées. Exploités dans les mines et dans les plantations, mal nourris et harassés de travail, les Amérindiens succombent. Près de 95% de la population disparaît, principalement les Aztèques et les Incas. Certes, les Espagnols se sont livrés à des violences, voire des atrocités pour atteindre leurs objectifs. Mais toutes ces pertes ne peuvent leur être uniquement imputées. En effet, les conquérants ne souhaitent pas détruire ces peuples, puisqu'ils avaient besoin d'eux. Un autre facteur, certainement le plus important, explique cette lourde perte démographique. Il s'agit de l'introduction involontaire par les Européens de maladies infectieuses telles que la grippe, le rhume, la rougeole ou la variole. Le système immunitaire des Amérindiens n'était pas efficace contre celles-ci.

Ainsi, le sous-continent américain assiste impuissamment à la disparition de civilisations entières, une véritable hécatombe. Mais cette hécatombe ne freine pas l'élan des Européens engagés à donner une vie au nouveau continent et devenir riches par l'exploitation des terres américaines. Pour remplacer la main d'œuvre amérindienne, ils mettent sur pied un commerce d'esclaves africains baptisé le « commerce triangulaire »³⁷⁸. La traite négrière se développe au XVI^{ème} siècle avec la complicité des Africains.

Pour s'approvisionner en esclaves, les Européens installent des comptoirs sur les côtes africaines. Des rabatteurs noirs étaient chargés de parcourir l'intérieur du continent africain

³⁷⁸ Le « commerce triangulaire » est une expression qui désigne la traite des Noirs entre l'Europe, l'Afrique et l'Amérique.

pour ramener des esclaves sur la côte. Ceux-ci sont examinés par des marchands et échangés contre des étoffes, des vieux fusils, de l'alcool et des pacotilles. Les esclaves sont par la suite transportés par bateau de l'Afrique vers l'Amérique. Avec le produit de la vente d'esclaves en Amérique, les grandes compagnies marchandes européennes achètent du sucre, du tabac, du coton qu'elles revendent en Europe. C'est ce commerce pratiqué en Europe, en Afrique et en Amérique, selon un parcours en forme de triangle qui a été appelé commerce triangulaire.

Arrivés en Amérique, les esclaves noirs sont soumis à de durs labeurs. Pour les distinguer, leurs propriétaires les marquent au fer rouge. Les esclaves travaillent dans les mines et les plantations, dans des conditions inhumaines. Mal nourris, mal logés, subissant des traitements humiliants et dégradants, les esclaves noirs résistent contrairement aux Amérindiens. Et leurs durs labeurs portent des fruits.

Les colonies européennes deviennent de plus en plus prospères et puissantes. Mais c'est à la sueur de leur front que les esclaves (indiens ou noirs) nourrissent leur maître. En retour, ils reçoivent le fouet en guise de récompense. Malgré que pèsent sur eux le joug de l'esclavage et les menaces de mort perpétuelles, les Indiens et les Noirs continuent de procréer. Ils contribuent au peuplement de l'Amérique sur fond de brassages raciaux. En Amérique latine, les brassages raciaux sont la conséquence de plusieurs métissages ayant chacun une désignation propre. Pour mieux apprécier le caractère hétéroclite des populations du sous-continent américain, nous dressons à travers un tableau³⁷⁹ les résultats obtenus des différents brassages raciaux.

³⁷⁹ Tableau récapitulatif des brassages raciaux : voir page suivante.

Tableau récapitulatif des brassages raciaux

Métissage	Résultat
<i>Espagnol + Indienne</i>	<i>Métis</i>
<i>Espagnol + Métisse</i>	<i>Quarteron</i>
<i>Espagnol + Quarteronne</i>	<i>Demi blanc</i>
<i>Espagnol + Noire</i>	<i>Mulâtre</i>
<i>Espagnol + Mulâtresse</i>	<i>Mulâtre quarteron</i>
<i>Espagnol + Mulâtresse quarteronne</i>	<i>Albinos</i>
<i>Noir + Indienne</i>	<i>Zambo</i>
<i>Noir + Mulâtresse</i>	<i>Griffe</i>

La liste n'est pas exhaustive. Mais elle montre combien les Européens, notamment les Espagnols, étaient méticuleux sur les questions de couleur de la peau, pour justifier plus tard les partages qu'ils feront des richesses tirées des terres américaines. Ils pratiquent donc la ségrégation raciale. Les blancs d'Espagne se considèrent de race pure, et proclament leur supériorité raciale. Après eux viennent les Créoles, qui sont aussi des blancs, mais nés en Amérique. A part eux, les autres groupes raciaux sont qualifiés d'inférieurs.

Après la Révolution française de 1789, les idées d'égalité, de justice et de liberté prendront forme partout en Europe. Aussi, la traite négrière et les pratiques esclavagistes sont-elles décriées. En Amérique, la traite des Noirs prend officiellement fin à la fin du XVIII^{ème} siècle. Quant à l'esclavage, son abolition est effective à la fin du siècle suivant. De toutes les grandes nations qui se délectaient des revenus de l'esclavage, les Etats-Unis d'Amérique sont les premiers à abolir l'esclavage, et ce, en 1865. En 1888 suivra le tour du Brésil, et enfin Cuba qui y renonce en 1892.

L'esclavage, au sens où le Noir ou l'Indien travaille sans être rémunéré pour sa main d'œuvre, n'est donc plus d'actualité. Il n'en demeure pas moins vrai que l'Amérique latine est « une mine d'or » en ce sens qu'elle offre une végétation abondante, des richesses minérales et énergétiques à profusion. Mais malgré ces richesses, les Latino-américains dans la grande majorité croupissent dans la misère. A l'heure du bilan, 43% des 480 millions de Latino-américains³⁸⁰ vivent en dessous du seuil de pauvreté. Une détérioration des conditions de vie et une augmentation de la pauvreté qui touchent en majorité la classe paysanne et les races dites inférieures. Les grandes entreprises qu'elles ont réalisées ne profitent qu'à la minorité appartenant à la classe des aisés et les grands propriétaires terriens. C'est certainement cette situation d'injustice notoire que les critiques Skidmore et Smith résument en ces termes :

*« América latina es próspera y pobre. Desde la misma conquista se la ha descrito como una mina fabulosa de recursos minerales. Primero llegó la codicia europea de plata y oro. Hoy la demanda puede ser el petróleo, gas, cobre, hierro, café, azúcar, joya, o por ampliar el comercio general, pero la imagen de riqueza sin cuento permanece. En contraste asombroso, también existe el cuadro de la pobreza : campesinos sin aperos, obreros sin trabajo, niños sin alimento, madres sin esperanza. Un dicho muy repetido resume la escena : América es un mendigo sobre una montaña de oro »*³⁸¹.

L'Amérique latine s'est enrichie du fruit des labeurs imposés antérieurement aux esclaves. Et les nouvelles générations continuent de la rendre prospère. Toutefois, la répartition des richesses du sous-continent se fait en fonction des races. Une frange de la population bénéficie des richesses de la terre, et dispose des moyens pour assurer l'éducation,

³⁸⁰ Source: « L'Amérique latine en effervescence », in <http://www.monde-diplomatique.fr>

³⁸¹ Thomas E. SKIDMORE, Peter H. SMITH, *Historia contemporánea de América Latina*, A-L, en el siglo XX, Crítica, Barcelona, Grijalbo, 1996, p.15

la sécurité alimentaire et les soins médicaux de leurs progénitures. Cette frange se qualifiant de « race supérieure » a la plus grosse part du gâteau, tandis que les autres populations issues des différents brassages raciaux se partagent les miettes. Pour ainsi dire, l'injustice raciale est criarde dans la répartition des richesses. Même le Créole, c'est-à-dire le Latino-américain de race blanche qui est né sur les terres d'Amérique, est lésé face à l'Espagnol de la Métropole.

L'exploitation des terres est enfin au cœur des supplices que subissent les Latino-américains. La terre qui est une source de revenus financiers, constitue pour le paysan latino-américain le moyen par lequel il affirme sa culture, son identité et son être. Elle est pour l'Espagnol, le moyen par lequel il exerce sa domination. Sur sa propre terre, l'indigène est méprisé, persécuté, exploité et même massacré. La répartition des terres est inégale à tel point que des propriétaires terriens, communément appelés latifundistes, ont accès à des propriétés à perte de vue. La même terre qui, sous un angle, va permettre à certains hommes de s'enrichir, et à des nations d'être puissantes, va sous un autre angle servir de théâtre où la scène de la violence est la mieux représentée. La terre aura enseveli des civilisations entières. Elle aura aussi suscité des réactions vives de la part des indigènes et des paysans latino-américains. Mais les premières manifestations contre les exactions espagnoles seront fatales. Car les colonisateurs, bénéficiant d'une avance technologique et des forces militaires mieux équipées, mettront tout en œuvre pour réprimer les émeutes et préserver leurs acquis.

Finalement l'asile de paix a été rêvé et expérimenté par les Européens foulant les terres américaines, à la suite de Christophe Colomb. Après le massacre des Indiens, les esclaves noirs vont être utilisés comme des bêtes de somme pour asseoir la politique d'exploitation des richesses des terres américaines. Ils auront pour partage la misère et la souffrance au quotidien. Des protestations ne tardent pas à éclater dans les champs, et bientôt

dans toutes les grandes agglomérations. Mais c'est surtout au XIX^{ème} siècle que vont se multiplier les révoltes pour mettre fin aux souffrances des populations marginalisées, réduites à l'esclavage, spoliées de leurs terres, expatriées ou assassinées. Jadis terre d'asile et de prospérité, l'Amérique latine devient ainsi un lieu de conflits d'intérêts et d'affrontements entre les hommes épris de pouvoir et gloire. Le brassage des cultures n'a pas pu empêcher l'institution du racisme. Et l'opération des réformes est de loin ce que les populations expropriées et appauvries espéraient. Les latifundistes s'en sont servis pour accroître leur toute puissance. Les questions de liberté et de terre passent de l'ordre des débats à l'ordre des actions sur le terrain.

B- Les luttes indépendantistes :

Le début du XIX^{ème} siècle est une période particulièrement trouble en Amérique latine. Les populations, toutes races confondues, aspirent de plus en plus à une indépendance vis-à-vis de la Métropole espagnole. L'union fait la force. Les Créoles latino-américains l'ont compris. Aussi, pour obtenir l'indépendance et jouir des richesses de la terre qui leur revient de droit, font-ils corps avec les Noirs, et avec toutes les autres branches raciales, pour lutter contre un ennemi commun : le colonisateur espagnol. Les luttes indépendantistes seront longues et ardues. Mais les leaders des mouvements de libération se battront jusqu'à la victoire finale. Ainsi l'Espagne, glorieuse sous le règne de Charles Quint, tourne une page sombre de son histoire avec Charles IV.

1- La fin de la domination espagnole :

L'Espagne connaît une ère d'hégémonie avec la découverte de l'Amérique. Et après la découverte, dans les années 1530, son prestige et sa puissance sont renforcés par l'exploitation des riches mines d'or et d'argent de ses colonies d'outre-mer. C'est à juste titre que le XVI^{ème} siècle sera pour l'Espagne, le « siècle d'or ». Le pays contrôle presque tout le continent sud-américain, l'Amérique centrale, les îles antillaises, et les Philippines en Asie. Cependant, deux événements majeurs dans l'histoire signeront la fin de la domination espagnole, aussi bien en Europe que dans ses colonies d'outre-mer.

Le premier événement historique est la défaite de l'*Invincible Armada*³⁸² espagnole en 1588. L'Espagne, tout comme la France et l'Angleterre, lutte pour asseoir son hégémonie en Europe. Mais le désir de prééminence suscite maints conflits entre les trois géants de la colonisation. A cette époque, l'issue des conflits armés était scellée par l'engagement de la partie perdante de céder à l'autre, l'une de ses colonies. L'Espagne, après la défaite de son Armada réputée invincible, perdra plusieurs guerres contre la couronne britannique. Par conséquent, elle se voit arracher progressivement ses îles antillaises de Bermudes, Antigua-et-Barbuda, les Bahamas et enfin la Jamaïque.

L'Angleterre vient occuper des colonies stratégiques aux débouchées commerciales intéressantes. Elle détient la flotte navale la plus importante de l'Europe, qui lui assure la domination sur les mers et les océans. Ce faisant, l'Angleterre devient si puissante qu'elle impose un Acte de Navigation en 1651 qui stipule que les importations vers les ports anglais et les colonies ne peuvent se faire que sur des navires anglais ou ceux des pays producteurs.

Les Anglais s'engagent dans une politique d'extension sur le long du littoral américain. Et bientôt, ils menacent à nouveau les intérêts de l'Espagne, maîtresse d'une

³⁸² Nom donné à la flotte de 130 vaisseaux rassemblée par le roi Philippe II d'Espagne, pour envahir l'Angleterre, détrôner la reine Elizabeth I^{re} et rétablir le catholicisme en Angleterre. A l'issue du combat, la victoire des Anglais est écrasante. Et de l'*Armada*, seulement 63 navires ont pu regagner l'Espagne.

grande partie du continent américain, et ceux de la France, qui poursuit énergiquement son expansion en outre-mer.

Avec l'arrivée de William Pitt³⁸³, le projet expansionniste anglais va connaître une célérité encore plus importante. En 1758, l'Angleterre parvient à s'emparer de la forteresse française de Louisbourg, accédant de ce fait à la vallée du Saint-Laurent. La même année, les forces britanniques prennent le Québec. Et dans les Caraïbes, elles s'emparent d'un grand nombre d'îles sucrières françaises. La France perdante fait une coalition avec l'Espagne, pour se liguer contre la Grande-Bretagne. Mais cette coalition qui devait être l'occasion pour l'Espagne de laver son honneur et de retrouver sa place prépondérante dans le concert des nations, lui sera plutôt fatale. Pour ainsi dire, la défaite de l'Espagne, malgré sa coalition avec la France, signe la fin de sa suprématie en Europe, et annonce celle de l'Angleterre.

L'autre événement, et non des moindres, est la Révolution française de 1789. Il est utile de rappeler que cette période révolutionnaire est elle-même fille du « siècle des Lumières », un courant de pensée qui s'est développé en Europe au XVIII^{ème} siècle.

Le « siècle des Lumières » est un mouvement philosophique, scientifique et littéraire qui privilégie le rôle de la raison, de la réflexion personnelle et du progrès scientifique comme sources d'accès à la vérité et à la liberté. Cependant, les idéaux de liberté et de vérité ne sont pas partagés par tous. Pour avoir épousé l'esprit des « Lumières », plusieurs chefs de file pendant la première moitié du XVIII^{ème} siècle, sont emprisonnés pour leurs écrits, et la plupart d'entre eux doivent subir la censure gouvernementale et les attaques de l'Église. Mais l'augmentation spectaculaire du nombre de journaux et de livres publiés garantit une large diffusion de leurs idées. Les expériences scientifiques et les écrits philosophiques sont à la mode dans de nombreuses couches sociales, même auprès de la noblesse et du clergé. C'est

³⁸³ William Pitt, le Second (1759-1806), homme politique britannique. Nommé Premier ministre de Grande-Bretagne à 24 ans par le Roi George III, il exercera cette fonction de 1783 à 1801 et de 1804 à 1806.

ainsi qu'un certain nombre de monarques européens ont adopté quelques-unes des idées, voire, le vocabulaire des Lumières. Voltaire et d'autres philosophes qui affectionnent l'idée du roi philosophe éclairant le peuple d'en haut, accueillent avec enthousiasme l'apparition des monarques qu'on qualifiait de « despotes éclairés »³⁸⁴. Les plus connus sont Frédéric II de Prusse, Catherine II de Russie, l'empereur Joseph II d'Autriche, et le roi Charles III d'Espagne.

Le « siècle des Lumières » inspire la Révolution française de 1789. En effet, sous l'influence de la pensée des « Lumières », des changements importants vont se produire en France. C'est avec les idées de Jean-Jacques Rousseau, de Montesquieu et de Voltaire³⁸⁵ que sera rédigée la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, et leurs textes serviront d'appui à la proclamation de la Déclaration d'Indépendance américaine de 1776. Cette Déclaration anéantit les fondements mêmes de l'Ancien Régime : c'est-à-dire le pouvoir absolu et les privilèges. Elle énonce les bases sur lesquelles doit reposer la société nouvelle et idéale que rêvent d'édifier les hommes de 1789. La liberté, l'égalité et la fraternité sont les idéaux forts de la Révolution.

La raison est au centre des débats. Toutefois, elle n'agglutine pas le sentiment et l'émotion. Ils deviennent aussi respectables que la raison. Dans les années 1770, les écrivains étendent le champ de leurs critiques aux questions politiques et économiques. La guerre de l'Indépendance américaine ne manque pas de frapper les esprits. Aux yeux des Européens, la déclaration d'Indépendance et la guerre révolutionnaire représentent, pour la première fois, la

³⁸⁴ Le despote éclairé est un monarque, souverain absolu, qui partage et tente de mettre en application certaines idées libérales et progressistes héritées du siècle des Lumières.

³⁸⁵ Voltaire, Jean-Jacques Rousseau et Montesquieu sont tous des hommes de lettres et des philosophes. Par leurs écrits, ils ont contribué à l'essor des « Lumières ».

mise en œuvre des idées « éclairées » et encouragent les mouvements politiques dirigés contre les régimes établis en Europe.

Sous la Révolution, la France s'agrandit grâce à ses victoires sur les monarchies européennes. Et la politique expansionniste française connaît un degré plus élevé lorsque le général Bonaparte s'empare du pouvoir et crée le régime du Consulat en 1799. Il instaure l'Empire en mai 1804, se fait sacrer empereur et prend le nom de Napoléon I^{er}. Il instaure un régime personnel de plus en plus despotique. Il prend également le titre de roi d'Italie et instaure une monarchie favorable aux Français en Hollande. En plus de tout cela, Napoléon a une mainmise sur l'Espagne. Profitant de l'impopularité du roi Charles IV d'Espagne, Napoléon I^{er} installe sur le trône espagnol, Joseph Bonaparte, son propre frère. Alliée à l'Espagne, la France révolutionnaire se prépare enfin à envahir l'Angleterre. Mais l'Angleterre attaque de front les Français et les Espagnols, et réussit à détruire les flottes de ses ennemies, à travers la bataille de Trafalgar en 1805.

La victoire anglaise à Trafalgar, véritable traumatisme militaire pour la France révolutionnaire, met un coup d'arrêt aux projets napoléoniens d'invasion de l'Angleterre. Plus important encore, elle assure à la Grande-Bretagne la maîtrise des mers pour un siècle. Les Anglais infligent une punition aux Espagnols pour s'être alliés aux français lors de cette guerre. Ils ordonnent un blocus maritime à la flotte espagnole. Profitant de l'affaiblissement de l'Espagne par l'action anglaise, ses colonies d'Amérique acquièrent tour à tour l'indépendance, notamment grâce à l'action de Simón Bolívar.

2- Les grandes figures de la libération de l'Amérique latine :

L'histoire de l'Amérique latine entre le XVI^e et le XVIII^e siècle est marquée par la domination impériale des Espagnoles. Humiliés, exploités, spoliés et parfois même chassés de leurs terres, les Latino-américains manifestent leur désir de s'affranchir du joug colonial espagnol. Mais les luttes d'émancipation sont violentes et meurtrières. Cependant, elles ne réussissent pas à briser l'élan et l'ardeur des peuples latino-américains, toutes races confondues. Et les têtes de file, soutenue par la population, continuent la lutte là où se sont arrêté leurs prédécesseurs ; ils maintiennent la pression sur les colonisateurs jusqu'à obtenir la victoire finale.

2-1- Le Précurseur Francisco de Miranda :

Le Vénézuélien Francisco de Miranda est nommé à juste titre « *El Precursor* », dans le sens où il figure parmi les premiers indépendantistes de l'Amérique latine. Il est également connu sous le nom de « Créole universel » pour avoir participé aux révolutions nord-américaine, française et hispano-américaine.

Né à Caracas, Miranda entre dans l'armée espagnole en 1771. Il combat dans les présides³⁸⁶ d'Afrique puis, lors de la guerre de l'Indépendance américaine, lutte contre les Anglais en Floride et aux Antilles. Condamné pour détournement de fonds en 1783, il s'enfuit aux États-Unis où il rencontre les principaux acteurs de la révolution de l'Amérique du Nord., tels George Washington, Alexander Hamilton, Henry Knox, John Adams et le marquis de La Fayette³⁸⁷.

³⁸⁶ Poste fortifié espagnol autrefois utilisé comme bague.

³⁸⁷ On ne saurait traiter de l'histoire de l'Indépendance de l'Amérique du nord, sans évoquer ces figures de proue. D'abord, Alexander Hamilton, le chef du parti fédéraliste américain. Il participe à la guerre de l'Indépendance de l'Amérique. Il a été successivement l'aide de camp, puis le secrétaire de George Washington

Francisco de Miranda trace alors son premier plan de libération hispano-américain ; il voyage à travers l'Europe pour y trouver des soutiens à la cause, notamment à Londres, puis auprès de l'impératrice « éclairée » Catherine II de Russie en 1787. Il se rend enfin en Suède et en France. En 1792, Miranda s'engage dans l'armée révolutionnaire française où il combat avec les républicains dans l'armée du Nord. Promu général français après la bataille de Valmy en septembre 1792, il combat dans l'armée de Belgique sous les ordres du général français Dumouriez. Après avoir été dénoncé comme responsable de la défaite de Neerwinden en mars 1793, il est emprisonné par la Convention entre 1793 et 1795³⁸⁸.

Une fois libéré, Miranda rédige avec Manuel José de Salas et José del Pozo, l'*Acte de Paris*, ayant pour projet de libérer l'empire espagnol d'Amérique avec l'aide de l'Angleterre et des États-Unis. Il se rend à Londres, où il tente sans succès de proposer son projet à William Pitt, le Premier ministre de Grande-Bretagne. Après un voyage infructueux en France en 1800, il obtient finalement l'attention du gouvernement anglais.

En 1805, Francisco de Miranda décide de former une armée. A cet effet, il part pour New York où il recrute des mercenaires qu'il embarque dans le *Leander*. Ensuite, il fait voile pour Haïti où il complète ses forces. Sa première tentative militaire de libération de l'Amérique espagnole commence par une défaite navale au large des côtes vénézuéliennes, le 28 avril 1806. En août, les indépendantistes parviennent à débarquer et prennent Coro, mais la campagne échoue par manque de soutien populaire.

qui deviendra le premier président des Etats-Unis. Le général Henry Knox a été quant à lui, son premier secrétaire d'Etat à la guerre. Le marquis de La Fayette, général et homme politique français, ami de George Washington ; il participe à la guerre de l'Indépendance de l'Amérique et à la Révolution française. John Adam, avocat de formation, il négocie le traité de Paris qui met fin à la guerre de l'Indépendance en 1783. En 1796, il succède au président George Washington à la tête de l'Etat. John Adam, avocat de formation, il négocie le traité de Paris qui met fin à la guerre de l'Indépendance en 1783. En 1796, il succède au président George Washington à la tête de l'Etat.

³⁸⁸ Francisco de Miranda, un article du *Dictionnaire Encarta Etudes 2007* [DVD], Microsoft Corporation, 2006.

De nouveau installé à Londres, Miranda doit attendre 1810 pour voir ses espoirs se réaliser à la suite de l'invasion de l'Espagne par Napoléon I^{er}. Une junte de gouvernement autonome est proclamée dans la ville de Caracas. Elle offre à Miranda, de retour au Venezuela, le titre de général. Il anime la Société patriotique, un club politique aux idées modernes et libérales qui pousse le Congrès constituant à déclarer l'indépendance absolue du Venezuela, le 5 juillet 1811. Général en chef, Miranda mate la contre-révolution loyaliste, puis endosse le costume du dictateur pour faire pièce à une reconquête de plus en plus menaçante. Son règne qui dure une année est désapprouvé par les siens. Contraint à la capitulation en juillet 1812, il est livré par ses partisans aux Espagnols. Il meurt en prison à Cadix.

Idéaliste inspiré des Lumières, Francisco de Miranda a entendu baptiser du nom de « Colombia » un nouvel État allant du Rio Grande à la Terre de Feu. En réalité, c'est lui qui a été le premier, avant Simón Bolívar, à avoir une vision panaméricaine du destin de l'ancien Empire espagnol.

2-2- Miguel Hidalgo y Costilla :

Au Mexique, la bataille contre les Espagnols est menée de front par deux Créoles, et plus spécifiquement deux prêtres catholiques. Le premier, Miguel Hidalgo y Costilla, est ordonné en 1778 et reçoit en 1803 la charge du diocèse de Dolores, dans le Guanajuato. Sa première mission est de voler au secours de ses paroissiens, en s'efforçant d'améliorer leurs conditions de vie. Les principaux bénéficiaires sont les Indiens, à qui il apprend la culture de la vigne et la gestion de petites industries. En 1809, Hidalgo rejoint une société secrète dont le but est de libérer le Mexique du gouvernement colonial espagnol. Créole gagné par les idées des Lumières, il lance dans sa paroisse de Dolores le signal des luttes pour l'indépendance. Le

16 septembre 1810, Hidalgo, portant une bannière représentant Notre-Dame-de-Guadalupe, la sainte patronne du Mexique, proclame une croisade et lève une armée de près de 80.000 Mexicains comprenant des Indiens et des Métis pauvres. Il prend les villes de Guanajuato et Guadalajara en octobre. Mais Hidalgo ne parvient pas à rallier les Créoles à sa cause, car ceux-ci redoutent une révolution sociale. Ne l'ayant pas soutenu, il essuie un échec dans sa tentative de prise de la ville de México. Le 11 janvier 1811, son armée est mise en déroute près de Guadalajara, par un petit bataillon de soldats espagnols. Hidalgo prend la fuite vers le nord, mais sera capturé, puis jugé par l'Inquisition qui le livre aux autorités séculaires pour être exécuté. Les Espagnols pensent ainsi dissuader quiconque s'engagerait dans cette voie. C'est malheureusement méconnaître les motivations profondes qui poussent les leaders du peuple à se rebeller. Un prêtre est tombé, un autre en la personne de Morelos y Pavón³⁸⁹ prend les rênes du Mouvement pour l'indépendance du Mexique vis-à-vis de l'Espagne.

2-3- José María Morelos y Pavón:

Morelos a d'abord servi plusieurs paroisses en qualité de curé, avant de rejoindre la révolte nationale enclenchée par Hidalgo. A la fin de 1811, il est considéré comme le dirigeant de la rébellion. Il prend Acapulco en 1813. La même année, Morelos convoque le congrès de Chilpancingo, qui rédige une Déclaration d'indépendance qui sera proclamée le 6 novembre 1813. Mais son armée qui contrôlait le sud du pays, est mise en déroute. Morelos est alors contraint de mener une guerre défensive. Il est fait prisonnier par les Espagnols en novembre 1815, alors qu'il escortait le congrès vers un endroit plus sûr. Condamné pour hérésie et défroqué par l'Inquisition, il est ensuite remis aux autorités séculières puis exécuté par les Espagnols.

³⁸⁹ José María Morelos y Pavón (1765-1815), prêtre et homme politique mexicain, né à Valladolid, ville appelée aujourd'hui Morelia au Michoacán.

Si d'un côté, des chefs de guerre tels que Morelos et Hidalgo sont tombés face à l'arsenal déployé par les colonisateurs ; d'un autre côté les combattants pour la liberté ont mené et poursuivi le combat, jusqu'à obtenir la victoire. Parmi ces derniers s'est démarqué le célèbre San Martín.

2-4- José de San Martín :

Né à Yapeyú, dans la province argentine de Corrientes, dans une famille de nobles Espagnols, José de San Martín vit de 1784 à 1811 en Espagne, où il poursuit des études au séminaire des Nobles de Madrid. En 1789, il s'engage dans l'armée espagnole et sert comme officier de la Couronne, notamment contre Napoléon I^{er}. De passage à Londres, il s'initie à la franc-maçonnerie dans une loge favorable à l'indépendance des colonies espagnoles et se lie avec Francisco de Miranda. De retour en Argentine en 1812, José de San Martín fonde la *Logia Lautaro*, une loge maçonnique dont le rôle est bientôt important dans l'émancipation de l'Argentine. Parallèlement, alors que son pays s'est soulevé contre la métropole espagnole, il s'engage au service du gouvernement indépendant. Nommé d'abord chef de l'expédition destinée à libérer le Haut-Pérou (Bolivie actuelle) en 1813, il est ensuite chargé de bâtir une armée dans la province de Cuyo, dont il est nommé gouverneur. Son dessein est de prendre Lima en passant par le Chili.

En 1816, il obtient les moyens nécessaires pour constituer un corps expéditionnaire de 5.000 hommes, parmi lesquels de nombreux émigrés Chiliens. En 1817, il traverse la cordillère des Andes à la tête de son armée, et défait les Espagnols à la bataille de Chacabuco,

au Chili. Occupant la ville de Santiago, il proclame le 12 février 1818, l'indépendance du Chili.

En 1820, San Martín organise une expédition argentine-chilienne pour libérer le Pérou. Espérant un effondrement des armées espagnoles, il adopte dans un premier temps une stratégie d'attente. Puis, avec l'appui de la flotte commandée par lord Cochrane, il entame la campagne du Pérou. Sa victoire à Pasco en décembre 1820 lui permet d'entrer à Lima. Ayant triomphé des Espagnols, il proclame l'indépendance du Pérou le 28 juillet 1821. Nommé « protecteur » du pays par le congrès, il abolit le tribut indien et la torture judiciaire, établit la liberté pour les enfants d'esclaves.

En 1822, les armées de San Martín et celles de Simón Bolívar font jonction en Équateur, et les deux « *Libertadores* » se rencontrent à Guayaquil. Partisan d'une monarchie constitutionnelle, San Martín se retire devant Simón Bolívar.

Par sa témérité légendaire, José de San Martín a assuré l'indépendance du Chili en 1818, après la bataille de Maipú. Mais une autre figure emblématique des luttes indépendantistes qui se dégage est Simón Bolívar. Il est appelé à juste titre, le héros de l'indépendance sud-américaine.

2-5- Simón Bolívar, le libérateur :

Le rôle de Simón Bolívar a été essentiel dans la libération de l'Amérique latine. Issu d'une riche et puissante famille de Caracas, Simón Bolívar, de son vrai nom Simón José Antonio de la Santísima Trinidad Bolívar de la Concepción y Ponte Palacios y Blanco³⁹⁰, est

³⁹⁰ « Simón Bolívar », un article Wikipédia, l'encyclopédie libre, disponible sur : < <http://fr.wikipedia.org>.>

né le 24 juillet 1783 au Venezuela. Il étudie en Espagne et visite plusieurs pays, dont la France, l'Italie et les Etats-Unis. A Paris, Simón Bolívar aurait assisté au couronnement de Napoléon I^{er}.

Durant son séjour à Paris, Simón Bolívar se retrouve en contact avec la pensée des Lumières dans une atmosphère chargée de romantisme. Par la suite, les idées de changements et de révolution viendront imprégner ses idéaux politiques. Etant en Europe, il a une claire vision des problèmes de politique interne et étrangère de l'Espagne.

En effet, l'affaiblissement de l'Espagne, qui a commencé avec la Révolution française et les ambitions de Napoléon Bonaparte, s'est accentué avec l'affrontement interne entre absolutistes et libéraux. Les libéraux sont influencés par les principes de la Révolution française. Ayant obtenu la majorité aux Cortes de Cadix qui se réunissent de 1811 à 1813, ils votent la Constitution libérale de 1812. Cette Constitution est anti-absolutiste. Elle instaure un gouvernement parlementaire, supprime l'Inquisition, limite le pouvoir du clergé et de la noblesse. Mais le roi Ferdinand VII, à son retour en Espagne en 1814, abroge aussitôt la Constitution de Cadix et restaure l'absolutisme. Alors, les partisans du régime libéral s'engagent dans de vifs conflits contre les absolutistes. Cette guerre prend fin en 1839 avec la défaite des partisans de l'absolutisme.

Sur le plan de sa politique extérieure, l'Espagne du roi Charles IV, a connu une défaite contre la France révolutionnaire entre 1793 et 1795. A l'issue du conflit, les Espagnols se sont vus obligés de céder leur colonie de Louisiane à la France. Mais, le climat politique s'est encore assombri lorsqu'en 1795, l'Espagne signe un traité de paix avec la France, puis conclut avec elle une alliance contre la Grande Bretagne. Cette coalition franco-espagnole ne parvient pas à s'opposer à la flotte britannique. Elle essuie un échec lamentable face à la suprématie

navale britannique, lors de la bataille de Trafalgar en 1805. Mais les conséquences de cette guerre seront surtout désastreuses sur le commerce colonial et, par répercussion, sur l'économie espagnole. Les Britanniques en viennent à imposer un blocus maritime à l'Espagne. Toute embarcation espagnole qui passe outre ce blocus est automatiquement détruite. Par conséquent, le trafic habituel des Espagnols vers les Amériques est fortement perturbé. Bolívar se convainc que l'Espagne ne pourra pas s'opposer à la France de Napoléon et que son affaiblissement sera mis à profit par ses ennemis tel que l'Angleterre. Il prend conscience que tout cela mènera les colonies espagnoles d'Amérique à devoir choisir entre une domination française ou anglaise, à moins de prendre en main leur avenir indépendamment de l'Espagne. Ce raisonnement confirme Bolívar dans sa conviction que l'indépendance est l'option la plus bénéfique pour les Amériques.

De retour en Amérique latine, Simón Bolívar n'hésite guère à prendre les initiatives de la libération, en commençant par son pays. En 1807, feignant de s'occuper de son domaine, il participe indirectement aux conspirations contre les Espagnols. A cette époque, le général Francisco de Miranda, inspiré des idées des Lumières, menait une lutte acharnée contre les Espagnols. Animateur de la Société patriotique, un club aux idées libérales, Miranda parvient à déclarer l'indépendance du Venezuela en 1811. Mais cette indépendance ne sera que de forme. Les Espagnols sont toujours présents, et réussissent à prendre possession du pays. En juillet 1812, ils poussent Francisco de Miranda à la capitulation. Ce dernier, exilé en Espagne, meurt un an plus tard. Simón Bolívar qui le secondait jusque là, prend les rênes de la révolution.

A la tête d'une armée, Simón Bolívar prononce un discours à San Antonio de Táchira, dans lequel il exploite l'orgueil et le bellicisme de ses soldats en sacralisant la tâche qui leur incombe :

« *Soldats,*

Vos armées libératrices sont venues jusqu'au Venezuela et déjà l'une de ses villes revit à l'abri de votre généreuse protection. En moins de deux mois, vous avez achevé deux campagnes et en amorcez une troisième que vous devez conclure dans le pays qui m'a donné la vie.

Vous, républicains fidèles, courez racheter le berceau de l'indépendance, pareils aux croisés qui délivrèrent Jérusalem, berceau du christianisme.

L'éclat de vos armes invincibles chassera des campagnes vénézuéliennes les légions espagnoles comme les rayons du soleil dissipent les nuages.

L'Amérique toute entière attend de vous, intrépides soldats de Carthagène et de l'Union, sa liberté et son salut »³⁹¹.

Avec sa troupe galvanisée, à laquelle s'associent d'autres mouvements de guérilla, Bolívar se lance sur le Venezuela. Il entreprend la reconquête de son pays natal en s'attaquant à l'armée espagnole établie aux frontières de Caracas. Son armée ne compte que cinq cent soixante-treize hommes, mais elle lui est fidèle, et son exaltation est proportionnelle au puissant charisme du « *Libertador* ». Après la prise de Merida, en quelques jours de marche, la frontière vénézuélienne est franchie. En mai 1811, il assiège, puis libère Caracas. Au total, il a fallu dix ans de rudes combats pour que les troupes de Simón Bolívar prennent le contrôle du pays. Et la victoire décisive de Carabobo, le 24 juin 1821, assure l'indépendance définitive du Venezuela.

³⁹¹ Source originale : Discours de Simón Bolívar à ses troupes, cité dans Saurat (Gilette), *Bolívar le Libertador*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1979. Reprise par MICROSOFT CORPORATION, *Dictionnaire Encarta Etudes 2007 [DVD]*, 2006.

C- La grande désillusion de Simón Bolívar :

La stratégie du général Bolívar est fondée sur l'unité. Pour avoir été solidaires les uns des autres, les Latino-américains sont parvenus à mettre fin à l'empire colonial espagnol et à s'octroyer la souveraineté. Convaincu de cet état de fait, le libérateur Simón Bolívar mène plus loin son projet. Il envisage de former en seul bloc, une Amérique latine comprenant tous les nouveaux territoires indépendants depuis le Mexique jusqu'à la Terre de Feu. Pour lui, c'est à travers cette intégration continentale que l'Amérique latine connaîtra l'essor économique et son plein épanouissement.

1- La Grande-Colombie :

Bâtir une nation forte, un Etat-continent pour assurer la prospérité à une Amérique dont le passé a été assombri par des siècles d'exploitation et de surexploitation, telle est l'ambition de Simón Bolívar. Aidé des généraux Santander, José de Sucre et José de San Martín, et de quelques Européens volontaires, le projet de Bolívar prend forme à travers les nombreuses victoires enregistrées lors des batailles contre les colonisateurs.

« *Charité bien ordonnée commence par soi* », dit le proverbe. Simón Bolívar s'inscrit entièrement dans cette logique. Dès son retour de l'Europe, où, inspiré des idées des « Lumières », et imprégné des problèmes qui minent la couronne espagnole, problèmes engendrés par la Révolution française et l'interdiction navale imposée par les britanniques, Bolívar entreprend la marche indépendantiste avec pour point de départ, son pays natal, le Venezuela. Le « *Libertador* » poursuit avec poigne les révolutions vénézuéliennes entamées par Francisco de Miranda. Il doit à un moment de la lutte, battre en retraite face à la récidive

espagnole. Pour le général Simón Bolívar, la partie est perdue, mais pas la guerre. Il remobilise sa troupe et tourne le cap vers la Nouvelle Grenade³⁹².

Le 7 août 1819, Bolívar parvient à remporter une victoire décisive contre l'armée espagnole du général Barreiro, à la bataille du pont de Boyacá. Entré dans Bogotá le 10 août 1819, avec le général Santander, le « *Libertador* » proclame alors l'indépendance de la Nouvelle-Grenade. C'est le 17 décembre de la même année, que le congrès d'Angostura donne naissance à la République de Grande-Colombie.

Bolívar envisage de joindre à la Grande-Colombie, d'autres nations libres pour constituer une confédération plus forte. A cet effet, il prête une main forte à son lieutenant, le général Antonio José de Sucre, pour assurer la libération de l'Equateur. Ils obtiennent la capitulation des troupes fidèles à l'Espagne au bout de douze années de luttes. Finalement, c'est en 1822 que sera déclarée l'indépendance de l'Equateur qui se joindra à la Grande-Colombie.

Le « *Libertador* » retourne au Venezuela après avoir réorganisé son armée. Il parvient cette fois-ci à mettre fin à la domination espagnole. En 1821, il proclame l'indépendance dudit pays. Ce sera la deuxième et véritable indépendance du Venezuela, qui se réunit aussitôt à la Nouvelle-Grenade. La Grande-Colombie devient alors une réalité politique. Le nouveau congrès de Cúcuta dote alors le pays d'une constitution unitaire, d'une capitale, Bogotá, et élit un président, Simón Bolívar.

Mais à vrai dire, Simón Bolívar n'est le président de la Grande-Colombie que de nom. Il ne gouverne que très peu, et passe le temps à poursuivre ses expéditions dans l'intention de réunir toute l'Amérique du sud, à l'instar des Etats-Unis en Amérique du nord.

³⁹² Nouvelle Grenade, actuelle Colombie.

A Junín, dans les Andes péruviennes, les généraux José de Sucre et Simón Bolívar écrasent les forces espagnoles. Le vice-roi du Pérou, José de La Serna, ne s'avoue pas vaincu. Le 6 août 1824, il marche contre les insurgés depuis Cuzco, à la tête d'une armée de dix mille hommes. Antonio de Sucre, commandant six mille Péruviens et Colombiens, tente dans un premier temps d'éviter la bataille, mais les deux armées s'affrontent à Ayacucho, au sud-est de Lima, au début du mois de décembre. L'armée espagnole est rapidement vaincue et José de la Serna est fait prisonnier. La bataille d'Ayacucho met ainsi fin à la domination espagnole sur le continent sud-américain.

Dépendant de la vice-royauté du Pérou, le Panamá sera intégré à la Colombie après la victoire de Junín. En 1826, Bolívar réunit les gouvernements des Etats de la Grande-Colombie à Panamá, lors du congrès panaméricain. Le général Simón Bolívar ne veut pas s'arrêter là. Il envisage de construire l'unité de tout le continent sud-américain.

2- La dislocation du bloc continental :

La Grande-Colombie réunit le Venezuela, la Colombie, l'Equateur et le Panamá. Simon Bolivar en est le président et le général Francisco Santander le vice-président. Bolívar ne gouverne que très peu. Il envisage d'associer d'autres Etats pour former l'ensemble grand-colombien. Conçue comme l'amorce territoriale d'une grande union sud-américaine, la fragile utopie colombienne ne survit pas à son inspirateur. Les causes de cet échec sont dues à ses meilleurs généraux, ceux-là même qui lui avaient jurés fidélité.

Le premier en liste est le général Francisco de Paula Santander. Il trouve absurde la conception bolivarienne d'un Etat fédéré à la tête de laquelle se trouvera un seul homme avec tous les pouvoirs et tous les privilèges. Santander prône plutôt la souveraineté de chaque Etat,

donnant ainsi l'opportunité à chaque président de gouverner son patrimoine comme il l'entend. Il défend ardemment le régime monarchique qui est à la faveur des milieux créoles conservateurs. Ainsi, ses partisans le qualifient de réaliste, et taxent Bolívar d'idéaliste et de paternaliste. Les deux généraux sont à couteaux tirés. De l'opposition idéologique, ils en arrivent à l'opposition militaire. Bolívar préfère abandonner la vie politique, tandis que son rival est, dans un premier temps, désigné président à titre provisoire de la Colombie, puis élu de nouveau pour les quatre années suivantes.

C'est dans cette logique que s'inscrit le général José Antonio Páez s'inscrit dans la même logique que Santander. Páez est cet « homme nouveau » sorti du rang au lendemain de la victoire qui a scellé l'indépendance de la Grande-Colombie a été fait général en chef par Simón Bolívar. Épaulé par un puissant parti constitué autour de soldats fidèles, le général Páez travaille à détacher la province du Venezuela de l'ensemble grand-colombien. Pour ce faire, il se constitue d'immenses propriétés terriennes en rachetant les droits acquis pendant la guerre par ses soldats. Après un premier soulèvement autonomiste en 1826, il obtient finalement en 1830 le détachement du Venezuela de la Grande-Colombie. Il en est élu président constitutionnel en 1831.

De son côté, le colonel Juan José Flores attend la dislocation de l'ensemble grand-colombien pour proclamer l'indépendance de l'Équateur. L'organisation du nouvel État équatorien est entièrement son œuvre.

La seule province qui restera rattachée à la Colombie est le Panamá. Les Américains y sont présents, et s'activent à percer le canal de Panamá après la faillite de l'entreprise française. Mais en 1903, la Colombie leur refuse le droit d'achever le canal. En réaction, les États-Unis incitent le Panamá à réclamer sa souveraineté. Le 3 novembre de cette même année, la Colombie doit consentir à la création de la république du Panamá. Des troupes

américaines sont envoyées pour soutenir le nouveau gouvernement panaméen et, dès le 18 novembre, les droits du canal sont vendus aux Etats-Unis.

Pour ainsi dire, l'union est la clé de voûte de la puissance des Etats-Unis. Le général Bolívar a rêvé d'une confédération de nations en Amérique du sud à l'instar des Etats de l'Amérique du nord, pour le bonheur de tous les latino-américains. Il parvient à réaliser une partie de son rêve à travers la Grande-Colombie. Malheureusement, son projet d'unir toute l'Amérique latine en un seul bloc n'est pas partagé par ses proches collaborateurs. Parti en exil après avoir échappé à un coup d'Etat, le général Bolívar verra sa Grande-Colombie voler en éclats. A la tête des nouvelles nations souveraines se succéderont des chefs d'Etat qui ne répondront pas toujours aux attentes des populations. Des soulèvements populaires et des juntas militaires menacent continuellement l'ordre sociopolitique latino-américain.

**CHAPITRE TROISIEME :
L'AMERIQUE LATINE SUR
FOND DE CRISE**

Le désir des leaders de l'indépendance était de tourner à jamais la page de la domination et de l'exploitation espagnoles. Ils y sont parvenus, grâce à leur courage et le soutien de la population. De jeunes nations souveraines voient le jour, l'esclavage est aboli, la justice et l'égalité sont les maîtres-mots des sociétés latino-américaines. En revanche, les questions d'oppression, de domination et d'exploitation de l'homme par l'homme sont à l'ordre du jour. Les nouveaux leaders politiques promettent un changement. Les populations les soutiennent, puis expérimentent et jugent leurs mandats. Le constat est amer. Les promesses faites par les nouveaux leaders ne cadrent pas avec la réalité sur le terrain. Pire encore, les crises qui ont motivé les luttes indépendantistes refont surface. Les espoirs sont noyés dans de nouvelles tensions pour l'acquisition et le maintien du pouvoir. Les armes s'expriment là où se taisent les idéologies.

A- L'Amérique latine entre deux guerres :

Le cliquetis des armes vient régulièrement interrompre les chants de liberté en Amérique latine. Mais si d'une part, les armes de guerre continuent de crépiter, par ailleurs ne cessent de se manifester les hommes de lettres. Les exactions des uns et les actions des autres ne sont pas sans incidence sur la vie sociopolitique de leur pays respectif.

1- Le règne des nouveaux leaders politiques :

Le pouvoir est entre les mains des latino-américains. Mais son usage par les dirigeants politiques n'est pas toujours destiné au bonheur du grand public. Plusieurs pays latino-américains font l'amère expérience des démagogues, des régimes dictatoriaux, des révolutions et contre-révolutions. Nous en citerons quelques cas pour étayer nos propos.

1-1 Le cas vénézuélien :

Le Venezuela indépendant est à titre d'exemple, un pays où les scènes de révolutions et de contre-révolutions sont les mieux représentées. La course au pouvoir a plongé le pays dans une profonde crise, depuis que le général Simón Bolívar a été forcé à l'exil. José Antonio Páez est celui qui dirige le pays, et il règne pendant 18 ans, précisément de 1830 à 1848. Après lui, le pouvoir est détenu par les conservateurs, avant de devenir une dictature sous la dynastie des Monagas. Le dictateur José Tadeo Monagas sera ensuite contraint à l'exil en 1858. Ainsi, les fédéralistes s'emparent du pouvoir. Ils résistent à la guerre que leur livrent les conservateurs. Quant à la population, elle paye le lourd tribut des affres de cette énième guerre. Le premier président, José Antonio Páez est alors rappelé en 1858 par le gouvernement pour gagner la guerre fédérale du côté des centralistes. C'est en 1861 qu'il parvient à renverser les autorités légitimes. Il devient le nouveau dictateur du Venezuela. Mais à peine deux ans d'exercice, il est défait par les fédéralistes et quitte le pouvoir.

En 1870, Antonio Guzmán Blanco, à la tête du parti libéral, prend les commandes d'une révolte contre les conservateurs. Il parvient à les évincer et s'empare du pouvoir.

De 1870 à 1888, il dirige le pays d'une manière autoritaire. Sous son règne, le pays connaît une avancée notable dans le domaine de l'économie. Mais ses efforts serviront à payer les erreurs de ses successeurs. Après le gouvernement de Blanco, se succèdent plusieurs dictatures militaires, dont celle de Cipriano Castro.

En 1902, celui-ci s'oppose à la Grande-Bretagne et à l'Allemagne, qui bloquent les ports vénézuéliens en raison de dettes non remboursées par l'État vénézuélien. Le conflit est réglé par le tribunal de La Haye, qui tranche en faveur des Européens en 1904. En juillet

1907, le Venezuela s'acquitte de ses obligations. L'année suivante, Castro est déposé par le général Juan Vicente Gómez, qui conserve le pouvoir de 1908 à 1935. En 1922, sous son régime, débute l'exploitation des gisements de pétrole, découverts dès 1840, qui favorise l'essor économique du pays. En 1945, l'écrivain Rómulo Gallegos prend part au coup d'État qui permet à Rómulo Betancourt de prendre la tête du gouvernement, après le renversement de la dictature du général Medina Angarita. Rómulo Betancourt instaure le processus démocratique au Venezuela. Une nouvelle constitution, promulguée en 1947, institue le suffrage universel par bulletin secret. En 1948, après la première élection démocratique du Venezuela, l'écrivain Rómulo Gallegos est élu président ; mais il est renversé par une révolte de l'armée, trois mois après son élection.

Au total, de nombreuses guerres civiles et coups d'Etat à répétition déchirent le pays, offrant ainsi au pays, un cadre où s'exercent des régimes dictatoriaux et militaires. Finalement, le processus démocratique à peine entamée est mise à mal par des militaires.

1-2. La course au pouvoir en Equateur :

Le cas est similaire en Equateur. En 1830, après la mort de Simón Bolívar, le pays se sépare de la Grande-Colombie. Le premier président est le général Juan José Flores, l'un des héros de la guerre d'indépendance. Il ouvre la voie par sa dictature personnelle, à l'instabilité politique chronique de l'Équateur. N'ayant pas respecté l'alternance au pouvoir qu'il avait promis aux autorités politiques, une révolte est suscitée en 1845 et le contraint à l'exil. Mais en 1860 une guerre éclate entre les conservateurs et les libéraux représentant la bourgeoisie créole. La guerre faisant rage dans tout le pays, on fait appel à Juan José Flores pour mettre fin au conflit. Son héroïsme qui a prévalu durant la guerre de libération ne s'est point

amenuisé. En effet, il parvient à mettre un terme à la guerre. Et une fois la guerre finie, Juan José Flores a l'honneur de présider la convention qui établit Gabriel García Moreno comme le nouveau président vénézuélien en 1861. Le héros de la libération et restaurateur de la paix au Venezuela, meurt la même année, après avoir combattu des insurgés au Pérou.

1-3 Les violences sociopolitiques chiliennes :

Le Chili a aussi connu une guerre civile au lendemain de son indépendance. En 1891, les conflits entre les libéraux et les conservateurs ont causé la disparition de plus de 10.000 victimes. En 1920, les libéraux et les conservateurs reprennent la guerre. Depuis lors, les coups d'Etat se multiplient. L'instabilité politique dans laquelle est plongé le pays, ouvre la voie à la récession économique. Salvador Allende hérite de cette situation de crise, à son élection en 1971. Malgré ses efforts, son pays sombre de plus en plus. Le taux d'inflation est galopant, et la balance commerciale est déficitaire. Les grèves et les mouvements sociaux se multiplient. Sans plus attendre, l'armée le dépose. Le commanditaire est le général Augusto Pinochet Ugarte. Après sa prise du pouvoir, il se nomme en juillet 1974, le titre de « chef suprême de la nation ». A ce titre, il suspend la Constitution, dissout le Parlement, impose la censure absolue et interdit tous les partis politiques. Il lance par ailleurs le pays dans une campagne de terreur et de répression sanglante contre la gauche. Sous sa dictature, de milliers de personnes sont arrêtées. Beaucoup sont exécutées, torturées ou sont contraintes à l'exil, tandis que d'autres sont emprisonnées ou « disparaissent ».

1-4 Le cas argentin :

L'Argentine n'échappe pas à l'instabilité politique. Le nouvel État, libéré du joug espagnol, va pourtant plonger dans une nouvelle lutte, fratricide cette fois, entre fédéralistes et partisans de l'unité nationale. Les habitants de Buenos Aires, les *porteños*, souhaitent l'instauration d'un gouvernement centralisé ; à l'opposé, les *caudillos* préfèrent un régime de type fédéral. Petit à petit, les heurts entre les deux factions s'amplifient pour finalement aboutir à une guerre civile, en 1819. La paix est rétablie en 1820, mais le problème central, à savoir la formation d'un gouvernement stable, demeure entier. Dans les années qui suivent, une situation d'anarchie, aggravée par la guerre contre le Brésil de 1825 à 1827, prédomine alors dans les Provinces unies.

En 1829, le général Juan Manuel de Rosas, un riche caudillo, s'impose comme gouverneur de la province de Buenos Aires. Fort du soutien populaire, il étend son autorité aux Provinces unies, qui sont baptisées Confédération argentine. Tout en prêchant le fédéralisme, il impose jusqu'en 1852, un régime dictatorial. Le général Rosas est renversé la même année par un groupe révolutionnaire conduit par le général Justo Urquiza, avec l'aide de l'Uruguay et du Brésil. En 1853, une constitution fédérale (toujours en vigueur) est adoptée et Urquiza devient le premier président de la République argentine.

Cependant, la province de Buenos Aires refuse de souscrire à la nouvelle Constitution et proclame son indépendance en 1854. Sept ans plus tard, elle est au premier rang de la rébellion contre le gouvernement central. Conduits par le général Bartolomé Mitre, les rebelles infligent une défaite à l'armée nationale, en septembre, et le président de la République donne sa démission, le 5 novembre 1864. En mai de l'année suivante, une convention nationale élit le général Mitre à la présidence et désigne la ville de Buenos Aires

comme capitale nationale. C'est ainsi que la province de Buenos Aires, la plus riche et la plus peuplée de l'union, acquiert le contrôle temporaire du reste de la nation. En 1880, la ville de Buenos Aires est séparée de la province et devient alors district fédéral et capitale nationale.

A la fin du XIX^{ème} siècle, l'Argentine connaît une stabilité politique qui favorise l'arrivée de plusieurs millions d'immigrants, en majorité des Italiens. Les activités qu'ils développent, ainsi que l'exploitation des ressources agricoles de la Pampa seront déterminantes pour l'essor économique du pays. Ainsi, le début du XX^{ème} siècle, l'Argentine s'impose comme l'une des principales nations d'Amérique du Sud. A cette période, le pouvoir argentin est aux mains des militaires. Ainsi, en 1930, l'armée intervient pour chasser le président Hipólito Írigoyen, un radical, qui a voulu s'opposer à la toute puissance des propriétaires fonciers. C'est le prélude à une longue série de coups de force initiés par l'armée, et qui dureront jusqu'en 1983.

En 1937, le président Roberto Ortiz est taxé de dictateur. Cependant, contre toute attente de ses partisans, il prend des mesures vigoureuses dans le but de renforcer la démocratie en Argentine. Et, en 1943, un groupe d'officiers nationalistes, dirigé par le général Arturo Rawson, s'empare du pouvoir. Parmi les meneurs de ce coup d'État militaire apparaît le colonel Juan Domingo Perón.

Perón, ministre du Travail dès 1943, apparaît sur le devant de la scène politique en 1944. Le 24 février, par crainte d'une guerre imminente contre l'Allemagne, il prend la tête d'une junte militaire pour renverser le président Ramírez. Officiellement acquis à la cause des Alliés³⁹³, le gouvernement de Rawson continue à bafouer la démocratie et offre l'asile à des

³⁹³ Les Alliés regroupent tous les pays qui se sont unis pour vaincre l'Allemagne durant les deux guerres mondiales.

agents allemands. Juan Perón, qui devient une figure symbolique de l'Argentine, fait campagne auprès de la classe ouvrière la plus défavorisée, les descamisados « les sans-chemises » et promet le partage des terres, des salaires plus élevés et l'introduction d'une sécurité sociale. Il remporte largement l'élection du 24 février 1946, avec plus de la moitié des suffrages.

Les premières années du régime péroniste bénéficient de l'enthousiasme populaire. La doctrine de Perón, le « justicialisme », allie la répression, le populisme, l'attachement au catholicisme, le réformisme, le neutralisme et le nationalisme. Mais les partis et la presse d'opposition se montrent de plus en plus critiques à l'égard d'un gouvernement qui s'oriente de plus en plus vers un pouvoir totalitaire et répressif, à mesure que la situation économique se dégrade. De nombreux opposants au régime sont emprisonnés et la presse d'opposition est interdite. En mars 1949, Perón promulgue une nouvelle Constitution qui autorise le président à briguer un deuxième mandat. Des restrictions sévères sont imposées aux partis anti-péronistes lors de la campagne précédant les élections nationales de novembre 1951. Le président Perón est réélu à une large majorité des suffrages. Aimé du peuple, Perón doit, en revanche, affronter une opposition politique de plus en plus forte. À l'extérieur, les États-Unis désavouent son régime, à l'intérieur, l'armée et l'Église (qui n'apprécient guère la loi de 1954 sur le divorce) se retournent contre lui. Renversé par un putsch militaire en septembre 1955, Perón se réfugie au Paraguay, puis en Espagne. Après son départ, le pays sera plongé dans une instabilité politique.

Le chef des insurgés, le général Eduardo Lonardi, malgré sa promesse d'instaurer un gouvernement démocratique, ne reste pas président plus de deux mois. Il est à son tour renversé par un autre général, Pedro Eugenio Aramburu, qui annule la Constitution de 1949 et

rétablit la charte libérale de 1853 ; celle-ci ne permet pas à un président de se succéder à lui-même. Une révolte péroniste est étouffée en juin 1956. Par la suite, plusieurs dizaines de personnes sont emprisonnées, accusées d'avoir monté un coup d'État contre le nouveau régime.

Les péronistes, dont le parti a été interdit, restent cependant assez populaires. Des élections visant à former une Assemblée constituante se déroulent en juillet.

Lors des élections générales qui ont lieu en février 1958, Frondizi remporte la présidence, avec le soutien des péronistes et des communistes, et son Parti radical intransigent remporte la majorité au Congrès. Les militaires, absents du pouvoir depuis 1958, le reprennent en 1966 à la faveur d'un nouveau coup d'État et nomment une série de présidents, dont le troisième, le général Alejandro Augustín Lanusse, entre en fonction en 1971.

Au cours des premiers mois de sa présidence, Lanusse amorce le retour à un gouvernement civil. Il annonce un programme économique destiné à enrayer la spirale inflationniste et fixe la date des élections nationales en mars 1973. Cependant, en 1972, le pays se trouve de plus en plus déchiré par la violence, avec des grèves, des émeutes estudiantines et des activités terroristes. L'opposition démocratique se manifeste alors avec plus de vigueur. Et la santé économique du pays traverse une nouvelle crise.

Lors de l'élection de 1973, Hector J. Cámpora, qui représente les péronistes, conduit le parti à une confortable victoire. Sous sa présidence, le terrorisme, d'extrême droite et d'extrême gauche, fait des ravages : enlèvements, demandes de rançons, meurtres. Des divisions entre les péronistes modérés et ceux de l'aile gauche contribuent également à répandre la violence. Le 20 juin 1973, date du retour de Perón à Buenos Aires, une émeute

éclate et fait environ 380 victimes. Cámpora donne sa démission un mois plus tard et Perón est réélu à la présidence en septembre de la même année. Sa troisième femme, Isabel Perón, est élue vice-présidente. Cependant, Perón meurt le 1^{er} juillet 1974 et sa femme lui succède, devenant ainsi la première femme président d'un État d'Amérique du Sud contemporain. Durant son mandat, la situation politique et économique se détériore rapidement. En 1975, sept cent personnes meurent, victimes du terrorisme. Le coût de la vie augmente, et les grèves ainsi que les manifestations en faveur de l'augmentation des salaires se multiplient. À la suite de crises ministérielles répétées et d'une rébellion avortée, en décembre 1975, une junte militaire, conduite par le général de corps d'armée Jorge Rafael Videla s'empare du pouvoir, le 24 mars 1976. Sous le mandat de Videla, le gouvernement s'engage dans une répression très dure contre les mouvements d'opposition. L'intervention de l'armée gouvernementale se manifeste par des exécutions, des pratiques de torture et des disparitions notoires. Le gouvernement de Videla impose la loi martiale et exerce son pouvoir par des décrets. Pendant que le pays excède en violations des droits de l'homme, l'économie demeure chaotique.

Videla est remplacé à la présidence, en mars 1981, par le maréchal Roberto Viola, qui sera lui-même destitué en décembre 1981, par le commandant en chef de l'armée, le général Leopoldo Galtieri. Le nouveau chef de la junte sera à son tour aussi discrédité, puis remplacé par le général de division Reynaldo Bignone.

Il y aura un retour à la normalité avec l'élection de Raúl Alfonsín en 1983. La première élection démocratique depuis dix ans. Elle ouvre la voie à la stabilité politique, même si elle n'empêche pas la recrudescence de la violence.

1-5 Les situations de violence en Colombie :

Enfin en ce qui concerne la Colombie, le tableau est encore plus triste. Elle a à son actif, 52 guerres civiles dans les premières décennies qui ont suivi son indépendance. Et c'est fréquemment que la constitution du pays est révisée, tantôt par les conservateurs, tantôt par les libéraux. Dans un premier temps, les conservateurs parviennent à imposer une Constitution unitaire. Mais les fédéralistes s'y opposent, déclenchent un conflit et accèdent au pouvoir. Cette guerre engagée entre les deux parties remonte à l'opposition Bolívar-Santander. Les politiciens sont passés de la lutte idéologique au conflit armé. A chaque gouvernement sa politique. Les nombreuses frustrations suscitent la floraison de guérillas qui continuent de sévir encore aujourd'hui.

Nous dirons en guise de conclusion, que la page de l'esclavage et de la domination est tournée. Aussi, une guerre a-t-elle pris fin. Pour une Amérique latine conquise et colonisée quatre siècles durant, il a fallu trois décennies pour la libérer entièrement. Mais les Latino-américains qui n'attendaient que le départ des Espagnols pour jouir de leur droit à la souveraineté, à la paix et à la justice sociale, ne se voilent plus la face. La réalité sur le terrain met à nu les intentions qui animent les nouveaux leaders politiques. Imbus de pouvoir, ils ne gouvernent que pour satisfaire leurs intérêts égoïstes, tandis que la population est laissée pour compte. A y voir de très près, les exactions qu'ils commettent ne sont pas trop différentes de celles dont les colons Espagnols se sont rendus coupables. Les dirigeants se livrent à de nouvelles guerres. Les régimes arbitraires auxquels s'adonnent les uns, suscitent de vives réactions de la part de leurs opposants. Et les militaires se font le devoir de déposer ou d'imposer les chefs d'Etat. L'instabilité politique est finalement la chose commune à tous les pays latino-américains au lendemain de leur indépendance.

2- La littérature de combat :

En parcourant les pays de l'Amérique latine, du Rio Grande à la Terre de feu, un constat général se dégage. Ces pays sont en proie à des vagues de violence et de récession économique, du fait des nouveaux dirigeants politiques. Les efforts de démocratisation sont ruinés par les coups d'Etat, les régimes dictatoriaux et les répressions militaires. Aussi des bruits émanant des protestations des populations se font-ils entendre. Les populations latino-américaines protestent contre les autorités politiques et militaires, qui, loin de respecter leurs engagements, bafouent leur dignité et leur droit à l'existence. Et cette situation de crise sociopolitique interpelle vivement les hommes de lettres. Ces derniers choisissent de s'opposer contre les régimes militaires, en s'armant de la plume et de l'encre. C'est dans cette optique que Mariano Azuela sort en 1915 un opus intitulé *Los de Abajo*, dont la teneur dépeint la révolution mexicaine. L'auteur fustige le comportement des nouveaux dirigeants politiques, dramatise la vie sociale du paysan qui est maltraité et expulsé de ses terres. L'objectif de son combat est de garantir une certaine justice sociale au peuple par l'instauration d'une réforme agraire équitable pour tous. L'auteur hausse le ton dans *El señor Presidente* publié en 1946. Cette œuvre politique est consacrée à décrire les horreurs de la dictature et aussi la déchéance du peuple incapable de s'opposer au tyran.

La domination espagnole cède sa place à une autre domination exercée par les Latino-Américains contre leurs frères de sang. Le pouvoir est exercé par des dirigeants qui font de la dictature, leur régime de prédilection, et la folie des grandeurs leur hobby. Quant au peuple, il est à nouveau plongé dans la misère. C'est cette situation de gabegie et de crise permanente que Gabriel García Márquez dénonce à travers son discours tenu lors de la réception du prix Nobel de la littérature :

« *La independencia del dominio español no nos puso a salvo de la demencia. El general Antonio López de Santa Anna, que fue tres veces dictador de México, hizo enterrar con funerales magníficos la pierna derecha que había perdido en la llamada Guerra de los Pasteles. El general Gabriel García Moreno gobernó al Ecuador durante 16 años como un monarca absoluto y su cadáver fue velado con su uniforme de gala y su coraza de condecoraciones sentados en la silla presidencial. El general Maximiliano Hernández Martínez, el déspota teósofo de el Salvador que hizo exterminar en una matanza bárbara a 30 mil campesinos, había inventado un péndulo para averiguar si los alimentos estaban envenenados, e hizo cubrir con papel rojo el alumbrado público para combatir una epidemia de escarlatina. El monumento al general Francisco Morazán erigido en la plaza mayor de Tegucigalpa, es en realidad una estatua del mariscal Ney comprada en París en un depósito de esculturas usadas* »³⁹⁴.

Toutefois les romanciers, défenseurs de la justice sociale et de la dignité humaine, continuent résolument de mener la lutte qui consistera à atteindre ces idéaux vitaux, non pas uniquement pour eux, mais pour les générations futures. Mais cette entreprise en Amérique latine est risquée, comme le souligne le guatémaltèque Eduardo Galeano. Selon lui, vivre en Amérique latine est un danger ; penser un péché ; et manger un miracle.

Les romanciers en général, usent de leur art pour dénoncer le subterfuge de la classe dominante et des dirigeants politiques, qui se servent des notions de justice pour masquer leur dessein fondé sur le profit, au détriment des citadins et des pauvres paysans. Telle est aussi la mission que se donne le Colombien Gabriel García Márquez. Il a été témoin des émeutes de

³⁹⁴ Gabriel GARCIA MARQUEZ, « La conferencia Nobel 1982: la soledad de América Latina » in *El ensayo hispanoamericano del S. XX*, México, Fondo de Cultura Económica, 1994, pp.469-470.

1948 à Bogotá qui se soldèrent par l'assassinat du leader populaire Jorge Eliécer Gaitán. Ses campagnes qui faisaient renaître l'espoir dans le cœur des populations opprimées, ont été interrompues avec sa disparition tragique. Profondément marqué, Márquez laisse lire dans ses écrits, sa préoccupation pour l'ampleur que prennent la violence et la répression politico-militaire, conséquences directes du drame colombien connu sous le nom de "bogotazo". Or la liberté d'expression est proscrite en Colombie. Mais Márquez passe outre cette mesure, et défie le Dictateur Gustavo Pinilla à travers les publications qui donneront naissance à *Relato de un naufrago*. Il est contraint à l'exil, mais son œuvre aura de graves incidences sur le régime dictatorial en Colombie. « *Antes de dos años cayó la dictadura* »³⁹⁵.

On pourrait citer dans le sillage de García Márquez, l'Argentin Julio Cortázar, le Mexicain Carlos Fuentes, le Péruvien Mario Vargas Llosa, sans oublier les patriarches Jorge Luis Borges, Miguel Angel Asturias, Alejo Carpentier et Pablo Neruda, ces illustres auteurs dont les ouvrages ont fait non seulement un effet de « boom » dans la littérature, mais aussi ont eu des répercussions sur la société latino-américaine. Les écrivains usent de leur voix pour parler au nom des opprimés du continent, et de leur plume pour écrire l'histoire de leur peuple. Ils luttent pour que les idéaux de paix et de justice soient une réalité politique.

B- Sur les traces de l'histoire :

L'histoire est évolutive et didactique. D'abord, elle franchit des étapes au gré des rapports que l'humanité entretient avec son environnement. Ensuite, l'histoire est riche d'enseignements, en ce sens qu'elle offre à l'homme l'opportunité de prendre conscience des erreurs du passé, de prendre conscience de lui-même et de son devenir. Or, force est de

³⁹⁵ *Relato de un naufrago*, pp.14-15.

constater la résurgence des crises qui ont marqué l'histoire, stigmatisé et endeuillé des communautés entières. Ce retour sans cesse en arrière semble présenter l'histoire comme quelque chose de répétitif. En s'y ressourçant, l'homme espère tirer le meilleur parti des leçons pour l'édification de son devenir. Mais la question qui se pose, est de savoir si les échecs des projets de bonheur communautaire sont voulus par l'homme ou sont une simple fatalité à laquelle il ne saurait échapper. Nous allons essayer de relever l'attitude de l'homme face à cette ambivalence.

1- Les nouvelles alliances :

Simón Bolívar rêvait de créer une union hispano-américaine organisée autour de trois fédérations, le Mexique et l'Amérique centrale; l'Amérique du Sud septentrionale; et enfin l'Amérique du Sud méridionale. Malheureusement, la Grande-Colombie qu'il parvient à mettre sur pied ne subsiste que cinq ans. Après Simón Bolívar, d'autres leaders politiques partageront son rêve, et songeront à un idéal intégrationniste pour faire contre-poids aux Etats-Unis et aux multinationales étrangères qui menacent la vie politique et socio-économique latino-américaine. A cet effet, une conférence latino-américaine se réunit à Lima entre 1847 et 1848 dans un contexte d'expansionnisme étasunien. Cinq pays n'hésitent pas à dépêcher des délégués. La Colombie, le Venezuela, le Mexique, le Panamá, et le Pérou s'accordent sur un projet de traité de défense mutuelle, mais aucun pays ne le ratifie par la suite. C'est finalement à la conférence de Santiago du Chili en 1856, avec la participation de trois pays, que les latino-américains adoptent un traité continental qui sera ratifié par neuf pays. Les questions de respect mutuel des territoires, de procédures uniformes en droit commercial sont au cœur des échanges. Une quatrième conférence aura lieu à Lima entre 1864 et 1865. Huit pays y participent, mais aucun traité n'est signé. Il convient de signaler

qu'aucune de ces conférences ne réunit tous les pays d'Amérique latine. L'Argentine n'y participe jamais. Invité, le Brésil ne prend part à aucune conférence. Même si les convocations aux différentes conférences n'ont pas donné les résultats escomptés, il n'en demeure pas moins vrai que la nécessité de s'unir donne raison à Simón Bolívar.

Les anciennes provinces de la défunte Grande-Colombie essaient de retrouver l'unité perdue. A travers le Pacte andin signé en 1969 à Carthagène-des-Indes, la Colombie, le Venezuela et l'Equateur, auxquels s'ajoutent le Chili, le Pérou et la Bolivie, envisagent un développement mutuel, par la coopération économique et sociale. Le bloc andin n'est pas fermé aux investissements étrangers. Les entreprises étrangères sont les bienvenues, à condition qu'elles se convertissent en entreprises mixtes en s'associant avec les capitaux nationaux. En revanche, certains secteurs tels que les services publics, les assurances, les banques commerciales, les transports intérieurs, les masses médias sont totalement interdits aux capitaux étrangers.

Malheureusement, à l'instar de l'ancienne Grande-Colombie, le pacte andin est exposé à de nombreuses difficultés. Les idéaux sont partagés par tous, mais leur application sur le terrain ne se voit pas du même œil. La première crise survient quand le général Augusto Pinochet, à la tête de la nation chilienne, opte pour une politique d'ouverture totale à l'investissement étranger. Il rompt définitivement avec le Pacte en 1976. S'ajoutent la crise économique et des conflits frontaliers successifs entre le Pérou et l'Equateur, entre le Venezuela et la Colombie qui ont de graves répercussions sur le commerce entre les cinq pays membres. Malgré une progression des exportations au sein de la zone, le traitement préférentiel qui devait être accordé aux deux pays les moins développés, la Bolivie et l'Equateur n'est plus respecté. Le siège de l'organisation se trouve à Lima. Malgré cela, le

Pérou suspend son adhésion en 1992. Depuis lors, il a un statut d'observateur. En fin de compte, chaque membre prend des mesures pour protéger son économie.

Les multinationales européennes et américaines tirent le meilleur parti des divisions au sein du Pacte andin. Les pays signataires reviennent à la charge et remettent à l'ordre du jour, la politique d'intégration sous-régionale. L'exercice du pouvoir et l'autonomie de chaque nation en sont les règles d'or. A cet effet, une Commission formée d'un représentant de chaque pays, détient le pouvoir suprême. La présidence est occupée en alternance et de nombreux organes subsidiaires coordonnent la politique en matière de commerce, d'industrie, de tourisme, de politique des changes, de planification financière et de législation. Une monnaie commune a été lancée en vue de limiter la dépendance à l'égard du dollar américain. De nombreux programmes ambitieux comme la création d'une union douanière, sont ratifiés pour obtenir la formation d'un bloc à l'instar des Etats-Unis. Mais en 1992, la dérive autoritaire³⁹⁶ du président Alberto Fujimori et la défection du Pérou en 1994 anéantissent les efforts qu'avaient entrepris les Etats membres pour revitaliser le Pacte andin. Le Pacte est bloqué car ses statuts prévoient que toutes les décisions doivent être prises à l'unanimité des cinq membres.

Le retour de Lima le 1^{er} février 1995 permet toutefois le démantèlement des barrières intra-andines et la création d'une union douanière. En mars 1996 un protocole d'accord est signé pour réformer le Pacte dans le sens d'une intégration commerciale et politique, perspective plus crédible depuis que le conflit frontalier entre le Pérou et l'Equateur semble résolu.

³⁹⁶ Le 5 avril 1992, Alberto Fujimori procède à la dissolution du Parlement péruvien, établit la censure de la presse, suspend la Constitution de 1979 et emprisonne certains adversaires politiques, toutes mesures qui, selon lui, visent à combattre le Sentier lumineux et les trafiquants de drogue

Tout compte fait, la pérennité des politiques intégrationnistes des nations n'est pas encore acquise, du fait des crises sociales et de l'instabilité politique de certains latino-américains. N'empêche qu'ils sont conscients des retombées positives de l'union continentale. Réunis en 1999 à Carthagène, les pays membres du Pacte andin, notamment la Bolivie et le Chili, ouvrent leurs frontières au MERCOSUR³⁹⁷. Ils parviennent en 2005, à instaurer avec les pays du sud, une zone de libre-échange. Il va sans dire que l'intégration est un projet qui est encore d'actualité. Et ils sont nombreux les nouveaux dirigeants politiques à penser à la suite de Simón Bolívar, que l'union est la seule chance pour l'Amérique latine de s'épanouir véritablement.

2- En mémoire de Simón Bolívar :

La révolution menée par le général Simón Bolívar scelle l'indépendance totale de l'Amérique latine, et ses aspirations sont partie prenante du virage qu'aborde l'histoire contemporaine.

L'histoire retiendra de lui, la figure d'un héros déchu par ses contemporains. Le 8 mai 1830, Simón Bolívar, qui est très malade, fiévreux, déprimé, démissionne de la présidence de la république de la Grande-Colombie. D'ailleurs il n'a exercé que très peu son mandat de président. Il échappe à un coup d'Etat organisé par son frère d'arme, le général Santander. Il entreprend ainsi son ultime voyage vers l'exil de Santa Fé de Bogotá, à Santa Marta, au bord de la mer des Caraïbes, en descendant le fleuve Magdalena dans la moiteur tropicale. Bolivar abandonne le pouvoir, et aussitôt les premières fédérations formées se disloquent pour donner naissance à des petits Etats indépendants. Simón Bolívar, le George Washington andin, a donc

³⁹⁷ MERCOSUR: (Mercado Común del Sur), union douanière formée en 1991 par l'Argentine.

raté son coup car jamais il n'y a eu d'Etats-Unis d'Amérique du Sud. Il meurt le 17 décembre 1830, à l'âge de quarante-sept ans, dans la solitude totale.

Cependant, Simón Bolívar, le héros des indépendances latino-américaines, oublié de ses contemporains, occupe une place de choix dans l'histoire de l'humanité. Aujourd'hui encore, Bolívar est une icône politique et militaire dans de nombreux pays d'Amérique latine et dans le monde. Il a donné son nom à un très grand nombre de places, de rues, de parcs et même à un Etat de l'Amérique du sud. En Colombie, La Plaza Bolívar est la place la plus connue de Bogotá, au centre il y a une statue de Simón Bolívar. On retrouve des statues à son effigie dans la plupart des grandes villes d'Amérique hispanophone, mais aussi à New York, Lisbonne, Paris, le Caire, Londres, Tokyo et Québec. Son nom est celui que porte un pays latino-américain, la Bolivie. La monnaie de ce pays est le Boliviano et celle du Venezuela est appelée le Bolívar. En 1999, la nouvelle Constitution d'Hugo Chavez renomme la république du Venezuela en République bolivarienne du Venezuela. Simón Bolívar est enfin le thème de nombreuses œuvres dont on pourrait citer entre autres le roman historique du vénézuélien Arturo Pietri intitulé *Las lanzas coloradas*, publié en 1931, et puis bien sûr roman *El general en su laberinto*, de Gabriel García Márquez.

Nous allons aborder le « *Libertador* » du point de vue littéraire, à partir du chef d'œuvre de Gabriel García Márquez, *El general en su laberinto*. Cet échec à l'unité continentale, selon les propos du général Simón Bolívar, est essentiellement dû à Santander, son compagnon de lutte :

« *La verdadera causa fue que Santander no pudo asimilar nunca la idea de que este continente fuera un solo país* »³⁹⁸.

³⁹⁸ Gabriel GARCIA MARQUEZ, *El general en su laberinto*, Madrid, Mondadori Narrativa, 1989, p.125.

Le général Francisco de Paula Santander a été un grand ami de Simón Bolívar et son chef d'état major pendant la guerre de libération. Il a occupé le poste de Vice-président de la République de la Grande-Colombie, pendant que Bolívar achevait la libération de Quito et créait l'Etat de Bolivie. Le général Bolívar lui fait tellement confiance qu'il lui confie ce poste, en se disant que la jeune nation est entre de bonnes mains : « *le dejo (la vicepresidencia) a usted, que es otro yo, y quizás mejor que yo* »³⁹⁹.

A présent le constat du général Bolívar est amer. Son meilleur ami, son alter ego lui présente son véritable visage. Il n'est rien d'autre que l'opposé et l'opposant de Simón Bolívar. Il met tout en œuvre pour ne pas que se réalise le projet de Bolívar. Pire, il entreprend même un coup d'Etat et plusieurs tentatives d'assassinat contre lui. Déçu, le général Bolívar quitte la scène politique et entreprend son dernier voyage. Il part avec ses fidèles serviteurs, dont des officiers, des hussards et des grenadiers. Le voyage dure quatorze jours de fièvre et de délire durant lesquels le général est soigné par son fidèle José Palacios. Mais dans ses derniers instants, le «*Libertador*» a le temps de se rappeler son existence. Vénézuélien richissime, orphelin de père à trois ans, orphelin de mère à neuf ans, veuf à vingt ans, fou de lectures. De tous ses voyages à l'étranger, c'est de l'Europe dont il est tombé amoureux. Et son modèle, ou mieux, son idole est l'empereur Bonaparte. Il a toujours voulu lui ressembler. Puis, irrésistiblement, ses pensées vont vers la Grande-Colombie qui n'existe plus que de nom. Depuis son départ, le Venezuela, la Colombie, l'Equateur sont des nations autonomes, régies chacune par un chef d'Etat. Lui qui avait tant voulu que le continent reste uni ! Lui qui avait mêlé armes et politique, idéalisme et exaltation, romantisme et libertinage, victoires et insuccès, boit le vinaigre de la mélancolie.

³⁹⁹ Op. Cit, p.60.

Simón Bolívar se rappelle les victoires de ses différentes batailles. Il se rappelle aussi ses triomphes d'amoureux libertin, les trente-cinq femmes de sa vie. Il se souvient de cette femme mystérieuse qu'il a entendu chanter. Elle est passée par une nuit près de son hangar, découvrant la nudité du général. Surpris qu'elle ne soit point surprise par, il s'informe de sa présence après qu'elle ait disparu. Mais personne ne l'a vue :

« Esa misma noche, mientras deambulaba por el galpón donde el colgaron la hamaca para dormir, había visto una mujer que se volvió a mirarlo al pasar, y él se sorprendió de que ella no se sorprendiera de su desnudez. Oyó hasta las palabras de la canción que iba murmurando: “Dime que nunca es tarde para morirme de amor”. El velador de la casa estaba despierto en el cobertizo del pórtico.

- ¿ Hay alguna mujer aquí ? le preguntó el general. El hombre estaba seguro.

- Digno de Su Excelencia, ninguna, dijo.

- E indigna de mi Excelencia?

- Tampoco, dijo el velador. No hay ninguna mujer a menos de una legua.

El general estaba tan seguro de haberla visto, que la buscó por toda la casa hasta muy tarde. Insistió para que lo averiguaran sus edecanes, y al día siguiente demoró la salida más de una hora hasta que lo venció la misma respuesta: "No nadie" »⁴⁰⁰.

Il pense enfin à son ardente partisane Manuela Saenz qui, à cheval, la lance au poing, escortée de ses esclaves, pourchassait dans les faubourgs ceux qui distribuait des pamphlets anti-Bolivar et recouvrait d'affiches les graffiti qui insultaient le général.

Arrivé à Santa Marta, il retarde pourtant son embarquement parce que ses partisans prennent le pouvoir et lui demandent de redevenir président. Mais sa maladie progresse inexorablement et le conduit à la mort. Pressé d'accepter les derniers sacrements, il s'exclame :

⁴⁰⁰ Op. Cit, pp.106-107.

« ¡ *Cómo voy a salir de este laberinto !* »⁴⁰¹. Il ne peut, en effet, sortir du labyrinthe que forme l'entrelacement des souvenirs, de nostalgies et du présent cloué par un mal qui le ronge et qui le conduit à petit feu vers la mort.

Abat le roi ! Vive le roi ! Les prouesses du général Simón Bolívar lui vaudront à jamais une présence éternelle à travers les légendes, les idéologies et les consciences collectives.

C- La Colombie à l'image de la Grande-Colombie :

La Colombie est la première province de l'ensemble grand-colombien à acquérir son indépendance. Elle est aussi la première fédération à se dessolidariser de l'Etat-nation bâtie des mains du Libérateur Bolívar. Les initiatives prises par le général Francisco de Paula Santander, son opposition au régime fédéral et son coup d'Etat, conduisent le général Bolívar à quitter le pouvoir. Depuis lors, la Grande-Colombie est disloquée. Issue de ce grand ensemble, la nouvelle république colombienne est à son tour divisée en deux blocs. D'un côté, les conservateurs, inspirés de l'idéologie du général Santander, et d'un autre côté le bloc libéral solidaire des idéaux de Bolívar. Les dissensions entre les deux généraux, et plus tard entre leurs partisans respectifs influenceront sur l'histoire contemporaine et l'actualité politique de la Colombie.

1- Dichotomie des bolivaristes et des santanderistes :

Le bolivarisme est un courant politique que l'on retrouve en Amérique du Sud. Selon ses partisans, il se fonde sur les idées du libérateur Simón Bolívar, notamment en ce qui

⁴⁰¹ Op. Cit, p.269.

concerne la justice sociale, la liberté et l'égalité des droits. Simón Bolívar fut d'ailleurs influencé par le philosophe Jean-Jacques Rousseau. Les bolivaristes sont parvenus par la révolution, à mettre fin à l'ancien système colonial d'absolutisme et d'oppression pour les remplacer par l'indépendance. Ils œuvrent à présent à l'instauration de la démocratie en Colombie. Selon eux, le nouvel ordre démocratique doit venir de la légitimité d'un dirigeant sur la base de la volonté populaire. Aussi, envisagent-ils de soustraire la politique à l'emprise de l'Eglise. Et concernant les questions de politique économique, les bolivaristes optent pour la réforme agraire. Maintenant que le système d'*encomienda*⁴⁰² est aboli, toutes les terres coloniales reviennent au pouvoir central. Quitte à l'Etat de répartir les terres aux bénéficiaires qu'il estimait légitimes, en l'occurrence les Indiens qui en avaient été dépossédés. Les bolivaristes soutiennent qu'une justice agraire équivaut au progrès économique et social.

A l'instar de l'opposition entre les généraux Bolívar et Santander, les santanderistes s'insurgent point par point contre les bolivaristes. Ils qualifient les aspirations bolivaristes empruntes d'autoritarisme. En lieu et place d'un Etat fédéral, les santanderistes optent pour un Etat centralisé. Ils défendent ardemment le régime monarchique qui est à la faveur des milieux créoles conservateurs. Pour les santanderistes enfin, il n'est pas question de séparer le pouvoir de l'Eglise de celui de l'Etat. C'est de cette opposition que découleront les guerres intempestives entre les libéraux, défenseurs des idées de Simón Bolívar, et les conservateurs, partisans du santanderisme.

⁴⁰² La *encomienda* est une institution consistant à placer un groupe d'Indiens au service d'un *encomendero*. En échange de travaux et d'impôts, l'*encomendero* devait assurer leur protection et leur évangélisation.

2- Le ballet des partis politiques :

Les premières décennies qui suivent l'indépendance sont marquées par l'opposition entre les partisans du Parti conservateur qui prônent un gouvernement central fort, en étroite collaboration avec l'Eglise ; et ceux du Parti libéral, qui sont fédéralistes et anticléricaux. Cette opposition débouche sur de nombreuses guerres civiles. On en dénombre cinquante-deux au cours du XIX^e siècle. Et la situation sociopolitique n'est pas moins alarmante au siècle suivant. Le pouvoir aux mains d'un parti politique fait l'objet de récriminations, puis de conflits chez la partie adverse. Ainsi, le pays est planté dans un décor d'instabilité politique notoire.

Dans un premier temps, ce sont les conservateurs qui prennent le pouvoir. Ils en viennent ainsi à imposer une Constitution unitaire. Mais les fédéralistes s'y opposent, déclenchent le premier conflit et accèdent au pouvoir, avec le président Obando, en 1853. Ils seront à leur tour renversés par des conservateurs. Mais l'opposition farouche qui s'engage entre les deux partis, oblige le pays à se doter en 1858, d'une Constitution semi-fédérale et la nouvelle République est baptisée Confédération grenadine. Les sources de conflits sont prises en compte et analysées de sorte qu'elles ne fassent plus surface et n'engendrent de nouveaux conflits. Ainsi, la loi concernant l'abolition de l'esclavage en 1851 est restée en vigueur. Et en 1853, les libéraux sont parvenus à séparer les pouvoirs de l'Eglise et de l'Etat. Dix ans plus tard, c'est-à-dire en 1863, sous leur impulsion naissent les Etats-Unis de Colombie, bâtis sur le modèle résolument fédéral du voisin nord-américain.

Après quelques années de relative stabilité, une nouvelle guerre civile éclate en 1876. Puis deux autres, notamment en 1885 et en 1895. Mais la plus violente baptisée « la guerre des Mille Jours » se déroulera de 1899 à 1902. Cette énième guerre laissera le pays exsangue et causera la mort de plus 100.000 personnes. L'opposition entre les libéraux et les

conservateurs affaiblit le pays à telle enseigne qu'il ne peut s'opposer à la sécession du Panamá en 1903. La conséquence de cette sécession sera fatale à la Colombie, car elle perdra à jamais un accès important au commerce maritime.

La Colombie est au bord du gouffre. Tandis que les Partis politiques poursuivent leur course effrénée au pouvoir, dans l'intention de se tailler une Constitution à leur mesure ; les Américains construisent des industries multinationales. Dès lors, l'économie de la Colombie, aux mains d'une oligarchie toute puissante, s'effondre lentement en même temps que les coûts du café et de la banane. Les libéraux, au pouvoir depuis 1930, se consacrent à l'exploitation des gisements de pétrole avec plusieurs emprunts américains. Et la Colombie vient à connaître une période de redressement économique. De nouvelles lois sont alors votées pour la population. Elles concernent notamment la reconnaissance des droits de grève et des droits syndicaux. Mais ces réformes impossibles à appliquer sur le terrain provoquent la chute du régime libéral en 1946.

Au regard du virage dangereux abordé par son pays, et à l'écoute des plaintes de la population, Eliécer Gaitán brigue le siège présidentiel pour changer les choses. Dirigeant de la branche radicale du parti libéral, Eliécer s'est vite taillé une figure de leader du peuple. Lors de sa campagne aux élections présidentielles, il harangue la foule et attire l'attention des dirigeants politiques qui l'ont précédé à travers cette apostrophe :

« ¿Qué diferencia hay entre el hambre liberal y el hambre conservadora? ¡El paludismo no es conservador ni liberal! »⁴⁰³

⁴⁰³ Propos d'Eliécer Gaitán. Disponible sur : <http://lahaine.org/internacional/historia/mueregaitangaleano.htm>

Pour lui, c'est en vain que luttent les conservateurs et les libéraux, car les crises dont ils sont la cause, n'affectent pas seulement la population, mais elles frappent indifféremment les politiciens, qu'ils soient du bord libéral ou conservateur. Issu d'un milieu déshérité, Eliécer Gaitán anciennement Maire de la ville de Bogotá, se fait de plus en plus proche du peuple et s'érige une figure de chantre de la justice sociale. Le peuple est convaincu d'avoir eu un nouvel espoir pour les laissés pour compte, les opprimés et les classes marginales. Il devient de plus en plus populaire, à telle enseigne que sa course vers le fauteuil présidentiel n'était plus qu'une simple formalité. Malheureusement, il est assassiné avant même que n'aient lieu les élections.

Les conservateurs sont de retour au pouvoir. Eux non plus ne parviennent pas à satisfaire la masse populaire qui s'attend à des changements dans le sens du développement économique et social. Les réformes auxquelles ils s'adonnent ne font qu'accompagner la descente aux enfers des Colombiens. Malgré cela, les conservateurs maintiennent le pouvoir pendant deux mandats successifs, c'est-à-dire de 1946 à 1953. Au moment où ils s'apprêtaient à briguer le troisième mandat, l'armée intervint. Une junte militaire commandée par le général Rojas Pinilla, renverse le président en exercice, dans un coup d'Etat sans effusion de sang.

Le nouveau chef de l'Etat le général Gustavo Rojas Pinilla, s'inscrit dans une logique de paix. Aussi, bénéficie-t-il durant un temps, de l'assentiment de la population et du soutien de la classe politique ; tous comptent sur un régime fort pour instaurer de l'ordre dans le pays. Mais la dérive dictatoriale du général Pinilla provoque rapidement l'opposition des libéraux, comme celle des conservateurs. Son régime qui avait été bien accueilli est aussitôt contesté. A son tour, le général Pinilla sera déposé par une autre junte militaire qui permettra une année après, la formation d'un Front national.

Le Front national conduit à une trêve entre les libéraux et les conservateurs. Ceux-ci décident d'une alternance aux plus hauts postes de l'État, d'abord la présidence, puis les cabinets ministériels. Le « pacte » est ainsi conclu pour une durée de seize ans. Et durant le temps qu'a duré le Front réunissant libéraux et conservateurs, les deux principaux partis politiques se partagent pacifiquement la présidence et les postes gouvernementaux. Cependant, la nouvelle coalition ne parvient pas à enrayer la violence politique.

En effet, cet « arrangement » laisse de côté les problèmes qui constituent des pierres d'achoppement. Il s'agit notamment de la question des réformes agraires et celle des droits réservés aux indigènes. Les autochtones sont toujours traités de sauvages, et sont ignorés des dirigeants colombiens autant que l'avaient fait les Espagnols avant eux. Le regard qui est tourné vers eux depuis l'accession du pays à l'indépendance, est en réalité une étude pour voir la manière dont ils doivent être gouvernés afin qu'ils accèdent à la vie civilisée. C'est à cet effet qu'est votée la loi n° 89 du 25 novembre 1890, qui est en substance la « *ley por la cual se determina la manera como deben ser gobernados los salvajes que vayan reduciéndose a la vida civilizada* »⁴⁰⁴. Ne jouissant d'aucun droit civil, les indigènes sont régulièrement chassés de leurs terres, donnant ainsi aux différents dirigeants, l'accès au sous-sol pour l'exploitation du pétrole. Le progrès du pays et le bonheur du peuple sont inscrits dans les programmes de gouvernement. Mais chaque fois que revient à un parti son tour de gouverner, les intérêts égoïstes prennent le dessus au détriment du peuple. Plusieurs centaines d'autochtones sont ainsi déplacés à chaque fois par l'Armée au service des dirigeants politiques, vers des centres urbains où ils sont mis en minorité et rapidement assimilés. Dans le pire des cas, les opposants sont assassinés ou contraints à l'exil.

⁴⁰⁴ <http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/amsudant/colombie-mapa-dpt.htm>

Selon diverses organisations autochtones, telles que l'*Organización Regional Indígena del Chocó*, l'*Organización Indígena de Antioquia* et l'*Asociación Campesina Integral del Atrato*, le gouvernement aurait comme objectif de faire disparaître complètement les ethnies et cultures traditionnelles de la Colombie, ainsi que leurs organisations, dont l'existence est perçue comme un obstacle à la réalisation des « soi-disant » projets de développement. Dans une lettre adressée à l'opinion internationale, les représentants indigènes du département de Sabaleta déploraient la situation en ces mots:

« Toutes nos conquêtes, fruits de nos luttes, et nos aspirations sont gravement menacées par l'application de desseins ethnocides cultivés par l'État à l'égard des territoires autochtones, favorisant ainsi les intérêts des grands secteurs économiques de l'ordre national et international. Aujourd'hui, notre communauté et notre avenir sont mis en péril par la présence et par les agissements de groupes armés qui opèrent dans la région et qui ne reconnaissent pas nos droits »⁴⁰⁵.

La situation des indigènes est déplorable. Cependant, celle du grand public dont les droits sont reconnus comme tels, n'est pas plus confortable. Le peuple est impuissant face à la politique du Front national qui favorise la corruption, le népotisme, le caciquisme, le clientélisme et l'immobilisme chez les dirigeants. Toute initiative d'opposition civile est aussitôt écrasée par l'Armée gouvernementale.

Enfin, avec le Front national, il n'existe plus de conflit direct entre libéraux et conservateurs. Mais cette guerre sera livrée par des mouvements de guérillas, en protestation contre l'injustice à l'égard des paysans et des indigènes spoliés de leurs terres, ou pour défendre tel ou tel parti politique.

⁴⁰⁵ Ibidem.

La fin du Front national annonce le retour à la normalité. En ce qui concerne la course au pouvoir, le combat se fait dans les urnes. Le candidat qui fait ses preuves durant les campagnes électorales est celui qui est appelé à représenter son parti ou ses adeptes à la magistrature suprême. Le processus démocratique devient donc une réalité politique. Mais c'est sans compter la violence qui continue de faire rage dans la société, avec son cortège d'enlèvements, de corruption et d'insécurité. Dans cette atmosphère surchauffée de tensions se développent les activités des guérillas et des narcotrafiquants. Les négociations de paix n'aboutissent avec aucun des mouvements armés. Plus le régime au pouvoir durcit le ton, plus les mouvements de guérilla se radicalisent.

Il faut attendre l'arrivée au pouvoir, du libéral Virgilio Barco Vargas pour l'obtention d'une suite favorable aux négociations de paix. Le nouveau président obtient à la fin de son mandat, la démobilisation de l'Armée populaire de libération (EPL) et celle du Mouvement du 19 avril (M-19).

Son successeur, le président libéral César Gaviria ajoute quant à lui, quelques notes à la Constitution colombienne. En effet, il convoque une Assemblée Constituante en 1991, en vue de régulariser la situation des mouvements de guérilla. Les textes de la nouvelle Constitution permettent entre autres, aux guérilleros qui ont accepté la démobilisation de leur organisation, de se convertir en d'honnêtes citoyens bénéficiant du droit de vote et du droit de présenter un candidat relevant de leur rang, aux élections présidentielles.

A l'instar des guérilleros, les autochtones occuperont une place de choix dans la nouvelle Constitution. Pour une première fois, ils sont reconnus et considérés comme des

citoyens à part entière. A ce titre, ils bénéficient du point de vue juridique, de droits culturels, politiques et territoriaux qui leur permettent de s'affirmer dans la société.

La nouvelle Constitution adoptée en 1991 permet un renforcement des institutions démocratiques. Et ce début de démocratisation est fort salué par les Américains. Depuis lors, la Colombie continue de se battre pour son droit à avoir une forme de gouvernement légitime. Malheureusement, le pays est en proie à une violence endémique. Il est confronté à d'énormes difficultés dans son projet d'obtenir un gouvernement élu démocratiquement, car les groupes armés, militaires ou paramilitaires, interviennent pour régler les problèmes à leur façon, c'est-à-dire *manu militari*.

Conclusion partielle :

L'univers marquézien se définit dans un contexte large de production. Les textes littéraires qui peuplent cet univers sont d'une transparence qui laisse entrevoir les sources d'inspiration de l'auteur. Une étape très importante, la vie de García Márquez passée auprès de ses grands-parents. Ce sont eux qui sont à la base des merveilleuses histoires que racontera l'auteur. Une autre étape concerne la carrière, voire les profils professionnels dans lesquels s'oriente l'auteur. Tout jeune étudiant qu'il était, il abandonne ses études de droit pour se spécialiser en journalisme. Il remplit aussitôt son besoin vital d'écrire, non seulement des articles de presse et des chroniques, mais aussi des nouvelles, puis des romans. Du talentueux journaliste, García Márquez devient vite un écrivain de renommée internationale, avec pour couronnement, un prix Nobel de la littérature. Le mode d'écriture qu'il adopte est le microcosme de ses nombreuses lectures, dont l'influence marquante de William Faulkner, d'Ernest Hemingway, pour ne citer que ceux-là. C'est fort de toutes ces influences que l'auteur parvient à transformer et à porter une hauteur universelle, les faits banals, les « déjà-vu », « déjà-lu » et « déjà-entendu ».

Jamais García Márquez n'est parvenu à se taire devant le drame sociopolitique qui assombrit sa terre natale. Il en parle à qui veut l'entendre, souvent même au risque de sa propre vie. Les thèmes de violence, de mort et de solitude qui se dégagent de ses écrits se vivent au quotidien en Colombie. L'arène politique est prise en otage par des hommes en quête de la prise et du maintien du pouvoir. Les promesses de paix et de sécurité faites aux populations sont des rêves qui ne se réalisent jamais. En réalité, tous ne rêvent pas du même rêve. Le libérateur Simón Bolívar pensait que l'union serait la clé de voûte de la puissance des nouveaux Etats indépendants. Aussi, s'est-il permis de rêver en une confédération de nations en Amérique du sud à l'instar des Etats de l'Amérique du nord, pour le bonheur de tous les

latino-américains. Il parvient à réaliser une partie de son rêve à travers la Grande-Colombie. Malheureusement, son projet d'unir toute l'Amérique latine en un seul bloc tombe en ruine du fait de ses détracteurs. Après lui, de nombreux leaders politiques tentent de s'unir à travers des organisations à visées intégrationnistes. Ils sont tous convaincus que l'union fait la force. De nobles projets communs sont pensés, mais difficile sera leur application sur le terrain. Les coups d'Etats, les nombreux conflits internes transforment les rêves en cauchemars.

La violence est donc à l'honneur sur la scène sociopolitique latino-américaine. Les généraux Simón Bolívar et Francisco de Paula Santander étaient à couteaux tirés, quant au mode d'organisation apte à redresser les nouveaux Etats indépendants. Depuis lors, leurs différents partisans poursuivent les mêmes combats. Bolivaristes et santanderistes, ou fédéralistes et centralistes, ou encore libéraux et conservateurs s'engagent dans des conflits armés là où échouent les idéologies. En partant de la Terre de feu à Río Grande dans le nord du Mexique, le schéma ne varie que très peu. Pour revenir à la Colombie qui est le théâtre d'expression des textes peuplant l'univers marquézien, nous dirons que le décor est encore plus triste. Les guerres civiles qui ont endeuillé des familles n'ont pas encore disparu des consciences collectives, voilà que de nouvelles organisations armées font leur entrée sur la scène politique. Au nombre de leurs méfaits se comptent des assassinats, des enlèvements, et bien d'autres actes de terrorisme. Le processus démocratique en cours est mis à mal, et le malaise de la population toujours grandissant.

TROISIEME PARTIE :
IDEOLOGIES ET SENS DE
L'HISTOIRE

Le concept d'idéologie a traversé des siècles, servi des classes sociales, subi des fortunes diverses, en rendant chaque fois plus problématiques les questions de sa définition et de son usage. Avec Napoléon, héritier de la Révolution française, l'idéologie de la liberté devenait déjà un moyen d'oppression. Après lui, et principalement en Amérique latine, les leaders politiques qui se sont succédés ont eu pour leitmotiv, la justice, la paix et l'égalité pour assurer le bien-être social de la communauté. Le général Gustavo Pinilla face à la violence endémique en Colombie, déclarait : « *no más sangre* ». Pour lui, le sang n'avait que trop coulé. L'heure était venue d'ouvrir une page où seraient inscrits en lettres d'or, les mots d'unité, de paix et de progrès. Hélas, les beaux discours n'ont pas suffi. Bien au contraire, la bonne conscience qu'ils ont procurée a rendu l'existence encore plus triste face à la réalité sur le terrain. On ne peut plus se fier aux mots, immédiatement détournés au profit des pouvoirs en place, des discours dominants. La liste est longue de la confiscation de nos espérances par des idéologies funestes. Liberté et libéralisme, marxisme et communisme, bolivarisme et santanderisme, révolution et idéologie révolutionnaire. A chaque fois, il s'agit du détournement de ce qui nous est le plus précieux et universel, en un point de vue partiel et intéressé, valorisant ses défenseurs mais retournant chaque concept en son opposé tout en gardant le même nom. La possibilité de l'erreur est la propriété de toute pensée symbolique détachée du réel, propriété de tout langage, et l'idéologie commence dans la prétention d'une vérité objective du discours, d'un dogmatisme sans sujet qui recouvre la réalité pratique. « *La raison du plus fort est toujours la meilleure* ». Et quand cette raison n'est pas donnée par la force des arguments, elle est donc assurée par la force des armes. La population, pour qui les idéologies sont pensées, fait une amère expérience des violences qui éclatent entre les différents groupes antagonistes.

Les contradictions idéologiques sont aussi présentes dans le champ littéraire. D'ailleurs, ne dit-on pas que la littérature est une imitation de la société réelle ? Le texte littéraire produit un effet de réalité. A ce propos, les œuvres *Relato de un naufrago* et *Noticia de un secuestro* sont beaucoup parlantes. Il existe une corrélation entre les événements des récits et une histoire de la société colombienne qui, par extension, s'ouvre sur celle de l'Amérique latine. Le texte littéraire produit en même temps un effet de fiction qui se laisse découvrir par l'esthétique littéraire. Pour la sociocritique, le texte garde nécessairement des traces de la société de laquelle est issu l'auteur. Le texte n'est donc pas neutre. Certains mots qui participent de son élaboration sont pensés par l'auteur et mis en œuvre. D'autres mots par contre lui échappent. Ils ne sont pas voulus, mais participent de la construction du texte littéraire. Une telle intrusion se réfère à la doxa, à l'esprit du temps de l'auteur et aux habitudes de langage de la société. Les effets littéraires sont pour ainsi dire, des effets complexes. Ils sont à la fois la matérialité du texte littéraire, c'est-à-dire son écriture, et sa reconnaissance comme texte littéraire par l'idéologie.

Selon Claude Duchet :

« Le problème pour la sociocritique serait alors celui d'une spécificité du travail fictionnel (poétique) par rapport aux énoncés qui traversent le texte. Ce qui ne veut pas dire que ce travail fictionnel échappe aux luttes idéologiques réelles et qu'il n'en soit pas lui-même une manifestation, mais qu'il peut contredire tel ou tel contenu qu'il met en forme, rendre problématique un projet idéologique, notion définie par Pierre Macherey comme la prise de position sous la forme d'un discours à l'intérieur d'un champ conflictuel. Même dans le roman à thèse (étudié par Susan Suleiman) où le projet prend la forme d'une déclaration massive, un certain dialogisme s'instaure qui conteste la thèse. Les mises en garde portent donc surtout contre un emploi vague du

mot. Il importe, pour ceux qui ne craignent pas d'y avoir recours, de lui rendre sa charge d'agressivité et, plus précisément, sa valeur topique, d'en faire un point de départ et non une fin. A cet égard la sociocritique ne saurait se restreindre à une lecture de l'idéologie. Le raccourci dangereux serait de couvrir de ce terme tout le social simplement retrouvé dans le texte, ou de n'y voir que le dépôt de la doxa »⁴⁰⁶.

Par le fait que la littérature reflète la réalité sociale, elle est une pratique sociale, et partant, production idéologique. L'idéologie abonde dans les discours sociaux, et elle occupe une place de choix dans l'analyse sociocritique. Se posent, dès lors, les questions suivantes : qu'est-ce que l'idéologie ? Quelles sont les différentes acceptions du terme idéologie ? Comment est-il entré dans la réflexion marxiste ? Et quel usage en font les différents mouvements révolutionnaires ? Enfin, quel est le rôle de l'idéologie dans l'histoire de l'humanité ? Toutes ces questions, aussi importantes les unes que les autres, constitueront l'objet de nos réflexions à ce niveau de notre travail. Nous tenterons dans un premier mouvement, de définir les différentes acceptions du terme idéologie. Ensuite, nous traiterons de l'influence de la philosophie marxiste. Après avoir dégagé les contours de l'idéologie, nous procéderons enfin à son influence sur le sens de l'histoire.

⁴⁰⁶ Claude DUCHET, « Positions et perspectives ». Disponible sur : <http://www.sociocritique>

**CHAPITRE PREMIER :
ACCEPTIONS DU TERME
IDEOLOGIE**

Le roman se nourrit de contradictions idéologiques présentes dans une société donnée. Aussi, la notion d'idéologie est-elle une notion fondamentale à la pratique sociocritique. « *Ce qui a été, c'est ce qui sera, et ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil* »⁴⁰⁷, dit l'Ecclésiaste. Cette assertion est valable pour les tensions idéologiques. Pendant que certaines sont qualifiées d'opportunes, d'autres sont combattues. Mais le constat qui se dégage de la lutte contre les « fausses idéologies », c'est qu'elles semblent résister au temps. Pour les auteurs Gaxotte et Maulnier, envisager de mettre un terme à l'idéologie est un leurre; car quand bien même une idéologie viendrait à être vaincue, elle est encore appelée à renaître de ses cendres sous une autre forme d'idéologie, pour reprendre le combat des idées :

*« Les Américains se trompent, n'est-ce pas? Ils croient combattre le communisme avec du ravitaillement, de l'argent, des techniciens... Le communisme est une idéologie, et il ne peut être vaincu que par une autre idéologie – plus bête si possible »*⁴⁰⁸.

C'est pourquoi Guy Besse⁴⁰⁹ dit qu'il est artificiel de chercher l'émergence d'une idéologie quelque part sur une ligne zéro, à la frontière d'un passé qui s'évanouit ou d'un avenir sans mémoire. Le fait est que les idéologies existent, et les contradictions qu'elles engendrent ont fait fortune dans l'histoire des révolutions qui ont dominé le monde. Et elles sont aujourd'hui à la base des nombreuses théories qui ont révolutionné le domaine de la littérature.

Toutes les idéologies prétendent recourir au savoir. Selon Karl Marx⁴¹⁰, la progression vers le savoir n'est pas linéaire ; elle atteint son but après multiples approches, ajustements et

⁴⁰⁷ La Bible, ECCLESIASTE, chapitre I- 9, in *La Sainte Bible*, Trad. Louis Segond, 1974.

⁴⁰⁸ P. GAXOTTE ; Th. MAULNIER, *Le sens des mots*, Paris, 1976, pp.111-112.

⁴⁰⁹ Guy BESSE, dans son Introduction aux *Etudes philosophiques de Marx et Engels*, Paris, Editions sociales, 1977, p.11.

⁴¹⁰ Karl MARX ; Friedrich ENGELS, « L'Idéologie allemande », Op. Cit, pp.52-88.

retournements. Il ajoute que si le savoir ne se corrige plus dans la pratique et se fige en idéologie, alors il peut être aussi l'obstacle à la vérité.

Mais pourquoi l'idéologie suscite-elle tant de vagues ? La réponse à une telle question passe par la définition du terme idéologie.

A- Qu'est-ce que l'idéologie ?

Du point de vue de la formation du terme, l'idéologie doit son existence au philosophe français, Antoine Destutt de Tracy⁴¹¹. Elle est aujourd'hui au cœur des réflexions marxistes, des pensées religieuses, des analyses scientifiques et des sociologies de la littérature, pour ne citer que ces approches. Mais du point de vue de la notion d'idéologie, il faut remonter au débat qui opposait Platon à Aristote.

1- La science des idées :

Chef de file du courant des idéologues, Destutt de Tracy forge le terme idéologie sur la base de deux expressions grecques [*idea*] et [*logos*] qui signifient respectivement *idée* et *science*. Il désigne, selon le concepteur, la science qui se donne comme objectif de comprendre et d'expliquer l'origine des idées, c'est-à-dire de déterminer comment les pensées ou les représentations éclosent et fleurissent dans l'esprit humain. Une bonne appréhension des idées est donc susceptible d'éclairer chacun d'entre nous sur les fondements de l'ordre social.

⁴¹¹ On reconnaît Destutt de Tracy comme étant le concepteur du terme idéologique. Pour certains, le mot a été employé pour la première fois dans son œuvre *Idéologie* écrite en 1801, d'autre par contre situent l'origine du mot dans son Mémoire sur la faculté de penser, en 1879.

On doit les premières élaborations théoriques sur les idées au philosophe grecque, Platon. Pour résoudre la crise de la connaissance causée par les idées toutes faites, les croyances et les opinions, Platon entend séparer le monde des objets connaissables et l'univers sensible de la perception quotidienne. Pour lui, la vraie connaissance a pour objet des êtres purement intelligibles, dont les phénomènes du monde sensible ne sont que des imitations affaiblies et trompeuses. Pour rendre sa théorie accessible, il compare les croyances et les idées reçues à « des ombres projetées par les objets fabriqués ». L'homme qui y adhère est captif de cette fausse connaissance, et asservi par ceux qui entretiennent ces illusions. La possibilité pour l'homme de s'affranchir, est de tourner son âme vers son état premier, c'est-à-dire, celui d'une contemplation originelle des idées, un état antérieur à l'exil dans le monde matériel.

Aristote s'oppose à cette démarche de la quête du savoir. Nombreux sont ceux qui l'ont adopté et qui ont fini par plonger les hommes dans des métaphysiques spéculatives. Il soutient pour sa part que, la véritable connaissance s'élabore toujours sur la base de l'expérience et de la perception sensible.

Nous retenons, dans ce débat d'idées, que les philosophes sont d'avis pour dire que la connaissance -de l'homme et du monde qui l'entoure- est accessible, sauf que les démarches diffèrent de sens. D'une thèse, à son dépassement par une autre thèse, le but ultime de la connaissance est l'affranchissement de l'homme de l'empire des fausses croyances.

2- Acceptions actuelles du terme idéologie :

L'idéologie est la science des idées susceptibles d'éclairer l'homme sur les fondements de l'ordre social. Mais selon quel mode opératoire cette science éclaire-t-elle ? Les

appréciations de sens sont fonctions des acceptions du terme idéologie. Nous allons en citer quelques unes.

Le sens de l'idéologie s'éclaire avec le système de valeurs qu'elle épouse. Du point de vue de la religion, l'idéologie est perçue sous une dimension intellectuelle appelée doctrine. Celle-ci est un ensemble d'opinions et d'idées considérées comme vraies et essentielles. Mais les doctrines suscitent de nombreux débats, car ce qui est admis pour vrai pour les uns, est considéré par les autres comme contraire aux lois divines. Au sein du christianisme par exemple, certaines doctrines reconnaissent l'autorité du Pape, d'autres pas. On ne saurait boucler la liste des contradictions, vu qu'aujourd'hui encore, des Eglises se créent en prétendant détenir la vérité absolue. La Parole de Dieu dont elles s'inspirent, est source à interprétations diverses et de divisions entre les fidèles chrétiens

Dans la perspective des sciences expérimentales, on ne peut pas se fier à ce qui semble logique et raisonnable pour que ce soit réel. Les déductions rationnelles ne sont qu'un mode d'hallucination du principe de plaisir, un escamotage de la réalité. Seule l'expérience pratique décide, éclaire le sens et accède à la vérité. Mais les propriétés à accorder aux phénomènes observables suscitent des discordes entre les scientifiques. Dans leurs vocabulaires, certains termes renvoient à des objets visibles comme le Soleil ou une cellule vivante observée à l'aide d'un microscope. D'autres termes se rapportent à des entités invisibles comme l'électron ou la force de gravitation. Certains scientifiques croient en l'existence des entités théoriques (invisibles), alors que d'autres n'y croient pas. Ils estiment, par exemple, qu'il ne s'agit que d'expressions commodes permettant de faciliter les échanges car elles seraient des résumés de constats trop longs à détailler.

Prenant part au débat de l'observation des faits, Auguste Comte conçoit le « positivisme » dont le principe se fonde sur l'expérience et la connaissance empirique des phénomènes. Il incombe au scientifique d'en faire la synthèse des faits pour énoncer des lois qui leur sont relatives. On doit encore à Auguste Comte, la création du terme « sociologie » qui fait partie de la grande famille des sciences sociales ou humaines, c'est-à-dire des sciences qui étudient les comportements humains collectifs. Mais la spécificité de la sociologie tient au fait qu'elle s'attache à la logique sociale des phénomènes qu'elle observe.

Les idéologies peuvent donc revêtir une forme extrêmement systématique, cohérente et organisée : on parlera alors de doctrine. Inversement, le terme d'idéologie peut s'appliquer à un système beaucoup plus vague et général de représentations : on parlera alors de vision du monde.

B- Les réflexions marxistes :

Concept fondamental, l'idéologie se présente comme un élément dynamique de la société. De même qu'elle fournit une interprétation de la réalité sociale, l'idéologie joue un rôle important dans l'appréhension et la compréhension de la société du texte. Selon le critique Jérôme Roger, « *la sociologie de la littérature se veut dialectique –ce que désigne par raccourci le terme sociocritique- et interroge les œuvres du point de vue de leur idéologie, c'est-à-dire le rapport imaginaire des individus à leurs conditions réelles d'existence* »⁴¹². La sociocritique, attentive à la façon dont sont analysés dans l'œuvre littéraire les conflits d'une société, est héritière de la philosophie développée par Karl Marx et ses disciples.

⁴¹² Jérôme ROGER, s'inspirant de la conception de l'idéologie selon Louis Althusser, in *La critique littéraire*, Paris, Dunod, 1997, p.69.

1- La critique de l'idéologie selon Karl Marx et Engels :

L'idéologie est entrée dans la réflexion sociale avec l'arrivée des philosophes marxistes⁴¹³ qui la présentent comme une vision du monde, c'est-à-dire un ensemble d'idées, d'opinions et de croyances qui expliquent et justifient un ordre social existant. Et c'est avec Marx et Engels que l'idéologie désigne pour la première fois l'ensemble des idées, des croyances et des doctrines propres à une époque, à une société ou à une classe donnée.

Selon les philosophes marxistes, chaque époque historique est caractérisée par un mode spécifique de production et d'exploitation auquel correspondent un système de pouvoir particulier et une classe dominante. L'histoire est faite de transformations dont le moteur est la lutte des classes. C'est à l'issue des luttes que l'on est parvenu de l'esclavage au féodalisme, et du féodalisme au capitalisme. A chaque société, son idéologie.

En se référant à la société capitaliste, Karl Marx et Engels fustigent la classe dirigeante comme étant celle qui a le monopole de la parole, et qui, partant, organise sa parole en fonction de ce monopole. Les philosophes marxistes exposent dans *l'Idéologie allemande* (1845-1846), les traits caractéristiques des idéologies en général, et l'idéologie allemande en particulier. Pour eux, si l'idéologie est reconstruction et interprétation du monde, alors elle est une reconstruction et une interprétation erronées. Les idéologies sont des « idées fausses ». Par exemple, considérer que le profit est la rémunération normale du capital figure au nombre de ces idées fausses qui régissent le monde. En effet, le profit résulte de la différence entre la valeur de la production qui est vendue, donc qui est échangée, et le coût nécessaire à la création et à la valorisation de cette même production. En ce sens, intuitivement, il est possible d'assimiler le profit à des notions, économiques ou purement comptables, qui lui sont

⁴¹³ Nous employons arbitrairement dans ce chapitre l'expression « *philosophes marxistes* » pour désigner Karl Marx et Engels.

proches. Ainsi, le profit peut se comparer au bénéfice ou à l'excédent brut d'exploitation. Il est important de comprendre le mécanisme par lequel le profit est créé. Tout bien s'échangeant sur un marché, c'est la rencontre de l'offre et de la demande qui permet d'établir le prix de vente de ce bien. Ce sont les conditions d'exploitation des facteurs de production (le capital et le travail) qui déterminent le coût de production assumé par l'entrepreneur. Dès lors que celui-ci est inférieur au prix de vente qui s'établit sur le marché, il y a gain, et donc profit. En supposant que le prix de vente ne varie pas, et que la productivité des facteurs de production augmente, réduisant ainsi le coût de production du bien, l'entrepreneur maximise son taux de profit. L'entreprise capitaliste vit de cette maximisation.

Par ailleurs, l'idéologie dépend étroitement des rapports de production. A ce propos, les philosophes marxistes affirment que :

« Les représentations, la pensée, le commerce intellectuel des hommes, apparaissent comme l'émanation directe de leur comportement matériel (...). Et si, dans toute l'idéologie, les hommes et leurs rapports nous paraissent placés la tête en bas comme dans une camera obscura, ce phénomène provient de leur processus de vie historique, exactement comme le renversement des objets sur la rétine provient de son processus de vie directement physique »⁴¹⁴.

Ici, les représentations que se font les individus sont des idées soit sur leurs rapports avec la nature, soit sur leurs rapports entre eux, soit sur leur propre nature. Mais de toute évidence, ces représentations sont l'expression consciente –réelle ou imaginaire- de leurs rapports et de leurs activités réels, de leur production, de leur commerce, de leur organisation politique et sociale. Et si l'expression consciente des conditions de vie réelle de ces individus

⁴¹⁴MARX (Karl) ; ENGELS (Friedrich), « L'Idéologie allemande » in *Etudes philosophiques*, Paris, Editions sociales, 1977, pp.58-59.

est imaginaire, si dans leurs représentations ils mettent la réalité « *la tête en bas* », ce phénomène est encore une conséquence de leur mode d'activité matériel borné et des rapports sociaux étriqués qui en résultent. Cette idéologie malheureusement sera prise pour vraie, et sera imposée aux individus dans leur globalité par la classe dominante. L'idéologie sera donc celle des classes dominantes : parce que le capitaliste détient un rôle privilégié dans l'échange inégal qu'est le rapport salarial. Il sera en mesure non seulement d'imposer ses propres représentations aux autres, mais aussi de justifier sa domination.

« Les pensées des classes dominantes sont à toutes les époques les pensées dominantes, c'est-à-dire que la classe, qui est la puissance matérielle dominante de la société, est également sa puissance spirituelle dominante. La classe, qui a à sa disposition les moyens de production matérielle, dispose également par là des moyens de la production spirituelle. La classe qui dispose des moyens de la production matérielle dispose, du même coup, des moyens de la production intellectuelle, si bien que, l'un dans l'autre, les pensées de ceux à qui sont refusés les moyens de production intellectuelle sont soumises du même coup à cette classe dominante »⁴¹⁵.

Aussi, la classe dominante, pour asseoir et maintenir sa domination, recourt-elle à l'*appareil répressif d'Etat*. L'Etat est un appareil spécialisé dont le gouvernement, l'armée, la police, les tribunaux, les prisons et l'administration assurent la pérennité. Et il faut distinguer l'*appareil du pouvoir d'Etat*, qui se conserve ou qui se prend. Ce *pouvoir* est l'objectif de la lutte des classes, les classes devant se l'approprier afin, par la suite, de prendre les commandes de l'*appareil répressif d'État*. Ainsi, une révolution ne supprime pas automatiquement l'*appareil*, puisqu'un groupe différent du premier peut s'en servir. Au niveau du prolétariat, il s'agira de prendre possession du *pouvoir d'État* afin de détruire

⁴¹⁵ MARX et ENGELS, Op. Cit, p.81.

l'*appareil d'État* bourgeois existant, de le remplacer ensuite temporairement par un appareil prolétarien, avant de le détruire définitivement, mettant un terme à l'*appareil* et par la même occasion au *pouvoir*.

Le terme d'idéologie désigne donc chez Marx et Engels, un ensemble d'idées erronées produit par la classe dominante qui explique le monde à partir de son point de vue. Cette classe dispose des instruments d'Etat pour construire son monopole en le justifiant. L'État qui devient un appareil de domination d'une classe sur les autres, occupe une place privilégiée dans la production et la diffusion de l'idéologie.

2- L'idéologie selon Althusser :

Louis Althusser est un philosophe français, théoricien marxiste qui fut un maître à penser des années 1970. Il doit sa renommée internationale à la publication de *Pour Marx* en 1965, suivi, la même année, de *Lire « le Capital »*. Dans ces ouvrages, il remet en question l'interprétation dominante du marxisme, empreinte des thèmes humanistes et hégéliens propres aux écrits de jeunesse de Marx et y substitue une lecture structuraliste du marxisme. A ses yeux, la société est composée d'une hiérarchie de structures, distinctes les unes des autres et relativement autonomes, et déterminées en dernière instance par des facteurs économiques.

Althusser, dont la théorie est en grande partie fondée sur celle de Marx, considère qu'il faut ajouter un troisième terme à la théorie marxiste énoncée ci-dessus. Il s'agit du concept d'*appareil idéologique d'État*, à bien distinguer de l'*appareil répressif d'État*. Pour lui, il y a d'un côté un *appareil répressif d'Etat*, et d'un autre côté, plusieurs *appareils idéologiques*

d'État. Les principaux types d'AIE⁴¹⁶ sont les suivants : la religion, l'école, la famille, la justice, la politique, les syndicats, les masses médias et la culture. Les AIE ont pour fonction d'assurer la perpétuation des rapports de production capitalistes et donc, par là même, le maintien de l'ordre social.

Le philosophe Louis Althusser démarque l'Appareil Répressif d'Etat des Appareils Idéologiques d'Etat. Alors que l'ARE relève du domaine public, les AIE sont plutôt du domaine privé (églises, partis, syndicats, familles, journaux...). Par rapport à l'ARE, les AIE ne fonctionnent pas à la violence, mais « à l'idéologie ». Autrement dit, on avancera que la force des AIE est une force symbolique.

Pour ainsi dire, l'idéologie occupe une place de choix dans le système marxiste d'Althusser. Elle est la représentation du rapport imaginaire des individus à leurs conditions réelles d'existence. L'école, la famille, les médias, mais également les syndicats et le système politique sont quelques-uns des *appareils idéologiques d'État* qui assurent la diffusion et l'intériorisation par l'ensemble de la population de l'idéologie dominante.

C- L'idéologie dans le champ littéraire :

La tradition marxiste d'étude de l'idéologie s'est généralement traduite, dans les recherches littéraires, par la mise en relation de deux entités : le texte et le social. Jean-Maurice Rosier a bien caractérisé les différentes modalités selon lesquelles a été pensé le

⁴¹⁶ AIE : Appareil Idéologique d'Etat ARE : Appareil Répressif d'Etat.

reflet de l'une sur l'autre. Il distingue le reflet « *mécanique* » (Marx) du reflet « *expressif* » (Goldmann) et du reflet « *productif* » (Althusser)⁴¹⁷. Ce dernier alimente la voie sociocritique dans laquelle se sont engagés une partie de ceux qui se réclament d'une sociologie littéraire. Quelles que soient les modalités choisies, cette perspective tend à repérer la manière dont l'organisation textuelle produit, occulte ou réagit à des phénomènes sociaux. En nous orientant dans la perspective sociocritique, nous allons situer la place de l'idéologie dans la pensée de Claude Duchet et celle de Marc Angenot.

1- L'approche de Claude Duchet :

L'idée portée par le marxisme de l'idéologie comme mauvaise conscience avec ce que cela entraîne en termes de manipulation par un appareil d'Etat, ou par les AIE, ou par la classe dominante, ou par un discours hégémonique, est avérée. Toutefois, elle ne définit pas l'idéologie. En réalité, l'idéologie est aussi bien dans la tête de ceux qui la manipulent que dans celle des autres, et peut-être même davantage chez les manipulateurs. La définition classique selon laquelle l'idéologie dominante est celle de la classe dominante, est une définition historiquement datée. Elle a été historiquement utile. Mais les choses ne fonctionnent plus comme cela. Selon Claude Duchet, l'idéologie épouse l'esprit de l'époque.

« L'idéologie est donc un système d'idées, de représentations, propre à une formation socio-culturelle donnée, en un temps donné, représentant une sorte de consensus sur les mots-problèmes, consensus sur un certain nombre de normes, que ce soit pour les dénoncer, ou pour les défendre (la problématique étant acceptée). C'est une dimension permanente de la société, si on désigne par là les modalités, les représentations sociales élaborées dans des limites géographiques sociales et historiques déterminées,

⁴¹⁷ Voir ses contributions au *Dictionnaire critique du marxisme*, sous la dir. de Gérard Bensussan, Georges Labica, 3^e éd., Paris, PUF, 1999.

où on peut cerner une idéologie de l'état, de la patrie, de la nation, du travail, etc., qui fonctionnent dans un consensus parce qu'il s'agit d'un corpus d'idées à débattre, sur lesquelles les uns ont des certitudes, sur lesquelles les autres ont des doutes, sur lesquelles les autres ont des contestations profondes, et les discours s'interpénètrent »⁴¹⁸

Abordant le champ littéraire, Claude Duchet affirme que « *l'idéologie est une dimension de la socialité, née de la division du travail, liée aux structures de pouvoir, qu'elle est condition mais aussi produit de tout discours* »⁴¹⁹. La socialité, rappelons-le, vise l'être social du texte, c'est-à-dire sa dimension sociale. En effet, le texte baigne dans le social et reste perméable aux références venues du dehors. Le texte perçu comme société n'est pas figé dans l'espace diégétique. Il est ouvert, exposé aux fins auxquelles on lui assigne. Pendant que les frontières sont définies, celles du texte sont relatives et mouvantes. Mais cela ne veut pas dire que le texte littéraire existe dans un ciel formé d'idées abstraites et inaccessibles. Ce que disent les auteurs tient du social à maints égards. Ils se collettent avec le langage, le discours de la société, les images de la tradition littéraire qu'ils ont intériorisés. Et leurs œuvres mettent en jeu la langue, des émotions, des conflits et des nécessités sociales. Par là même les auteurs entrent dans la socialité dès le premier mot qu'ils tracent. Parce que le texte relève du social, il est donc susceptible de concrétiser de l'idéologie.

2- L'approche de Marc Angenot :

Le discours social, tel que défini par Marc Angenot, est l'ensemble des énoncés possibles dans une formation socio-culturelle donnée ; ce qui montre un certain point de

⁴¹⁸ <http://www.sociocritique>.

⁴¹⁹ Confère Positions et perspectives, article de Claude DUCHET.
Source : <http://www.sociocritique>.

convergence de toutes les pratiques discursives, quelles qu'elles soient, d'où qu'elles viennent et quelles que soient leurs marques idéologiques. Autrement dit, le discours social abrite l'ensemble des pratiques discursives caractéristiques d'un état de société, ces pratiques discursives couvrant l'ensemble des activités sociales (de la politique, de la religion, du droit, du discours scientifique, de l'histoire, et de la littérature). De ce point de vue, la littérature est une pratique discursive au sein d'une société. Il y a un certain consensus du fait que certains énoncés sont possibles et d'autres pas, à un certain moment, et que ces énoncés possibles manifestent un accord, non pas pour une répartition des vraies et des fausses valeurs, ni même pour une hiérarchie des valeurs sociales, mais pour reconnaître leur importance.

La question qui se pose chez Angenot est de savoir si l'idéologie est réductible au discours social. Autrement dit, l'idéologie est-elle un autre nom du discours social ? C'est une possibilité. En tout cas, sous la plume d'Angenot, on ne voit pas très bien comment il opère une distinction entre les deux, puisqu'il semble bien que le propre de l'idéologie soit de s'actualiser ou se concrétiser en discours social. Ce qu'apporte néanmoins la théorie du discours social, c'est l'origine plurielle de l'idéologie. Par rapport à la définition classique de l'idéologie, l'idéologie n'est plus dans la perspective du discours social, quelque chose qui soit spécifique d'une classe.

A la lecture de ce tout ce qui précède, que pouvons-nous retenir du terme idéologie ? L'idéologie est un terme dont la définition suscite plus de débats que de consensus. Pour Destutt de Tracy, inspiré des pensées platoniciennes et aristotéliennes, l'idéologie a pour objet l'idée. Comme telle, elle s'attelle à éclairer le sens sur le fondement de l'ordre social. Un demi-siècle plus tard, Karl Marx donne au terme un sens quelque peu différent. Dans la pensée marxiste, l'idéologie est le système des idées, des représentations qui dominent l'esprit

de l'homme ou un groupe social donné. Héritière de la philosophie de Karl Marx et des théories développées par ses disciples, la sociocritique participe au débat. L'idéologie occupe une place de choix dans les rapports qu'entretiennent la littérature et la société. En reproduisant les pratiques sociales, le roman transpose en son sein les discours sur les problèmes de société, sur des aspects spécifiques aux communautés humaines et qui apparaissent dans le texte comme l'expression de la socialité du roman. Comme toutes les pratiques humaines, le littéraire est donc à la fois saturé d'idéologies et producteur d'idéologies. La littérature est un champ vaste, aux frontières mouvantes. C'est par l'idéologie que l'on saura représenter le champ d'existence du texte, mais aussi y déterminer son origine et sa fin.

**CHAPITRE DEUXIEME :
DE L'IDEOLOGIE A LA
REVOLUTION**

La production des idées, des représentations et de la conscience, est en grande partie liée au comportement matériel de l'homme. Dans la quête et la satisfaction de son bien-être social, l'homme transforme la nature, et partant, ses conditions matérielles d'existence. Pour les philosophes marxistes, toute l'histoire de l'humanité doit partir de ces bases naturelles et de leur modification par l'action des hommes. Le moins que l'on puisse dire, c'est que la découverte et l'exploitation des terres d'Amérique auront marqué l'histoire de l'humanité. Les nouvelles terres étaient présentées dans les premières chroniques latino-américaines comme un paradis, où les mythes, le rêve et l'espoir formaient avec la réalité une harmonie parfaite. Au fil des siècles, l'asile de paix a cédé sous le poids des injustices et des intérêts égoïstes. Impuissant, le sous-continent américain assiste à la disparition de civilisations entières, à l'exploitation de l'homme par l'homme, et à la surexploitation de ses terres. La même terre qui, sous un angle, va permettre à certains hommes de s'enrichir, à des nations d'être puissantes, va servir sous un autre angle à un théâtre où la scène de la violence est la mieux représentée. La course au pouvoir et à son maintien par tous les moyens nécessaires, est une priorité absolue, car « *la raison du plus fort est toujours la meilleure* »⁴²⁰. La force des armes l'emporte sur le dialogue et sur le bon sens. La justice est taillée à la mesure de ceux qui gouvernent. Leurs désirs font force de lois. Les exactions sont criardes, pendant que les libertés sont taboues.

En France, la monarchie tombe, et voit le triomphe de la République. Les idées d'égalité, de justice et de liberté se comptent au nombre des nouvelles valeurs républicaines. Après la Révolution française, ces valeurs prendront forme partout en Europe, et bientôt dans tout le continent américain. En Amérique latine, une première lutte est menée pour libérer les terres de la domination espagnole. Et depuis, une autre lutte s'engage entre les partis

⁴²⁰ Jean de LA FONTAINE, « Le loup et l'agneau », in *Les Fables*.

politiques pour l'érection d'un gouvernement pour le peuple et par le peuple. Les milices et les mouvements de guérilla prennent aussi part à ce conflit historique. Autant qu'ils sont, spécifiquement en Colombie, les mouvements de guérilla posent des actes dont l'écho retentit plus que celui des partis politiques. L'actualité politique colombienne est gavée d'événements relatifs aux FARC et à leur capacité d'action, aux altercations entre l'armée régulière et les autres organisations armées, aux attentats et divers autres sévices infligés à la population civile.

Quelle est l'idéologie de départ des guérillas ? Comment sont-elles parvenues de l'idéologie à la révolution ? De quelle révolution est-il question exactement ? Telles sont les questions auxquelles nous nous attellerons à répondre au long de ce chapitre.

A- Idéologie des mouvements de guérilla :

Depuis très longtemps, deux partis bourgeois sont à couteaux tirés. Le premier est le parti conservateur, composé à l'origine d'éleveurs ; et l'autre d'hommes d'affaires, le parti libéral (lié à la social-démocratie). Les deux partis se sont relayés au pouvoir par la voie électorale, mais souvent par la force et avec les armes en main. En 1948, un dissident du parti libéral et candidat aux élections présidentielles, Jorge Eliécer Gaitán, qui cherchait l'appui des ouvriers et des paysans contre l'oligarchie terrienne, est assassiné. Un violent soulèvement populaire suivi de la fatale répression de l'armée, transforme la capitale colombienne en une ville cimetière. Ce sera dans toute la Colombie, le début d'une guerre civile appelée « *Violencia* » qui se poursuivra dans les années cinquante et causera la mort de plus de 300.000 personnes. C'est à la faveur de la période de violence déclenchée après l'assassinat d'Eliécer Gaitán que naîtront des mouvements révolutionnaires. Plus d'un demi-siècle après

leur création, certains mouvements de guérilla sont toujours actifs en Colombie. D'autres par contre ont accepté la démobilisation.

1- Les guérillas actives :

Deux mouvements de guérillas demeurent actifs en Colombie, du fait des vastes territoires occupés, du nombre important de leurs militants et sympathisants, et de l'organisation du mouvement. Il s'agit principalement des FARC, puis de l'ELN, qui continuent d'étendre leur influence, malgré les guerres que leur livre l'armée gouvernementale. Les guérillas visent le même but, le changement de l'ordre social en Colombie. Quant à l'idéologie au service du but, elle varie d'une guérilla à une autre.

1-1- Les FARC (Forces Armées Révolutionnaires de Colombie) :

Les FARC sont apparues en 1964, en réaction aux menaces perpétrées par les propriétaires terriens contre les paysans pauvres, une situation qui remonte à 1948. Formées en 1964, par Fidel Castro, sous la houlette de Moscou, les FARC défendent les idéologies bolivariste, marxiste et léniniste. S'inspirant d'une part, des idéaux de Simón Bolívar, les FARC envisagent de bâtir une Nouvelle Colombie où la justice et l'égalité assureront un minimum de bien-être social. Pour les FARC, si la Colombie est en proie à la violence, la responsabilité incombe au gouvernement en exercice. Alors, elles proposent un gouvernement de réconciliation et de reconstruction nationale. Aussi, visent-elles, au delà des considérations nationales, l'unité et la solidarité de tous les peuples de l'Amérique latine.

Par ailleurs, les FARC visent le pouvoir pour la réalisation du projet socialiste promis aux populations colombiennes. La réalisation d'un tel projet passe nécessairement par la

révolution, pour mettre au bas le capitalisme, le régime de la propriété individuelle et l'influence de l'Etat. La guérilla est au service du peuple. Elle entend s'approprier tous les moyens de production pour le bien de toute la communauté, sans aucune distinction de classe. Les FARC, enfin, se disent solidaires du peuple qui s'insurge contre l'interventionnisme étasunien, la misère et l'exploitation de l'homme par l'homme. Le socialisme qu'elles proposent au peuple latino-américain est la solution face à la barbarie du capitalisme.

En 1966, le mouvement est rebaptisé Forces armées révolutionnaires de Colombie-Armée du Peuple (FARC-EP). Avec un effectif de 17.000 à 20.000 combattants, les FARC-EP défendent leur idéologie, et combattent tous les gouvernements qui s'opposent à l'essor de leur mouvement. Et ils parviennent à résister malgré l'offensive de l'armée colombienne, et l'arsenal déployé par le Pentagone. La question que l'on se pose, est de savoir comment se fait-il qu'une guérilla comme les FARC ait pu se maintenir aussi longtemps sans scissions majeures ?

Selon Daniel Pécaut, trois facteurs expliqueraient leur résistance historique. Tout d'abord, l'homogénéité particulière du recrutement de la guérilla. En effet, Les FARC possèdent de solides ancrages sociaux dans les populations rurales. Dans les années 60, les FARC sont directement en prise avec des secteurs ruraux des anciennes et nouvelles zones de colonisation.

Confrontés à l'expérience de la « *Violencia* », chassés par la force ou la misère, désireux d'échapper à la domination des grands propriétaires, les guérilleros gagnent des zones périphériques soustraites au contrôle de l'Etat. Dès lors, une osmose se crée entre la population et l'organisation armée. On pourrait plutôt parler d'une conjonction autour de mêmes logiques d'action. La population en vient à s'identifier aux FARC en partageant leurs

conceptions de justice, en leur fournissant de nouvelles recrues et en se plaçant sous l'ordre social établi par la guérilla qui leur garantit en échange une logique de protection. Les cultivateurs de coca peuvent difficilement se passer d'une telle protection. La puissance des FARC vient de ce qu'elles peuvent puiser dans le vaste vivier d'une population rurale diversifiée mais dépourvue de perspective. D'autant que le niveau d'éducation de recrutement des effectifs se révèle être des plus faibles, souvent proche de l'analphabétisme. D'où l'autorité des cadres qui ont souvent plus de vingt ans d'ancienneté. Manuel Marulanda, la principale figure militaire des FARC et leur leader légendaire depuis un demi-siècle, illustre bien cette image rurale. Cette caractéristique des FARC fait néanmoins qu'elles n'ont jamais réussi à s'implanter solidement dans les milieux urbains.

La deuxième explication vient des ressources financières dont dispose la guérilla pour acquérir l'armement nécessaire à leurs opérations. Les ressources sont telles que les FARC aujourd'hui, ont de plus en plus tendance à négliger la recherche de l'appui de la population. L'emprise qu'elles ont sur la population rurale, et leurs agissements ne sont plus tout à fait différents de ceux des paramilitaires. Le recrutement dans le rang de la guérilla se fait de plus en plus souvent par la contrainte.

Enfin, l'absence de toute préoccupation « théorique » ou « idéologique » des FARC constitue un autre ressort de leur longévité. Les stratégies des FARC ne répondent pas à un dessein immuable tracé dès le départ. En fait les FARC n'ont pas eu à se préoccuper pendant longtemps de définir un dessein politique. Elles étaient subordonnées à un parti communiste très orthodoxe qui, tout en préconisant la « combinaison de toutes les formes de lutte », s'intéressait au jeu électoral et misait sur le prolétariat urbain pour provoquer des changements profonds. C'est en 1985, que pour la première fois les FARC créent un parti

politique plus ouvert, l'Union Patriotique (U.P). Mais en poursuivant simultanément leur dessein militaire, elles transforment les militants du nouveau parti en cibles : plus de 2000 membres seront tués. Il ressort de ces tueries, un contraste entre la légendaire capacité militaire des FARC et la faiblesse de leur capacité politique. Dès lors, les FARC s'autonomisent d'un parti communiste décomposé. Elles le font en optant pour donner la priorité à la seule stratégie militaire. Elles sont incapables d'utiliser la tribune politique que leur offre le processus de négociation lancé par le gouvernement d'Andrés Pastrana. De ce primat de la stratégie militaire résulte le discrédit politique profond dont pâtissent les FARC. Mais c'est aussi sans doute le secret du maintien de leur cohésion. Indifférentes aux débats théoriques, fermées à toute immixtion de la société civile sur leurs orientations, sourdes aux critiques internationales sur la question des otages, n'ayant jamais tenté de jeter les bases de structures locales alternatives, immergées dans un pays toujours plus urbain, les FARC peuvent à tout le moins se targuer d'avoir perduré au long des décennies.

1-2- ELN (Ejército de Liberación Nacional) :

Avec un effectif évalué à 5.000 combattants, l'ELN (en français, Armée de Libération Nationale) est dépassé en nombre par les FARC. Malgré les incessantes représailles opérées contre elle par l'armée régulière, la guérilla urbaine de l'ELN a subsisté et demeure aujourd'hui, la deuxième formation rebelle la plus dure de Colombie.

La guérilla de l'ELN est créée en 1964 par un groupe d'intellectuels, en réaction contre la situation intolérable d'exclusion politique, l'injuste distribution des revenus, la marginalisation du peuple colombien et la violente répression des masses. Selon les initiateurs du mouvement, cette situation continue et s'est même aggravée avec l'apparition du narcotrafic. La Colombie a donc besoin d'une véritable libération passant par une refonte

intégrale des structures politiques, économiques, sociales et religieuses. Pour y parvenir, les guérilleros de l'ELN adoptent une idéologie inspirée du castrisme, redoublée du marxisme-léninisme.

Si la révolution castriste a été une réussite grâce au soutien de la population, une révolution colombienne est possible avec le concours de tous les Colombiens. L'ELN envisage de mettre au bas l'Etat et ses *Appareils* corrompus, pour ériger ses principes d'organisation axés sur l'importance de la démocratie interne, le respect des masses, la défense de l'intérêt national et la solidarité internationale.

Ainsi, l'ELN est dans le collimateur du gouvernement. Le mouvement sera combattu par les forces armées gouvernementales, avec le soutien des forces spéciales américaines. Considérée comme détruite, la guérilla réapparaîtra au cours des années 70, et se rendra responsable de nombreuses attaques de banques, d'enlèvements et d'assassinats.

2- Les guérillas démobilisées :

Deux mouvements de guérilla ont renoncé à la lutte armée, pour se fondre dans la légalité, à travers des accords de paix. Ils sont au nombre de deux : l'EPL Ejército Popular de Liberación (en français, Armée Populaire de Libération), et le Mouvement du 19 avril (M-19). La particularité de ces groupes, est qu'ils sont démobilisés, sauf que les membres demeurent toujours fidèles à leur principe de prise du pouvoir.

2-1- L'EPL :

Créée en 1967, l'Armée Populaire de Libération a pour idéologie le maoïsme. Sa doctrine est donc fondée sur le marxisme développé par le révolutionnaire et chef d'Etat chinois, Mao Zedong. L'apport théorique fondamental du maoïsme détermine que la « *principale contradiction* » dans le monde n'oppose pas la bourgeoisie au prolétariat mais les pays sous-développés, appelés métaphoriquement « *campagne* », aux États capitalistes, appelés « *villes* ». Une autre originalité du maoïsme réside dans sa confiance absolue en la victoire des masses sur tous les obstacles, de nature économique et idéologique, pour peu que celles-ci soient guidées par la « *bonne* » ligne politique. Le maoïsme adopté par l'EPL laisse donc espérer que les transformations économiques peuvent être menées à bien par le seul pouvoir de la volonté des Colombiens, et que les mentalités traditionnelles peuvent faire l'objet d'un renouvellement rapide et ininterrompu.

Les actions de l'EPL sont entièrement tournées au service du parti communiste colombien. Le groupe n'avait qu'en son sein une centaine de combattants qui ont très vite été éliminés par les FARC. Le mouvement vient ainsi à être rayé de la liste des guérillas actives. Mais en 1991, le mouvement renaît, transformé cette fois-ci en parti politique. L'EPL devient dès lors le parti Esperanza Paz Libertad, abandonnant la lutte armée pour la lutte des idées. La nouvelle EPL veut ainsi recevoir du crédit auprès de la population, la légalité face à la Constitution, et vise le pouvoir par la voie des urnes.

2-2- Le M-19 :

L'Alliance démocratique Mouvement du 19 avril (M-19) est créée en 1970, pour protester contre la fraude électorale qui prive le général populiste Gustavo Rojas Pinilla de sa

victoire à l'élection présidentielle. Le M-19 succède ainsi, à l'Alliance Populaire Nationale (ANAPO).

Le M-19 est foncièrement issu de la bourgeoisie urbaine, ses membres sont recrutés dans les milieux académiques et étudiantins, loin des idéologies marxistes-léninistes. Il se distingue des autres mouvements terroristes colombiens par l'adoption d'une stratégie de guérilla urbaine inspirée par les Tupamaros⁴²¹ en Uruguay. Mais le M-19 va progressivement se radicaliser avec le soutien de Cuba.

Dès 1989, le groupe s'engage dans un processus de paix avec le gouvernement, qui aboutit à la signature d'un traité de paix en mars 1990. Les tractations ont été possibles grâce au président Virgilio Barco Vargas.

En fin de compte, le M-19 puis l'EPL ont déposé les armes à un moment où il était possible de rendre les armes sans avoir à rendre des comptes à la justice.

B- L'entrée des FARC sur la scène politique:

A l'origine, deux grands partis s'affrontaient pour le fauteuil présidentiel : le parti conservateur et le parti libéral. La rivalité entre les deux principales forces politiques plonge la Colombie dans la violence, malgré les textes constitutionnels établis pour faire régner l'harmonie et la paix dans le pays. Chaque gouvernement en exercice se réclame d'une légitimité démocratique. Cependant, c'est bien souvent que les règles démocratiques sont bafouées, et que prévalent les formes d'exception sur les réglementations en vigueur. Le peuple est interdit de manifester, au risque de subir une répression dans le sang. Face à ce décor, les guérillas montent au créneau pour rappeler aux dirigeants les exigences de la

⁴²¹ Créé à Montevideo en 1962, le mouvement des Tupamaros fut ainsi appelé du nom de Tupac Amaru, un chef Inca du XVIII^e siècle qui s'était révolté contre l'autorité espagnole.

démocratie : le gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple. Depuis lors, le parti conservateur et le parti libéral ne sont plus les principales forces politiques de la Colombie. Ils doivent dorénavant coopérer avec les guérillas qui quittent les montagnes et les forêts pour s'exprimer sur la scène politique.

1- La formation de la guérilla en parti politique :

La démocratie est un régime censé garantir les droits fondamentaux de l'individu tels qu'ils sont proclamés dans la Déclaration des droits de l'homme. Il s'agit entre autres, de la liberté d'expression, d'opinion, d'association et de manifestation. Pour les FARC, cette démocratie est de façade en Colombie. A ce propos, Rodrigo Granda, membre de la Commission internationale des FARC, au cours d'un entretien accordé au journal *SolidariteS*, déclare que :

« Nous avons notre propre vision de ce que doit être la démocratie. La démocratie doit être ouverte et la plus directe possible. C'est-à-dire une démocratie de masse comme forme permettant de définir et de débattre des grands problèmes. C'est très simple : si dans une communauté, il y a 100 personnes, pourquoi 10 devraient-elles décider ? Pour nous, ce sont ces 100 personnes qui ont le pouvoir de prendre la décision. On parle d'une démocratie représentative en Colombie, parce qu'il y a des élections, mais, en réalité, ces scélérats qui vont au Sénat ou à la Chambre des représentants ne sont en aucune manière des représentants authentiques des communautés. Ce sont des gens qui arrivent là du fait de leur richesse, par le clientélisme et les escroqueries auxquelles ils soumettent notre peuple. Par conséquent, comme vous le voyez, il est important de clarifier le type de démocratie dont on parle, ce que nous entendons, nous FARC-EP, par démocratie, et ce que vous

entendez vous, en Europe, par ce terme. Je considère que les FARC-EP sont une organisation démocratique qui exerce la démocratie dans les domaines dans lesquels elle travaille. Nous sommes en faveur de la démocratie directe la plus large et la plus participative possible. Une démocratie exercée pour et par les majorités et non une démocratie de façade, une démocratie pour un groupe restreint de privilégiés. Ce type de "démocratie" ne nous plaît pas et nous n'allons pas la pratiquer. Je vous ai dit que dans les FARC-EP nous préférons organiser les masses dans toutes sortes de collectifs qui leur permettent de défendre leurs intérêts. Ceci est le secret de la survie des FARC-EP au cœur d'un conflit aussi complexe que celui de la Colombie »⁴²².

Les FARC qualifient les gouvernements d'« *Etats bourgeois* » et les taxent de réfractaires aux libertés fondamentales de la masse. Le changement de cette situation, en vue d'un cadre démocratique favorable à la masse, passe par la révolution. Or, en face de la guérilla paysanne, se trouve un parti au pouvoir qui se défend avec les Appareils Répressifs de l'Etat. La guerre est ouverte, et aucune des parties en conflit n'est prête à s'avouer vaincue.

Dans le cadre des conflits armés qui ont tendance à s'éterniser, le président Belisario Betancur invite la direction des FARC à signer les accords de La Uribe. Les closes dudit accord stipulent entre autres, l'engagement du gouvernement dans la promotion de réformes politiques, sociales et économiques. Aussi, condamnent-ils les enlèvements et le terrorisme imputables aux belligérants. Les deux parties expriment leur volonté de mettre fin à ce type de pratiques. Les accords précisent encore que, un an après le début de ces négociations de paix, il faudra mettre en place les conditions permettant au groupe guérillero de « s'organiser politiquement, économiquement et socialement ». De cet accord naît, en mai 1985, un parti politique : l'Union Patriotique (UP).

⁴²² Source : Journal Solidarités, <<http://www.solidarites.ch>>, Genève, août 2007.

Ce mouvement créé en novembre 1985, participe avec succès aux élections de 1986. A l'issue de ces élections, l'UP remporte 350 postes de conseillers municipaux, 23 membres élus en qualité de députés, et 6 sénateurs élus au Congrès. Parvenir à de tels résultats en moins d'une année de présence dans l'arène politique, est le signe du crédit que la population accorde aux FARC. Les Colombiens peuvent désormais leur faire confiance.

A cette période là, les activités criminelles des FARC baissent de façon drastique. *Noticia de un secuestro* qui est par excellence une œuvre qui traite d'enlèvements et autres actes hautement répréhensibles relevant du fait des narcotrafiquants et des mouvements de guérilla, en aucun moment n'impute ces pratiques aux FARC. Les guérilleros montrent qu'on peut leur faire confiance, et qu'ils ne sont pas des monstres. Partant, nous comprenons pourquoi Miguel Uribe, en apprenant la nouvelle de la séquestration de son épouse Diana Turbay, accourt vers les FARC sans hésitation aucune, pour solliciter leur aide. Les FARC lui prêtent aussitôt une oreille attentive. Elles s'engagent donc à lui porter secours, depuis leur quartier général, la Casa Verde.

« Desde allí se pusieron en contacto con la totalidad de las organizaciones armadas para tratar de establecer si Diana estaba con algunas de ellas. Siete lo negaron en un comunicado conjunto »⁴²³.

Toutes les organisations armées auxquelles les FARC se sont adressées ont répondu qu'elles ne détenaient pas la fille du l'ex-président Turbay. Ce n'est que plus tard qu'on découvrira que Diana Turbay est entre les mains des narcotrafiquants appelés *Extraditables*, une organisation armée exerçant dans le cartel de Medellín. Les FARC auraient pu intervenir si elles entretenaient de bons rapports avec les *Extraditables*. Mais ce n'est pas le cas. Il existe plutôt une tension entre le cartel de la Casa Verde et le cartel de Medellín.

⁴²³ *Noticia de un secuestro*, p.47.

2- Les conflits entre les FARC et les Extraditables :

Les FARC s'inscrivent dans la logique de paix et de dialogue, pour maximiser sa confiance auprès de la population. Mais si la population dont elles prétendent défendre les droits leur fait confiance et les soutient, il n'en demeure pas moins que dans l'arène politique, l'effet est contraire. Pour certaines formations politiques, les délégués des FARC au sein de l'Union Patriotique ne sont pas seulement des adversaires, mais des ennemis jurés. Pendant que des conspirations sont menées pour mettre à bas l'UP, les *Extraditables* s'engagent dans un affrontement ouvert avec la guérilla des FARC pour avoir l'exclusivité sur le commerce de la drogue.

Les conflits entre les FARC et les *Extraditables* s'opèrent entre 1985 et 1989. Ne pouvant pas venir à bout des FARC en tant que structure armée et organisée, les hommes de main de Pablo Escobar prennent comme cible les membres et sympathisants de l'Union Patriotique. Les guérilleros des FARC défendent leurs élus, « *mais une vague d'assassinats sans précédent fauche 4.000 dirigeants, cadres et militants de l'Union Patriotique* »⁴²⁴.

Malgré les menaces qui pèsent sur leur branche politique, les FARC ne renoncent pas au pouvoir. Elles visent la magistrature suprême autant que le parti conservateur et le parti libéral. A cet effet, elles désignent Bernardo Jaramillo comme candidat de l'UP aux élections présidentielles de 1990. Mais le 22 mars de la même année, Bernardo est tué à Bogotá. Ce petit parti de gauche qui verra par la suite l'extermination de plus de 1.500 de ses cadres, sera finalement rayé de la carte politique colombienne.

⁴²⁴ [http:// www.monde-diplomatique.fr/cahier/ameriquelatine/guerrillacolombie-histoire](http://www.monde-diplomatique.fr/cahier/ameriquelatine/guerrillacolombie-histoire)

C- L'ELN et la théologie révolutionnaire :

A entendre un mouvement porter le nom de « Armée de Libération Nationale », on retient que la notion de libération est au cœur de ses actions. Si l'indépendance est acquise, il n'en demeure pas moins que le peuple latino-américain vit au quotidien, l'exploitation de l'homme par l'homme, et assiste à la surexploitation de ses terres par les puissances étrangères. Des réactions se font entendre face à ces situations d'injustice. Et l'Eglise, toujours solidaire du peuple, ne se contente pas sonner les cloches.

En effet, les serviteurs de Dieu, les religieux sont conscients de la mission à laquelle ils sont appelés. Tous prêchent la foi, l'espérance et l'amour. Mais quant à la libération de l'homme, victime de l'injustice et de l'oppression, les méthodes diffèrent d'un religieux à un autre. Pendant que certains se contentent de condamner le mal à travers leurs homélies, d'autres s'engagent activement dans la lutte pour la libération.

1- Des prêtres catholiques au service de l'ELN :

La participation de prêtres catholiques dans les mouvements de libération n'est pas récente en Amérique latine. Déjà au XIX^{ème} siècle, le père Miguel Hidalgo y Costilla rejoint une société secrète dont le but était de libérer le Mexique du gouvernement colonial espagnol. Bientôt gagné par les idées des Lumières, le père Hidalgo passe à la phase active, en levant lui-même une armée pour assurer la révolution sociale. Il sera arrêté dans son élan par les Espagnols, condamné puis exécuté par l'Inquisition. Mais son exécution n'empêchera pas le prêtre José María Morelos y Pavón de poursuivre la lutte pour l'amélioration de la condition de vie des Mexicains. Il subira le même sort que son prédécesseur. Un siècle plus tard, le mythe du « *prêtre guérillero* » s'incarne en la personne du père Camilo Torres, en Colombie.

Le Père Camilo Torres rejoint l'Armée de Libération Nationale (ELN) en 1965, après avoir tenté de mettre sur pied une opposition politique au Front National gouvernemental. Constatant que le pouvoir s'oppose de plus en plus aux manifestations non-violentes qu'il organise, il décide d'abandonner les formes de luttes intégrées dans le système légal et choisit la révolution violente. Son implication dans les activités de l'ELN choque plus d'un. Dès lors, le père Camilo Torres multiplie des campagnes pour expliquer le bien fondé de sa lutte. Dans un de ses discours les plus connus, il résume sa position par ces mots :

« Je suis révolutionnaire en tant que Colombien, en tant que sociologue, en tant que chrétien et en tant que prêtre. En tant que Colombien : parce que je ne peux pas rester étranger à la lutte de mon peuple. En tant que sociologue : parce que les connaissances scientifiques que j'ai de la réalité m'ont conduit à la conviction qu'il n'est pas possible de parvenir à des solutions techniques et efficaces sans révolution. En tant que chrétien : parce que l'amour envers le prochain est l'essence du christianisme et que ce n'est que par la révolution que l'on peut obtenir le bien-être de la majorité des gens. En tant que prêtre : parce que la révolution exige un sacrifice complet de soi en faveur du prochain et que c'est là une exigence de charité fraternelle indispensable pour pouvoir réaliser le sacrifice de la messe, qui n'est pas une offrande individuelle mais l'offrande de tout un peuple, par l'intermédiaire du Christ »⁴²⁵.

Le « *prêtre guérillero* » refuse le jeu d'un clergé cramponné à ses privilèges, et ne se prête pas à la duplicité des partis politiques. Il ne se contente plus de ses nombreux rappels à l'ordre qui demeurent infructueux. Cette intransigeance le conduit à prendre le maquis et à

⁴²⁵ « Camilo Torres Restrepo », un article de Wikipédia, l'encyclopédie libre.
Source : <http://www.wikipedia.org>

combattre les armes en main, auprès des guérilleros du mouvement ELN. Ses dernières recommandations sont : « *Pas un pas en arrière! La Libération ou la mort!* »⁴²⁶

Le « *prêtre guérillero* » succombe sous deux balles, à l'issue de sa première opération militaire le 15 février 1965. Mort au combat, il sera secondé par le père Manuel Pérez, pas moins intransigeant. Ses ennemis l'appelleront « *El cura loco* ». Mais à y voir de plus près, le « *prêtre fou* » n'est peut-être pas aussi fou qu'on voulait le faire croire, seulement idéaliste.

Originaire de la province d'Aragon, en Espagne, Manuel Pérez, le jeune séminariste d'alors a été influencé par les enseignements du « *Vatican II* »⁴²⁷, le célèbre concile qui vient reformer l'Eglise catholique en la rapprochant des réalités des masses pauvres du Tiers-Monde. Ayant à peine dépassé la vingtaine, le jeune Manuel décide donc de s'engager dans la lutte contre la pauvreté. En 1968, il part d'abord pour la France afin d'y trouver une existence de « *prêtre ouvrier* ». A ce titre, il ne s'occupe pas que des besoins spirituels des fidèles de sa commune, mais partage aussi leurs labeurs. Au bout d'un an, il constate que cette vie ne répond pas à ses aspirations humanistes et religieuses. Accompagné de deux amis espagnols, comme lui prêtres engagés, il part vers l'Amérique Latine où, est-il convaincu, les pauvres auront plus besoin de son aide que les ouvriers parisiens. Il s'attelle à remplir sa mission, définie non pas par l'Eglise officielle, mais par sa seule conscience individuelle. Cette mission consistait à secourir les travailleurs immigrés haïtiens qui étaient traités tels des esclaves dans les plantations de canne à sucre. Son abnégation pour rétablir la justice sociale lui vaudra les hostilités des autorités colombiennes, et la sympathie des guérilleros de l'ELN. La guérilla colombienne lui propose de rejoindre la lutte armée, non pas en tant qu'homme d'Eglise, mais comme un simple guérillero croyant. Le père ne refusa pas l'offre. C'est ainsi qu'en 1969,

⁴²⁶ Thibaut KAESER, « Le prêtre guérillero » in le *Courrier*, quotidien suisse indépendant.

Source : <http://www.lecourrier.fr>.

⁴²⁷ Le concile de « Vatican II » fut annoncé par le Pape Jean XXIII, le 25 janvier 1959. La première réunion eut lieu le 11 octobre 1962, et la dernière le 8 décembre 1965.

Manuel Pérez et ses pairs rejoignent l'Armée de Libération Nationale. Dès sa prise de fonction au sein du mouvement, le prêtre en assumera la direction politique, fidèle à son engagement envers les pauvres jusqu'à sa mort en février 1998.

Critiqués, combattus, les prêtres Camilo Torres et Manuel Pérez seront considérés par d'autres, notamment dans certains milieux catholiques, comme des Théologiens de la libération.

2- La théologie de la libération :

La décennie des années 60 est marquée par des choix dans la vie des peuples et des mouvements sociaux, comme d'ailleurs dans l'Église latino-américaine avec l'aggravation de ses contradictions internes. L'effet Vatican II et la Conférence des évêques latino-américains de Medellín tenue en 1968 permettent l'éclosion de théologies spécifiques, connues sous le terme générique de « théologie de la libération ». Si sans hésiter, certains chrétiens adhèrent aux thèses des théologiens de la libération, d'autres s'y opposeront, nourris par l'impression que la théologie proposée ne se réduit qu'à la politique et à la lutte révolutionnaire. Qu'en est-il exactement ?

L'expression « théologie de la libération » est employée pour la première fois en Amérique latine, par Ruben Alves et Gustavo Gutiérrez, pour préciser cette perspective théologique qui veut mettre l'accent sur la quête du salut dans sa dimension sociopolitique. Le péruvien Gustavo Gutiérrez a livré la première formulation systématique de cette idée à travers son essai *Théologie de la libération*, écrit en 1971. L'auteur rappelle dans cet ouvrage que le rôle primordial de l'Église est de venir en aide aux pauvres. Selon lui, les ministres du

Christ se doivent de privilégier la pratique ecclésiale susceptible de favoriser la mise en place d'organisations sociales afin de permettre à tous de vivre.

Pour y parvenir, les théologiens de la libération développent une idéologie qui prend assise sur la « théorie de la dépendance »⁴²⁸, sur certaines analyses sociales marxistes, notamment la critique de Marx sur le rôle de la religion dans la société. Loin de limiter le salut à la délivrance du mal, du péché, de la maladie et de la damnation éternelle, ou uniquement, comme d'autres religions, à la délivrance de la « prison du corps » ou de l'emprise de la passion, la théologie de la libération étend le salut à la libération de l'esclavage, de la domination politique ou de l'oppression sociale.

Le plan des théologiens de la libération est de parvenir à améliorer les conditions de vie des classes marginales, partant, sortir les pays latinoaméricains du carcan de la pauvreté. Si les pays européens y sont parvenus, cela n'est pas impossible aux pays latino-américains.

Cependant, l'instrumentalisation de l'Église et la détérioration du terme de libération militent en faveur de la thèse de Karl Marx quand il affirme que « *la religion est l'opium du peuple* ». Une telle appréhension de la religion est imputable aux dirigeants politiques et aux régimes militaires qui, sous prétexte de défendre la civilisation chrétienne, souhaitent un ralliement de l'Église. Alors qu'en réalité, ces hommes avides de pouvoir défendent un ordre social qui est lui-même profondément injuste. Heureusement, ils se comptent par millier, les chrétiens et les religieux qui refusent de les suivre.

Forts des idéaux prônés par la théologie de la libération, beaucoup de communautés religieuses vont partager la vie avec les plus pauvres dans les *villas miserias* et les *favelas*. Les chrétiens assument alors la révolte et le partage du pain et de la liberté ensemble avec

⁴²⁸ La « théorie de la dépendance » est souvent liée à la « théologie de la libération ». En effet, c'est la prise de conscience d'une situation de dépendance économique, sociale, politique et culturelle, ressentie comme injuste et aliénante qui signe le point de départ des théologies de la libération.

leurs peuples. Parmi ceux-ci se dégage la figure du père García Herreros, appelé à juste titre « *el señor de las aguas* ». Il s'attribue lui-même le pouvoir de dominer les eaux :

« *No se preocupe, mijo –le gritó a Villamizar-, que yo domino las aguas* »⁴²⁹.

De son vivant, le Père Rafael García Herreros a montré qu'il ne domine pas seulement les eaux, mais qu'il a aussi obtenu ce charisme de défendre la cause des pauvres. C'est ainsi qu'avec moins de cinq centimes, il a pu offrir 50.000 toits aux sans-abris : « *por la semilla que el sembró, cincuenta mil casa se significa 250.300 mil personas que hoy tienen techo en Colombia, gracias al padre Rafael García Herreros* »⁴³⁰.

Sans prendre part à aucun mouvement de guérilla, le charismatique prêtre s'insurge contre ceux qui condamnent les guérilleros sans chercher à analyser les motivations profondes qui les ont poussés à prendre le maquis :

« (...) *la más sorprendente de sus notas fue la que escribió sobre las reacciones de la clase política contra el M-19 cuando éste obtuvo una votación de más del diez por ciento para la Asamblea Constituyente. La agresividad política contra el M-19 – escribió-, su restricción (por no decir discriminación) en los medios de comunicación, muestra qué tan lejos estamos de la tolerancia y cuánto nos falta para modernizar lo más importante: la mente* »⁴³¹.

La « *mente* », c'est-à-dire l'esprit, c'est de là que tout part. C'est par cette faculté que l'homme arrive à faire un dépassement de soi, à ne pas se fier à l'évidence, à ne pas juger l'autre de façon hâtive. Le mépris se fonde sur l'apparence, et la condamnation regarde le passé. Mais le pardon au nom de la charité ouvre l'avenir, donne un sens à la vie et révèle à tout homme qu'il vaut plus que les actes qu'il pose. En paraphrasant Jean Jacques Rousseau,

⁴²⁹ *Noticia de un secuestro*, p.282.

⁴³⁰ *Ibidem*.

⁴³¹ *Op. Cit*, pp.297-298.

le père García Herreros soutient qu'effectivement tous les hommes sont bons : « *Los hombres en su intimidad son buenos, aunque algunas circunstancias los vuelven malignos* »⁴³². Si les guérilleros prennent le maquis, s'ils détiennent par dévers eux des armes et mettent à mal la sécurité des populations, le moins qu'on puisse dire c'est que ce mouvement est la résultante d'une situation qui, une fois analysée et solutionnée, pourrait être salutaire pour toute la communauté.

En définitive, c'est au nom de la foi chrétienne que les pères Camilo Torres dit « *le prêtre guérillero* », Manuel Pérez taxé de « *cura loco* », Rafael García Herreros « *el señor de las aguas* » et bien d'autres encore se sont « incarnés » dans la vie des classes marginalisées et démunies. Leurs actions sont destinées à une amélioration des conditions de vie des populations pauvres, et leur réintégration dans la société. A travers eux, apparaît une Eglise engagée dans le processus de libération de l'homme, quelque soit sa condition sociale. Le rôle de l'Eglise est donc salutaire. Et c'est à ce niveau du salut de l'homme qu'interviennent les théologiens de la libération. Ils prônent le développement économique et social pour éradiquer la pauvreté, voire assurer un équilibre entre les pays pauvres et les pays riches. Mais ce projet qui n'a pas encore abouti, passe pour certain comme un échec. Ce rêve inassouvi pousse des religieux et certains milieux chrétiens à se tourner vers l'idéologie révolutionnaire, et d'autres à justifier le recours à la violence pour contrecarrer la violence institutionnalisée.

⁴³² Op. Cit, p.285.

**CHAPITRE TROISIEME :
LE SENS DE L'HISTOIRE**

Vouloir que les choses aient un sens, est une tendance propre à l'homme. Et l'histoire, qui a pour objet de connaissance le passé humain, n'échappe pas à cette volonté. Pour l'homme, tout ce qui est arrivé, et même tout ce qui arrive est digne de l'histoire. Cette science est importante dans la mesure où elle établit la relation entre trois plans d'humanité, le passé vécu par les hommes d'autrefois, le présent par les hommes d'aujourd'hui, et l'avenir de l'homme d'après. Autrement dit, l'histoire, quoique relevant du passé, maintient le pont entre le présent et le futur. Mais le problème ultime où s'affrontent existentialistes, marxistes et chrétiens, pour ne citer que ceux-là, paraît bien être le sens de l'histoire. Pour les uns, le sens de l'histoire doit être perçu comme la direction, l'orientation dans laquelle s'inscrivent les événements humains. Pour les autres, c'est la signification de leur succession qui importe ; c'est-à-dire le but vers lequel, consciemment ou non, tend l'humanité. Nous estimons que les deux acceptions sont dignes de l'histoire qui préoccupe tant la pensée contemporaine. Et la question qui mérite d'être posée est : comment comprendre le sens que l'homme donne à son histoire ?

Dans son *Manifeste du parti communiste* Karl Marx affirme que :

« L'histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de luttes de classes. Homme libre et esclave, patricien et plébéien, baron et serf, maître de jurandes et compagnon, bref oppresseurs et opprimés, en opposition constante, ont mené une lutte ininterrompue, tantôt ouverte, tantôt dissimulée, une lutte qui finissait toujours soit par une transformation révolutionnaire de la société tout entière, soit par la disparition des deux classes en lutte »⁴³³.

⁴³³ Marx KARL, Engels FRIEDRICH; *Manifeste du parti communiste* (1848), chap.I, Trad. L. Lafargue revue par M. Kiitz, Ed. Sociales, bilingue, Paris, 1972, p.31.

Les événements qui se déroulent en Colombie, principalement ceux dont Gabriel García Márquez fait référence dans *Relato de un naufrago* et *Noticia de un secuestro*, semblent militer en faveur de la thèse marxienne. L'histoire que raconte l'auteur est authentique. En affirmant que: « *no hay una sola línea en ninguno de mis libros que no tenga su origen en un hecho real* »⁴³⁴, García Márquez montre combien il accorde une place de choix à la situation sociopolitique prévalant dans son pays. La violence qui fait rage en Colombie, a plusieurs pères. En aval, figurent des organisations armées en quête d'une « *transformation révolutionnaire de la société* », et en amont, l'Etat, décidé à maintenir le pouvoir et l'ordre social à l'aide de ses « *Appareils* » répressifs et idéologiques.

Les oppositions constantes entre groupes constitués et les conflits ouverts sont récurrents dans les sociétés latino-américaines, voire partout dans le monde. D'où l'intérêt pour nous de savoir si l'histoire des hommes n'est que l'histoire de ses passions, de la violence, et des guerres?

A- La Colombie, du narcotrafic à la narco-guérilla :

La Colombie est, à n'en point douter, un pays riche qui regorge de ressources naturelles et minières aussi diverses qu'importantes. Elle est le seul pays d'Amérique du Sud à bénéficier de deux façades maritimes, dont la première est bordée par l'océan pacifique, et l'autre par la mer des Caraïbes. Elle compte également d'importants gisements de gaz naturel, occupe une plage privilégiée sur le marché du pétrole sud-américain, et détient le titre du plus grand producteur d'émeraudes au monde. Cependant, le pays souffre de l'image que donnent de lui les cartels de la drogue. Premier producteur de la cocaïne entrant aux États-Unis et dans une bonne partie des marchés occidentaux, le pays récolte de ce commerce illégal des

⁴³⁴ Winston MAURIQUE, « Cultura : El universo literario » in *El País internacional*, pp18-19.

centaines de millions de dollars chaque année aux mains des narcotrafiquants. Les gouvernements qui se succèdent en Colombie décident de mettre fin à cette activité qui met à mal l'économie du pays, et la sécurité de ses habitants. La paix est une priorité absolue ! Les gouvernements s'y attellent, en ayant recours aux menaces, et le plus souvent à la guerre ouverte contre les narcotrafiquants, là où échouent les négociations.

1- La Colombie sous le faix des narcotrafiquants :

« *Llevamos diez kilos de dinamita –les dijo- . Al primer grito, o tos, o llanto, o lo que sea, nos bajamos del carro y lo hacemos explotar* »⁴³⁵, est un discours, mieux une menace parmi tant d'autres dans *Noticia de un secuestro*, montrant l'attitude jusqu'au-boutiste des narcotrafiquants. Pour eux, la fin justifie les moyens. Ils sont prêts à tout, pourvu qu'on satisfasse à leur requête. Déjà en 1984, les narcotrafiquants assassinent le ministre colombien de la justice, Rodrigo Lara Bonilla. Pour éviter l'escalade de la violence, le gouvernement de Belisario Betancur procède à une tentative de négociation avec les *Extraditables* en quête de la révision des textes d'extradition les concernant.

L'extradition devenant une réalité, les narcotrafiquants s'empressent de poursuivre les négociations avec le gouvernement. La proposition est alors présentée au Procureur Général de la Nation et à l'ancien président libéral Alfonso López Michelsen, à Panamá, en mai de cette même année. Pablo Escobar, Jorge Luis Ochoa et Gonzalo Rodriguez Gacha représentent les principaux narcotrafiquants colombiens. Ils demandent des réformes du traité d'extradition et exigent la prescription pour les crimes commis avant lesdites réformes. Ils proposent par ailleurs, de donner à l'Etat toute l'infrastructure productive de la drogue, y

⁴³⁵ *Noticia de un secuestro*, p.19.

compris des routes et des laboratoires et d'abandonner complètement le commerce. Ils se disent même prêts à payer la dette extérieure du pays.

Divers secteurs sociaux et politiques refusent la proposition. L'ambassade nord-américaine à Bogotá et le Département d'Etat à Washington expriment leur refus catégorique de négocier avec les trafiquants. Le gouvernement de Betancur s'inscrit dans cette logique, et déclare nulle la possibilité d'une quelconque entente entre le gouvernement et les narcotrafiquants présents à la réunion de Panamá.

A partir de ce moment, la lutte des narcotrafiquants contre l'extradition est tantôt politique, tantôt juridique, et quand surviennent les échecs, elle débouche dans le terrorisme. Cependant, à la fin du gouvernement de Virgilio Barco vers les années 90, diverses chroniques font état d'une négociation presque clandestine entre les trafiquants de Medellín, concrètement entre Pablo Escobar et le secrétaire de la Présidence, Germán Montoya. Des membres de la famille de ce dernier sont enlevés et nombreux sont les émissaires qui se rendent au Palais Présidentiel pour tenter d'obtenir des résultats. Finalement, la critique constante d'importants secteurs de la vie nationale et de l'opposition systématique du gouvernement nord-américain interdit toute avancée aux narcotrafiquants. En conséquence, des proches de Germán Montoya sont assassinés.

C'est dans cette atmosphère critique que le président César Gaviria arrive au pouvoir. Les mesures prises contre le trafic de drogues n'avaient pas eu les effets escomptés. Loin de s'amenuiser, le nombre d'hectares cultivés et la quantité de cocaïne exportée augmentaient. De leur côté, le pouvoir des cartels, leur capacité de corruption et la menace qu'ils présentaient devant l'Etat, restait la même. Pire, le narco-terrorisme multipliait les attentats,

les enlèvements de notables et de journalistes susciter des accords. Malgré cela, le gouvernement de César Gaviria ne cède pas.

« Cuando Gaviria se había negado a modificar el segundo decreto no había cedido ante las asperezas de Villamizar y las súplicas de Nydia. Su argumento, en síntesis, era que los decretos no podían juzgarse en función de los secuestros sino en función del interés público »⁴³⁶.

L'histoire de la Colombie se joue entre ses mains. Pour le président en exercice, les intérêts du pays passent avant la vie des séquestrés aux mains des narcotrafiquants. Mais la pression constante des attentats terroristes et l'enlèvement des enfants de l'élite colombienne, finiront par faciliter et fortifier les propositions de négociation. Même si le terme de « négociation » suscite la polémique entre divers auteurs, il n'en reste pas moins que l'assassinat de Diana Turbay Quintero - suite à un triste enlèvement -, ajouté à la persécution de personnages tels que Francisco Santos et Maruja Pachón de Villamizar, entre autres, ont pesé sur les négociations que le gouvernement proposait au plus haut niveau. La politique de soumission à la justice a été consacrée par plusieurs décrets visant à stimuler et à assurer la reddition des narcotrafiquants, la réduction des peines par confession des délits et la garantie de non-extradition. Telle fut la réponse de l'Etat aux pressions exercées par les narcotrafiquants et à la demande de la société pour arrêter la violence. A son tour, Pablo Escobar, le chef du cartel de Medellín, accepte de se remettre à la justice comme gage de sa bonne foi. Mais un an après, il s'évade alors que les autorités colombiennes voulaient le déplacer dans une autre prison. En 1993, Pablo Escobar est repéré dans un hôtel de Bogotá, par un groupe spécial de recherche constitué d'Américains et de Colombiens. Le parrain de la drogue est alors exécuté sans sommation, par l'armée à sa trousse.

⁴³⁶ *Noticia de un secuestro*, pp.174-175.

La lutte contre les narcotrafiquants marque ainsi un autre tournant après la mort de Pablo Escobar. Mais sa mort, loin d'affecter la livraison de la drogue aux Etats-Unis, favorise la prolifération de supercartels, dont la suprématie sera affirmée par les formations guérillas.

2- L'empire des narco-guérillas :

A l'heure des idéologies, les guérillas ont séduit les populations par les idéaux de paix, de justice, et d'égalité qu'elles promettaient. Elles ont eu des militants et des sympathisants provenant de toutes les couches socioprofessionnelles, pour la légitimité de leur combat. Au vu de l'impossibilité de dialogue et de négociation avec les autorités de l'Etat, les guérillas ont répondu le plus souvent par des actions répressives et militaires. Pour l'Etat, il n'est pas question de se soumettre aux harcèlements des guérillas. Les forces gouvernementales qui ont pour mission de défendre les intérêts de l'Etat, ambitionnent de mater la rébellion jusque dans les confins des maquis. Mais la résolution de conduire cette mission est une chose, et la réalisation sur le terrain en une autre. L'armée gouvernementale est convaincue que s'aventurer sur le territoire marqué par les narco-guérilleros, revient à s'exposer à une mort certaine.

En effet, le vérificateur général de la Colombie constate que les formations guérillas possèdent aujourd'hui près de la moitié des terres agricoles du pays. Elles contrôleraient entre 30 et 40 % du territoire colombien. Elles seraient aussi propriétaires d'une part non négligeable de terres non agricoles. En plus d'avoir le contrôle sur le crime organisé, elles auraient aussi des intérêts dans des pans importants de l'économie légitime comme l'extraction et le commerce d'émeraudes et certaines zones de production aurifère et pétrolière. Mais la

grande « manne » au profit des guérilleros est la culture et le trafic de stupéfiants sur les terres dont ils ont le contrôle.

Les FARC, en qui s'est confié sans hésitation aucune l'époux de Diana Turbay, sont très loin d'être des anges. Avec le trafic de drogue, elles n'ont plus besoin de séduire la population avec des idéaux. Les richesses que leur procure cette activité leur assurent une mainmise absolue sur le pouvoir socio-économique et politique dans de nombreuses parties du pays, y compris dans les secteurs de la santé, de l'éducation, des travaux publics, de la sécurité privée, des ports et du transport maritime et fluvial, ainsi que dans des secteurs d'activités criminelles telles que la prostitution, l'extorsion et le jeu. Spécialisées dans le racket et la séquestration, les FARC exécutent, sans hésiter, les victimes dont les négociations ne se soldent pas par l'acquittement des rançons prévues à cet effet.

Rien ne freine les FARC. S'il s'avère que des prêtres comme Camilo Torres et Manuel Perez se sont inscrits dans le rang des guérilleros pour défendre leur cause et celle de tous les opprimés, cela ne signifie en rien que tous les serviteurs de Dieu sont épargnés des assauts terroristes perpétrés par la guérilla. A ce propos, l'archevêque de Cali, Monseigneur Isaias Duarte Cancino s'est fait la cible des FARC pour s'être opposé contre elles.

« Agé de 63 ans, l'archevêque de Cali fut l'un des opposants au processus de paix impopulaire mené en vain pendant trois ans par le Président conservateur colombien Andres Pastrana avec la guérilla des FARC »⁴³⁷.

L'archevêque de Cali était considéré comme l'un des critiques les plus en vue de la guérilla et des narcotrafiquants. Il a dénoncé (sans citer de noms) le soutien financier de narcotrafiquants à des candidats au Sénat et à la Chambre des représentants. Il était

⁴³⁷ <http://www.latinreporters.com>; « Assassinat en Colombie de l'archevêque de Cali ».

farouchement opposé aux groupes armés illégaux et en particulier aux guérillas d'extrême gauche. Son opposition et son engagement qui étaient sus de tous, lui ont valu des ennemis. Ainsi, le dimanche 17 mars 2002, alors qu'il venait de célébrer de façon collective, cent mariages religieux dans l'église du Buen Pastor, dans un quartier populaire de Bogotá, l'archevêque de Cali est abattu par deux tueurs à gage aux comptes des FARC.

Un mois plus tard, les FARC se rendront responsables d'un autre acte criminel. Elles bombardent en mai 2002, l'église du village de Bojaya dans le nord de la Colombie. Le bilan fait état de 119 civils tués, dont 45 enfants, et plus de cent blessés. Les réactions se font entendre de par le monde. Le pape Jean-Paul II qualifie ce bombardement « d'acte terroriste », et pour le Haut commissariat des Nations unies aux droits de l'homme cet acte est un « crime de guerre »⁴³⁸.

Dans la guerre, les alliances s'avèrent nécessaires. A l'époque, le général Maza Márquez a dû s'associer à l'organisation mafieuse de Cali pour évincer le chef du cartel de Medellín. Il s'est empressé de rassurer ceux qui ne comprenaient pas sa démarche, en disant que « *su prioridad era el terrorismo de los narcotraficantes y no el narcotráfico* »⁴³⁹. Cette fois-ci, le gouvernement accepte la collaboration des milices au sein des Autodéfenses Unies de Colombie (AUC) pour venir à bout des FARC. C'est ainsi qu'en 2003, le chef paramilitaire Diego Fernando Murillo Bejarano met sa puissante milice d'extrême droite au service des milices destinées à suppléer l'armée dans sa lutte contre les guérillas d'extrême gauche. En échange de sa collaboration, si ses combattants acceptent la démobilisation, ils bénéficieront d'une large impunité. Les accords sont conclus.

⁴³⁸ <http://www.latinreporters.com/colombiebojayaeglise.html>.

⁴³⁹ Ibidem.

Mais la démobilisation ne signifie pas désarmement. « *Pour trois paramilitaires démobilisés, l'État n'a ramassé qu'un seul fusil* »⁴⁴⁰. Le danger est permanent. Non seulement les FARC sont actives et intensifient leurs actions, la majorité des paramilitaires démobilisés se sont reconvertis dans le meurtre sous contrat et le narcotrafic. Ils sèment la terreur, poussant les journalistes à l'autocensure ou à l'exil quand ils ne recourent pas à l'assassinat. Arrêté et assigné à résidence depuis le 27 mai 2005, leur chef Diego Fernando Murillo Bejarano incarne plus que quiconque l'essence mafieuse du paramilitarisme. En échange de quelques renseignements, il peut à loisir donner des consignes à ses compagnons d'armes et continuer de jouer son rôle de chef de cartel.

En définitive, la culture de la drogue est génératrice de pouvoirs face auxquels les narcotrafiquants ne parviennent pas à résister. C'est pourquoi le narrateur de *Noticia de un secuestro* affirme que : « *(la) droga más dañina que las más llamadas heroicas se introdujo en la cultura nacional: el dinero fácil* »⁴⁴¹. La drogue procure « l'argent facile », et partant le pouvoir. Par le pouvoir, les groupes séditieux peuvent s'affirmer et imposer leur idéologie. C'est ainsi que, quoique déclarée illicite, le trafic de la drogue passe des mains des *Extraditables* aux mains des guérillas. Et les paramilitaires, venus en soutien à l'armée gouvernementale dans sa lutte contre la *narco-guérilla*, succombent à l'attrait des stupéfiants, et des privilèges qu'elles accordent de par leur commercialisation. Pour ainsi dire, les narco-guérillas demeurent actives en Colombie, le narcotrafic aussi.

⁴⁴⁰ Source : www.interpares.ca/fr/publication/bulletin/html/bul-feb_2007/page2.php.

⁴⁴¹ *Noticia de un secuestro*, p.151.

B- Les FARC sous le règne du président Alvaro Uribe :

L'histoire de la Colombie est celle d'un pays dont le système politique est considéré d'illégitime pour l'ensemble des mouvements guérilleros. Aussi, ces derniers envisagent-ils de détruire l'Etat avec tous ses *Appareils* qui asservissent la population. Les différentes factions rebelles, depuis des décennies, livrent contre l'Etat colombien, une guerre pour passer du cap des idéologies à celui de leur réalisation sur le terrain. Les guérilleros prétendent défendre les intérêts de la population, l'Etat aussi se porte garant de la sécurité et du bien-être social de tous les citoyens. Pourtant, durant ces années de conflits armés qui ont opposé l'Etat aux guérilleros, c'est la population civile qui est sortie la grande perdante. Au nom de cette population, au nom des accords signés entre les belligérants, un cessez-le-feu est déclaré. L'Etat demeure malgré tous les soubresauts. Quant aux mouvements de guérilla, certains ont accepté la démobilisation de leurs troupes, et sont même reconvertis en partis politiques ; tandis d'autres sont actifs. Parmi les guérillas actives, les FARC occupent une place à part. Elles sont à l'origine de la situation de violence qui défraie la chronique colombienne. Elles constituent aussi le mal principal que l'actuel président, Alvaro Uribe, se charge d'éradiquer.

1- Uribe et le «plan Colombie» :

Les résultats aux élections présidentielles de 2002 font état de la victoire historique d'Alvaro Uribe, un dissident du Parti libéral.

« Presqu'inconnu il y a un an, le dissident du Parti Libéral Alvaro Uribe a remporté dimanche en Colombie l'élection présidentielle avec 53% des suffrages. C'est la première fois qu'un président colombien est élu au 1er tour depuis l'instauration des

deux tours, en 1994. La première fois aussi que la présidence revient à un indépendant n'ayant pas (encore) de parti politique propre »⁴⁴².

Alvaro Uribe figure au nombre des dissidents du parti libéral qui auront marqué l'histoire de la Colombie. Le premier en liste est le leader Eliécer Gaitán. Dirigeant l'aile la plus radicale du parti libéral, Eliécer Gaitán critique sans faux-fuyants la classe politique (autant les libéraux que les conservateurs), s'oppose au panaméricanisme à travers lequel il perçoit l'impérialisme américain, et devient très populaire pour sa politique en faveur des classes défavorisées. Selon les sondages, il était le favori des candidats aux élections présidentielles. Mais sa course vers le fauteuil présidentiel est freinée par deux balles assassines sous lesquelles il succombe. Sa mort suscite aussitôt un soulèvement populaire qui aboutit à une situation de violence généralisée, le *Bogotazo*.

Le second est Luis Carlos Galán qui fonde son propre parti, le *Nuevo Liberalismo*. Carlos Galán est de ceux qui refusent la négociation avec les terroristes, notamment les narcotrafiquants appelés *Extraditables*. Aussi, a-t-il été offusqué de voir Pablo Escobar, le chef du cartel de Medellín, militer au sein de son parti. Sa réaction ne s'est pas fait attendre. Luis Carlos Galán s'est chargé personnellement de supprimer son nom de la liste, et de le publier au cours d'une manifestation à laquelle étaient présentes plus de cinq mille personnes. Humilié, Pablo Escobar lave l'affront en le faisant assassiner sur la place publique sans que ne puissent intervenir ses dix-huit gardes du corps. Le 18 août 1989 restera à jamais gravé dans la mémoire collective colombienne :

⁴⁴² Article: Colombie: « *Alvaro Uribe élu président au 1^{er} tour pour sa fermeté avec la guérilla* ». Disponible sur : <http://www.latinreporters.com>.

« El 18 de agosto de 1989, Luis Carlos Galán fue ametrallado en la plaza pública del municipio de Soacha a diez kilómetros del palacio presidencial y entre dieciocho guardaespaldas bien armados »⁴⁴³.

Les assassinats d'hommes politiques passent en Colombie pour des faits banals. Rechercher la paix et la justice sociale, dénoncer les violences et les violations des droits de l'homme est une entreprise noble, mais une entreprise couronnée d'épines. Et le prix à payer est bien souvent soldé par la mort. Alvaro Uribe le savait quand il brigua la magistrature suprême :

« Mais le premier défi à relever par Alvaro Uribe sera de conserver la vie. Il a déjà échappé à quinze tentatives d'attentats attribuées à la guérilla. La dernière remonte au mois d'avril. Son père fut lui-même tué par les FARC, lors d'une tentative d'enlèvement, en 1983 »⁴⁴⁴.

La guerre contre les guérillas, cette guerre pour laquelle Alvaro Uribe est élu président de la République, lui vaudra l'hostilité des groupes armés illégaux, principalement la guérilla des FARC. L'acharnement d'Alvaro Uribe est comparable à celui du général Maza Márquez dans sa guerre personnelle contre le chef du cartel de Medellín. C'est par miracle que le général Maza Márquez a pu échapper, plus d'une fois, aux attentats à la bombe perpétrés par les *Extraditables*.

Quant au président Alvaro Uribe, ni les tentatives d'assassinat contre sa personne, ni l'assassinat de son père par les FARC, ne freinent sa volonté d'en découdre avec la rébellion de la guérilla. Déterminé, il invite tous les Colombiens à participer à la lutte contre les

⁴⁴³ *Noticia de un secuestro*, p.28.

⁴⁴⁴ <http://www.latinreporters.com>. Article: Colombie: « Alvaro Uribe élu président au 1er tour pour sa fermeté avec la guérilla »

guérillas. Il considère tous ceux qui ne sont pas avec le "pays en guerre" comme étant contre lui, et de connivence avec la guérilla. Son mot d'ordre n'est pas tombé dans des oreilles de sourds. D'où la situation précaire de nombreux citoyens qui se veulent acteurs de paix, de démocratie locale, d'action syndicale, de défense des droits de l'homme, et de vérité de l'information. Tous savent pertinemment que le prix de leur engagement peut être la mort. Et en s'adressant aux groupes armés en marge de la loi, en incluant tant la guérilla que les paramilitaires, il les invite à se réinsérer dans la vie politique démocratique, qui permet "la révolution des idées". Face au refus des groupes armés d'obtempérer, le président Uribe opte pour le «plan Colombie».

Officiellement appelé «Plan pour la paix, la prospérité et le renforcement de l'État», le « plan Colombie » est un programme d'aide militaire et économique approuvé en l'an 2000 à l'initiative de Washington, sous l'égide du président Pastrana. Si les concessions de l'ex-président ont été vaines avec les factions rebelles, Alvaro Uribe s'engage au moyen de la guerre déclarée pour éliminer les ressources des *narco-guérillas*. Actuellement, la Colombie s'enorgueillit d'être, après Israël, le deuxième État au monde le plus aidé économiquement par les Etats-Unis. Comme si cette aide économique n'était pas suffisante, le secrétaire d'État américain a laissé entendre, en mars 2002, que Washington pourrait encore augmenter son aide militaire au gouvernement colombien pour l'aider à faire face à la «rébellion marxiste» des guérilleros. Le « plan Colombie », solution aux yeux du président Uribe rencontre d'énormes difficultés pour sa réalisation complète sur le terrain.

Les premiers à s'insurger contre cette politique sont les FARC. Elles accusent Washington d'user de ce stratège d'intervenir dans la guerre civile en Colombie sous le couvert de la lutte contre le trafic de la drogue. Le « plan Colombie » n'est rien d'autre qu'une

forme de néocolonialisme. C'est pour cette raison que les Forces Armées Révolutionnaires Colombiennes multiplient les assauts contre le gouvernement d'Alvaro Uribe, et tentent maintenant de démonter ces appareils de mort que les Américains ont mis en place comme appui militaire à leur projet fascisant d'imposition du néolibéralisme.

En dehors de l'opposition des FARC au « plan Colombie », les Américains sont confrontés à un autre problème qui sape leur effort auprès du gouvernement colombien dans la lutte contre le narcotrafic. Les résultats de la lutte antidrogue sont plutôt mitigés, en comparaison des milliards qu'on y investit, notamment en raison de la corruption endémique des gouvernements locaux et du peu de sympathie pour la cause américaine dans cette région du monde. Pour une grande partie de ces populations, qui souvent vivent de la culture de la coca ou du pavot, le problème n'est pas chez eux, mais bien dans le mode de vie des pays riches qui consomment de façon aveugle et abusive des produits qu'eux ne font en fait que produire. Pourquoi s'attaquer à l'offre alors que le problème serait en fait la demande ?

Lentement, les Américains découvrent que le problème de la drogue en Amérique latine présente plusieurs facettes que les hélicoptères et les troupes d'élite ne sauraient résoudre. Dans cette partie du monde, la coca est avant tout une façon de survivre pour la majorité de ceux qui la produisent et la transforment. La coca ou le pavot, c'est très souvent la différence entre manger ou mourir de faim pour des milliers de familles que les problèmes de toxicomanie des États-Unis ne concernent guère.

Enfin, les opérations antidrogues constituent pour les mêmes Américains, une activité très intéressante. Pour les stratèges et les généraux du Pentagone l'éradication du phénomène de la drogue et le démantèlement des réseaux des narco-guérillas ne se feront pas du jour au lendemain. Aussi, sont-ils convaincus qu'ils n'auront pas trop de difficultés pour obtenir du

Congrès américain, le financement à hauteur de milliards de dollars pour la poursuite des opérations et le développement d'armes et de technologies toujours plus sophistiquées. Quant à l'Etat colombien, il constitue aux yeux des Américains, un très bon client pour la vente de leurs équipements militaires, en raison des nombreuses guérillas et des trafiquants présents sur son territoire. « *Les 79 hélicoptères américains, dont 16 Black Hawks, achetés dans le cadre du Plan Colombie en font foi* »⁴⁴⁵. La volonté des Américains d'aider la Colombie, cache leurs intérêts de continuer de s'enrichir et d'affirmer leur suprématie.

Pour ainsi dire, l'atmosphère est tendue entre les FARC et le gouvernement d'Alvaro Uribe. C'est une situation d'autant plus préoccupante qu'elle intensifie les violences qui affligent la masse sociale et affectent la santé économique du pays. Le recours systématique à la main tendue par Washington se justifie dans la mesure où l'union fait la force, mais pas sans conséquence. A force d'être «couverte» artificiellement par les États-Unis, la Colombie n'a malheureusement jamais exercé pleinement son indépendance.

2- Ingrid Betancourt, une autre victime des FARC :

L'écologiste franco-colombienne, Ingrid Betancourt, était candidate comme Alvaro Uribe aux élections présidentielles de 2002. Mais elle sera enlevée le 23 février de la même année, par les FARC, comme l'ont été Francisco Santos, Maruja Pachón, Diana Turbay et Marina Montoya par les *Extraditables*. Deux issues sont possibles dans un cas d'enlèvement : la libération ou la mort.

⁴⁴⁵ « Des "narco-Etats" aux portes de l'Amérique ». Disponible sur : http://elcorreo.eu.org/article.php3interroid_article=3902.htm.

Maruja Pachón et Francisco Santos sont entre autres, ceux qui ont pu recouvrer la liberté. Mais au prix de combien de tribulations ? Pour le moins qu'on puisse dire, la liberté est l'espoir nourri et par les victimes, et par leurs familles respectives, et par le gouvernement aussi intransigeant soit-il. Quant à Marina et Diana Turbay, elles ont été exécutées, face à l'échec du gouvernement dans ses négociations avec les *Extraditables*.

Telle une œuvre prophétique, *Noticia de un secuestro* révèle des similitudes entre l'enlèvement de Diana Turbay et celui d'Ingrid Betancourt. La première, éprise de paix, est allée de son propre chef dans les maquis pour y rencontrer les guérilleros de l'Armée de Libération Nationale (ELN). Elle ambitionnait obtenir des guérilleros, la révision de leur position quant aux accords de paix proposés par le gouvernement. Malheureusement, elle et son équipe de reporters tombent dans une embuscade dressée par les Extraditables de Pablo Escobar. La suite, nous la connaissons : la fille de l'ex-président Turbay est exécutée par les narcoterroristes, juste pour montrer au gouvernement ce dont ils sont capables. Sa mort, ainsi que celle Marina Montoya ont obligé le gouvernement de César Gaviria Trujillo à se plier aux exigences des terroristes.

La candidate à la présidence, Ingrid Betancourt, est aussi allée rencontrer les FARC, malgré la mauvaise presse à leur sujet. Elle espérait obtenir par le dialogue, ce que les autres n'ont pas pu obtenir par la guerre. Elle est arrêtée par Manuel Marulanda, le chef suprême de la guérilla qui en fait un otage de luxe. Avec Ingrid Betancourt, les FARC ont désormais un écho international sans précédent et aussi, un moyen de pression sur Alvaro Uribe, qui depuis son élection reste inflexible et déterminé dans sa lutte contre la guérilla-marxiste. Dans une lettre qu'elle écrit lors de sa réclusion, la franco-colombienne avoue aux siens sa résignation. Elle confesse qu'« *elle n'a plus l'énergie de lutter. Plus de 5 années à vivre en recluse dans*

la forêt vierge, changeant de campement en permanence, fatiguée par une hépatite mal soignée, par les conditions de vie de plus en plus difficiles, le froid, la pluie, l'humidité, les moustiques, la dysenterie, la malaria, avec pour seul livre de chevet une Bible que les "terroristes" lui ont abandonnée »⁴⁴⁶.

Cette confession n'a pas besoin de commentaire. Elle montre combien est déprimante la situation d'un otage, quelque soit le ravisseur entre les mains de qui il se trouve. Heureusement pour Ingrid Betancourt, nulle part elle ne souligne l'envie de se suicider. Elle a tout perdu, sauf sa foi en Dieu ; et elle recouvre les forces nécessaires pour affronter « *les conditions de vie de plus en plus difficiles* » à travers la Bible que les guérilleros lui ont donnée.

Les dépressions, elle en a connu. A ce propos, nous gardons de l'écologiste Ingrid Betancourt, une de ses images qui a fait le tour du monde : celle d'une femme amaigrie, rongée par la maladie et la déception. Cette image est similaire à celle de Marina Montoya, dans *Relato de un secuestro* :

«En el rincón a la izquierda de la puerta, sentada en una cama estrecha con un barandal de hierro, había una mujer fantasmal con el cabello blanco y mustio, los ojos atónitos y la piel pegada a los huesos. No dio señales de haber sentido que entraron; no miró, no respiró. Nada: un cadáver no habría parecido tan muerto»⁴⁴⁷.

Assise sur un lit, Marina est complètement indifférente à l'arrivée de Maruja Pachón et de sa belle sœur, Beatriz Villamizar. Elle ressemblait à un fantôme aux cheveux blancs et mornes, aux yeux abasourdis. Marina est tellement amaigrie que sa peau est collée à ses os.

⁴⁴⁶ Serge RAFFY, « Le calvaire d'Ingrid Betancourt », in *Le Nouvel Observateur*, hebdomadaire, du 6 au 12 décembre 2007, n° 2248, p.28.

⁴⁴⁷ *Noticia de un secuestro*, p.21.

Bref, même un cadavre aurait plus d'entrain que la mine qu'elle offre, conclut le narrateur sous forme hyperbolique.

Pour revenir à Ingrid Betancourt, sa mine défaite et le corps décharné témoignent de l'enfer dans lequel elle est plongée. Une année avant sa libération, elle affirme à travers une lettre adressée à sa mère que :

« Ce moment est très dur pour moi. Ils demandent des preuves de survie à brûle-pourpoint et me voici en train de t'écrire, mon âme étendue sur ce papier. Je n'ai pas mangé à nouveau, l'appétit m'est bloqué, les cheveux me tombent en grandes quantités.

Je n'ai envie de rien. Je crois que seul cela est bien, je n'ai envie de rien, car ici dans cette forêt l'unique réponse à tout est "non". C'est donc mieux de ne rien vouloir pour être libre au moins de désirs »⁴⁴⁸.

De l'année 2002 à 2008, voilà au total six ans qu'a duré la réclusion de la Franco-colombienne Ingrid Betancourt. Son enlèvement prolongé a attiré l'attention de l'opinion internationale sur le conflit des FARC, et l'escalade de la confrontation militaire menée par l'armée gouvernementale. Les rebelles détiennent en plus d'Ingrid, plus de 3000 otages qu'ils désirent échanger contre des responsables de leur mouvement aux mains des autorités colombiennes. Alvaro Uribe refuse tout en bloc. C'est son homologue, le Vénézuélien Hugo Chavez qui est maintenant chargé d'une médiation pour obtenir un accord humanitaire pour la libération des otages retenus par les FARC.

Elle a été tardive, à la fois hypothétique et emprunte d'espoir, mais le monde entier finit par apprendre la nouvelle de la libération d'Ingrid Betancourt. La presse colombienne et

⁴⁴⁸ Extrait de la lettre d'Ingrid Betancourt à sa mère Yolanda Pulecio, publié par le quotidien colombien El Tiempo. Traduction littérale de LatinReporter. Article

internationale l'a annoncée ce Mercredi 2 juillet 2008, « Ingrid Betancourt est enfin libre ! ». La franco-colombienne a été libérée, ainsi que trois otages américains et onze otages colombiens. Selon le ministre colombien de la Défense, tous ces otages ont été libérés « *lors d'une opération de l'armée au cours de laquelle il a été possible d'infiltrer le premier cercle des Forces armées révolutionnaires de la Colombie* »⁴⁴⁹.

Comment la guérilla des FARC, dont l'organisation lui a permis de subsister pendant quatre décennies contre l'Etat, a-t-elle pu se faire avoir ? Des signes annoncent le naufrage des FARC. En 2008, plusieurs des chefs de la guérilla-marxiste, dont Manuel Marulanda Velez et Raúl Reyes, meurent ou sont tués. Aux dernières nouvelles, une responsable des FARC, María Remedios García Albert, a été arrêtée le 26 juillet 2008, par les autorités espagnoles, après la libération d'Ingrid Betancourt⁴⁵⁰.

En fin de compte la bombe médiatique de l'enlèvement puis de la libération d'Ingrid Betancourt explose, en exposant la situation sociopolitique de la Colombie actuelle. Le président, Alvaro Uribe, sans réelle volonté d'installer un régime autoritaire, fait preuve de volonté d'ordre en axant sa politique sur l'affrontement avec la guérilla. La politique de la guérilla des FARC qui consiste à utiliser les otages comme moyen de pression sur le gouvernement, échoue face à la fermeté du président colombien. Aujourd'hui donc, les FARC se trouvent dans une véritable impasse avec la mort et l'arrestation de plusieurs de ses leaders. Mais ne nous réjouissons pas trop vite. S'il s'avère que les FARC sont affaiblies, cela ne signifie pas qu'elles sont éteintes.

⁴⁴⁹ Zineb DRYEF, « Six ans otage des Farc, Ingrid Betancourt est enfin libre ce mercredi 2 juillet 2008 ». Disponible sur : <http://www.rue89.com/explicateur/lhistoire-des-farc-de-la-revolution-au-traffic-de-drogue>.

⁴⁵⁰ Article « La Colombie veut démanteler le réseau des Farc en Europe ». Disponible sur : <http://www.lemonde.fr/ameriques/article/2008/07/30/>

C- Les foyers de résistance :

L'Etat est une administration centrale dans laquelle tout le peuple est soumis à un gouvernement et à des lois communes. Et le chef de l'Etat est établi pour œuvrer au développement économique et social, et partant le bien-être de tous ses administrés. Il doit mériter leur confiance, sinon, son mandat à la tête de l'Etat ne sera point reconduit, et son gouvernement plus jamais ne recevra l'approbation de la population. Pour les nations démocratiques, les élections sont le lieu où le peuple choisit le candidat apte à répondre à ses aspirations. Cependant, dans ces mêmes nations dont la majorité se réclame démocratique, naissent des groupes séditieux qui optent pour la lutte armée pour démettre le chef de l'Etat jugé indigne de la confiance du peuple. Aucun Etat au monde n'accueille la rébellion, quelles que soient les idéologies qu'elle défend. Malgré l'offensive menée par les *Appareils Répressifs* de l'Etat, les rebellions armées ont fait fortune et continuent d'être un sujet d'actualité dans tout le reste de l'Amérique latine et en Afrique.

1- Permanence des mouvements révolutionnaires en Amérique latine :

La tendance de fond à l'œuvre dans plusieurs pays d'Amérique latine est la prolifération des mouvements révolutionnaires. Le contexte d'émergence de ces mouvements révolutionnaires, c'est d'abord l'échec patent de la classe politique au lendemain des indépendances. Celle-ci est plus encline à se guerroyer contre ses adversaires pour le maintien du pouvoir et la conservation des intérêts qui s'y attachent, est moins disposée à trouver des solutions aux problèmes socioéconomiques de la nation dont elle a la charge. Les richesses qui sont exploitées bénéficient aux classes dites bourgeoises. Et le fossé entre riches et pauvres s'agrandit sans cesse. A ce problème s'ajoute la difficulté, voire l'impossibilité d'obtenir des changements politiques et sociaux par la voie légale. Dès lors, de jeunes

idéalistes montent au créneau avec pour projet l'instauration d'un nouvel ordre social, économique et politique.

1-1 L'insurrection sandiniste au Nicaragua :

Au Nicaragua, le Front Sandiniste de Libération Nationale (FSLN) apparaît en 1961, en pleine dictature des Somoza. Il reprend la tradition de César Augusto Sandino, leader de la guérilla qui, de 1927 à 1934, a lutté contre les « marines » américains et est même parvenu à les chasser des terres nicaraguayennes. Il sera assassiné deux ans après par la Garde nationale formée par les Etats-Unis, et commandée par le premier des Somoza qui s'autoproclamera président de la république. Une fois au pouvoir, Anastasio Somoza instaure un régime dictatorial, et demeure à la tête du pays jusqu'à son assassinat en 1956. Ses fils qui le succèdent au « trône » ne seront pas moins tyranniques que le premier des Somoza. En février 1967, Anastasio Somoza Debayle, un autre de ses fils, devient à son tour président de la République nicaraguayenne. Sous son mandat, son pays connaît un violent tremblement de terre qui laisse sous ses décombres plus de 5.000 personnes sans vie. Le président détourne le fonds destiné aux sinistrés et à la reconstruction de la capitale, Managua. Cet acte qui s'ajoute au catalogue des exactions de Somoza Debayle contribue à la montée du Front Sandiniste. Aidés par Cuba, mais aussi par le Venezuela, le Costa Rica et le Panamá, relayés par une insurrection populaire, les sandinistes renversent la dictature en 1979. L'échec d'Anastasio Somoza Debayle met fin à la dynastie des Somoza.

Les sandinistes désignent Daniel Ortega comme président de la république. Aussitôt, ils mettent en place un programme économique d'inspiration socialiste comprenant notamment des nationalisations d'entreprises et une réforme agraire.

Inquiet de voir les nouveaux dirigeants nicaraguayens aider les rebelles marxistes au Salvador, le gouvernement américain suspend son aide économique en 1981, puis impose au pays un embargo commercial qui le pénalise sévèrement. Et pour ajouter la cerise sur le gâteau, les Américains entretiennent la rébellion des contre-révolutionnaires appelés encore *contras*. Soutenus aussi bien sur le plan de la logistique que sur le plan de l'armement, les *contras* livrent une guerre contre les sandinistes. Les belligérants déclareront de part et d'autre le cessez-le-feu grâce aux négociations engagées sous l'égide du président costaricain Óscar Arias Sánchez en 1987. Le gouvernement sandiniste, dirigé alors par Daniel Ortega, consent à organiser des élections libres en 1990 en contrepartie du désarmement des *contras*. Chose faite, et les élections ont lieu. Le candidat sandiniste Ortega est battu par Violeta Barrios de Chamorro, candidate soutenue par une coalition conservatrice, l'Union Nationale de l'Opposition (UNO), mais aussi par les États-Unis qui s'engagent à mettre un terme à leur embargo et à apporter de nouveau leur aide financière au pays. Cependant, malgré l'élection démocratique de Violeta Chamorro, les rivalités entre des bandes armées constituées d'anciens sandinistes et d'anciens *contras* contribuent à maintenir un climat d'insécurité. De plus, la situation économique reste très précaire, d'autant que le gouvernement doit constamment faire face à des mouvements de grève.

1-2 Les Tupamaros de l'Uruguay :

En Uruguay, les Tupamaros créent en 1962, le Mouvement de Libération Nationale en réaction contre la crise économique qui secoue le pays. Les deux principales formations politiques, d'un côté les conservateurs appelés *blancos*, et de l'autre, les libéraux, appelés *colorados*, en raison de la couleur de leurs drapeaux respectifs, sont parvenus à mettre un terme à des années de guerre civile par l'adoption d'une réforme visant à rétablir le système

présidentiel. La réforme est approuvée par référendum en novembre 1966, et reconnue par la nouvelle Constitution dont se dote le pays en février 1967. Au même moment, les élections générales sont remportées par les *colorados*. Mais si sur le plan politique, la stabilité règne, le nouveau gouvernement *colorado* doit cependant faire face à l'agitation populaire et à des troubles sociaux liés à la crise économique que connaît l'Uruguay. Le président Oscar Daniel Gestino et son gouvernement engagent des réformes économiques qui ne donnent pas les résultats escomptés. La situation économique demeure critique à telle enseigne qu'elle provoque une grande agitation, dont l'intention manifeste des Tupamaros est de renverser le gouvernement.

Les Tupamaros du Mouvement de Libération Nationale commencent par cambrioler des banques pour redistribuer l'argent aux plus nécessiteux. À partir de 1968, ils organisent des attentats terroristes et des enlèvements afin de renverser le pouvoir en place et d'instaurer un régime marxiste. Ils sont à l'origine d'enlèvements spectaculaires et font assassiner des personnalités publiques britanniques et américaines. Les Tupamaros constituent une entrave notoire à la paix sociale. Cependant, leur organisation servira de modèle à l'ELN, l'Armée de Libération Nationale colombienne.

Combattue par l'armée régulière, l'organisation de la guérilla des Tupamaros est pratiquement détruite à la fin de l'année 1973, et définitivement mise à bas après le coup d'État militaire de 1976. Lorsque la démocratie fut rétablie en Uruguay, en 1985, le mouvement Tupamaros devient un parti politique légal et la plupart de ses membres sont amnistiés.

1-3 Le Front Farabundo Martí de Libération Nationale:

Au Salvador les luttes populaires se sont développées à la fin des années 70 sur fond de fraudes électorales : chacun des groupes d'opposition armée établit alors des relations avec les organisations populaires qui se radicalisent face à la fermeture de tout espace politique. Ainsi se forme le Front Farabundo Martí de Libération Nationale (FMLN), du nom du fondateur du parti communiste salvadorien assassiné lors des massacres organisés par le pouvoir contre l'insurrection paysanne de 1932. Au sein du FMLN, chaque organisation conserve son identité, ses propres structures et sa zone d'intervention. Soutenu par les sandinistes du Nicaragua voisin, mais comptant surtout sur ses propres forces, le FMLN se dote progressivement d'une véritable armée révolutionnaire. Malgré l'aide massive des Etats-Unis, l'armée salvadorienne est tenue en échec. Il faudra toutefois attendre 1992 pour qu'aboutissent les négociations de paix. Avec un programme social-démocrate radical, le Front est devenu la première force politique du pays et est arrivé en tête des élections législatives en mars 2000. Le maire de la capitale, San Salvador, est membre d'une coalition dont le FMLN constitue le cœur.

1-4 Le Chili et le Front Patriotique Manuel Rodriguez :

Au Chili, le général Augusto Pinochet Ugarte prend la tête de la junte militaire en 1974 et s'empare du pouvoir. Aussitôt, il suspend la Constitution, dissout le Parlement, impose la censure absolue et interdit tous les partis politiques. Il lance par ailleurs le pays dans une campagne de terreur et de répression sanglante contre la gauche. Des milliers de personnes sont arrêtées. Beaucoup sont exécutées, torturées ou sont contraintes à l'exil, tandis que d'autres sont emprisonnées ou « disparaissent ». Face à l'impunité dont profite le général Pinochet, est créé le Front Patriotique Manuel Rodriguez. Ce Front se donne pour mission, le

combat pour une « justice populaire ». Mais au fil des années, et surtout avec la chute du régime dictatorial de Pinochet, le Front se divise en deux : une faction pro-communiste dépose les armes et se transforme en mouvement politique (le mouvement patriotique Manuel Rodriguez) et une faction autonome poursuit la lutte armée.

1-5 L'Union Révolutionnaire Nationale Guatémaltèque :

Pays à majorité indienne, le Guatemala a été le théâtre du conflit civil le plus long et le plus violent du continent : trente-six ans de conflits, 150 000 morts et 50 000 disparitions. Le coup d'Etat mené en 1954 contre le président démocratiquement élu, Jacobo Arbenz, marque le coup d'envoi de cette épouvantable tuerie. Dans l'intention de mener une réforme agraire, le président Arbenz a commis l'« imprudence » d'exproprier les Américains des terres réservées à l'exploitation de la United Fruit. Sous prétexte de lutter contre le « communisme », la CIA (Central Intelligence Agency) arme, finance et entraîne une troupe mercenaire pour renverser le président Arbenz. La CIA profitera de ses bases établies sur le territoire guatémaltèque, pour la préparation de l'invasion de Cuba (épisode de la Baie des cochons, en 1961) où deux ans plus tôt, Fidel Castro avait renversé la dictature Batista.

Dans les années 60, le pays entre dans une période de troubles politiques très violents. Influencée par la révolution cubaine, une nouvelle guérilla engage le combat pour faire face à un pouvoir répressif détenu de fait par les militaires. Mais, issue essentiellement d'une petite bourgeoisie intellectuelle qui se considère comme une « avant-garde », l'Union Révolutionnaire Nationale Guatémaltèque (URNG) néglige ceux qui constituent pourtant la majorité de la population : c'est-à-dire les indigènes. Elle est d'autant plus rapidement défaite que les bérets verts américains se chargent d'entraîner et encadrer l'armée guatémaltèque. La

répression est féroce (8 000 morts entre 1966 et 1968, 20 000 entre 1970 et 1978) tant contre les groupes armés que contre l'opposition civile. Au début des années 80, alors que les sandinistes prennent le pouvoir au Nicaragua et que toute l'Amérique centrale est en ébullition, l'offensive révolutionnaire est relancée par l'URNG qui associe désormais les indigènes aux combats. Menée par les dictatures militaires successives, une répression au caractère ethnocidaire se déchaîne contre la guérilla et la population indigène. La vague de terreur qui est ainsi déclenchée, est maintenue jusqu'au retour de la « démocratie » en 1985, finira par atteindre son objectif : isoler la guérilla.

Depuis lors, les exactions militaires sont monnaie courante. En 1992, le prix Nobel de la paix, attribué à Rigoberta Menchu, Indigène maya quiché qui dénonce depuis dix ans les violations des droits de l'homme dans son pays, renforce le poids de la société civile. Sa lutte contribue à mettre le pouvoir en difficulté. Les négociations avec la guérilla (affaiblie mais toujours active) s'accélèrent. Il faudra toutefois attendre le 29 décembre 1996 pour qu'un accord de paix mette fin au conflit.

En définitive, les mouvements révolutionnaires naissent d'une volonté manifeste de mettre fin à des situations d'injustice et de violence sociales. Toutefois, ces mouvements trouvent en face d'eux, un gouvernement qui réagit avec ses *Appareils Repressifs* de bord, ou avec le soutien des forces étrangères, principalement les Etats-Unis. Les répressions contre-révolutionnaires sont violentes, de sorte à dissuader les autres mouvements qui s'aventureraient à saper l'autorité de l'Etat. Mais les idéalistes d'un pays à un autre sont plus déterminés que jamais. Et les mouvements révolutionnaires dans lesquels ils militent, à défaut de prendre le pouvoir, contraignent tout de même les gouvernements à revoir leur politique. Le constat est similaire pour les pays africains.

2- La rébellion armée en Afrique, un sujet à l'ordre du jour :

Le triomphe de la révolution cubaine remet à l'ordre du jour la prise du pouvoir par les armes. Cette situation n'est pas spécifique à l'Amérique latine, mais concerne aussi le continent africain. L'Afrique est un continent dont la forme est particulière. Quand nous inclinons la carte, en faisant une rotation de 45° du sud à l'est, l'image qui ressort est celle d'un revolver. Et on pourrait facilement imaginer que le foyer où se trouve la gâchette, est fixé sur la Côte d'Ivoire et s'étend sur tous les pays environnants. Pour ainsi dire, à défaut d'aborder toutes les rébellions qui ont jalonné l'histoire de l'Afrique au début des années 70, nous allons évoquer quelques cas de conflits qui ont éclaté en Afrique de l'Ouest, conflits dont les violences ont mis en jeu la stabilité de toute la sous-région.

2-1 La crise du Libéria :

Dès 1979, le Liberia connaît sa première crise alimentaire, à la suite de l'augmentation du prix du riz. Les émeutes qui éclatent dans les rues de Monrovia sont aussitôt réprimées en faisant plusieurs victimes. L'année suivante, à la tête d'une milice, le sergent-chef Samuel Doe, s'empare du pouvoir à l'issue d'un coup d'État sanglant. William Tolbert, le président déchu est éventré et ses plus proches collaborateurs sont exécutés et offerts à la vindicte populaire. Cette image sanguinaire va rester comme une marque indélébile apposée sur le régime de Doe. Le sergent-chef Samuel Doe s'octroie le grade de général, suspend la Constitution, supprime les libertés politiques et s'attribue les pleins pouvoirs. Mais sous la pression des États-Unis, le général Samuel Doe, consent à quelques gestes d'apaisement en promulguant une nouvelle Constitution en juillet 1984. Cependant, il muselle les partis d'opposition et manipule les résultats de l'élection présidentielle d'octobre 1985. Le régime

est alors très clairement caractérisé par la corruption et la violation systématique des droits de l'homme.

Opposé au régime totalitaire de Doe, un nouveau chef de guerre surgit sur la scène politique libérienne. Il s'agit de Charles Taylor, le leader du Front National Patriotique du Liberia (National Patriotic Front of Liberia, NPFL). Très vite, le chef de la rébellion et ses partisans sont aux portes de Monrovia. Mais des dissensions au sein du NPFL empêchent Taylor de remporter la victoire décisive qui lui semble promise. Celles-ci proviennent, pour l'essentiel, d'un désaccord entre le chef de la rébellion et l'un de ses principaux lieutenants, Prince Johnson qui, en juin 1990, fait sécession et entraîne avec lui un millier de partisans afin de fonder l'INPFL (Independent National Patriotic Front of Liberia). La rébellion accouche d'une autre rébellion.

Ce sont les insurgés de Prince Johnson qui parviennent à s'emparer de la capitale, après avoir capturé, torturé et exécuté Samuel Doe en septembre 1990. Depuis lors, une nouvelle guerre éclate entre les partisans de Taylor et ceux de Prince Johnson, pour le contrôle de la capitale. La CEDEAO (Communauté Economique des Etats de l'Afrique de l'Ouest) a dû prendre les choses en main pour éviter la catastrophe, à travers une force d'interposition assurée par l'ECOMOG⁴⁵¹. Elle parvient ainsi à imposer un cessez-le-feu et aider à la constitution d'un gouvernement reconnu par l'ensemble des factions libériennes. Les ex-belligérants acceptent à travers un traité de paix, l'établissement d'un gouvernement de transition, qui accède au pouvoir en 1994. Au mois d'août 1995, l'accord de paix d'Abuja,

⁴⁵¹ L'ECOMOG (Economic Community of West African States Cease-fire Monitoring Group ou Brigade de surveillance du cessez-le-feu de la CEDEAO), aussi appelé les « Casques Blancs » en référence aux Casques Bleus de l'ONU, est un groupe militaire d'intervention placé sous la direction de la Communauté économique des États de l'Afrique de l'Ouest (CEDEAO). Il est destiné à l'origine à faire respecter les cessez-le-feu signés dans les pays membres de la CEDEAO.

le treizième depuis le début de la guerre civile, prévoit pour la première fois la participation de l'ensemble des chefs des factions rivales à un gouvernement d'union nationale. Et en 1997, Charles Taylor accède au pouvoir par les urnes, malgré les horreurs de la guerre civil dont il a été l'initiateur. Le choix de Charles Taylor est apparu comme obligatoire aux yeux de nombre d'électeurs, pour lesquels sa défaite aurait signifié la reprise de la guerre.

Une fois au pouvoir, le président Taylor s'efforce de se donner une image d'homme de paix et de dialogue en nommant au gouvernement, des dirigeants de factions rivales. Son régime est toutefois rapidement mis en cause tant sur le plan national par des mouvements rebelles. En 2002, des rebelles du mouvement des Libériens Unis pour la Réconciliation et la Démocratie (LURD) approchent de Monrovia. Ils sont soutenus par un nouveau groupe armé baptisé MODEL, Mouvement pour la Démocratie au Liberia. En plus des attaques menées par la coalition des mouvements rebelles, le président Taylor est condamné par un tribunal spécial des Etats-Unis. Il est accusé de 17 chefs d'accusation, dont des crimes de guerre, des crimes contre l'humanité, et pour avoir exporté la guerre civile dans le reste de l'Afrique de l'Ouest en échangeant des armes contre des diamants extraits par des groupes rebelles dans la région.

Sous la pression des différents mouvements rebelles, affaibli militairement et acculé par les Etats-Unis, Charles Taylor est acculé à la démission. Après avoir abandonné le pouvoir à son vice-président, il quitte le Liberia et trouve asile au Nigeria en 2003.

Après 15 ans de guerre civile, l'élection en novembre 2005 de la Présidente Ellen Johnson-Sirleaf, première femme accédant de façon démocratique à cette fonction en Afrique, apparaît comme un tournant politique décisif dans l'histoire du Liberia et suscite de nombreux espoirs de paix. Le principal défi de la nouvelle Présidente sera de reconstruire un pays ravagé par la violence, un pays encore placé sous une quasi-tutelle internationale.

2-2 Les guerres civiles sierra-léonaises :

En Sierra Leone, le décor n'est pas plus reluisant. Les dix ans de guerre civile qui ont saigné le pays, ont été menés de front par une faction rebelle appelée le Front Révolutionnaire Uni (RUF). Le RUF commet des atrocités que jamais le pays n'a connues.

Freetown, la capitale de la Sierra Leone qui signifie la « ville des hommes libres », rappelle le lieu d'arrivée des affranchis de retour des Amériques. Pendant longtemps, les communautés qui s'y sont développées ont été considérées comme les plus modernes et les plus avancées de la sous-région. Cependant en 1991, les horreurs de la guerre gagnent les rues de la capitale. Pour le reste du monde, les atrocités de la guerre qui sont entre autres les mutilations insensées, les mains coupées à la chaîne, sont devenues la marque propre de ce conflit. Mais il est toujours aussi difficile de comprendre comment des événements aussi terribles sont advenus dans un pays qui semblait l'un des plus paisibles et des plus accueillants d'Afrique de l'Ouest.

Pays voisin au Libéria, la Sierra Leone a servi dans un premier temps de « sanctuaire » aux civils libériens qui fuyaient les combats. Puis, la Sierra Leone est devenue un « front » après que Charles Taylor, qui menait la rébellion au Liberia, ait trouvé un asile dans le pays. Celui-ci rallie alors une partie des opposants au régime de Joseph Momoh au sein du Front Révolutionnaire Uni (RUF), qui se lance dans la lutte armée à partir des zones diamantifères proches de la frontière libérienne. Le 23 mars 1991, une centaine de combattants libériens, burkinabés et sierra-léonais, emmenés par le RUF, attaquent deux villages situés à l'est du pays dans le but de déstabiliser le régime de Joseph Momoh.

« S'il est vrai que beaucoup d'Etats de la région ont trahi leur jeunesse, la Sierra Leone l'a fait plus que tout autre. Mal éduqués, sans perspectives, les jeunes hommes

rejoignent en masse le RUF. C'est une guerre des moins âgés contre les vieux, des pauvres contre les riches et de la campagne contre les villes. Mis à part le vague idéalisme socialiste de Foday Sankoh, le chef de la rébellion. Le RUF n'a ni programme ni idéologie. En revanche, il constitue un choix de carrière crédible. Quitter le village, posséder une arme, manger de la viande et tuer des adultes paraît infiniment préférable à la quête misérable de subsistance dans le bush, sans aucune perspective d'amélioration. A cet égard, les jeunes recrues du RUF ressemblent à celles de l'armée nationale. Cette dernière se désintègre rapidement, ses soldats rejoignant la rébellion ou devenant des « sobels », soldats le jour, rebelles la nuit »⁴⁵².

Alors que la piétaille se bat portée par la frustration, les chefs le font pour le pouvoir et, en particulier, pour le contrôle du diamant. Il n'est pas anodin que les batailles les plus rudes aient lieu dans les régions diamantifères, près de la frontière libérienne. Le RUF met autant d'énergie au combat qu'à l'exploitation des mines. C'est effectivement le diamant qui a fait le lit de la guerre et qui l'a entretenu.

La situation de crise sierra-léonaise est des plus inquiétantes. Aussi, la CEDEAO et l'ONU s'y investissent-elles à la recherche de solutions idoines. Au fil des années, la Sierra Leone est devenue le test grandeur nature du maintien de la paix et des interventions internationales de l'après-guerre froide, la mise à l'épreuve des discours sur le nouvel ordre mondial, où les coups d'Etat ne peuvent plus être acceptés, où une bonne gouvernance est la condition pour accueillir un pays dans la « communauté internationale ».

Le conflit connaît un dénouement en mars 2001, après que le Conseil de sécurité de l'ONU ait décrété un embargo sur les armes à destination du Liberia. Cet embargo était

⁴⁵² Elizabeth BLUNT, « Paix fragile en Sierra Leone » in Le monde diplomatique. Article disponible sur : <http://www.monde-diplomatique.fr/1999/12/BLUNT/12773>

destiné à mettre fin au soutien du pays aux rebelles du Front révolutionnaire uni (RUF) de Sierra Leone. Les accords signés entre la rébellion et le gouvernement, commencés en 2001, s'intensifient et aboutissent à la paix civile en mai 2002. Le RUF converti en parti politique, participe pour la première fois au processus électoral. Contrairement à ce qu'on craignait, les votes se déroulent pacifiquement. Le président sortant, Ahmad Tejan Kabbah, remporte les élections.

Les accords de paix ont prévu la démobilisation et l'amnistie des rebelles. La population, qui a si longtemps souffert, doit accepter l'amnistie de ses bourreaux et les voir aussi participer au gouvernement, à des postes de pouvoir et d'influence. C'est certain, ni le président Ahmed Kabbah ni ses concitoyens ne sont particulièrement heureux des accords, mais ils n'ont quasiment pas de marge de manœuvre.

2-3 La crise ivoirienne :

Si le Libéria, est le « pays de la liberté », et la capitale Freetown de la Sierra Leone est la « ville des hommes libres », la Côte d'Ivoire se réclame quant à elle « le pays de l'hospitalité ». Pays de forte immigration, la Côte d'Ivoire était louée pour sa stabilité sociopolitique, jusqu'au début des années 90. Cependant le 19 septembre 2002, une rébellion armée tente un coup d'Etat qui tourne en guerre civile. Les raisons de l'explosion de cette guerre civile sont complexes. Mais l'évolution de la Côte d'Ivoire au lendemain de la mort d'Houphouët Boigny pourrait nous donner quelques pistes de réflexion.

Après la disparition du président Félix Houphouët Boigny, le président de l'Assemblée Nationale, Henri Konan Bédié, termine le mandat en cours, conformément à la Constitution ivoirienne. Mais ne tenant pas son pouvoir d'une élection, sa position s'en trouve considérablement affaiblie. A la faveur d'un climat politique et social tendu, les oppositions

entre communautés et régions se manifestent. Le scrutin présidentiel d'octobre 1995 est ainsi marqué par des violences ethniques et intercommunautaires touchant les immigrés. A cette forte tension politique s'ajoute la crise économique générée par la chute du coût du cacao sur le marché mondial, la suspension des versements du Fonds Monétaire International pour mauvaise gouvernance, et l'arrêt des crédits européens pour cause de corruption. C'est dans ce climat tendu que se déclenche une mutinerie de soldats mal payés, l'une des premières en Côte d'Ivoire. Sollicité par les mutins, le général Gueï Robert intervient et destitue le président Bédié le 26 décembre 1999. Le général putschiste met sur pied un Conseil National de Salut Public qui se charge d'organiser des élections en octobre 2000.

Les élections présidentielles tenues sont remportées par Laurent Gbagbo, mais revendiquées par le général Gueï Robert qui était aussi candidat. Il tente de maintenir le pouvoir, mais sera contraint de renoncer sous la pression de la population déchaînée. Laurent Gbagbo est alors investi président de la République, mais son régime est remis en cause par les partisans d'Alassane Ouattara dont la candidature aux présidentielles avait été rejetée par la Cour Suprême. Depuis lors, le « pays de l'hospitalité » semblait divisé en deux : le sud en faveur du gouvernement, et le nord de plus en plus exaspéré devant les décisions arbitraires du pouvoir qui reprend à son compte le concept de l'*ivoirité*.

L'appréhension du concept de l'*ivoirité* vient constituer un autre tournant de la crise ivoirienne. Le mot est d'abord employé par le président Bédié qui en fait un usage plutôt libéral. Il se manifeste par des appels à l'élan national avec un slogan simple : « *consommons ivoirien, c'est malin* ». L'ancien chef de l'Etat explique au cours d'un entretien accordé au magazine Jeune Afrique Economique que « *l'ivoirité n'a pas d'autre objet que d'être le ferment d'une synthèse culturelle autour d'un ensemble de valeurs humaines et morales mis*

au service du développement du pays »⁴⁵³. Mais repris par ses adversaires politiques, le concept est instrumentalisé, imprégné d'idées nationalistes et xénophobe.

C'est ainsi que le 19 septembre 2002, survient un coup d'Etat d'une ampleur inégalée dans l'histoire du pays. Le sud loyaliste défend le régime Gbagbo. Le président demeure à la tête de l'Etat, mais toute la moitié nord du pays passe sous le contrôle des assaillants. Initiée par le MPC (Mouvement patriotique de Côte d'Ivoire), qui est bientôt rejoint par le MPIGO (Mouvement Populaire Ivoirien du Grand-Ouest) et le MJP (Mouvement pour la Justice et la Paix) la rébellion est porteuse de toutes les frustrations, les revendications et exaspérations des exclus de l'*ivoirité*.

A l'instar de tous les conflits qui se sont déroulés dans les pays voisins, le conflit ivoirien est très violent. Dès les premières heures de combats, d'éminentes personnalités sont assassinées. Il s'agit du ministre de l'Intérieur, Émile Boga Doudou, et le général Gueï Robert, anciennement chef de l'Etat. La France, puis la CEDEAO et l'ONUCI, envoient d'importants contingents militaires pour séparer les belligérants. Cette interposition étouffe la guerre civile et empêche de nombreux massacres. Le 17 octobre 2002, le contrôle du cessez-le-feu est confié à la France.

Le 24 janvier 2003, un premier accord est signé entre toutes les forces politiques ivoiriennes à Marcoussis. Cet accord prévoit simultanément le maintien du chef de l'Etat, la mise en place d'un gouvernement de réconciliation nationale intégrant des représentants de la rébellion et la mise en œuvre d'un programme abordant les principaux sujets de fond à l'origine de la crise ivoirienne. Les questions de la nationalité, la propriété foncière rurale, l'éligibilité, l'identification, la restructuration de l'armée et le désarmement de la rébellion sont abordées.

⁴⁵³ Extrait d'un article écrit par Guillaume Zabi, in *Jeune Afrique Economique*, n° 370 du 31 août au 13 septembre 1998, p.6.

C'est à l'issue de ces accords que le MPCCI se fait rebaptiser Forces Nouvelles, et voit ses membres occuper des postes ministériels dans le gouvernement de Gbagbo. Quatre ans plus tard, le chef de la rébellion, Soro Guillaume est nommé Premier ministre. Cependant, les Forces Nouvelles occupent la partie nord du pays et dispose d'une armée, les Forces Armées des Forces Nouvelles (FAFN), qui en assurent le contrôle.

La crise ivoirienne a vu l'implication de nombreux chefs d'Etat africains dans la recherche des solutions. Ceux-ci s'y sont fortement impliqués car un revirement de la situation menacerait la stabilité de l'Afrique de l'Ouest toute entière. Le processus de paix poursuit son cours. L'enjeu aujourd'hui est de faire en sorte que la pression politique internationale - africaine et onusienne- soit suffisamment forte pour obliger les Ivoiriens à progresser.

Les conflits qui ont éclaté au Libéria, en Sierra Leone et en Côte d'Ivoire ne sont que des exemples parmi tant d'autres en Afrique. Ils apparaissent à la suite des événements qui ont saigné les sociétés latino-américaines, avec un certain nombre d'éléments communs. Ils traduisent le poids du passé, principalement celui de l'héritage colonial. A cela s'ajoute la difficile construction d'un Etat face aux obstacles à la démocratisation. Derrière les politiques idéologiques se cache bien souvent, le désir des insurgés de s'approprier le pouvoir par les armes. Et quand l'Etat résiste, la rébellion subsiste par l'exploitation des richesses des terres dont elle a le contrôle. Au risque de voir le pays sombrer dans le chaos, des postes stratégiques sont confiés aux factions rebelles. Le pouvoir est partagé au nom d'un gouvernement, et la hache de guerre est enterrée.

Pour ainsi dire, en Afrique comme en Amérique latine, des révolutions éclatent. Les mouvements révolutionnaires séduisent les populations en prônant entre autres, la libération véritable, la démocratie et la justice. Avant que des négociations ne soient faites, et des accords de paix ne soient conclus entre les factions rebelles et le gouvernement en exercice, le bilan des conflits est lourd en terme de perte en vies humaines.

La société souffre d'une « épidémie de rebellions ». En Colombie, les violences qui ont secoué et qui continuent de sévir le pays ont forgé le caractère de Gabriel García Márquez. Si le rebelle est celui qui se soulève contre une autorité établie, alors on pourrait qualifier l'auteur de *Noticia de un secuestro* de rebelle. En effet, il se démarque par son style d'écriture qui est à cheval entre la presse écrite et la littérature. Il choisit donc de se ranger auprès de ceux qui dérangent. Car « *une autre manière d'être dérangeant consiste à véhiculer un message brutal sur des phénomènes d'actualité récents ou des personnages connus* »⁴⁵⁴. Il n'attend pas la chute d'un régime d'exception ou la fin de la guérilla pour décrier les misères qu'ils infligent aux populations. En désignant les mouvements de guérilla, en nommant les barons de la drogue impliqués dans les enlèvements des journalistes, en abordant de façon crue les situations de violence, García Márquez dit plus haut ce que les autres pensent tout bas. Et en persistant dans sa différence, il assume une rébellion personnalisée. Soulignons pour mieux le dire, qu'il ne s'agit pas d'une rébellion armée, mais d'une rébellion contre la persistance des crises en Amérique latine, tout comme en Afrique et dans le reste du monde entier.

A l'instar de la violence, la rébellion est combattue, mais résiste de plus belle. Si elle est irrésistible, il y a lieu de ne pas se voiler sa face. Plutôt que de lui faire la guerre, ne conviendrait-il pas de l'utiliser dans un sens positif ? García Márquez assume sa rébellion,

⁴⁵⁴ Pierre JOURDE, « Vive la littérature rebelle ! » Disponible sur : <http://www.monde-diplomatique.fr/2004/10/JOURDE/11554>.

une rébellion telle que définie par Pierre Jourde : « *Nous approchons d'un éclaircissement de ce concept délicat : le rebelle est celui qui ose parler de soi, qui crache sa vérité brute à la face hypocrite de la société, choquant ainsi les bourgeois* »⁴⁵⁵.

Une rébellion « positive » fidèle à ses idéaux de paix et de justice sociale, et orientée dans le sens de l'édification de la société. A ce propos, Karl Marx a bien fait de le souligner : « *los filósofos no han hecho más que interpretar el mundo de diversas maneras ; de lo que se trata ahora es de cambiarlo* »⁴⁵⁶. Ceci pour dire que le temps de la contemplation du monde est révolu. Le moment est venu de le transformer. Cette transformation doit être qualitative, au risque de s'inquiéter avec Maruja Pachón : « *¡Qué barbaridad! –suspiró ilusionada-. Todo esto ha sido como para escribir un libro* »⁴⁵⁷.

⁴⁵⁵ Pierre JOURDE, Op. Cit.

⁴⁵⁶ Karl MARX cité par Raman SELDEN, « Teorías estructuralistas ». In *Teoría literaria contemporánea*. Barcelona : Ariel, 1993, p. 33.

⁴⁵⁷ *Noticia de un secuestro*, p. 329.

Conclusion partielle :

Nous retenons que de toute son histoire, le passage de l'homme est bref, tandis que ses idées durent dans le temps. Platon disait fort à propos que les idées sont éternelles. Et que ce sont elles qui gouvernent le monde. A sa suite, Antoine Destutt de Tracy conçoit l'idéologie comme un système destiné à éclairer le sens sur le fondement de l'ordre social. Plus tard, la notion d'idéologie entre dans la réflexion marxiste avec un sens légèrement différent. Pour Marx et ses disciples, l'idéologie la plus partagée est celle de la classe dominante. Vraie ou fausse, cette idéologie permet à la classe sociale se trouvant en position de force, de justifier les actes qu'elle pose dans la société. Aussi, occupe-t-elle une place de choix dans les rapports qu'entretiennent la littérature et la société. En reproduisant les pratiques sociales, le roman transpose en son sein les discours sur les problèmes de société, sur des aspects spécifiques aux communautés humaines et qui apparaissent dans le texte comme l'expression de la socialité. Le texte littéraire reprend à son compte, les réalités sociales. Par conséquent, il est à la fois saturé d'idéologies et producteur d'idéologies. Les œuvres *Relato de un naufrago* et *Noticia de un secuestro* mettent en exergue l'évolution de cette société humaine chaque fois marquée par des conflits idéologiques. L'exemple de la société latino-américaine n'est en rien différent de ceux qui ont marqué l'histoire de toutes les sociétés humaines.

Les nations indépendantes remettent en cause les questions de justice sociale, de paix, de progrès, voire l'autorité de l'Etat. Le débat des idées, très vite, tourne en révolution, puis en conflits armés, à telle enseigne que l'on peut affirmer avec Karl Marx, que « *l'histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de luttes de classes* »⁴⁵⁸. Toutes les couches socioprofessionnelles sont mobilisées. Au nom de la foi chrétienne, les pères Camilo Torres et Manuel Pérez prennent part à la lutte auprès des mouvements de guérilla. Leurs actions sont

⁴⁵⁸ Loc. Cit.

destinées à une amélioration des conditions de vie des populations pauvres, et leur réintégration dans la société. A travers eux, apparaît une Eglise engagée dans le processus de libération de l'homme, quelque soit sa condition sociale. Pour justifier le combat contre la pauvreté, et assurer l'équilibre entre les riches et les pauvres, se développe même une théologie de la libération.

Pour de nombreux mouvements révolutionnaires, les idéaux qu'ils proposent aux sociétés meurtries par les injustices de tout ordre, ne peuvent passer du cap de projet à la réalité qu'à travers la prise du pouvoir par les armes. En Amérique latine comme en Afrique où les rebellions armées émergent de plus en plus, les gouvernements résistent, mais finissent pas céder sous la pression des violences qui affectent le pays. Le partage du pouvoir entre l'Etat et les rebelles devient la clé de voûte pour un retour à la normalité, la fin des hostilités.

CONCLUSION GENERALE

Fortement influencée par les travaux de Lucien Goldman, la pensée marxiste, et sans oublier les apports des philosophes de l'Antiquité grecque, la sociocritique est une discipline majeure qui rassemble tous les travaux qui entreprennent de déterminer et de qualifier les rapports entre le littéraire et le social. La pratique sociocritique opère dans un premier moment sur le texte. C'est ainsi que dans le cadre des œuvres de Gabriel García Márquez, nous avons été ainsi amenés à découvrir l'organisation interne des différents récits. L'univers marquézien a certes des réalités qui lui sont propres, mais il est loin d'être éthéré. A l'instar des personnes humaines vivant dans le monde réel, les personnages du récit sont soumis aux vicissitudes de l'existence. Ils sont surtout soumis à des pressions au sens psychologique du terme. Ils ne jouissent d'aucun avantage. Ils sont loin d'être ces héros épiques qui rient devant le danger, rassurés des pouvoirs surnaturels dont ils sont dotés pour surmonter toutes les épreuves auxquelles ils sont soumis. Ici, les protagonistes sont en proie au doute, à l'incertitude du sort qui leur est réservé.

Dans *Relato de un naufrago*, Alejandro Velasco est parvenu à braver l'enclume de la mer en furie et à échapper aux assauts des requins voraces. Il est accueilli comme un héros national pour la bravoure dont il a fait preuve. Cependant, il est tombé de son piédestal, sous le marteau d'un gouvernement régi par la dictature militaire. De même, Maruja Pachón est dans *Noticia de un secuestro*, une victime à l'instar de tous les autres journalistes aux mains des *Extraditables*. La crainte, le désespoir et l'espoir ont constitué d'énormes vagues dans les sentiments qui l'ont animée tout au long de son séjour carcéral. Ses ravisseurs, acculés par les forces armées gouvernementales, ont procédé à des menaces, puis à des exécutions sommaires. Ainsi, face au refus du gouvernement d'obtempérer, Marina Montoya et Diana Turbay, deux de leurs précieux otages, sont exécutées. Toute la presse est ébranlée. La population aussi. Les manifestations populaires, l'intervention de Villamizar, doublée de celle

des autorités religieuses, contraignent le gouvernement colombien à la négociation. Les accords sont conclus avec les terroristes, et les autres otages sont libérés.

Les actions des victimes et des bourreaux, l'intervention de l'Eglise et la réaction du peuple colombien, les discours et les conflits gavent le lecteur de savoirs hétérogènes. Tout d'abord, le temps du récit est interrompu dans son cours normal par des sauts en arrière, ouvrant ainsi un pan de voile sur le temps historique. Aussi, les espaces diégétiques sont-ils en adéquation avec les espaces réels. Enfin, l'écriture montre combien le texte littéraire n'est pas une clôture sur elle-même, mais un espace aux frontières si ouverte qu'y affluent d'autres textes émanant d'autres récits, d'autres cultures, d'autres cieux. La littérature est une imitation de la réalité. Donc, la lecture de l'œuvre marquézienne est une lecture d'un social qui est vécu.

L'analyse des textes, à la lumière de la sociocritique, met en exergue le contexte sociohistorique dans lequel les textes de García Márquez puisent leurs sources. Armé de sa plume, Gabriel García Márquez dépeint les tares qui minent la Colombie, une Colombie qui se trouve être son pays d'origine. Fidèle à son rôle de démystification, l'auteur n'idéalise pas la société latino-américaine. Il dresse un réquisitoire systématique contre tout ce qui tend à avilir l'homme. Or, les questions d'injustice, de violence et d'enlèvement qu'il aborde dans ses œuvres ne sont pas nouvelles en Colombie, encore moins dans le domaine de la littérature. Tout le monde pourra dire, à commencer par les Colombiens eux-mêmes, que c'est du « déjà-vu », « déjà-entendu » et « déjà-lu ». Mais García Márquez se démarque de ce qu'on a l'habitude de voir, d'entendre et de lire, en faisant justement une preuve d'originalité. Cette originalité relève du fait qu'il parvient à transformer ces faits banals et à les porter à la hauteur de l'universel. Et ce, grâce à un art de narrer et un style d'écriture, dont lui seul a le secret.

Nous pouvons dire que ses grands-parents y ont fortement contribué. Enfant, il a été marqué par les merveilleuses histoires que ceux-ci lui ont racontées. Devenu majeur, García Márquez doit briguer une carrière professionnelle. Mais très tôt, il abandonne ses études de droit pour se spécialiser en journalisme. Il remplit ainsi son besoin vital d'écrire, en ne se consacrant pas seulement aux articles de presse et des chroniques, mais aussi à des nouvelles, puis aux romans. Du talentueux journaliste, García Márquez devient un écrivain de renommée internationale, avec pour couronnement, un prix Nobel de la littérature. Le mode d'écriture qu'il adopte, faut-il le souligner, est le microcosme de ses nombreuses lectures, dont l'influence marquante de William Faulkner, d'Ernest Hemingway, pour ne citer que ceux-là. D'une œuvre à une autre, le Nobel colombien offre à ses lecteurs, la possibilité de pénétrer dans les pensées intimes de ses personnages pour y éprouver avec eux, leur légitime sentiment de révolte.

Jamais García Márquez n'est parvenu à se taire devant le drame sociopolitique qui assombrit sa terre natale. Il en parle à qui veut l'entendre, souvent même au risque de sa propre vie. Les thèmes de violence, de mort et de solitude qui se dégagent de l'écriture de Gabriel García Márquez, se vivent au quotidien en Colombie. L'arène politique est prise en otage par des hommes en quête de la prise du pouvoir et de son maintien par tous les moyens. Les promesses de paix et de sécurité faites aux populations sont des rêves qui ne se réalisent jamais. Il est plutôt juste de dire que tous ne rêvent pas du même rêve. Le libérateur Simón Bolívar a pensé que l'union serait la clé de voûte de la puissance des nouveaux Etats indépendants. Aussi, s'est-il permis de rêver en une confédération de nations en Amérique latine à l'instar des Etats-Unis de l'Amérique du nord, pour le bonheur de tous les Latino-américains. Le libérateur est parvenu à réaliser une partie de son rêve à travers la Grande-Colombie. Malheureusement, son projet d'unir toute l'Amérique latine en un seul bloc tombe

en ruine du fait de ses détracteurs. Après lui, de nombreux leaders politiques envisagent de s'unir à travers des organisations à visées intégrationnistes. Ils sont tous convaincus que l'union fait la force. De nobles projets communs sont pensés, mais difficile sera leur application sur le terrain. Les juntas militaires, les régimes d'exception et les nombreux conflits internes transforment les rêves en cauchemars.

Dans les années soixante, la Colombie proclame la fin de la *Violencia*. Les deux partis, conservateurs et libéraux, choisissent de faire la paix et de créer un système d'alternance au pouvoir, après avoir délogé le général Gustavo Rojas Pinilla. Ce pacte conservateurs-libéraux, connu sous le nom de Front national, se met en fonctionnement et assure à la Colombie une certaine stabilité. Mais si le Front a apporté une certaine stabilité, elle ne favorisera pas la démocratie tant espérée par la population. Découragés face au monopole du pouvoir par les deux principaux partis, nombreux sont les électeurs choisissent systématiquement de ne pas voter. Les candidats aux présidentielles qui envisagent de relever le défi de la démocratie, passent pour d'autres comme des usurpateurs. Le pouvoir entre leurs mains servira plus à servir leurs intérêts que la cause de la population. Les suspicions entraînent des oppositions, qui débouchent le plus souvent sur des violences lors des élections, des assassinats en série et des actes aussi divers que répréhensibles. Les journalistes, dont la vocation est de cibler l'information destinée à éclairer le public, deviennent entre les mains des terroristes une cible parfaite, un moyen pour se faire entendre, justifier leurs actes et obtenir la satisfaction de leurs revendications.

Il ressort en dernière instance, que l'idéologique révèle non seulement la socialité des textes, mais aussi met en relief l'historique qui s'y dégage. Chaque mot engage, chaque silence aussi. García Márquez choisit de s'engager par l'écriture. En parlant d'écriture,

Roland Barthes souligne que sa fonction « *n'est plus seulement de communiquer ou d'exprimer, mais d'imposer un au-delà du langage, qui est à la fois l'histoire et le parti qu'on y prend* »⁴⁵⁹. Cela va sans dire que l'idéologique n'est pas toujours évident dans les textes. Il est le plus souvent dicté par le « silence » moins discret que révélateur de l'auteur.

C'est sur des principes idéologiques que les généraux Simón Bolívar et Santander se sont séparés. Le général Santander est allé même attenter à la vie du libérateur Bolívar, à cause des dissensions sur le mode d'organisation apte à redresser les nouveaux Etats indépendants. Leurs différents partisans poursuivent les mêmes combats. Bolivaristes et santanderistes, fédéralistes et centralistes, libéraux et conservateurs s'engagent dans des conflits armés là où échouent les idéologies. La violence est donc à l'honneur sur la scène sociopolitique latino-américaine. La pauvreté aussi fait son bonhomme de chemin. En partant de la Terre de feu pour aboutir à Río Grande dans le nord du Mexique, le schéma ne varie que très peu. Dans la foulée de la révolution cubaine, des mouvements de guérilla font leur apparition sur la scène politique. Leur objectif est d'arriver au pouvoir pour l'instauration d'un nouvel ordre social. Les idéologies que défendent les mouvements révolutionnaires sont séduisantes. Elles ambitionnent de relever le niveau de vie des classes marginales. Ce programme de société intéresse toutes les couches socioprofessionnelles. Le clergé y participe en développant une théologie de la libération pour lutter contre la pauvreté. Mais les idéaux passent difficilement du stade des projets et des discours, au stade de la pratique et de la réalité. Les frustrations conduisent les idéalistes à s'insurger contre les réactionnaires. L'heure n'est plus au débat, mais à la force, à la violence. Les idéologies mises en arrière, souvent même « rangées au placard », les mouvements de guérilla se mettent au devant des idéalistes pour la prise du pouvoir par les armes.

⁴⁵⁹ Roland BARTHES, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Le Seuil, 1972, p.7.

L'Etat dispose d'*Appareils* chargés de défendre ses institutions. Quand les Appareils idéologiques sont trop faibles devant les violences qui font de plus en plus rage, l'Etat a recours à ses *Appareils répressifs* pour contenir les esprits rebelles. Mais les représailles de l'Etat sont en butte à l'organisation des mouvements révolutionnaires, auxquels s'ajoutent les paramilitaires et les terroristes. Ils utilisent les mêmes armes de combat, ils sont souvent même mieux équipés que l'armée gouvernementale. Ils font preuve d'une vitalité sans pareil en Amérique latine, une défensive qui recommande l'utilisation de la population civile en guise de bouclier humain. Le prix attaché à la vie humaine devient là une faiblesse pour l'État contraint de négocier, et dont l'impuissance est ainsi intentionnellement ridiculisée. Les accords « bon gré, mal gré » aboutissent au partage du pouvoir, gage de l'enterrement de la hache de guerre.

Tout ce qui arrive semble être une *mimesis*, une imitation plus ou moins accentuée de ce qui s'est déjà passé. Le grand problème qui se pose est l'interprétation du monde. De la réalité sociopolitique latino-américaine, le hors-texte nous ouvre une fenêtre sur les réalités concernant l'Afrique. Comme si elles n'avaient pas assez endeuillé des familles, rendu exsangues des villes entières, appauvri des pays, les rebellions armées que les Etats s'attellent à combattre en Amérique latine émergent de plus belle dans les autres parties du monde, et plus spécifiquement en Afrique où elles apparaissent comme un phénomène de mode. En Afrique, l'Etat et ses institutions, les élections et le processus démocratique sont sans cesse remis en cause. Et le malaise de la population est toujours grandissant. A l'instar des Etats latino-américains, les gouvernements africains exerçant le pouvoir résistent contre les rebellions armées. Mais ils finissent pas céder sous la pression des violences qui affectent les

populations, et mettent à mal la santé économique du pays. Pour finir, le partage du pouvoir entre l'Etat et les rebelles devient la clé de voûte pour un retour à la normalité.

A la lumière de la sociocritique, la lecture de *Relato de un naufrago* et *Noticia de un secuestro* nous éclaire sur le sens de l'histoire. Avec les idéologies qu'il développe, seul l'homme est le moteur qui assigne la tournure qu'emprunte le cours des événements. Le monde a connu des révolutions qui ont transformé, plus ou moins profondément, ses structures politiques et sociales. Motivés par les modèles de société de la France révolutionnaire, les Latino-américains ont lutté pour s'affranchir de la domination espagnole. La nation est construite, depuis lors l'Etat se charge de faire respecter les règles qui sont censées régir la société. Or l'Etat n'est qu'un acteur social parmi d'autres. Et quand surviennent les injustices, le peuple manifeste son droit de protester. A la suite du peuple, apparaissent les mouvements révolutionnaires assurant la lutte contre les injustices par les armes. Pour eux, l'indépendance est acquise, mais la souveraineté du peuple est encore un désir inassouvi. Pour ce qui concerne la liberté d'expression et d'opinion, elle est considérée par les nations qui se réclament de la démocratie comme un droit fondamental de l'homme. Cependant, c'est dans ces mêmes pays que surgissent les mouvements révolutionnaires revendiquant la « libération nationale », la « démocratie » et le « patriotisme ». Ces questions aussi sont d'actualité autant en Amérique latine qu'en Afrique. Vraies ou fausses, les idéologies que défendent les mouvements révolutionnaires leur permettent de s'imposer à l'Etat, à défaut de le détruire totalement. Pour éviter que les conflits qui naissent ne s'éternisent, l'Etat et la rébellion s'accordent sur le partage du pouvoir. En procédant ainsi, c'est plutôt le phénomène de guérilla ou de rébellion qui s'éternisera. Les gouvernements lutteront, certains passeront, mais les idées demeureront car elles sont éternelles. Autant penser à une véritable révolution, la révolution des idées.

BIBLIOGRAPHIE

I- CORPUS :

- GARCIA MARQUEZ Gabriel. *Relato de un naufrago*. Barcelona. Grupo Editorial Random House Mondadori: 1994, 172p.
- GARCIA MARQUEZ Gabriel. *Noticia de un secuestro*. Barcelona. Contemporánea : 2003, 329p.

II- LECTURES COMPLEMENTAIRES :

***Du même auteur:**

- *Cien años de soledad*. Barcelona. Grupo Editorial Random House Mondadori : 2004, 510p.
- *El amor en los tiempos de cólera*. Madrid. Mondadori : 1981, 118p.
- *El coronel no tiene quien le escriba*. Madrid. Espasa Calpe : 1961, 151p.
- *El general en su laberinto*. Madrid. Mondadori Narrativa : 1989, 286p.
- *El otoño del patriarca*. Madrid. Mondadori : 1975, 265p.
- *La mala hora*. Madrid. Mondadori : 1962, 189p.

***Autres auteurs :**

- BAUDELAIRE Charles. « La mort des pauvres », in *Les fleurs du mal*. Paris, Librairie Générale Française : 1972, 402p.
- CAMUS Albert. *L'homme révolté*. Paris. Seuil : 1969, 317p.
- DIOP Birago. *Les contes d'Amadou Koumba*. Dakar. Présence Africaine : 1961, pp.173-175.
- FANTOURE Alioune. *Le cercle des tropiques*. Paris. Présence africaine : 1972, 315p.
- HEMINGWAY Ernest. *Le vieil homme et la mer*. Paris. Editions Gallimard Jeunesse : 1997, 158p.
- LA FONTAINE Jean de. « Le loup et l'agneau » in : *Œuvres complètes*, Livre I : 1986, pp.75-82.

III- OUVRAGES CRITIQUES :

- ANGENOT Marc. *Un état du discours social*. Longueuil. Le Préambule : 1989, pp.103-104.
- ANTONIO ARANGO Manuel. *Gabriel García Márquez y la novela de la violencia en Colombia*. México. Fondo de cultura económica : 1985, 170p.
- ASSELINEAU Roger. *Ernest Hemingway, Événement littéraire, artistique et historique*. Paris. Seghers : 1978, 167p.
- BEAUD Michel. *L'art de la thèse. Comment préparer une thèse de doctorat, un mémoire de DEA ou de Maîtrise ou tout autre travail universitaire*. Paris. La Découverte : 1986, 157p.
- BOURNEUF Roland, OUELLET Réal. *L'univers du Roman*. Paris. P.U.F : 1975, 185p.
- BARBERIS Pierre. « Sociocritique ». In : *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*. Paris. Dunod : 1999, 123p.
- BARTHES Roland. « La théorie de l'intertextualité ». In : *Encyclopaedia Universalis*. Paris. Ed. Encyclopaedia Universalis : 2002, p.324.
- BARTHES Roland. *Le degré zéro de l'écriture*. Paris. Seuil : 1972, 187p.
- BECKER Colette. *Le réalisme et le Naturalisme*. Paris. Dunod : 1992, 200p.
- CALVE Louis Jean. *Pour et contre Saussure*. Paris. Ed. Payot : 1974, 154p.
- DUCHET Claude. « Position et perspectives ». In : *Sociocritique*. Paris. Fernand Nathan : 1979, pp.3-8.
- DUCHET Claude. « Une écriture de la socialité ». In : *Poétique*, n°16. Paris. Seuil : pp.446-454.
- DUMORTIER J. L., PLAZANET Fr. *Pour lire le récit*. Bruxelles (éd. De Boek) et Paris (éd. Duculot). 1990 : 186p.
- GENETTE Gérard. *Figures I*. Paris. Seuil : 1965, 306p.
- GENETTE Gérard. *Figures II*. Paris. Seuil : 1971, 280p.

- GENETTE Gérard. *Figures III*. Paris. Seuil : 1978, 350p.
- GLAUDES Pierre, REUTER Yves. *Le personnage*. Paris. P.U.F : 1998, p.25, (Collection Que sais-je ?).
- HAMON Philippe, BARTHES Roland, et al. *Poétique du récit*. Paris. Seuil : 1977, 180p.
- KRISTEVA Julia. *Séméiotikè. Recherches pour une sémanalyse*. Paris. Seuil : 1969, 317p.
- MARX Karl, ENGELS Friedrich. « L'Idéologie allemande ». In : *Etudes philosophiques*. Paris. Editions sociales : 1977, pp.52-88.
- MARX Karl, ENGELS Friedrich. *Manifeste du Parti communiste (1848)*. Paris. Éd. Sociales, bilingue : 1972, pp.31-47. (Chap. I, trad. Lafargue L., revue par Kiitz M.).
- MITTERAND Henri. *Le discours du roman*. Paris. P.U.F : 1980, 267p.
- MONTANER Eulalia. *Guía para la lectura de "Cien años de soledad"*. Madrid. Castalia : 1987, 288p.
- RAMIREZ MOLAS Pedro. *Tiempo y narración: enfoque de la temporalidad en Carpentier, Cortázar y Gabriel García Márquez*. Madrid. Gredos : 1978, 217p.
- REUTER Yves. *L'analyse du récit*. Paris. Dunod : 1997, 126p.
- REUTER Yves. *L'analyse du texte de théâtre*. Paris. Dunod : 1998, 128p.
- REUTER Yves. *Introduction à l'analyse du Roman*. 2^{ème} édition. Paris. Dunod : 1996, 182p.
- ROBIN Régine. « Le sociogramme en question. Le dehors et le dedans du texte ». In : *Discours social*. Vol.5, N^{os} 1-2. Montreal. CIADEST : 1993, pp.1-5.
- RODRÍGUEZ-VERGARA Isabel. *El mundo satírico de Gabriel García Márquez*. Madrid : Editorial Pliegos, 1991, 230p.
- ROGER Jérôme. *La critique littéraire*. Paris : Dunod, 1997, 128p.
- SARTRE Jean Paul. *Situations II*. Paris : Gallimard, 1948, p.13.
- SELDEN Raman. « Teorías estructuralistas ». In *Teoría literaria contemporánea*. Barcelona : Ariel, 1993, 178p.

- TOURNIER Isabelle. « Le sociogramme du hasard chez Balzac ». In : *Discours social*. Montreal : CIADEST, Vol.5, n^{os} 1-2. 1993, p.49.
- TODOROV Tzvetan. « La notion de littérature ». In : *La notion de littérature et autres essais*. Paris : Editions du Seuil, 1987, pp.9-26.
- TODOROV Tzvetan. *Littérature et signification*. Paris : Librairie Larousse, 1967, 120p.

IV- THESES ET MEMOIRES :

***Thèses**

- ANGUI Aimé. *Approche socio-politique de l'œuvre d'Alioum Fantouré*. Thèse Lettres Modernes. Abidjan, Université de Cocody : 309p.
- COULIBALY Adama. *Etude des techniques narratives dans l'œuvre de romanesque de Tierno Monenembo*. Thèse de Lettres Modernes. Abidjan, Université de Cocody : 2002, 366p.
- SIDIBE Valy. *La critique du pouvoir politique dans le théâtre de Bernard Dadié (1966-1980)*. Résumé de thèse. Thèse de Lettres. Paris. Université de Paris III : 1993, 11p.

***Mémoires :**

- KOUA Kadio Pascal. *Etude sociocritique de "Cien años de soledad" de Gabriel García Márquez* : Rapport de DEA. DEA d'Espagnol. Abidjan, Université de Cocody, 1995, 81p.
- ANGBOMAN Thérèse. *Omniprésence de la mort dans la Colombie moderne à travers Cien años de soledad de Gabriel García Márquez*. Mémoire d'Espagnol. Abidjan, Université de Cocody : 2001, 69p.
- KOUADIO N'guessan Francis. *Lecture sociocritique du premier homme d'Albert Camus*. Mémoire de Lettres Modernes. Québec, Université de Laval : 1998, 107p.
- TANO Affoua Albertine. *Estudio sociocrítico de "El coronel no tiene quien le escriba" de Gabriel García Márquez*. Memoire d'Espagnol. Abidjan, Université de Cocody: 1997, 80p.

- TOURE Fakourou. *La problématique de la liberté et le sens de l'histoire dans El siglo de las luces de Alejo Carpentier*. Mémoire d'Espagnol. Abidjan, Université de Cocody : 1996, 77p.

- YAPO Akoua Marie-Laure. *Etude narratologique de "Cien años de soledad" de Gabriel García Márquez*. Mémoire d'Espagnol. Abidjan, Université de Cocody, 1995, 126p.

V- ARTICLES DE PERIODIQUE :

- Entretien de Winston Maurique accordé à García Márquez, extrait de *El País internacional*, « La cultura : El universo literario », pp.18-19.

- Entretien de Henri Konan Bédié accordé au magazine *Jeune Afrique Economique*, n° 370 du 31 août au 13 septembre 1998, p.6.

- LEMOINE Maurice. « Après un siècle de domination coloniale, Panama récupère son canal », in *Le Monde diplomatique*, août 1999, pp.22-23.

- GARCIA MARQUEZ Gabriel. « La solitude de l'Amérique latine », in *Le Nouvel Observateur*, n°948 du 08 janvier 1983, pp.60-61.

- N'GUETTA Guillaume. « Au nom de la liberté de presse », in *Soir Info*, Quotidien d'informations, n° 1871 du lundi 31 novembre 2000, pp.1-5.

- RAFFY Serge. « Le calvaire d'Ingrid Betancourt », in *Le Nouvel Observateur*, hebdomadaire, du 6 au 12 décembre 2007, n° 2248, pp.28-33.

VI- DICTIONNAIRES ET ENCYCLOPEDIES

- DAUZAT Albert, DUBOIS Jean, MITTERAND Henri. *Dictionnaire étymologique et historique du français*. Paris. Larousse : 1993, 822p.

- GONZALO Pontón. *Diccionario enciclopédico*. Barcelona. Ed. Grijalbo : 1986, 2062p.

- GULLÓN Ricardo. *Diccionario de la literatura española e hispanoamericana, de A-M*. Madrid. Alianza editorial : 1993, 1081p.
- MERINO Montanillo. *Diccionario lingüístico*. Madrid : Anaya, 1986, 312p.
- MICROSOFT CORPORATION. *Dictionnaire Encarta Etudes 2007 [DVD]* : 2006.
- MITTERRAND Henri. « *Le réalisme* ». In : *Encyclopaedia Universalis, Dictionnaire des genres et des notions littéraires*. Paris, Albin Michel : 1997, pp.577-587.
- MORFAUX Louise-Marie. *Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*. Paris. Armand Colin : 1980, 400p.
- REY-DEBOVE Josette. *Le Petit Robert*. Paris. Dictionnaires le Robert : 2003, 2949p.
- SKIDMORE Thomas E., SMITH Peter H. *Historia contemporánea de América Latina, A-L, en el siglo XX*. Barcelona. Grijalbo : 1996, p.15. (Crítica).
- SKIRIUS John. *El ensayo hispanoamericano del siglo XX*. Tercera edición : Tierra firme. Fondo de cultura económica. México, p.470.
- ZERAFFA Michel. « *Personnage de roman* ». In : *Dictionnaire de genres et notions littéraires*. Paris. Encyclopædia Universalis et Albin Michel : 1997, 919p.

VII- BIBLES :

- La Bible, *Traduction œcuménique de la Bible*. Paris. Société Biblique Française - Le Cerf : 1988, 1860p.
- SEGOND Louis. *La Sainte Bible*. Paris. La Maison de la Bible : 1974, 1141p.

VIII- DOCUMENTS PDF :

DUCHET Claude. « *Positions et perspectives* ». Disponible sur : <http://www.sociocritique.mcgill.ca/Pdf/Claude%20Duchet4.pdf> (consulté le 17 octobre 2007).

DUCHET Claude. « *Pour une socio-critique ou variations sur un incipit* ». Disponible sur : <<http://www.sociocritique.mcgill.ca/Pdf/Duchet.pdf>> (consulté le 17 octobre 2007)

GAUTHIER Christophe. « *A propos d'une lecture sociocritique de l'adaptation* ». Disponible sur : <<http://cri.histart.umontreal.ca/cri/fr/compte-rendu/GAUTHIER.pdf>> (consulté le 18 novembre 2008).

JARAMILLO Diego. « *Aprendí liderazgo de la mano de padre Rafael García Herreros*», Bolívar, 1^{er} Congreso de Egresados, PDF, 2006.

IX- SITES INTERNET :

BATOU Jean. « *Entretien avec Rodrigo Granda, FARC-EP* ». In *La guérilla en Colombie: la fin et les moyens*. Disponible sur <<http://www.solidarites.ch>> (consulté le 12 juillet 2008).

BLUNT Elizabeth. « *Paix fragile en Sierra Leone* ». In *Le monde diplomatique*. Article disponible sur : <<http://www.monde-diplomatique.fr/1999/12/BLUNT/12773>> (consulté le 10 octobre 2007).

BRUNET Manon. « *Compte rendu sur Jacques Pelletier* ». Disponible sur <<http://www.erudit.org/revue/haf/1998/v51/n3/005345ar.pdf>> (consulté le 17 octobre 2007).

CONFERENCE DES EVEQUES DE FRANCE. *Le Pape et sa mission, son rôle dans l'Eglise et dans le monde, ses actions*. Disponible sur <<http://www.jeanpaul2.cef.fr>> (consulté le 12 février 2008).

CROS Edmond. *Spécificités de la sociocritique*. Disponible sur : <www.sociocritique.fr/spip.php?auteur2> (consulté le 17 octobre 2007).

DUCHET Claude. « *Apparition des outils conceptuels sociocritiques* ». Disponible sur <http://www.sociocritique.com/fr/methode/sc_methode1-p.htm> (consulté le 8 août 2006).

DUCHET Claude. « *Du texte au socio-texte* ». Disponible sur <http://www.sociocritique.com/fr/methode/sc_methode2.htm> (consulté le 25 septembre 2007).

DUCHET Claude. *Inventer le sociogramme*. Disponible sur <http://www.sociocritique.com/fr/methode/sc_methode4.htm> (consulté le 25 septembre 2007).

DUCHET Claude. « *Sociologie du texte* ». Disponible sur : <http://www.sociocritique.com/fr/theorie/sc_theorie3-p.htm> (consulté le 8 août 2006).

GALEANO Eduardo. *La mort d'Eliecer GAITAN*. Disponible sur : <<http://www.lahaine.org/internacional/historia/mueregaitangaleano.htm>> (consulté le 12 janvier 2008).

GARCIA MARQUEZ Gabriel. *Bibliographie*. Disponible sur : <<http://www.comptoir litteraire.com/uploads/2007/07/garcia-marquez.doc>> (consulté le 12 février 2008).

HOLZINGER Flavie. « *Amérique latine, entre violence politique et populisme* », disponible sur : <http://www.cafe-geo.net/article.php?id_article=1049> (consulté le 17 mars 2007).

JOURDE Pierre. « *Vive la littérature rebelle !* ». In *Le Monde Diplomatique*. Disponible sur : <<http://www.monde-diplomatique.fr/2004/10/JOURDE/11554>> (consulté le 17 janvier 2006).

LATINREPORTERS. *Colombie: Alvaro Uribe élu président au premier tour pour sa fermeté avec la guérilla*. Disponible sur : <<http://www.latinreporters.com>> (consulté le 04 octobre 2008).

LE MONDE DIPLOMATIQUE. *Guérillas d'hier et d'aujourd'hui*. Disponible sur : <<http://www.monde-diplomatique.fr/cahier/ameriquelatine/liste-cartes>> (consulté le 12 octobre 2008).

LE MONDE DIPLOMATIQUE. *50 ans de guerre en Colombie*. Disponible sur : <<http://www.monde-diplomatique.fr/cahier/ameriquelatine/guerillacolombie-histoire>> (consulté le 28 juillet 2008).

MAURICE Lemoine. *La Colombie d'Ingrid Betancourt*. Disponible sur : <<http://www.monde-diplomatique.fr/recents>> (consulté le 29 octobre 2008).

PRUD'HOMME Johanne, GUILBERT Nelson. *La littérature et la signification*. Disponible sur : <<http://www.signosemio.com/riffaterre/litterarite.asp>> (consulté le 12 janvier 2008).

RAMONET Ignacio. *L'Amérique latine en effervescence*. Disponible sur : <<http://www.monde-diplomatique.fr>> (consulté le 29 août 2008).

RIVERA DE LA CRUZ Marta. «*Noticia de un secuestro : El regreso anunciado del cronista*». Disponible sur : <<http://www.ucm.es/info/especulo/numero3/gmarquez.htm>> (consulté le 15 décembre 2008).

SOCIOCRITIQUE.COM. « *Entretiens de 1999-2001* ». Disponible sur : http://www.sociocritique.com/fr/nouveaute/sc_entretiens_de_1999.htm.> (consulté le 04 avril 2008).

WIKIPEDIA. *Encyclopédie libre*. Disponible sur : <http://fr.wikipedia.org/wiki>> (consulté le 15 octobre 2008).



INDEX

A

Armée · 11, 14, 62, 71, 77, 79, 94, 106, 137, 143, 144, 149, 151, 152, 154, 160, 163, 192, 194, 197, 199, 206, 210, 227, 232, 235, 236, 237, 240, 243, 245, 253, 265, 288, 289, 291, 292, 296, 298, 299, 305, 306, 307, 308, 309, 311, 327, 328, 329, 330, 346, 355, 356, 357, 359, 360, 361, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 379, 380, 382, 383, 388, 390, 392, 393, 394, 397, 398, 399, 401, 404, 405, 406, 408, 409, 410, 420, 441

B

Bogotazo · 229, 232, 234, 252, 260, 268, 315, 385, 438

C

Colonisation · 222, 266, 271, 272, 277, 284, 357

Conflit · 10, 11, 24, 45, 54, 55, 59, 60, 61, 71, 101, 105, 169, 170, 193, 194, 204, 206, 211, 217, 227, 237, 272, 283, 284, 294, 304, 305, 306, 312, 317, 318, 325, 329, 333, 344, 350, 355, 364, 366, 376, 384, 392, 399, 400, 401, 404, 405, 408, 409, 410, 412, 416, 418, 419, 421, 438, 440

Conscience · 13, 19, 27, 28, 51, 52, 111, 180, 219, 221, 246, 274, 295, 315, 335, 349, 354, 369, 371

Conservateur · 79, 160, 163, 165, 167, 169, 181, 226, 227, 229, 236, 238, 242, 252, 300, 304, 305, 306, 312, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 333, 355, 362, 366, 381, 385, 396, 418, 419

D

Démocratie · 184, 196, 237, 272, 308, 324, 355, 360, 363, 387, 397, 400, 403, 410, 418, 421

Démocratique · 182, 261, 305, 309, 310, 311, 324, 330, 333, 361, 362, 364, 387, 394, 396,
403, 420

Dictature · 29, 240, 251, 253, 304, 305, 306, 313, 395, 399, 400, 415

Domination · 24, 27, 105, 189, 235, 282, 284, 288, 295, 298, 299, 303, 312, 313, 346, 347,
354, 357, 371, 421, 427, 439

Drogue · 139, 140, 141, 146, 148, 151, 165, 173, 178, 180, 204, 206, 213, 233, 251, 318, 366,
376, 377, 378, 379, 380, 381, 383, 387, 388, 393, 410

E

Eglise · 79, 181, 182, 183, 185, 186, 238, 265, 271, 273, 324, 325, 348, 367, 369, 370, 371,
373, 382, 413, 416, 429

Engagement · 16, 136, 182, 198, 262, 284, 364, 370, 382, 387

Enlèvement · 2, 15, 122, 124, 125, 126, 127, 128, 133, 135, 136, 137, 151, 153, 156, 158,
159, 160, 170, 173, 174, 184, 185, 190, 191, 195, 203, 204, 266, 310, 330, 333, 360, 364,
365, 379, 386, 389, 390, 392, 393, 397, 410, 416

Etat · 14, 15, 24, 53, 78, 92, 93, 94, 95, 96, 102, 104, 105, 117, 122, 139, 144, 148, 159, 163,
167, 168, 172, 175, 176, 211, 229, 230, 237, 239, 253, 265, 271, 280, 289, 294, 297, 298,
299, 300, 301, 305, 306, 312, 313, 316, 318, 319, 320, 321, 323, 324, 325, 327, 332, 333,
346, 347, 348, 349, 357, 360, 361, 364, 376, 377, 378, 379, 380, 384, 387, 389, 393, 394,
395, 398, 399, 400, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 412, 413, 417, 419, 420, 421

G

Gouvernement · 14, 15, 16, 24, 43, 60, 70, 71, 78, 79, 80, 81, 82, 85, 102, 104, 118, 121, 126, 127, 133, 135, 136, 137, 138, 139, 143, 144, 146, 147, 149, 152, 153, 156, 159, 160, 162, 163, 165, 166, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 187, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 202, 203, 204, 206, 216, 226, 236, 243, 254, 265, 270, 289, 290, 292, 294, 299, 301, 304, 305, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 325, 328, 329, 331, 346, 355, 356, 357, 359, 360, 362, 364, 367, 377, 378, 379, 382, 387, 388, 389, 390, 393, 394, 396, 397, 400, 402, 403, 406, 407, 408, 409, 410, 413, 415, 420, 421, 437

Guérilla · 7, 11, 16, 133, 137, 160, 163, 167, 172, 212, 232, 234, 236, 253, 262, 265, 296, 312, 329, 330, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 369, 372, 376, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 390, 393, 395, 397, 399, 400, 410, 412, 419, 421, 429, 431, 440

Guérillero · 79, 132, 133, 146, 156, 163, 165, 166, 167, 170, 214, 215, 232, 238, 243, 330, 357, 360, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 372, 373, 380, 381, 384, 387, 390, 391

Guerre · 7, 10, 11, 42, 62, 71, 72, 81, 94, 101, 102, 107, 120, 146, 147, 152, 160, 173, 177, 179, 180, 194, 196, 197, 198, 204, 211, 216, 227, 228, 229, 232, 233, 235, 236, 251, 252, 260, 264, 271, 284, 286, 287, 288, 291, 292, 294, 295, 298, 300, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 312, 321, 324, 325, 329, 333, 355, 356, 364, 376, 377, 382, 384, 386, 387, 390, 396, 402, 403, 404, 405, 406, 408, 409, 410, 420, 431, 439

H

Histoire · 4, 7, 10, 11, 17, 23, 24, 25, 29, 30, 31, 32, 35, 37, 40, 42, 44, 46, 48, 50, 51, 52, 55, 59, 62, 95, 97, 98, 117, 145, 163, 168, 169, 172, 182, 217, 219, 220, 222, 224, 225, 227, 237, 241, 244, 245, 246, 247, 248, 252, 254, 256, 260, 262, 265, 268, 270, 271, 272, 273,

276, 283, 284, 288, 315, 319, 320, 323, 336, 337, 339, 344, 351, 354, 366, 375, 376, 379,
384, 385, 401, 403, 408, 412, 419, 421, 427, 431, 439, 440

I

Idéaux · 10, 32, 35, 57, 142, 155, 185, 238, 250, 271, 285, 286, 294, 314, 315, 316, 317, 323,
356, 371, 380, 381, 411, 413, 419

Idéologie · 4, 7, 24, 25, 35, 46, 50, 52, 53, 181, 238, 303, 323, 333, 335, 336, 337, 339, 340,
342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 355, 356, 357, 360, 361, 362, 371,
373, 380, 383, 384, 394, 405, 412, 419, 421, 439, 440, 425, 439, 440

Illusion · 6, 38, 40, 44, 46, 61, 85, 158, 341, 439

Imaginaire · 2, 15, 19, 22, 43, 49, 50, 89, 92, 247, 268, 343, 346, 348

J

Journalisme · 6, 16, 60, 229, 233, 234, 244, 252, 260, 261, 264, 268, 332, 417, 438

Justice · 10, 12, 24, 27, 79, 147, 164, 167, 173, 184, 185, 195, 196, 210, 238, 240, 243, 251,
253, 265, 272, 280, 303, 312, 313, 314, 315, 324, 327, 335, 348, 354, 356, 358, 362, 369,
377, 379, 380, 386, 399, 410, 411, 412, 408

L

Libéraux · 78, 79, 155, 160, 162, 163, 164, 165, 167, 168, 169, 180, 181, 227, 229, 236, 237,
238, 242, 253, 294, 304, 305, 306, 312, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 333, 355,
362, 366, 377, 384, 385, 396, 407, 418, 419

Liberté · 38, 42, 48, 55, 60, 78, 79, 142, 166, 182, 190, 192, 197, 198, 202, 203, 234, 238,
253, 254, 265, 280, 283, 285, 286, 292, 293, 296, 303, 315, 324, 335, 354, 363, 371, 390,
406, 421, 427

Littérarité · 6, 50, 55, 57, 58, 61, 63, 64, 65, 114, 431, 437

Littérature · 2, 6, 16, 22, 25, 29, 31, 35, 37, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 50, 56, 57, 59, 65,
67, 92, 225, 228, 229, 233, 244, 249, 252, 268, 313, 315, 332, 336, 337, 339, 340, 343, 351,
352, 410, 412, 416, 426, 431, 437, 438, 439

M

Marxisme · 184, 335, 347, 349, 360, 361

Marxiste · 7, 33, 46, 48, 163, 181, 337, 340, 343, 344, 345, 347, 348, 349, 352, 354, 356,
362, 371, 375, 387, 390, 393, 396, 397, 412, 415, 440

Media · 80, 121, 125, 151, 158, 160, 194, 231, 317, 348

Meurtre · 24, 170, 228, 230, 232, 245, 310, 383

Mort · 14, 49, 72, 76, 78, 80, 89, 90, 91, 100, 103, 106, 108, 110, 115, 116, 122, 127, 130,
131, 142, 144, 151, 153, 161, 177, 179, 180, 182, 196, 197, 198, 199, 211, 219, 220, 227,
228, 236, 241, 243, 245, 249, 258, 259, 260, 267, 270, 273, 274, 279, 305, 322, 325, 332,
355, 369, 370, 380, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 393, 399, 400, 406, 417, 423, 426, 430

N

Narcoterroristes · 15, 139, 144, 160, 178, 206, 216, 217, 390

O

Otage · 15, 121, 122, 126, 129, 131, 138, 142, 144, 149, 151, 152, 155, 156, 159, 160, 174,
176, 178, 181, 184, 185, 190, 191, 192, 193, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 202, 203, 204,
207, 208, 209, 210, 216, 243, 265, 332, 359, 390, 391, 392, 393, 415, 417, 438

P

Paix · 10, 12, 27, 30, 43, 62, 79, 113, 129, 142, 143, 160, 167, 170, 180, 182, 184, 185, 186, 192, 234, 235, 238, 240, 244, 253, 270, 282, 294, 306, 307, 312, 315, 327, 330, 332, 335, 354, 360, 362, 364, 366, 377, 380, 381, 386, 387, 390, 397, 398, 400, 402, 403, 405, 406, 408, 409, 410, 411, 412, 417, 418, 429

Police · 141, 144, 146, 149, 151, 166, 207, 211, 346

Politique · 7, 12, 15, 31, 42, 45, 53, 79, 80, 92, 142, 161, 162, 164, 165, 166, 167, 168, 171, 172, 181, 183, 198, 222, 224, 225, 229, 231, 233, 234, 236, 237, 241, 244, 250, 252, 262, 276, 282, 284, 285, 287, 289, 290, 291, 294, 298, 300, 303, 305, 306, 307, 308, 309, 311, 312, 313, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 323, 325, 327, 328, 329, 330, 332, 333, 346, 348, 351, 355, 358, 359, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 368, 370, 371, 378, 379, 381, 384, 385, 387, 393, 394, 397, 398, 399, 400, 402, 403, 406, 409, 417, 419, 426, 430, 440

Pouvoir · 18, 24, 42, 43, 51, 53, 78, 79, 90, 106, 141, 156, 160, 161, 162, 166, 170, 171, 172, 188, 189, 195, 224, 227, 229, 234, 236, 237, 241, 247, 252, 253, 267, 270, 272, 283, 286, 287, 294, 303, 304, 305, 306, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 318, 319, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 330, 332, 344, 346, 350, 354, 355, 356, 360, 361, 363, 364, 366, 368, 371, 372, 376, 378, 381, 383, 394, 395, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 405, 406, 407, 409, 413, 417, 418, 419, 420, 421, 426

Presse · 16, 55, 60, 71, 78, 79, 80, 81, 113, 118, 122, 123, 126, 128, 132, 158, 214, 216, 234, 240, 241, 254, 255, 262, 309, 318, 332, 390, 392, 410, 415, 417, 427, 437

R

Rébellion · 137, 291, 307, 311, 380, 386, 387, 394, 396, 401, 402, 404, 405, 406, 408, 409, 410, 411, 421, 441

Religion · 43, 45, 181, 203, 276, 342, 348, 351, 371

Repression · 12, 227, 232, 240, 253, 306, 309, 311, 313, 315, 355, 359, 362, 398, 400

Révolution · 7, 41, 104, 115, 235, 251, 280, 285, 286, 287, 289, 288, 290, 291, 294, 295, 297, 303, 304, 313, 319, 324, 335, 339, 347, 354, 355, 357, 360, 364, 367, 368, 387, 399, 401, 410, 412, 419, 421, 440

S

Séquestration · 11, 24, 122, 125, 127, 144, 146, 151, 156, 159, 185, 193, 266, 365, 381

Socialité · 6, 18, 22, 23, 32, 48, 50, 51, 54, 63, 64, 65, 67, 69, 224, 350, 352, 412, 418, 424, 437

Société · 2, 10, 11, 12, 13, 17, 19, 22, 23, 24, 27, 28, 29, 31, 32, 37, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 59, 63, 64, 67, 68, 70, 78, 140, 141, 142, 144, 159, 172, 173, 177, 186, 191, 194, 200, 204, 216, 219, 220, 222, 224, 230, 231, 232, 250, 286, 290, 295, 315, 330, 331, 336, 339, 343, 344, 346, 347, 350, 351, 352, 359, 367, 371, 373, 375, 376, 379, 400, 410, 411, 412, 416, 419, 421, 428, 437

Sociocritique · 2, 3, 6, 13, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 32, 33, 35, 36, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 57, 58, 59, 64, 67, 68, 69, 114, 220, 221, 224, 336, 337, 339, 343, 349, 350, 352, 415, 416, 421, 424, 426, 428, 429, 430, 432, 437

Sociogramme · 18, 22, 49, 57, 58, 59, 60, 61, 67, 425, 426, 430

Solitude · 16, 116, 260, 261, 320, 332, 417, 427

T

Terrorisme · 10, 176, 206, 270, 310, 333, 364, 378

Violence · 2, 10, 11, 12, 13, 16, 23, 24, 45, 54, 55, 78, 84, 113, 114, 115, 120, 133, 139, 142, 146, 160, 165, 168, 170, 172, 173, 175, 195, 204, 211, 229, 237, 238, 245, 252, 260, 266, 267, 268, 271, 278, 282, 306, 310, 311, 312, 313, 315, 328, 330, 331, 332, 333, 335, 348, 354, 355, 356, 362, 373, 376, 377, 379, 384, 385, 386, 389, 400, 401, 403, 407, 410, 413, 416, 417, 418, 419, 420, 430

TABLE DES MATIERES

Avant-propos	02
Remerciements	05
Sommaire	06
Epigraphe	08
Introduction générale	09
Première partie : Des médiations entre texte et contexte	26
Chapitre premier : Les champs d'exploitation de la sociocritique	34
A- Origines et fondements	36
1- Apport des philosophes de l'Antiquité grecque	37
2- La littérature dans ses rapports avec la société	41
B- Conceptualisation du terme sociocritique	46
1- Apport de la critique goldmannienne	46
2- La sociocritique dans sa conceptualisation actuelle	48
C- Littérarité et socialité : deux concepts fondamentaux de la sociocritique	50
1- La socialité	51
2- La littérarité	55
Chapitre deuxième : Lecture de <i>Relato de un naufrago</i>	66
A- Les catégories sociales	70
1- Les naufragés	71
2- Les forces armées	77
3- Les hommes de presse et le Gouvernement	78
B- Le temps	83
1- Le temps climatique	83
2- Le temps chronologique et le temps psychologique	85

C- L'espace	91
1- L'espace terrestre	92
2- L'espace aquatique	99
Chapitre troisième: Lecture de <i>Noticia de un secuestro</i>	119
A- Les catégories sociales	121
1- Les otages	122
2- Les ravisseurs	136
3- Les intermédiaires	151
B- Le temps	193
1- Le temps des conflits	194
2- Le temps de la décrispation	198
C- L'espace	204
1- Medellín	205
2- Cali	211
3- La Casa Verde	213
Conclusion partielle	216
Deuxième partie : L'univers marquézien, le contexte de production	218
Chapitre premier: Les conditions de l'écriture	223
A- D'Aracataca à Bogotá	225
1- L'auteur dans l'univers du mythe et de la réalité	226
2- Du Bogotazo au journalisme	229
B- La Colombie sous le règne du général Gustavo Rojas Pinilla	234
1- Le désenchantement	235
2- Le général Gustavo Pinilla et l'ANAPO	242
C- Du journalisme à la littérature	244

1- Les influences de style	245
2- <i>Relato de un naufrago</i> et <i>Noticia de un secuestro</i> , romans d'une enquête	252
Chapitre deuxième : Les illusions perdues	269
A- Amérique latine : un espace de contraste	272
1- Problématique de la découverte	273
2- Asile ou terre de supplice	277
B- Les luttes indépendantistes	283
1- La fin de la domination espagnole	284
2- les grandes figures de la libération	288
C- La grande désillusion de Simón Bolívar	297
1- La Grande-Colombie	297
2- La dislocation du bloc continental	299
Chapitre troisième : L'Amérique latine sur fond de crise	302
A- L'Amérique latine entre deux guerres	303
1- Le règne des nouveaux leaders politiques	303
2- La littérature de combat	313
B- Sur les traces de l'histoire	315
1- Les nouvelles alliances	316
2- : En mémoire de Simón Bolívar	319
C- La Colombie à l'image de la Grande-Colombie	323
1- Dichotomie des Bolivaristes et des Santanderistes	323
2- Le ballet des partis politiques	325
Conclusion partielle	332
Troisième partie : Idéologies et sens de l'histoire	334
Chapitre premier : Acception du terme idéologie	338

A- Qu'est-ce que l'idéologie ?	340
1- La science des idées	340
2- Acceptions actuelles du terme idéologie	341
B- Les réflexions marxistes	343
1- La critique de l'idéologie selon Karl Marx et Engels	344
2- L'idéologie selon Althusser	347
C- L'idéologie dans le champ littéraire	348
1- L'approche de Claude Duchet	349
2- L'approche de Marc Angenot	350
Chapitre deuxième : De l'idéologie à la révolution	353
A- Idéologie des mouvements de guérilla	355
1- Les guérillas actives	356
2- les guérillas démobilisées	360
B- L'entrée des FARC sur la scène politique	362
1- La formation de la guérilla en parti politique	363
2- Conflit entre les FARC et les Extraditables	366
C- L'ELN et la théologie révolutionnaire	367
1- Des prêtres catholiques au service de l'ELN	367
2- La théologie de la libération	370
Chapitre troisième : Le sens de l'histoire	374
A- La Colombie, du narcotrafic à la <i>narco-guérilla</i>	376
1- La Colombie sous le faix des narcotrafiquants	377
2- L'empire des <i>narco-guérillas</i>	380
B- Les FARC sous le règne du président Alvaro Uribe	384
1- Uribe et le « plan Colombie »	384

2- Ingrid Betancourt, une autre victime des FARC	389
C- Les foyers de résistance	394
1- Permanence des mouvements révolutionnaires en Amérique latine	394
2- La rébellion armée en Afrique, un sujet à l'ordre du jour	401
Conclusion partielle	412
Conclusion générale	414
Bibliographie	422
Index	433